LE
SYMBOLE DES APÔTRES

TROISIÈME PARTIE

LE RÉDEMPTEUR
LES SOUFFRANCES DU CHRIST
LA PASSION DE JÉSUS

SERMONS

Prononcés dans l'église de l'Université de Budapest

par Mgr TIHAMER TOTH,

Professeur d'éloquence sacrée à l'Université de Budapest,
Supérieur du Séminaire Central Hongrois

TRADUITS DU HONGROIS

par l'Abbé Marcel GRANDCLAUDON,

Licensié-es-Lettres.

2e ÉDITION (6e MILLE)

ÉDITIONS SALVATOR
MULHOUSE (Haut-Rhin)
Porte du Miroir

ÉDITIONS CASTERMAN
PARIS (66, Rue Bonaparte)
TOURNAI (Belgique)

1936

ÉDITIONS SALVATOR, MULHOUSE (Haut-Rhin)

Thérèse Neumann. *Une stigmatisée de nos jours*, par Fr. de Lama. — In-8° écu de 195 pages (45e mille). — Prix : **12 fr.**; **13 fr. 25** *franco.*

Le Commandement royal, par Dom Wœhrmuller, O. S. B., abbé de l'abbaye Saint-Boniface, traduit par l'abbé M. Gautier. — In-8° écu de 312 pages. — Prix : **15 fr.**; **16 fr. 50** *franco.*

La chaste adolescence. Aux jeunes gens pour qu'ils restent purs, par Mgr Tihamer Toth, camérier du pape. Avec préface de Mgr Louis Picard. — In-8° de 176 pages (8e mille). — Prix : **10 fr.** *franco.*

Le temps des fiançailles pour les jeunes gens, par l'abbé Étienne Berghoff, traduit par l'abbé M. Gautier. — In-8° écu de 52 pages (3e mille). — Prix : **3 fr.**; **3 fr. 30** *franco.*

L'Amour en fleur pour les jeunes filles, par le R. P. Elpidius, franciscain, traduit par l'abbé M. Gautier. — In 8° écu de 52 pages (6e mille). — Prix : **3 fr.**; **3 fr. 30** *franco.*

Attaques contre le clergé, par l'abbé Étienne Berghoff, traduit par l'abbé M. Gautier. — In-16 écu de 136 pages. — Prix : **6 fr.**; **6 fr. 50** *franco.*

Fatima, le Lourdes du Portugal, par Carlos Prègers, traduit par M. Grandclaudon. — in-8° écu, illustrations (3e mille). — Prix : **4 fr. 50**; **5 fr.** *franco.*

Aux Sources de la vie (Les Sacrements), leçons catéchétiques, par M. l'abbé van der Mueren, traduit du flamand par l'abbé L. Riegel. — Prix : **30 fr.**; **32 fr.** *franco.*

Dans la voix de la sagesse (Dogmatique), lecons catéchétiques, par l'abbé van der Mueren, traduit du flamand par l'abbé L. Riegel. — Prix : **25 fr.**; **26 fr. 75** *franco.*

Dans la voie de la charité (Morale), leçons catéchétiques, par l'abbé van der Mueren, traduit du flamand par l'abbé L. Riegel. — Prix : **30 fr.**; **32 fr.** *franco.*

Les dix commandements de Dieu, sermons et conférences par Mgr Tihamer Toth, traduit du hongrois par l'abbé Delagneau. Préface de Pierre l'ermite. — 3e édition (9e mille). Tome 1er, in 8° écu, de VI-392 pages. — Prix du volume : **18 fr.**; **19 fr. 50** *franco.* — Tome II : **20 fr.**; **22 fr.** *franco.*

Le Christ et les problèmes de notre temps, sermons et conférences par Mgr Tihamer Toth, traduit du hongrois par l'abbé M. Grandclaudon. — In-8° écu de 348 pages, 2e édition (6e mille). — Prix : **18 fr.**; **19 fr. 80** *franco.*

Aux pieds du Maître, méditations sacerdotales, par le P. A. Huonder, traduit de l'allemand par le P. Maurice de Conthey, O. Cap. 2e édition (5e mille). In-8° écu de 387 pages. — Prix : **15 fr.**; **16 fr. 50** *franco.*

La vie de Jésus dans le pays et le peuple d'Israël, par le docteur Willam, traduit par l'abbé M. Gautier. — 2e édition, revue et augmentée (7e mille) — In-8° carré de 548 pages, avec 33 hors-texte. — Prix : **25 fr.**; **27 fr. 50** *franco.*

8292/Tom3

252:232

LE SYMBOLE DES APOTRES

Nihil obstat :

A. DEGAND, *can. cens. librorum.*

IMPRIMATUR

Tornaci, die 19 octobris 1934

J. LECOUVET, Vic. Gén.

LE
SYMBOLE DES APÔTRES

TROISIÈME PARTIE

LE RÉDEMPTEUR
LES SOUFFRANCES DU CHRIST
LA PASSION DE JÉSUS

SERMONS

prononcés dans l'église de l'Université de Budapest

par Mgr **TIHAMER TOTH,**

Professeur d'éloquence sacrée à l'Université de Budapest,
Supérieur du Séminaire Central Hongrois

TRADUITS DU HONGROIS

par l'Abbé **Marcel GRANDCLAUDON,**

Licencié-ès-Lettres

2e ÉDITION (6e MILLE)

ÉDITIONS SALVATOR

Mulhouse (Haut-Rhin)

1936

I

POURQUOI DIEU S'EST-IL FAIT HOMME?

MES FRÈRES.

Dimanche dernier j'ai terminé la première moitié d'une série de prédications que j'avais commencée, il y a un an, et qui avait pour sujet Notre-Seigneur Jésus-Christ. Avec le sermon d'aujourd'hui je commence l'autre moitié de cette série qui remplira également une année entière.

Jusqu'à présent j'ai parlé de Notre-Seigneur en tant que Maître de l'humanité. Mais ce n'était là qu'une présentation partielle de l'œuvre du Christ. Jésus n'a pas été le plus grand, lorsqu'Il prêchait l'évangile, mais lorsque, suspendu entre le ciel et la terre, Il a versé son sang pour nous. Maintenant donc, après avoir écouté attentivement jusqu'au bout la doctrine du Maître, levons les yeux vers le Grand Prêtre qui s'immole pour nous, vers le Christ souffrant et triomphant.

Dans la série de sermons que nous venons de terminer, nous avons étudié cette question : qu'était le

Christ et qu'a-t-Il enseigné? Dans celle que nous commençons maintenant, nous verrons ce que le Christ a fait pour nous et comment Il nous a sauvés. Les précédentes instructions reposaient sur cet article du Symbole : « Je crois en Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie ». Le cycle que nous commençons aujourd'hui sera consacré à l'explication de l'article suivant : « A souffert sous Ponce Pilate, a été crucifié, est mort, a été enseveli... ».

J'ai l'impression, mes frères, que ce thème de prédication va nous rapprocher davantage encore du divin Maître. Le sujet précédent, « Que nous a enseigné le Christ? » s'adressait plutôt à notre raison; celui d'aujourd'hui, « Qu'a souffert le Christ pour nous? » parle davantage à notre cœur. Et si déjà nous pouvions dire avec les disciples d'Emmaüs, lorsque nous étudions l'enseignement du divin Maître, que notre cœur était tout brûlant au-dedans de nous (St Luc XXIV, 32), combien davantage s'élèvera en nous la flamme de l'amour, lorsque nous comprendrons la grandeur sans limite de son sacrifice, lorsque nous serons les témoins en esprit de sa sanglante Passion.

Mais pour pouvoir contempler les souffrances du Christ d'une manière salutaire à notre âme, il nous faut d'abord apercevoir clairement le but de ses souffrances. Avant de vous parler de *ce qu'a souffert Notre-Seigneur*, il faut que nous voyons nettement, *pourquoi Il a souffert*. Il nous faut découvrir clairement la détresse spirituelle, les luttes sans fin des âmes, au milieu desquelles l'humanité, avant le Christ, appelait la venue d'un

Sauveur. *Pourquoi le Fils de Dieu s'est-Il fait homme, qu'est-ce que le péché originel, qu'est-ce que le Sauveur, qu'est-ce que la Rédemption, que signifie cette phrase, maintenant nous sommes sauvés?* voilà les questions que je veux d'abord traiter dans des sermons spéciaux, de manière que nous puissions, en pleine connaissance et de toute notre âme, nous tenir près de Notre-Seigneur dans sa Passion et sur le chemin de la croix.

Je vais donc étudier dans l'instruction d'aujourd'hui cette question générale : Pourquoi le Christ est-Il descendu sur la terre? C'est-à-dire *pourquoi le Fils de Dieu s'est-Il fait homme?*

Nous pouvons fournir à cette question une triple réponse : le Fils de Dieu s'est fait homme : I. *pour nous enseigner;* II. *pour nous sauver* et III. *pour nous apprendre à glorifier Dieu parfaitement.*

I

Le Christ nous a enseignés.

A) Nous ne pouvons clairement saisir tout ce que l'humanité doit au Dieu fait homme que si nous connaissons le désir immémorial de l'âme humaine : *posséder Dieu parmi nous.* L'homme est sans cesse poursuivi par le douloureux désir de sortir de la boue de cette terre, de sortir du péché et du remords et de faire descendre Dieu jusqu'à lui.

Et à cet audacieux souhait, à cette idée incroyable

le christianisme répond, à notre grande satisfaction : Je crois en Jésus-Christ, le Fils de Dieu, c'est-à-dire : *voici enfin Dieu parmi nous*. Dans les autres religions créées par l'âme humaine à la recherche de Dieu, la divinité est terriblement loin de l'homme; le ciel et la terre ne se joignent que dans le christianisme qui nous a été donné par Dieu; seul le christianisme nous enseigne le grand secret, comment on peut des chemins bourbeux de cette terre s'élancer vers Dieu. Le Christ a vécu ici-bas parmi nous, Il a eu un corps comme le nôtre; Il a travaillé, Il s'est fatigué, Il a eu faim comme nous; Il a souffert plus que nous et après avoir terminé glorieusement sa vie terrestre, Il est retourné saint et sauf, blanc comme la neige, dans le royaume éternel de son Père et nous pouvons appliquer à l'ensemble de sa vie, passée parmi nous, ces paroles dites par Lui : « Je vous ai donné l'exemple, afin que, comme je vous ai fait, vous fassiez aussi vous-mêmes ». (St Jean XIII, 15). *Dieu s'est donc fait homme, afin d'apprendre à l'homme à aller à Dieu;* afin de nous apprendre comment on peut ériger le royaume spirituel qui est dans le monde, mais n'est pas de ce monde (St Jean XVIII, 36).

Le Christ est entré dans notre vie quotidienne et nous a montré comment il fallait remplir de valeurs éternelles même les choses les plus minimes de l'existence, comment il fallait les utiliser pour arriver par elles jusqu'à Dieu. Voilà la grande leçon de sa vie. Le Christ a été un homme au sens complet du mot, Il est descendu dans les profondeurs de la vie terrestre : Il a travaillé, Il a été dans le dénûment, Il a été trahi, méconnu, supplicié, Il a souffert, Il est mort... mais

toujours, dans chaque circonstance, a battu en Lui le pouls d'une autre vie. Et nous aussi Il a voulu nous instruire dans ce sens; nous aussi nous sommes enfoncés dans la vie de cette terre, mais même au milieu des innombrables futilités de l'existence nous ne devons pas négliger un seul instant la pensée de l'autre monde. De même que la mer est salée partout et que le sel la préserve de la corruption, de même, à tous les moments de notre existence, la pensée de la vie éternelle battra en nous pour nous protéger contre le chagrin et l'abattement.

B) Nous ne pouvons comprendre quelle lumière nous offre l'enseignement du Christ que si nous pouvons nous faire une idée *des ténèbres dans lesquelles nous serions plongés sans cet enseignement*. Comme notre conception de la destinée humaine serait confuse et embrouillée! Comme il nous serait difficile de distinguer le diamant véritable du faux, l'héroïsme de la forfanterie! Comme on prendrait facilement la brutalité pour de la bravoure, la vengeance pour une marque de caractère, la dureté de cœur pour de l'économie!

Avant que le Christ ne se fut donné en exemple sur cette terre, on ne se représentait Dieu qu'assis sur un trône, au milieu des nuages et des éclairs, et naturellement l'homme réglait sa conduite en conséquence : son idéal était la force qui balaye et écrase tout. La déification de la force sans frein et de la puissance qui foule tout aux pieds s'était tellement incrustée dans l'âme humaine que les artistes chrétiens des premiers siècles n'osaient même pas représenter le Christ crucifié, car la vue d'un Dieu souffrant aurait constitué un

obstacle insurmontable à la conversion des païens.

Mais aujourd'hui nous reconnaissons et nous croyons ouvertement que Notre-Seigneur nous a révélé quantité de choses sublimes sur Dieu, sur l'âme, la vie éternelle et le but de la vie terrestre, que dans son Discours sur la montagne Il nous a fait connaître une foule de vérités nouvelles, merveilleuses et qui réjouissent le cœur et qu'Il est allé encore plus loin en versant son sang, sa sueur et ses larmes, par ses souffrances et par sa mort, que par ses paroles.

Et c'est ainsi que nous avons la réponse à notre seconde question. Le Fils de Dieu s'est fait homme non pas seulement pour nous instruire, mais encore pour nous sauver par ses souffrances.

II

Le Christ nous a sauvés.

A) Un noir nuage planait au-dessus de l'humanité avant le Christ et les hommes cheminaient à tâtons sur la route de la vie. Même chez les Juifs le jour ne faisait que poindre. Finalement le soleil se leva, le nuage disparut, le Christ apparut.

Lorsque la plénitude des temps fut arrivée et que la misère du péché fut parvenue à son comble, *le Sauveur apparut pour effacer notre dette*. Un grand malade était étendu à terre et il fallait que vint le Médecin du ciel. Saint Jean Chrysostôme exprime ainsi cette idée :

Le Seigneur tient en main la feuille sur laquelle Adam a inscrit le premier péché et que les autres hommes après lui ont remplie complètement. Mais le Christ a attaché cette feuille à la croix, son sang a coulé dessus et a effacé la dette. Le Christ a reçu sur la croix des plaies avec lesquelles Il guérit nos plaies. Le Christ est mort pour nous et nous a ainsi sauvés de la mort éternelle.

Maintenant je sais ce qu'a été le Christ pour nous. Je suis malade — le Christ est mon médecin. Je suis pécheur — le Christ est mon libérateur. Je suis égaré — le Christ est la voie. Je suis ignorant — le Christ est la vérité. Je suis mort — le Christ est la vie.

Il ne faut que réfléchir un peu, pour aimer le Christ. Le Père éternel aurait pu nous punir pour nos péchés, comme Il avait châtié les anges rebelles : sans pitié. Mais Il ne le fit pas. Il voulait pardonner.

Le Christ aurait pu aussi venir sous la forme d'un ange. Mais Il ne l'a pas fait : Il a voulu se faire homme. L'homme par le péché s'était précipité dans l'abîme et le Christ a voulu descendre dans cette profondeur. Dans l'histoire, on lit de temps à autre des gestes magnifiques de créanciers convoquant leurs débiteurs et déchirant devant eux leurs reconnaissances de dette et les jetant au feu. Mais le Christ n'avait pas à remettre une dette terrestre et Il ne le fit pas aussi facilement en déchirant simplement le reçu, mais Il fit réparation en versant son sang.

La seule idée directrice de toute sa vie, avec laquelle Il arriva et Il partit, à laquelle Il se prépara, sur laquelle Il régla tous ses plans, tout son zèle, toute son âme, à un degré éminent, fut la croix. Il a enseigné beaucoup

de choses, mais si l'on voulait résumer toute sa doctrine en un seul mot, ce mot serait : la croix. Il a accompli beaucoup de miracles et de prodiges, mais si l'on voulait les réunir en un seul, ce serait : la croix.

Et quel but poursuivait le Christ par ses souffrances et par sa mort? Il a vaincu sur le bois (le bois de la croix) celui qui jadis avait vaincu par le bois (de l'arbre du paradis), chante l'Église dans une des Préfaces de la messe. « Il a détruit la mort ». (II° Timothée I, 10), c'est-à-dire cette puissance épouvantable qui se tient derrière la mort, la puissance du démon. Il a brisé la puissance du péché sur nous : « Il s'est livré Lui-même pour nous, afin de nous racheter de toute iniquité » (Tite II, 14). L'acte qui était contre nous et nous accusait, Il l'a cloué à la croix et l'a déchiré (Colossiens II, 14).

B) Mais l'homme n'est pas satisfait et pose cette question : Dieu savait pourtant d'avance que l'homme commettrait le péché; Il prévoyait les nombreuses souffrances qui en résulteraient, pourquoi néanmoins a-t-Il créé l'homme et *pourquoi a-t-Il cependant permis la chute originelle?*

Telle est l'objection que l'on trouve fréquemment sur les lèvres de l'homme curieux.

Que répondrons-nous, mes frères?

a) D'abord on pourrait répondre par ces paroles du Livre de Job « Qui oserait Lui dire : pourquoi agissez-vous ainsi? » (Job IX, 12). On pourrait aussi répondre avec Saint Paul : « Homme, qui es-tu pour discuter avec Dieu? Est-ce que le vase d'argile dit à celui qui l'a façonné : Pourquoi m'as-tu fait ainsi? » (Romains IX, 20).

b) Mais nous pourrions également donner une autre réponse. Si sur terre nous ne comprenons pas les pensées de Dieu, nous les soupçonnons tout au moins et cette idée à elle seule est déjà une réponse à notre difficile question. Dieu n'avait pas voulu la chute de l'homme. Mais dès qu'elle fut arrivée, Dieu s'efforça d'en tirer quelque bien et sur le triste fait de la chute Il a édifié la joie sublime de la Rédemption. S'il n'y avait pas de péché, il n'y aurait pas de Rédemption; s'il n'y avait pas eu de péché, le Christ ne serait pas descendu sur la terre. C'est ainsi que nous pouvons comprendre ces paroles incroyables de *Saint Augustin* que l'Église chante au matin du Samedi-Saint : O felix culpa! O heureuse faute qui nous a valu un tel Rédempteur!

C) Nous avons là sous les yeux une explication et une justification remarquables de la Passion du Christ : *Quelle est donc la valeur de mon âme, pour que le Christ soit mort pour elle?*

Quelle est ma valeur sans mon âme? Les chimistes ont calculé exactement la valeur du corps humain. Avec sa graisse on pourrait faire sept petits morceaux de savon. Avec son fer on pourrait confectionner une petite clé. Avec son sucre on pourrait sucrer une tasse de thé. Il y a en lui assez de phosphore pour faire 2.200 allumettes et assez de magnésium pour une photographie. Tout bien pesé, il ne vaut pas vingt francs.

Voilà donc la valeur, toute la valeur du corps humain, sans l'âme.

Et avec l'âme? Ah! quelle est donc sa valeur, dès lors que Dieu l'a créée et l'a rachetée du péché, la nourrit de son propre corps et lui ouvre son royaume!

Sans l'âme, l'homme ne vaut pas vingt francs.

Et avec l'âme ? Plus que le monde entier. Le petit bohémien déguenillé vaut davantage que l'univers créé. D'où tirons-nous cette doctrine qui nous donne le vertige ? Du fait que le Christ est mort pour nous, pour notre âme.

Comme nous devrions porter sur ce point nos réflexions et comme il nous serait bon d'approfondir cette idée ! *Quelle est la valeur de l'âme humaine?* Tout périt, tout va à sa fin, le monde disparaîtra, mais l'âme vivra. Que de grandioses civilisations la terre n'a-t-elle pas portées — et où sont-elles ? Où sont les civilisations babylonienne, assyrienne, égyptienne, celles d'Athènes ou de Rome ? Mais l'âme vit toujours.

« *Qui pour nous autres hommes et pour notre salut est descendu du ciel* ». Pour notre âme ! entendez-vous, mes frères !

Les sueurs de tant d'apôtres, le sang versé par tant de martyrs... Pourquoi tout cela ? Pour notre âme.

Les travaux de tant de papes et de prêtres, tant de bibliothèques et d'écoles, tant de prédications, de sacrements, de messes... Pourquoi tout cela ? Pour notre âme.

Pourquoi ces cloîtres austères, ces religieux passant la nuit en prières, les exercices de pénitence des moniales ?... Pour notre âme.

Pourquoi toutes les grâces du Seigneur, le premier battement de son Très Saint Cœur et son dernier soupir ?... Pour les âmes, pour les pécheurs parmi lesquels je suis le premier, vous êtes le premier et chacun est le premier, car c'est pour nous tous qu'est venu le Seigneur Jésus.

Nous comprenons maintenant, n'est-ce pas, ce que l'âme humaine est sans Dieu. Elle est ce qu'est la goutte de rosée sans le soleil. Tant que le soleil n'est pas levé, la rosée n'est qu'une goutte d'eau ordinaire, verdâtre et sans valeur; mais dès qu'apparaît un rayon de soleil, elle devient une goutte de cristal brillant des plus riches couleurs. Mon âme est aussi verdâtre, monotone, insignifiante et ennuyeuse, tant qu'elle ne se plonge pas en elle-même et qu'elle ne projette pas au-dehors d'elle les rayons étincelants de la divinité. Et que nous puissions le faire aujourd'hui, nous le devons à l'œuvre rédemptrice du Christ.

III

Le Christ est venu pour rendre gloire a Dieu.

Pourquoi le Fils de Dieu s'est-Il fait homme ? ai-je demandé au début de mon sermon.

Nous avons déjà obtenu les deux premières réponses. Il s'est fait homme pour nous enseigner une vie divine et nous montrer par son exemple le chemin de la vie éternelle et aussi surtout pour satisfaire à la justice divine à cause de nos péchés, c'est-à-dire pour nous racheter du péché.

Mais la réponse définitive n'a pas encore été donnée. L'homme n'est pas le centre du monde. Ce n'est pas l'homme qui est la fin dernière du monde, mais Dieu et la glorification de Dieu. L'homme a donc le devoir de glorifier Dieu, et le Christ est venu sur la terre

précisément pour *réapprendre à l'homme enfoncé dans le péché la manière de rendre gloire à Dieu.*

La troisième raison de l'Incarnation — ce serait plutôt la première — est la glorification de Dieu. Faisons attention aux paroles du Seigneur. Nous y entendrons résonner l'affirmation de ce devoir :

« Ma nourriture est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé » (St Jean IV, 34).

« Je ne cherche pas ma propre volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé » (St Jean V, 30).

« J'honore mon Père » (St Jean VIII, 49).

« Père, l'heure est venue, glorifiez votre Fils, afin que votre Fils Vous glorifie » (St Jean XVII, 1).

« Je Vous ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'œuvre que Vous m'avez donné à faire (St Jean XVII, 4).

« J'ai manifesté votre nom aux hommes » (St Jean XVII, 6).

Voilà ce que Notre-Seigneur a dit de Lui-même.

Dans son Epître aux Hébreux, Saint Paul applique à Jésus ces paroles du psaume : « Me voici (car il est question de moi dans le rouleau du Livre) je viens, ô Dieu, pour faire votre volonté ». (Hébreux X, 7). Ailleurs, il résume ainsi la vie du Sauveur : « Il s'est abaissé Lui-même, se faisant obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix » (Philippiens II, 8).

Pour nous apprendre à glorifier Dieu, le Christ nous a appris à Le connaître; c'est pourquoi Il nous a appris comment il fallait Le prier et comment il fallait par notre vie accomplir sa sainte volonté.

C'est surtout dans ce but qu'Il nous a donné le Saint Sacrifice de la Messe. Après avoir quitté la terre,

Il a voulu continuer à glorifier son Père. C'est pourquoi Il a institué la Sainte Messe, afin que dans le monde entier, à toute heure et à chaque minute du jour, montât vers le ciel son parfum qui est la plus parfaite glorification de Dieu.

Il résulte de tout cela que le plan de Jésus-Christ se réalise d'autant plus que le culte de Dieu se propage sur la terre. Ah ! comme nous sommes encore bien loin de la réalisation du plan du Christ ! Deux milliards d'hommes environ vivent sur la terre et parmi eux il n'y a que 350 millions de catholiques. Et combien y en a-t-il parmi ces derniers qui ne sont catholiques que de nom et profanent par leur manière de vivre ce beau titre ! Comment sont les autres, comment vivent les autres, ce n'est pas à moi à en juger. Mais comment suis-je moi-même ? Ma vie est-elle une réponse au sacrifice rédempteur du Christ ? Est-ce que je travaille à l'accomplissement du plan du Christ : en moi et chez les autres ?

C'est qu'en effet le Christ Notre-Seigneur est venu précisément pour nous enseigner, nous sauver et nous apprendre à glorifier Dieu.

* * *

Voilà pourquoi le Christ est venu, mais combien ignorent encore qu'Il est venu pour cela !

Combien se donnent toutes les peines imaginables pour acquérir des richesses périssables et combien peu sont capables de faire seulement une partie des mêmes sacrifices pour gagner la vie éternelle !

Le 18 juin 1815, à Waterloo les troupes de Napoléon tentaient une dernière attaque pour empêcher la jonction des armées anglaise et allemande. Entre temps, Rotschild observait anxieusement les évènements, à l'état-major de Wellington. Et lorsqu'il vit que les alliés anglais et allemands seraient victorieux, il disparut aussitôt de l'armée et partit au galop. Le lendemain, 19 juin, il était au port d'Ostende. La tempête faisait rage. La traversée était à peu près impossible. Pas un marin ne consentait à tenter le passage. Qu'importe ! Rotschild offre 2000 francs et un matelot se déclare prêt à le transporter sur la côte anglaise.

Quelques heures plus tard il débarquait à Douvres. Sans s'arrêter, il se précipite vers Londres et une fois arrivé il se rend immédiatement à la Bourse. Sans rien dire à personne, il achète à vil prix une quantité de titres qui, par suite des défaites continuelles des Anglais, n'étaient pour ainsi dire plus cotés.

Lorsque, quelques heures plus tard, arriva la nouvelle de la victoire anglaise, les titres montèrent immédiatement à des cours très élevés, le bénéfice était acquis à Rotschild.

Mes frères, nous pouvons voir le même cas se renouveler encore toujours. Il y a toujours des hommes qui aiment l'argent, le cherchent et lui donnent la chasse. Des hommes qui n'ont ni repos ni relâche, qui ne prennent pas le temps de manger, de dormir, de sourire, d'être des hommes... à cause de l'argent, rien que pour l'argent.

Comme si le Christ n'avait pas encore vécu.

Comme si le Christ ne nous avait pas encore enseigné la véritable manière de vivre.

Comme si le Christ n'était pas mort pour nous.

N'oublions donc pas la leçon de l'instruction d'aujourd'hui : *le Fils de Dieu s'est fait homme, pour que l'homme puisse devenir fils de Dieu.*

Seigneur Jésus, faites-nous vivre de manière que nous puissions tous être dignes des fruits et des mérites de votre vie et de votre mort rédemptrices! Amen.

II

LA TRAGÉDIE HUMAINE.

MES FRÈRES.

Dans la nouvelle série de sermons que j'ai commencée dimanche dernier, j'ai l'intention de m'occuper de l'œuvre rédemptrice de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la Passion et de la Victoire du Sauveur.

Pourquoi le Fils de Dieu s'est-Il fait homme ? telle est la question que j'ai soulevée dimanche dernier. Était-ce uniquement pour nous instruire de ces vérités sublimes que nous avons étudiées toute l'année dernière ? Notre-Seigneur est-Il venu parmi nous seulement pour être notre Maître ?

Pas du tout. Nous n'appelons pas seulement le Christ notre Maître, mais bien plus fréquemment nous L'appelons notre Sauveur. Notre Sauveur qui par les souffrances de sa passion et de sa mort a satisfait à la justice divine offensée par nos péchés.

C'est des souffrances rédemptrices de Notre-Seigneur que traitera la nouvelle série de prédications que j'ai commencée dimanche dernier.

Mais pour que nous puissions pénétrer dans les profondeurs de l'œuvre de la Rédemption et que nous puissions l'apprécier avec un cœur compatissant et une pieuse reconnaissance, il nous faut apprendre à connaître la grande tragédie humaine qui a rendu nécessaires les souffrances rédemptrices du Sauveur.

C'est de cette tragédie humaine que je veux aujourd'hui vous parler : du premier péché et de la chaîne sans fin d'aberrations intellectuelles et de ruines morales qui ont été les suites du premier péché.

A cause du péché originel et de ses conséquences nous avions besoin d'un Sauveur. Regardons donc en face la triste réalité du péché originel et examinons dans notre sermon d'aujourd'hui I. *ce que c'est que le péché originel* et II. *s'il existe réellement un péché originel.*

Mais nous ne pourrons pas en rester là et dans notre prochain sermon nous étudierons à *quoi nous oblige la tragique réalité du péché originel.*

I

QU'EST-CE QUE LE PÉCHÉ ORIGINEL ?

Le premier problème qu'il nous faut résoudre pour comprendre l'œuvre rédemptrice de Notre Seigneur est de connaître le péché originel. *Qu'est-ce que le péché originel ?* En quoi consiste le drame que nos premiers parents par leur désobéissance ont présenté à l'humanité et dont le tragique se perpétue en chacun de leurs

descendants, c'est-à-dire dans tous les hommes qui vivent sur la terre ?

A) Selon la Sainte Écriture, *Dieu a créé le premier couple humain dans un état de parfaite harmonie spirituelle, dans une plénitude de lumière et de bonheur* : à la santé et à la beauté du corps se joignaient la clarté, la vérité et la bonté de l'âme. Mais malheureusement arriva le premier péché et tout fut anéanti. On peut appliquer ici en toute vérité la parabole de Notre Seigneur où le semeur sème de la bonne semence, tandis que son ennemi sème de l'ivraie au milieu du froment (St Mathieu XIII, 24-30). Tant que le premier péché n'avait pas encore été commis, toutes les forces et tous les sens du corps obéissaient à l'âme et l'âme à son tour obéissait à Dieu. Mais cette bienheureuse harmonie disparut avec le premier péché et dès l'instant où l'âme pour la première fois se révolta contre Dieu, les sens se révoltèrent contre l'âme et c'est ainsi que naquit au-dedans de nous entre l'âme et le corps, le bien et le mal, la lumière et les ténèbres, cet état de guerre funeste, inquiétant et incessant qui constitue la tragédie humaine.

Depuis s'applique à chacun de nous la parole de l'Écriture : « Tous ont péché et sont privés de la gloire de Dieu » (Romains III, 23). « Nous étions par nature enfants de colère, comme les autres ». (Éphésiens II, 3). « Le mystère d'iniquité s'opère déjà » (II° Thessaloniciens II, 7), écrit saint Paul. Dans un autre passage il dit plus explicitement encore : « Par un seul homme le péché est entré dans le monde et par le péché la mort. Et ainsi la mort a passé dans tous les hommes, parce que tous ont péché » (Romains V, 12). « Par la faute d'un

seul la condamnation est venue sur tous les hommes » (Romains V, 18).

B) Mais ce sont précisément ces paroles de saint Paul qui arrêtent et choquent bien des gens.

« Par la faute d'un seul la condamnation est venue sur tous les hommes. » *Je ne comprends pas cela! C'est une épouvantable injustice!* Pourquoi faut-il que je sois né dans le péché uniquement parce que mes premiers parents ont commis un péché ? Ce sont eux qui l'ont commis et non pas moi. Suis-je donc responsable de ce que mes ancêtres ont fait ? Je ne comprend pas..... je ne comprends pas.

On entend souvent, n'est-ce pas, ces paroles indignées. Mais pour parler ainsi il n'y a que ceux qui ignorent ce que la foi nous enseigne à propos du péché originel. *Le péché originel n'est pas quelque chose de saisissable, de matériel, il n'est pas non plus une responsabilité personnelle de mon âme, mais seulement une défectuosité.* Le défaut d'une chose qui devrait encore exister et qui existait aussi réellement chez les premiers hommes avant le péché et qui, sans leur péché, existerait encore au-dedans de nous : c'est le manque de la grâce sanctifiante.

Peut-être pourrai-je mieux éclairer la question à l'aide d'une comparaison. Imaginons un grand propriétaire qui jadis possédait 10.000 arpents de terres et un magnifique château, mais qui, par une vie de prodigalités, a tout perdu. Quand ses enfants sont venus au monde, de sa belle fortune il ne lui restait plus rien que son nom. Ses enfants auraient eu un grand héritage, si leur père n'avait pas été aussi frivole; les voilà donc

entrés sans fortune dans le monde. Eux, les pauvres, en sont innocents, ils ne sont pas responsables des fautes de leur père, mais ils ne peuvent pas entrer dans le château de leurs aïeux. Ne comprenons-nous pas ainsi un peu mieux ce que c'est que le péché originel que nous n'avons pas commis nous-mêmes, mais dont cependant nous souffrons encore. Nous comprenons ainsi la comparaison de *Pascal*, un des plus puissants apologistes de la foi catholique, qui s'exprime de la manière suivante au sujet du péché originel : L'homme est un mendiant originaire d'une bonne famille.

Qui ne songerait à ce propos à ces membres de la noblesse russe tombés dans la pauvreté, tels qu'on en rencontre depuis la guerre dans toutes les capitales? Sur leur visage ridé par les soucis et les privations, sous les plis de leur vêtements élimés, transparaît la distinction de leur origine et constamment se révèle en eux cette dualité tragique : pour des mendiants ils sont trop distingués, pour des aristocrates ils sont trop mendiants.

Nous avons ainsi donné une idée plus nette du péché originel. L'homme a une noble origine, puisqu'il est sorti de la main créatrice de Dieu. Mais la guerre du premier péché a tristement défiguré en nous les traits divins et dès lors nous sommes des nobles en guenilles.

C) Et qu'il n'y ait là ni exagération ni fleur de rhétorique, mais une triste réalité, *que le fardeau du premier péché et celui des millions de péchés qui sont sortis de lui aient toujours torturé les hommes*, — aussi ceux qui ont vécu avant Jésus-Christ — l'histoire en est l'éloquent témoin.

Le poids monstrueux du péché a toujours écrasé l'humanité et laissée à elle-même l'âme humaine a tout essayé pour s'en débarrasser. On ne peut lire, sans être touché, le récit des holocaustes des païens qui jetaient leurs objets précieux, leurs trésors, souvent même leurs enfants, dans les bras dévorants d'une statue de Moloch rougie au feu, car ils croyaient apaiser ainsi la colère de leurs divinités. Ils connaissaient et ressentaient douloureusement le poids du péché et de son effroyable domination.

Mais ce n'est pas seulement dans le passé qu'il en était ainsi. Le péché originel enlace la terre entière comme un serpent gigantesque et empoisonne toute l'histoire de l'humanité. Voilà pourquoi pleure le petit enfant nouveau-né, voilà pourquoi la terre produit des ronces et des épines, voilà pourquoi la souffrance brûle et fait mal, voilà pourquoi l'homme verse des larmes, voilà pourquoi la tombe s'ouvre et nous engloutit.

II

Y a-t-il un péché originel?

Je sens bien, mes frères, qu'il me faut m'arrêter un peu plus longtemps sur cette idée, car l'esprit critique de l'homme d'aujourd'hui s'attache particulièrement à attaquer cette vérité.

Nous entendons sans cesse ces remarques orgueilleuses et moqueuses : « Ah! oui, le péché originel! La

scène du paradis terrestre! Adam et Eve et le fruit défendu! Et le serpent tentateur! Et le châtiment divin! Un vieux conte oriental. Comment l'homme actuel peut-il encore y croire? »

Eh bien! ces réflexions ne nous font pas peur, nous les regardons au contraire bien en face.

Oui, le péché originel est l'une des colonnes les plus importantes de la foi chrétienne. C'est un dogme. *Un dogme auquel non seulement nous croyons dans notre sainte religion, mais dont la vérité totale repose sur une foule d'expériences personnelles.*

Ne croyez-vous pas qu'il y a un premier péché et que ce péché a eu des conséquences épouvantables? Ne croyez-vous pas que l'homme, dès ses premiers pas sur le chemin de la vie morale, a fait un faux-pas, a glissé et que depuis chaque homme suit cette route en boitant?

Si vous ne le croyez pas, alors répondez-moi sur les questions suivantes.

A) Avant tout, expliquez-moi *le désaccord qui règne dans l'âme humaine.* Cette tragédie, cette discordance, ce combat effroyable qui s'engage et fait rage en tout homme, dès qu'il lui faut *choisir entre le bien et le mal?* N'avez-vous encore jamais remarqué ces monstres qui, dans les profondeurs des âmes, se lancent vers le péché, la bassesse, la laideur et combien il nous est difficile de les maintenir derrière les barreaux de notre âme?

Cette dualité tragique de la nature humaine n'avait pas échappé aux anciens païens. « Personne ne vient au monde innocent » se lamentait *Ovide.* « On est toujours porté vers ce qui est défendu », disait *Cicéron.* De fait, il y a en nous une mauvaise semence, la volonté inclinée

au mal, nous apprend la foi chrétienne; et c'est contre elle qu'il nous faut constamment être sur nos gardes, nous apprend la morale chrétienne.

D'entre les hommes, seule la Bienheureuse Vierge Marie a été préservée du péché originel — c'est ce que nous reconnaissons dans le dogme de l' « Immaculée Conception »; mais les autres hommes, même les plus grands saints, ont ressenti les humiliantes révoltes d'une volonté portée vers le mal.

Au milieu de nos indicibles tentations et de nos luttes c'est une consolation pour nous que même un saint Paul, le grand Apôtre, ait eu tant à combattre la nature humaine inclinée au péché. Personne n'a dépeint les effets et la force du péché originel de façon plus claire et plus saisissante que saint Paul dans son Épitre aux Romains : « Je ne sais pas ce que je fais : je ne fais pas ce que je veux et je fais ce que je hais..... Le vouloir est à ma portée, mais non le pouvoir de faire le bien... Or si je fais ce que je ne veux pas, ce n'est plus moi qui le fais, c'est le péché qui habite en moi..... Je prends plaisir à la Loi de Dieu, selon l'homme intérieur; mais je vois dans mes membres une autre loi qui lutte contre la loi de ma raison et qui me rend captif de la loi du péché qui est dans mes membres ». (Romains VII, 15-23)

Quel tableau émouvant! Et ce n'est nullement une situation particulière à saint Paul. C'est l'aveu de *l'humanité*, le tableau de la condition humaine. Tous, nous pouvons nous écrier avec saint Paul : « Malheureux que je suis! Qui me délivrera de ce corps de mort? » (Romains VII, 24). Et notre réponse ne peut être que celle de saint Paul encore : « La grâce de Dieu, par

Jésus-Christ Notre-Seigneur » (Romains VII, 25).

Vous ne croyez pas qu'il y a un péché originel ? Alors expliquez-moi ce fait incompréhensible. Expliquez-moi *d'où vient chez l'homme le penchant au mal.*

Un petit enfant vient au monde; ses parents écartent soigneusement de lui tout mauvais exemple, on l'élève avec précaution, partout il ne voit que du bien autour de lui — et pourtant se manifeste tantôt ici tantôt là une passion mauvaise : égoïsme, désobéissance, mensonge, paresse. Qui peut expliquer cela ? La semence semée par les parents était excellente et pourtant la récolte est pleine de mauvaises herbes. Qui peut expliquer cela ? Uniquement celui qui sait que même l'âme d'un enfant nouveau-né n'est pas une terre vierge. Le péché originel y a déjà répandu la semence des inclinations mauvaises qui pousse presque sans qu'on la remarque. Tous, nous sommes entrés en ce monde avec une nature viciée et portée au mal; les aspirations vers le bien, le noble, vers Dieu exigent de nous un certain effort. *On naît pécheur, on devient saint.* Et celui qui pendant sa vie ne sait pas lutter pour atteindre les hauteurs de la sainteté, celui-là restera pour toujours dans l'abîme du péché. Vous le voyez, la négation du péché originel rendrait incompréhensible tout notre système d'éducation.

B) Vous dites qu'il n'y a pas de péché originel. Alors expliquez-moi *d'où proviennent tant de péchés actuels.* Expliquez-moi la cruelle domination du mal, du vice qui s'étend à travers toute l'histoire de l'humanité. Expliquez-moi l'immense égoïsme dans lequel nous sommes nés. (Regardez comme deux petits frères

se battent pour une simple tartine!) Le christianisme donne l'explication. Il déclare : *Cet égoisme désordonné, cette recherche impitoyable et brutale de ses aises, dans lesquels nous sommes tous venus au monde, c'est le péche originel.* Cet immense égoïsme qui nous fait tout converger vers nous et nous écarter de Dieu et de nos frères, c'est la conséquence du péché originel.

Cette propension égocentrique et effrénée que nous avons en nous n'est-elle pas un fait indéniable ? N'est-ce pas un fait indéniable que l'existence de cette multitude de fantômes effrayants, de bas instincts, de désirs, d'idées qui surgissent des profondeurs secrètes de notre âme, comme disait un grand psychologue : « Je ne sais pas comment est fait le cœur d'un coquin; je ne connais que celui d'un honnête homme et c'est affreux ».

Expliquez-moi encore ce fait. Vous ne pouvez pas dire à quelqu'un qui croit en Dieu : Voyez comme Dieu vous a créé : si misérable, si lamentable, si hideux. Je ne peux pas croire cela de Dieu. Il ne reste pas d'autre explication que la foi chrétienne au péché originel : l'homme n'est plus aujourd'hui tel qu'il était sorti des mains du Créateur. L'homme a gâché sa destinée et a tout perdu. Cette inclination au mal est notre part de l'héritage paternel, tout homme la reçoit de ses parents, de même que chaque individu hérite de son père et de sa mère tout un ensemble de penchants bons et mauvais.

C) Vous ne croyez pas qu'il y a un péché originel ? Alors expliquez-moi finalement *l'homme tout entier*, cette curieuse énigme. *Sans la croyance au péché originel, l'homme reste un mystère éternel.*

En effet qui pourrait comprendre le désordre infini,

cette foule de contradictions qui fourmillent dans l'humanité ? Nous avons soif de lumière et de clarté et pourtant la nuit et les ténèbres nous attirent avec une force inquiétante. Notre âme aimerait à s'élancer vers Dieu et cependant le mal la contraint à rester sur la terre, dans la boue. Nous aimons le bien, le beau et le vrai et néanmoins que de mal, de laideur, de mensonge se trouvent en nous ! Qui peut comprendre cette plainte d'un petit enfant disant un jour avec un soupir : « Pourquoi a-t-on tant de mal à être bon et fait-il si bon d'être méchant ? » Qui peut l'expliquer ?

Nous avons soif de joie, de paix, de bonheur et nous avons notre bonne part de chagrin, d'ennui et de douleur. Quelle belle âme nous découvrons souvent dans un corps débile et quelle pourriture se cache fréquemment sous la beauté physique ! Qui peut donner l'explication ?

Alors maintenant vous ne voulez toujours pas croire qu'un jour, au commencement, nous avons fait un faux-pas .....qu'un jour..... à sa première démarche... il y a eu quelque chose de brisé dans l'homme ?

Dans une grande ville, on trouva assassinée une domestique qui était toute seule à la maison en l'absence de ses patrons. Au cours de l'enquête, les autorités remarquèrent un fait singulier. Il fut établi en effet que le meurtrier, avant de quitter la chambre, avait mis de la nourriture et de l'eau dans la cage d'un canari. Le criminel finit par être découvert et lorsqu'à l'interrogatoire on lui demanda pourquoi il avait donné de la nourriture à l'oiseau, il fit cette réponse incroyable : « Je ne pouvais pas supporter cette pensée que la petite bête pût mourir de faim ».

Mes frères, ne croyez-vous pas maintenant qu'il y a un péché originel ? Ne voulez-vous pas encore admettre que le péché originel a eu pour conséquence une mystérieuse tragédie ? L'homme tue son semblable, pour ainsi dire sans sourciller et en même temps il ne peut pas supporter qu'un petit oiseau périsse à cause de lui.

Mais il n'est pas nécessaire de penser à des meurtriers. Il suffit de penser à soi-même. Que de mystères, de contradictions, que d'énigmes insolubles il y a en chaque homme ! Comme nous connaissons le bien et voyons sa nécessité, mais quand il s'agit de le faire, comme nous nous dérobons ! Quelles grandioses pensées nous transportent souvent, comme nous sommes aisément enthousiasmés, comme nous prions avec ferveur, — et un instant après nous tombons dans le péché et le feu de l'enfer flambe au-dedans de nous ! Comme nous savons nous habiller avec élégance et en même temps être grossiers, capricieux, prétentieux, désagréables. L'homme sait être ponctuel dans ses occupations, quand on le voit, mais il sait se vautrer dans le péché, l'indélicatesse, l'infidélité, quand on ne le voit pas.

Où est donc la solution ? Nulle part ailleurs que dans la doctrine chrétienne : L'homme commença sa route, la tête haute, mais il fit un faux-pas dès le premier instant. L'homme avait été créé roi, mais la couronne est tombée de sa tête. Non, ce n'est pas vrai que l'homme soit bon de sa nature, comme le prétend le système pédagogique de Rousseau. Il n'est pas né non plus comme un maudit et un démon, ainsi que l'affirme le pessimisme. Mais il est né à la fois roi et mendiant,

riche et pauvre, aigle et ver de terre, harmonie et chaos. Ce n'est pas Dieu qui a créé ce mélange contradictoire, car actuellement l'homme n'est pas tel qu'il est sorti de Ses mains et c'est le devoir de l'homme de combattre..... oui, de combattre, mais pourquoi ?

Nos aïeux chrétiens savaient rendre accessibles à tous les vérités religieuses abstraites au moyens d'images qui nous semblent aujourd'hui un peu naïves.

Dans la cathédrale d'Halberstadt se trouve un tableau où l'on voit la mort conduisant Adam et Eve enchaînés, tandis que le diable joue du violon. Image naïve, mais disant beaucoup de choses. Elle parle du malheur et de la souffrance dont l'homme porte les chaînes par la ruse du tentateur, sous lesquelles il gémit, jusqu'à ce que enfin arriva quelqu'un de plus fort que ces chaînes, plus fort que la mort, plus fort que le diable: le Sauveur Jésus.

« Je vous le dis, ô homme, luttez et ayez confiance » telles sont les derniers mots de Madach dans son drame. « La tragédie humaine ». Mais cela ne suffit pas, si l'on ne sait pas pourquoi.

Or le christianisme nous dit pourquoi il nous faut combattre. C'est pour que le bien, le beau, le noble, l'élan, l'harmonie triomphent en nous du mal, du laid, de la bassesse, du découragement et du désordre, c'est-à-dire, pour que nous soyons à nouveau tels que le premier homme est sorti des mains du Créateur : pour que notre vie dans « la tragédie humaine » soit un hymne à la gloire de Dieu

Et pour y parvenir, il a fallu la Rédemption.Pour que, nous tenant fermement après la main du Christ

Rédempteur, nous puissions échapper à l'effroyable catastrophe universelle, au péché qui couvre de suie et de cendres tout ce qu'il y a de beau, de noble, de divin dans la vie : voilà pourquoi est mort pour nous le Christ-Sauveur.

* * *

Mes frères, le 19 mai 1929 prirent feu les sources de pétrole de Moreni en Roumanie; malgré tous les travaux entrepris pour les éteindre, elles continuent à brûler comme des flammes de l'enfer, Un soldat, baïonnette au canon, garde l'entrée du vallon où brûlent les puits de naphte depuis quatre ans. Le factionnaire a un aspect à peine humain : son uniforme est couvert de suie, une sueur noire coule sur son visage. Un vacarme épouvantable retentit dans toute la contrée environnante, c'est le bruit des explosions qui se font entendre accompagnées de lueurs qui montent, comme des éclairs, vers le ciel. L'atmosphère dans un rayon de cinq cents mètres est aussi embrasée que si elle était baignée dans un fleuve de feu. A des kilomètres de distance la végétation est anéantie. La sécheresse règne dans toutes les directions, on ne trouve pas même un brin d'herbe. Le sol tremble par instants sous les pieds. Tout a déjà été tenté pour boucher les issues de ce foyer d'incendie, tout a été vain. Quand on a bouché un puits, un autre s'enflamme. La force humaine demeure impuissante en face de ce cataclysme, ...tandis que les puits en feu continuent sans relâche à déverser leur boue et leur suie inépuisables, la ruine et la mort.

Mes frères, l'incendie de Moreni fait rage depuis

quatre ans — mais depuis des milliers d'années, depuis le premier péché du premier homme, brûle un feu bien plus tragique, la source tragique de la boue morale, de la ruine, de la méchanceté, de la mort : le péché originel qui brûle et fait des ravages parmi nous. Pendant des milliers d'années, l'homme a été obligé de voir, avec un désespoir impuissant, cet incendie couvrir de cendre et de boue ses plus belles œuvres : sa moralité, sa pureté, la noblesse de ses efforts, son éternelle destinée, et si nous restions repliés sur nous-mêmes, aujourd'hui encore nous serions aussi impuissants devant ce malheur. Mais « lorsque le péché a abondé, la grâce a surabondé, afin que, comme le péché a régné par la mort, ainsi la grâce régnât par la justice pour la vie éternelle par Jésus-Christ Notre Seigneur ». (Romains V, 20-21). Notre Seigneur a eu pitié de nous et nous a donné un moyen de défense contre ce feu épouvantable : non pas l'eau comme les hommes s'en servent contre le feu matériel, mais du sang, son propre sang, dont la force ne laisse pas passer le feu destructeur des âmes.

C'est là notre consolation, notre force, notre espérance. Les sources enflammées du péché brûlent encore aujourd'hui et elles continueront à brûler, tant qu'il y aura un homme sur la terre — elles sont cachées au-dedans de nous, dans notre nature corrompue — *mais quelle que soit la force infernale avec laquelle la concupiscence s'enflamme au-dedans de nous, aujourd'hui nous pouvons tendre les mains vers le Christ qui a souffert pour nous, si bien qu'aucune attaque de l'enfer ne peut nuire à ceux sur qui a coulé le sang divin du Christ souffrant pour nous.* Amen.

III

LE CHRIST A-T-IL ÉTÉ UN PESSIMISTE OU UN OPTIMISTE?

MES FRÈRES,

Elle est intéressante et instructive la pensée que je veux vous présenter dans le sermon d'aujourd'hui. Au premier abord elle pourra peut-être paraître un peu trop philosophique; mais si nous pénétrons dans ses profondeurs, nous y découvrirons tout un ensemble d'encouragements pour notre vie religieuse.

L'idée que je veux développer aujourd'hui arrive logiquement après mon dernier sermon sur le péché originel. En effet ce que nous avons entendu relativement aux tristes conséquences du péché originel, « à la tragédie humaine », nous met directement en présence de cette difficile question : S'il en est ainsi, quelle valeur ont alors l'homme et la volonté humaine ? Pouvons-nous encore nous fier à nous mêmes ? Avons-nous encore un avenir ? Avons-nous encore un espoir ? Pouvons-nous triompher du mal ? Je pourrais donc résumer ainsi le sujet de mon sermon d'aujourd'hui : quelle a été

l'opinion du Christ sur l'homme et sa volonté ? A-t-Il eu confiance en nous ou bien a-t-Il eu de nous une idée défavorable ? *Le Christ a-t-Il été un pessimiste ou un optimiste?*

La réponse à cette question est rendue plus difficile par le fait que les deux manières de voir peuvent s'appuyer sur des paroles de Notre Seigneur. Il enseigne clairement que l'homme est dès sa naissance porté au mal, Il est donc pessimiste. Mais par contre, une autre fois, Il nous met en présence de devoirs extraordinaires : « Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait ! » (St Mathieu V, 48). C'est là un trait d'optimisme sans limite.

Comment peut-on expliquer cette apparente contradiction ? Uniquement si nous connaissons tout le cercle des idées de Notre Seigneur, d'après lesquelles Il a enseigné la nécessité et l'importance de la Rédemption. En examinant dans le sermon de ce jour si le Christ a été à l'égard de l'homme un pessimiste ou un optimiste, nous apprendrons à connaître de plus près la doctrine fondamentale de la religion chrétienne, *l'idée de Rédemption.*

I

Le Christ a-t-il été un pessimiste ?

C'est un fait indéniable qu'avant le Christ, l'élite de l'humanité elle-même était remplie d'un amer pessimisme. Les prophètes de l'Ancien Testament ne cessent

pas de prêcher le repentir et la pénitence. Vous êtes mauvais. Vous vivez dans le péché. Convertissez-vous ! voilà ce que l'on rencontre à chaque page dans leurs écrits. De même nous voyons en saint Jean-Baptiste le modèle d'un austère pénitent qui nous adresse cette leçon : Nous sommes pécheurs, nous sommes méchants, faisons pénitence !

Alors arrive Notre Seigneur Jésus-Christ. Quelle va être son attitude dans cette question ?

Lui aussi annonce qu'il faut être pessimiste à l'égard de la nature humaine avec ses mauvaises aspirations. La nature humaine déchue attire le péché tout comme la gravitation terrestre attire la pierre.

Comme le Seigneur sait bien que le péché fait de riches récoltes et exige des victimes ! C'est pourquoi Il dit à ses auditeurs : « Ce ne sont pas les bien portants qui ont besoin de médecin, mais les malades ». (St Mathieu IX, 12). C'est pourquoi Il cite l'exemple du pharisien orgueilleux dont l'âme, sous l'apparence extérieure de la sainteté, fourmille de péchés (St Luc XVIII, 10). C'est pourquoi Il appelle même un jour saint Pierre : « Satan » (St Mathieu XVI, 23). Oui c'est pour cela qu'Il exhale cette plainte : « O race incrédule, jusqu'à quand serai-je avec vous ? Jusqu'à quand vous supporterai-je ? » (St Marc IX, 18). La base de la doctrine de Notre Seigneur est donc le pessimisme à l'égard de la nature humaine inclinée au mal et son idée fondamentale est celle-ci : « Faites pénitence ! » (St Mathieu IV, 17). Pourquoi ? Parce que « vous êtes mauvais » (St Mathieu VII, 11 et XII, 34), et même « vous êtes une race méchante et adultère » (St Mathieu XII, 39).

Si nous accompagnons le divin Maître sur sa route, il nous faut reconnaître fréquemment avec effroi qu'Il a trouvé tout son peuple grandement pécheur et qu'Il a été vis-à-vis de lui profondément pessimiste. « Malheur à toi, Corozain ! Malheur à toi, Bethsaïda ! » (St Mathieu XI, 21), tel est le cri de tristesse qui sort de ses lèvres, quand Il voit l'endurcissement de ces villes.

Dans le quartier sud de Jérusalem s'était écroulée une tour ensevelissant sous elle dix-huit Galiléens. Et Notre Seigneur demanda à ses auditeurs : « Pensez-vous que ces malheureux étaient plus coupables que les habitants de Jérusalem ? » (S. Luc XIII, 4). Donc suivant Jésus, toute la ville de Jérusalem est pécheresse. Et ils sont particulièrement pécheurs ceux qui se louent eux-mêmes et se nomment « justes », parce que précisément ils manquent de l'esprit de pénitence.

Notre-Seigneur a donc été réellement à un certain degré pessimiste. Il n'était pas un rêveur perdu dans les nuages. Personne n'a vu comme Lui la corruption humaine, les abîmes effrayants de l'âme humaine. Ah ! Il n'était pas un idéaliste égaré dans ses rêves. Ses paraboles montrent combien Il connaissait la nature humaine : cette nature humaine si paresseuse pour le bien, si prompte pour le mal. Le maître de la maison arrive chez lui et ses domestiques négligents ne l'attendent pas, dit-Il dans une de ses paraboles. Le fiancé arrive et les vierges ne l'attendent pas, dit-Il dans une autre. Le roi invite les hommes à un grand festin et les invités ne viennent pas, dit-Il dans une troisième.

Si nous résumons tout cela, nous sommes en vérité obligés de dire que le Christ, en présence de la lâcheté

et de la faiblesse de la volonté humaine et de sa paresse pour le bien, a été réellement un pessimiste.

II

Le Christ a-t-Il été un optimiste ?

A) Mais d'autre part Notre Seigneur Jésus-Christ a formulé des paroles, des exigences et des commandements qui nous apprennent qu'*Il a été aussi à notre égard extraordinairement optimiste.*

En effet si l'on était désespérément pessimiste à l'égard de quelqu'un, oserait-on lui imposer un commandement tel que celui que Notre Seigneur a prescrit à tous les hommes ? Je le répète, à *tous* les hommes. « Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait ! » (S. Mathieu V, 48). Certes ce serait une prescription inouïe dans la situation désespérée d'une nature humaine foncièrement corrompue.

Or, qu'est-ce que le Christ demande de nous ? Quelle délicatesse et quels généreux sacrifices ? Quelle fidélité dans les petites choses et quel héroïsme dans les grandes ! Étouffer même les premiers bouillonnements d'une pensée de colère. Celui qui se livre au péché même seulement par la pensée est jugé comme s'il l'avait commis. Il me faut aimer même mes ennemis. Mais Dieu, je dois L'aimer de tout mon être, de manière qu'Il dirige en moi toutes mes pensées, mes plans, mes paroles, mes actions.

Or, qui pourrait accomplir tout cela, s'il était complètement corrompu ?

Il y a là une apparente contradiction. *Où trouver la solution* ?

B) La solution réside dans le fait que Jésus, lorsqu'il employait des expressions pessimistes, avait en vue l'homme avec sa volonté abandonnée à elle-même, l'homme tel qu'il était en réalité *sans le Christ Rédempteur*. Mais quand Il impose des exigences optimistes, c'est lorsqu'Il regarde l'homme tel que nous sommes tous et qu'il faut que nous soyons *après la venue du Christ Rédempteur*. Ceux qui croient au Christ, ceux qui vivent en union intime avec Lui, reçoivent la force de remplir les espérances les plus optimistes. C'est comme si le Seigneur disait : L'homme laissé à lui-même ne peut certainement pas sortir du péché; à ce point de vue, le plus noir pessimisme est justifié. Mais par contre il faut que celui qui s'attache à ma force rédemptrice soit un optimiste.

C) Et maintenant nous comprenons pourquoi le Seigneur a tant insisté *sur le réconfort et la guérison de l'âme*. Continuellement Il a voulu indiquer que dans l'âme de tous ceux qui vivent de Lui coulent « des fleuves d'eau vive » (S. Jean VII, 38), qui effacent le péché et leur donnent des forces pour les luttes et les victoires futures. Certes Notre Seigneur a opéré de nombreuses guérisons corporelles, mais même en ces circonstances Il a également fait ressortir qu'Il faisait au malade un bien plus grand présent que la santé physique en guérissant d'abord son âme. « Mon fils, ma fille, tes péchés te sont remis » (S. Mathieu IX, 2; S. Luc V, 20).

C'est ainsi que nous commençons à découvrir la réponse exacte à la question que nous devons résoudre.

Il est vrai qu'à l'égard de l'homme abandonné à lui-même tout pessimisme se justifie; par contre celui qui s'attache au Rédempteur a une certitude et une confiance qui lui permettent un magnifique optimisme. « Je suis la vigne, vous êtes les sarments. Celui qui demeure en moi et en qui je demeure porte beaucoup de fruit; car séparés de moi, vous ne pouvez rien faire. Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il est jeté dehors, comme le sarment et il sèche; puis on ramasse ces sarments, on les jette au feu et ils brûlent » (S. Jean XV, 5 et 6).

Oui, sans le Christ, nous nous écroulons. Mais le Christ est devenu notre soutien, lorsqu'Il a dit : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés et je vous soulagerai. Prenez sur vous mon joug et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur et vous trouverez le repos de vos âmes. Car mon joug est doux et mon fardeau léger » (S. Mathieu XI, 28-30).

Oui, sans le Christ, l'homme peut sombrer dans les profondeurs de la corruption morale et de ses écœurants marais. Mais lorsque la pècheresse se jeta aux pieds de Jésus et versa des larmes de repentir, s'accrochant à la main du Christ avec l'énergie d'une personne qui se noie, elle entendit sur ses lèvres divines : « Tes péchés te sont remis » (S. Luc VII, 48).

Pas un chant d'oiseau n'a résonné plus victorieusement, pas un rayon de soleil printanier n'a souri aussi doucement, pas une nuit étoilée n'a répandu autant de calme que ces quelques paroles de Notre Seigneur : Tes péchés te sont remis,

C'est seulement en pleine connaissance de ces faits que nous pouvons répondre définitivement à la question : le Christ a-t-il été perssimiste ou optimiste ? *Il a été pessimiste à l'égard de l'homme laissé à lui-même; Il a été optimiste à l'égard de celui qui s'attache à la force divine.* « Sans moi, vous ne pouvez rien faire » a dit un jour Notre Seigneur (S. Jean XV 5). Et saint Paul Lui a fait écho : « Je peux tout en Celui qui me fortifie » (Philippiens IV, 13).

III

La vie du Christ a-t-elle été triste ?

Les vérités que nous venons de considérer nous permettent de dissiper une erreur très répandue.

J'ignore comment il se fait que chez tant d'hommes règne cette idée que *la conception chrétienne du monde est triste, amère, sans joie*, comme si la voie de l'imitation du Christ s'étendait sous un ciel sans étoile, sans soleil, couvert de nuages, comme si celui qui veut suivre le Christ de toute son âme était obligé d'être abattu, triste, craintif, anxieux et de se retirer du monde en tremblant.

Est-il donc vrai que la vie chrétienne soit triste? Est-il vrai que celui qui suit le Christ n'a pas le droit de rire ? Est-il vrai qu'on ne peut être un fidèle enfant du Christ qu'en se séparant du monde, en vivant dans la solitude ou derrière les murs d'un cloître ?

A) Avant tout il nous faut bien comprendre une

chose. C'est un fait indéniable, mes frères, que *le christianisme est la religion du renoncement et de la vigilance continuels.* Ces paroles mémorables de Notre Seigneur ont imprimé cette marque au christianisme : « Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix et me suive ». (S. Mathieu XVI, 24). Pourquoi Jésus a-t-Il ainsi parlé ? Parce qu'Il connaissait les tendances mauvaises de la nature humaine viciée par le péché originel. Il connaissait cette tragique dualité de la vie humaine, ce combat effrayant qui se livre au-dedans de nous entre le bien et le mal.

Mais ce qu'il y a d'attristant et d'effrayant dans cette expression disparaît aussitôt, dès que nous réfléchissons sur le *but de la mortification chrétienne.* En effet le renoncement dans le christianisme ne reste pas au niveau de la formule « l'art pour l'art ». Le christianisme ne trouve pas sa satisfaction à se torturer comme les fakirs; pour nous la mortification n'est pas un but, mais un moyen pour atteindre notre destinée, un moyen de réduire les funestes conséquences du péché originel.

B) Notre première question sera donc celle-ci : *Peut-on imiter Jésus-Christ en vivant dans le monde ou bien seulement dans le cloître?* Et nous répondons : On le peut dans le monde et dans le cloître. Notre seconde question sera alors : *Peut-on imiter le Christ sans un renoncement continuel?* Impossible ! Ni dans le monde ni dans le cloître.

En effet pour non seulement connaître la vérité, mais la pratiquer, une bonne résolution, une adhésion enthousiaste ne suffisent pas : il y faut une vigilance et

un contrôle de soi perpétuels. L'homme travaille systématiquement et scientifiquement à la découverte de la nature et pendant ses recherches il est obligé de ne jamais perdre de vue les sources par lesquelles une faute ou une erreur pourrait se glisser dans son travail. Eh bien! l'empire sur soi-même, l'ascétisme ne sont pas autre chose que la surveillance et l'aveuglement des sources par lesquelles un défaut pourrait s'insinuer dans le travail de conquête du royaume des âmes.

C'est un idéal élevé que celui que le Christ nous impose : « Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait » (S. Mathieu V, 48); mais on ne réussirait pas à enlever d'assaut ce sommet de la vie morale, on ne peut l'atteindre que par un lent et minutieux renoncement. Certes, si on pouvait l'enlever d'assaut par un simple enthousiasme, il y aurait davantage de vrais chrétiens pour vivre parmi nous. Mais ce n'est pas possible. « Le royaume des cieux souffre violence et ce sont les violents qui s'en emparent » (S. Mathieu XI, 12). Il faut ici de longues et patientes recherches, bien des essais et beaucoup d'exercices.

C) « Exercice » se dit en grec « Askesis ». *Qu'appelons-nous donc ascétisme?* La conquête méthodique du royaume de notre âme, la recherche incessante de mes faiblesses et de celles de mon adversaire, l'affermissement de notre volonté et l'affaiblissement de la puissance de choc adverse; pour employer une expression militaire, elle est l'École de Guerre de la vie supérieure de l'âme, voilà ce que nous appelons ascétisme, vigilance, mortification.

N'attachez pas votre âme à l'argent, mais sachez faire

profiter les autres de votre richesse, demande le christianisme. Mais il ne le demande pas, comme si les biens de ce monde étaient quelque chose de diabolique, mais pour que nous conservions la liberté de notre âme, malgré le poids qui nous attire vers la terre.

Menez jusqu'au mariage une vie de continence totale, demande le christianisme. Et il ne le demande pas, comme si la vie conjugale entre l'homme et la femme était peccamineuse et diabolique, mais précisément pour en faire ressortir la sainteté, la préserver de la profanation et protéger l'homme par le cadre légal du mariage des excès de la passion.

Vendredi chair ne mangeras, non pas que la viande soit un objet de péché le vendredi et non les autres jours, mais pour que j'apprenne à me dominer, à me surveiller, pour voir si en moi l'âme est plus forte que le corps.

Disons-le donc clairement : c'est une erreur détestable de croire que l'imitation parfaite du Christ n'est possible que dans le cloître. Il n'en est pas question. Par la mortification elle est possible partout. L'ascétisme, la domination de soi-même, la vigilance sont obligatoires pour tous les chrétiens; car tous nous avons à combattre les suites du péché originel et tous nous devons marcher sur les traces du Sauveur. Sans maîtrise de soi et sans vigilance, il est impossible de suivre le Christ. Mais que nous puissions réellement marcher sur ses traces, quelle que soit notre situation, nous en avons pour preuves les Saints qui ne sont pas uniquement sortis des cellules d'un cloître solitaire, mais des classes les plus diverses de la société pour monter sur les autels. A côté de saintes religieuses et de saints prêtres, nous

honorons aussi de saints serviteurs, de saints mendiants, des soldats, des médecins, des comédiens, des pères et des mères de famille, des professeurs d'Université. Et précisément en ce moment nous sommes tout près de la béatification de deux industriels français qui ont vécu au siècle dernier et qui ont pratiqué à un degré héroïque la vertu de charité à l'égard de leurs ouvriers.

* * *

Mes frères, bien souvent on a jeté à la face du christianisme le reproche d'avoir du monde une conception triste et sombre, le reproche que celui qui voulait vivre en vrai catholique devait être perpétuellement inquiet, sans jamais pouvoir jouir des mille beautés du monde, parce qu'il était sans cesse obligé de penser : pourvu que je ne fasse pas de péché — et ne pouvait pas passer un jour ou une nuit, sans être obsédé de la crainte perpétuelle du péché. Car continuellement il ne faisait qu'entendre ces mots : Renoncement, mortification, pénitence.

Qu'y a-t-il de vrai dans ce reproche ? C'est à cette question que nous avons voulu répondre aujourd'hui. Le Christ a-t-Il été pessimiste ou optimiste ? La conception chrétienne du monde est-elle sombre et triste ? Peut-on la qualifier de troublante, angoissante, décourageante ?

Pas du tout. « Evangile » veut dire : « Bonne Nouvelle » Le christianisme en premier lieu ne veut rien nous prendre, mais nous donner. Il ne nous demande pas de renoncer à quelque chose qui possède une valeur ou

une force *véritable*. Il ne nous demande pas de renoncer à toutes les joies de la vie, mais au poison. Il ne nous demande pas de renoncer à tout, mais seulement à ce qui pourrait barrer notre route vers la vie éternelle. Il ne nous demande pas de renoncer à une vie saine et robuste, mais uniquement à la débilité et à la maladie de l'âme.

L'Évangile qui nous annonce le « Royaume de Dieu » est nécessairement en contradiction avec le « monde », mais seulement parce qu'il offre des biens supérieurs et parce que le monde les met en péril.

Il n'est pas nécessaire de recourir à l'Évangile pour apprendre combien réellement le monde est incapable d'apaiser la soif de l'âme humaine, il suffit du mécontentement désolé et angoissé des enfants du siècle. Pourquoi le but de la vie échappe-t-il à tant d'hommes ? Pourquoi tant de jeunes gens se plaignent-ils de l'inutilité de l'existence, de leur dégoût de la vie où ils végètent tristement ? C'est parce que le cœur a besoin de quelque chose qui le satisfasse, parce que la joie au travail a besoin d'un stimulant qui l'anime, parce que la vie a besoin d'un but qui l'encourage. Cette joie au travail, ce but de la vie, seul l'Évangile nous l'offre, c'est le royaume de Dieu. *Alors je sais pourquoi je vis. Alors je sais pourquoi je lutte. Alors je sais quelle sera ma récompense, si je remporte la victoire.*

Mes frères, *nous combattons tous — fasse Notre Seigneur Jésus-Christ que tous aussi nous soyons vainqueurs!* Amen.

IV

QUELS AVERTISSEMENTS NOUS DONNE LE PÉCHÉ ORIGINEL?

MES FRÈRES,

Dans nos deux dernières instructions il a été question de l'émouvante tragédie de l'humanité, du péché originel. Ce faux-pas de nos premiers parents, triste héritage qui se révèle dans les luttes incessantes que rapporte l'histoire de l'humanité, a fait .e sujet de nos deux derniers sermons. Aujourd'hui je voudrais *examiner les graves avertissements* qui s'adressent à nous du fait qu'existe le péché originel. *Quels avertissements nous donne le péché originel?*

Mais je ne comprends pas, dira-t-on peut-être. L'œuvre rédemptrice de Notre Seigneur Jésus-Christ n'a-t-elle pas effacé le péché originel ? En quoi consiste alors la Rédemption, s'il faut encore toujours, même après elle, tenir compte du péché originel et de ses funestes conséquences ? En quoi consiste donc la Rédemption ?

La Rédemption, mes frères, consiste dans le fait que la seconde personne divine, le Fils de Dieu, a pris un

corps dans le sein de la Bienheureuse Vierge Marie, a vécu sur la terre, au milieu de nous, pendant trente-trois ans et nous a enseigné, par ses paroles et ses exemples, à mener le grand combat de la libération de notre âme. Non seulement Il nous a appris à combatre, mais encore Il nous a donné la force et Il a guéri par sa grâce notre nature humaine blessée par la faute originelle Il a couronné son œuvre par ses souffrances et par sa mort et ainsi Il a acquis les mérites qui Lui permettent de cacher devant la justice de Dieu tous les péchés de tous les hommes dans le monde, *si* — et c'est là une constatation importante — *les intéressés eux-mêmes veulent aussi puiser pour eux dans son sang vivifiant qui coule de la croix.*

La Rédemption a donc véritablement guéri la blessure que nous avait infligée le péché originel, mais la cicatrice, la marque sont restées, — et certes une cicatrice hideuse — : l'intelligence et la volonté ont été affaiblies par le péché — surtout la volonté. La Rédemption consiste donc dans le fait que désormais nous ne sommes plus livrés sans défense au péché, comme l'était l'homme avant Notre Seigneur, mais seulement si nous aussi nous travaillons avec le Rédempteur et si nous nous efforçons de faire couler sur notre âme le sang du Christ.

Notre étude d'aujourd'hui sur les conséquences et les avertissements du péché originel nous sera utile à tous. Elle nous invitera à être sur nos gardes, car selon l'enseignement de saint Paul, nous portons notre trésor, notre âme, dans des vases de terre fragiles (II° Corinthiens IV, 7). Faisons donc attention que rien n'échappe de nos mains et que notre trésor ne se brise pas.

I

Luttez pour votre ame!

A) La plus tragique conséquence du péché originel est la *domination effroyable du mal moral, du péché qui inonde tout.*

a) Chaque jour on regarde avec angoisse dans le journal : Quelle nouvelle abomination y a-t-il encore aujourd'hui ? L'homme est épouvanté de voir le règne actuel du mal. Quand il aperçoit quel déluge dévastateur est devenue la source sortie du premier péché, dans le cours de l'histoire : *un déluge de discordes, de guerres, de méchancetés et de bassesses.*

Assurément celui qui considère le monde avec la délicatesse de l'âme chrétienne s'écrie avec épouvante : Combien il y a de morts parmi nous! Le monde est plein de morts. De morts qui sont en vie selon le corps, qui mangent, se promènent, parlent, mais dans leur âme remplie de péchés ne peut pas luire le rayon de soleil de la seule vie véritable, la grâce de Dieu.

Que de mal, que de péchés et que de discordes en ce monde désolé!

Depuis deux mille ans retentit la parole de Notre Seigneur relative à la paix qu'Il veut nous donner..... et lorsqu'on va à l'étranger et que l'on chemine tranquillement sur une route bordée de champs de froment ondulant sous la brise, on entend tout à coup un bourdonnement dans l'air, un bourdonnement comme celui

d'un moteur d'avion, mais le bruit s'accentue. Nous levons les yeux..... un petit point apparaît dans le ciel, puis bientôt des centaines de pareils petits points se montrent à leur tour : des escadrilles d'aviation font une manœuvre, en forme de triangles elles croisent bien haut dans les airs, chaque escadrille devient visible, l'une après l'autre. La paix du Christ! Mon Dieu, qu'arrivera-t-il, si un jour cet exercice devient une réalité ? Chacun de ces avions peut emporter une charge de 2000 kilos d'explosifs, de gaz toxiques ou lacrymogènes, à une altitude telle que l'on n'aperçoit plus la machine et que l'on n'entend plus le bruit du moteur..... et sur terre les églises, les usines, les enfants, les femmes, la civilisation des siècles, s'écroulent et sont anéantis.

Mes frères, vous le voyez, quel déluge est devenu le péché originel!

b) Et ce qui est encore plus terrible, les flots du péché nous arrivent jusqu'à la poitrine *et nous ne voulons pas nous en rendre compte.*

On remarque peut-être le mieux jusqu'à quel point est malade l'âme de l'homme moderne dans le fait que nous ne sursautons plus devant le pire forfait, parce qu'il nous paraît quelque chose de tous les jours. Accepter si tranquillement et avec tant d'indifférence le péché, voilà le signe d'une maladie mortelle.

Un médecin âgé demanda un jour à un confrère plus jeune : Pouvez-vous me dire, du milieu de cette salle d'hôpital, quel est de ces malades le plus gravement atteint ?

Comment pourrais-je le dire ainsi à distance ? répondit le jeune homme.

Cependant on le peut. Regardez là-bas dans le coin, c'est le plus malade. Son visage est plein de mouches et il les supporte .....c'est la marque d'une faiblesse extrême.

Eh bien! ce qu'il y a de plus terrible chez le néo-païen moderne, c'est qu'il accepte le péché tout tranquillement, sans sourciller, sans remords, parce qu'il n'a même plus conscience du péché. Il agit comme la femme impudique dont parle la Sainte Écriture et qui, après avoir commis le péché, se lave la bouche en disant : « Je n'ai pas fait de mal » (Proverbes XXX, 20). L'homme d'aujourd'hui se nettoie extérieurement avec plus de soin que les anciens païens, il use davantage de savon, change de linge plus souvent, mais le souci de la propreté de l'âme disparaît d'autant plus chez lui.

En lisant l'histoire de l'ancienne civilisation romaine non chrétienne, on n'en veut pas croire ses yeux, lorsqu'on y découvre combien on célébrait de sacrifices expiatoires et comme *était vivante chez les païens la conscience de la faute.* En beaucoup d'hommes de nos jours n'existe pas ce souci des Romains païens pour la pureté de leur âme. Dans l'ancienne Rome, on rencontrait presqu'à chaque pas des lieux de purification, où le païen conscient de son péché attendait d'être délivré de ses fautes. Mais le malheur de l'homme actuel c'est qu'il a au moins autant de péchés que le païen, sans avoir conscience de sa culpabilité ni désir de s'en purifier. Nous sommes tous pécheurs, mais nous en apercevons-nous tous? Celui dont les lèvres laissent échapper de dures paroles, celui qui succombe au mensonge, à l'envie, à la sensualité, entend-il, dans ses

instants de calme, la voix accusatrice de sa conscience?

c) Si c'est déjà un triste sort que de tomber dans le péché il y en a encore un plus triste : ne pas sentir sa chute. Il y a des hommes dont l'âme est accablée par un péché épouvantable, mais ils demandent au Christ, avec larmes, purification et délivrance et ils sont sauvés; par contre il y en a d'autres dont l'âme n'a peut-être que de plus petits péchés dont ils n'ont pas connaissance et qui, pareils à des plantes grimpantes luxuriantes, étouffent entièrement l'âme. Quelqu'un glisse sur le trottoir et se brise le pied. « C'est grave, dit le médecin, mais dans huit semaines vous serez rétabli ». Au visage d'une autre personne n'apparaît qu'une petite tache, un bouton... au début elle ne sent rien et ne s'en préoccupe pas..... mais quand on veut ouvrir l'abcès, c'est trop tard : elle meurt d'un empoisonnement du sang. Cependant le premier malade était plus gravement atteint, mais il eut peur et chercha aussitôt à se faire soigner, l'autre ne se rendit pas compte de son état et ne s'en préoccupa pas.

B) Vous le voyez, mes frères, nous voici arrivés au premier grand avertissement que nous donne le péché originel. *Puisse notre âme ne pas être blasée à l'égard du péché! Que brûle au-dedans de nous la marque inquiétante, torturante, insupportable du péché!* Car celui qui sait ce que c'est que le péché sait aussi ce qu'est pour lui le Christ; et celui qui sait détester le péché de toute son âme sait aussi aimer de toute son âme le Christ qui rachète du péché.

a) Mes frères, *pouvez-vous détester le péché?* Pouvez-vous à cause de lui être dans l'inquiétude, dans l'an-

goisse, convoiter la pureté ? Car vous avez certainement soin de la propreté de vos ongles. Car vous vous servez de savon, vous ne supportez aucune tache sur vos mains ni aucune poussière sur vos habits ni aucune malpropreté dans votre chambre, mais pour votre âme, êtes-vous toujours aussi méticuleux à l'égard de la poussière, de la boue et de l'impureté ?

Ah ! chaque fois que nous nous lavons les mains ou que nous brossons nos vêtements, comme il serait bon de nous poser cette question : Suis-je aussi propre au-dedans de moi ?

Voilà le premier grand avertissement que nous donne le dogme du péché originel : Hommes, faites attention, car depuis la faute originelle, la nature humaine est portée au péché et si vous n'y prenez pas garde le flot du péché vous submergera.

b) De là découle pour nous ce grand devoir : *Combattez pour votre âme !*

L'humanité actuelle oublie si facilement la tragique réalité de la faute originelle.

Platon a dit : « Sans la connaissance du bien, toute autre science est sans valeur ». Au fronton de l'Université du Caire on peut lire : « La chimie est importante — Allah est plus important ». Mais l'homme moderne fier de sa science en sourit, parce qu'il ne veut pas reconnaître ces puissances sauvages, les convoitises effrayantes de l'égoïsme et de la sensualité qui sommeillent dans les profondeurs de toute âme humaine et que nous appelons en langage chrétien, les suites du péché originel.

Qui jettera dans les chaînes ces bêtes féroces ? Qui créera de l'ordre dans cette jungle de convoitises, de

passions, d'instincts ? *Nul autre que celui qui, fortifié par la grâce rédemptrice du Christ, mène en son âme le bon combat.*

c) Seul celui qui voit nettement les douloureuses conséquences du péché originel peut comprendre pourquoi nous appelons notre sainte religion la *religion du renoncement.* En elle-même l'inclination au mal n'est pas un péché, mais elle conduit au péché. Si forte que soit en nous la concupiscence et quand bien même elle nous pousserait jusqu'au bord du péché, si notre volonté proteste, il n'y a pas de faute et c'est une consolation pour nous. Mais c'est là aussi une exhortation à *persévérer dans la lutte.* Ce combat que nous sommes obligés de livrer contre nos mauvais instincts ne prendra fin qu'au tombeau. C'est pourquoi la Sainte Écriture dit que « la vie de l'homme sur la terre est un combat » (Job VII, 1). Une lutte pénible, car ce combat a lieu contre nous-mêmes. Un combat pénible, mais « heureux l'homme qui supporte l'épreuve ! Devenu un homme éprouvé, il recevra la couronne de vie que Dieu a promise à ceux qui L'aiment » (S. Jacques I, 12). Lutter contre soi-même est le plus dur combat, se vaincre soi-même est la plus grande victoire.

II

Que nous apprend encore le péché originel ?

Mais du péché originel découlent encore d'autres conséquences tout-à-fait pratiques.

A) S'il est vrai que sur l'âme de tout nouveau-né se

trouve un nuage, une tache, qui empêche de pénétrer le rayon de soleil de la face divine, il est naturel que les parents se hâtent de faire baptiser leurs petits enfants pour effacer de leur âme par le baptême la tache originelle.

Les parents pieux ne diffèrent jamais le baptême de leurs enfants, mais le lui font donner dès les premiers jours. Notre vie ne tient qu'à un fil, celle des petits enfants surtout. Comment pourrait être en paix une mère dont l'enfant, par sa faute, mourrait sans avoir été baptisé? Sans doute cet enfant ne serait pas damné, mais à cause de la tache restée sur son âme, il ne pourrait pas entrer dans le royaume de Dieu et cela par la faute de ses parents qui l'ont laissé mourir sans baptême.

Et puisque nous sommes arrivés sur ce sujet dans cette instruction, je ne puis pas laisser passer sans mot dire une chose monstrueuse. Il y a des parents, il y a des femmes que le monde frivole a souillés de sa folle méchanceté et qui n'ont pas honte de fermer d'une main criminelle la route de la lumière à leurs enfants qui ne sont pas encore nés. Il n'y a pas de mot assez dur, il n'y a pas de peine assez forte pour stigmatiser convenablement cette mode abominable de supprimer criminellement les petits enfants non encore venus au monde. La petite fleur humaine, qu'elle ait une semaine ou seulement un jour, possède, dès l'instant où elle est entrée dans l'existence, une âme immortelle mais souillée par le péché originel; et ces mains criminelles qui ont étouffé cette vie enfantine ont non seulement ravi à cette pauvre créature la vie terrestre, mais lui ont fermé pour toujours la porte du ciel.

Mes frères, nous comptons beaucoup sur la miséricorde de Dieu; mais je crois que pour ceux qui comparaîtront devant le tribunal de Dieu, sans avoir confessé et expié ce meurtre d'un enfant la miséricorde sera muette.

B) Et à quoi nous engage encore le péché originel? Il nous explique le fait profondément grave et triste de *l'hérédité* et nous rappelle *les devoirs des parents et des éducateurs.*

L'Ancien Testament déjà proclamait que les péchés des parents et des aïeux s'expient jusqu'à la troisième et la quatrième génération (Exode XX, 5; Nombres XIV, 18); le prophète Jérémie se lamente de ce que les parents ont mangé des raisins verts et que leurs enfants en ont leurs dents agacés (Jérémie XXXI, 29), — mais quelle douloureuse réalité ressort de cette constatation et comme les générations suivantes doivent payer très cher les faux-pas, les fautes et les péchés des ancêtres, voilà ce que nous apprend la science moderne des lois de l'hérédité en conformité du dogme du péché originel. Et il y a là un très grave avertissement pour les hommes. Assurément même les meilleurs parents ne peuvent pas toujours préserver leurs enfants des suites funestes de la faute originelle; mais la pureté et la régularité de leur vie ayant et pendant le mariage affaiblissent tout au moins la force d'une mauvaise hérédité.

L'existence du péché originel est aussi un avertissement pour les éducateurs de l'enfance. L'ennemie née de l'innocence recouvrée par le baptême est la concupiscence qui sommeille au-dedans de chacun de nous. En chaque enfant se trouve ce mauvais germe qui, au cours des

années, se développe et détruit dans son âme le florissant jardin divin, *si l'on n'arrache pas la mauvaise herbe par une bonne éducation, la prière et les sacrements et si l'on ne cultive pas cette fleur magnifique.* Toute pédagogie fera faillite qui ne tient pas compte de la fragilité de la nature humaine viciée par le péché originel. Le christianisme, lui, en tient compte. C'est pourquoi il demande que par une vie de renoncement nous jetions dans les chaînes les monstres qui ouvrent leurs gueules menaçantes au fond de notre âme. C'est pourquoi il demande une sérieuse appréciation morale des tableaux, des sculptures, des spectacles, des films et des livres, afin que le feu menaçant que nous portons tous en nous-mêmes (Proverbes VI, 27) ne deviennent pas un incendie dévorant.

Et si nous examinons sérieusement le péché originel et ses suites, notre vie religieuse, en apparence complètement sombre et monotone, sera éclairée par d'importantes et pratiques explications.

C) Mais le péché originel nous apprend encore quelque chose de tout-à-fait nouveau. Il n'y a certainement personne qui, en présence de la faute originelle, ne se rende pas compte du *grand avertissement social et de l'idée de solidarité humaine donnés par le péché originel.*

Nous autres hommes, nous ne sommes pas une poignée de grains de sable dont chacun n'a aucun rapport avec l'autre. Non. Nous sommes une seule grande famille, nous sommes unis les uns aux autres par la communauté de père, de mère, d'origine et, malheureusement *aussi de péché.* Isaïe écrit avec raison que « chaque homme fuit de son côté » (Isaïe XLVII, 15)

et que « nous étions tous errants comme des brebis et que chacun de nous suivait sa propre voie » (Isaïe LIII, 6). Que vous soyez riche ou pauvre, fort ou faible, beau ou laid, bien portant ou malade, savant ou ignorant, peu importe; dès que nous entrons dans la vie, nous sommes tous pécheurs aux yeux de Dieu et tous nous sommes réduits à compter sur la miséricorde divine, pour pouvoir sortir du péché et persévérer dans le bien. Nous sommes donc tous parents par le sang en Adam, mais par contre nous sommes également tous parents par la grâce dans le Christ.

La cause principale du péché originel se trouve dans l'orgueil immense de l'homme. Mais dès que nous le savons, nous comprenons aussi pourquoi Notre Seigneur a choisi pour nous racheter, précisément l'humiliation et la souffrance. Le grand ressort de l'ancien monde, avant la rédemption, était l'égoïsme; le nouveau monde, après le rachat, devait donc être dirigé sur la voie opposée de la charité et de l'humilité, suivant l'exemple du Christ.

Le Christ a vaincu l'orgueil non seulement par l'exemple de son humilité, mais aussi par son choix volontaire de la souffrance. L'égoïsme rejette sur les autres tout malheur, toute privation, toute souffrance; le Christ a pris sur Lui la souffrance des autres : la pauvreté, le travail, la fatigue, le mépris, la calomnie, l'agonie et la mort.

C'est donc une chose digne d'attention que de ce drame douloureux, de ce péché originel qui nous est commun à tous naisse la grande exhortation à aimer son prochain : la grâce de Dieu a guéri mes blessures, moi

aussi je guérirai celles des autres. La miséricorde divine m'a pardonné mes péchés, moi aussi je pardonnerai aux autres. Dieu a été patient envers moi, moi aussi je serai patient envers les autres.

* * *

Mes frères, dans cette instruction nous avons suivi des chemins pénibles et sombres, mais sa conclusion ne sera pas un cri de désespoir ou d'abattement. Elle est triste la vue du mal que le péché originel a attiré sur nous et des suites qui nous accompagnent toute notre vie; mais il est bien consolant de savoir que, depuis la mort de Notre Seigneur, nous pouvons en triompher et que malgré la présence de nos ennemis derrière nous, la liberté du royaume du Christ nous fait signe et nous encourage.

Sur la fin de janvier 1871, le général français Bourbaki était à Verrières, près de la frontière suisse. Ses troupes découragées, désespérées, étaient à bout de forces; l'ennemi qui les poursuivait était derrière elles. Le général français envoya un de ses officiers parlementer avec les autorités suisses sur les conditions auxquelles l'armée française pourrait entrer sur le territoire helvétique. Le 1er février, à 4 heures du matin, le parlementaire revint avec la réponse et quelques minutes après retentissait à travers le camp l'ordre réconfortant : « Vers la Suisse, marche! L'entrée est libre ».

L'entrée est libre! ce mot passant de bouche en bouche, opéra des merveilles. Les soldats qui campaient

sur la neige, exténués et désespérés, retrouvèrent instantanément de nouvelles forces, ils se remirent debout, et d'un pas chancelant, se mirent en route vers la Suisse. En avant, en avant! Car ici ce serait la captivité ou la mort, là-bas ce sera la liberté, le repos et la paix.

Mes frères, du haut de la croix retentit sur les hommes harassés le cri sauveur du Christ : « Tout est consommé »

Seigneur Jésus, faites que nous ne soyons jamais accablés dans nos combats. Que nous n'oublions jamais que celui qui sert le péché se livre à l'esclavage et à la mort, tandis que celui qui s'attache à Votre main et lutte avec Vous verra s'ouvrir devant lui les portes de la liberté, de la victoire et de la paix au royaume éternel du ciel. Amen.

V

LA PERSONNE DU SAUVEUR.

Mes frères,

L'apôtre saint Paul, dans le premier chapitre de son Épitre aux Éphésiens, a résumé avec une brièveté si classique les lignes principales de la tâche rédemptrice de Notre Seigneur que je ne pourrais trouver un exorde meilleur pour mon sermon d'aujourd'hui où je veux parler *du Christ en tant que Rédempteur*.

Écoutez donc ce qu'écrit l'apôtre dans sa lettre : « Béni soit Dieu, le Père de Notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous a bénis dans le Christ de toutes sortes de bénédictions spirituelles dans les cieux. C'est en Lui qu'Il nous a élus dès avant la création du monde, pour que nous soyons saints et irréprochables devant Lui, nous ayant, dans son amour, prédestinés à être ses fils adoptifs par Jésus-Christ, selon sa libre volonté, en faisant ainsi éclater la gloire de sa grâce, par laquelle Il nous a rendus agréables à ses yeux en son Fils bien-aimé. Car c'est en Lui que nous avons la Rédemption acquise par son sang, la rémission des péchés, selon la richesse de sa grâce » (Éphésiens I, 5-7).

Ces paroles enthousiastes de saint Paul renferment en substance tout ce que je veux dire aujourd'hui sur le Christ-Rédempteur. Je veux en effet vous dire que *Dieu nous a véritablement envoyé le Christ comme Rédempteur et que Dieu nous a tant aimés* qu'Il a envoyé dans sa miséricorde son Fils unique sur la terre. « Il a manifesté son amour pour nous, en envoyant son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par Lui » (I° S. Jean IV, 9) écrit l'apôtre saint Jean. Mais pour que nous puissions contempler d'un cœur plus reconnaissant le Sauveur descendu parmi nous, je voudrais auparavant vous montrer *les ténèbres antérieures à la Rédemption*, les faux chemins sur lesquels s'avancait en chancelant l'humanité, tant que n'avait pas brillé au-dessus d'elle la lumière de l'étoile de Bethléhem.

I

Avant la Rédemption.

Seul peut apprécier réellement la valeur de la Rédemption celui qui connaît les errements et les luttes humaines avant la Rédemption.

A) Adam était aux yeux de Dieu le représentant de toute l'humanité, qui avait le devoir de léguer un bel héritage à tous ses descendants, mais à la place, malheureusement, *il nous laissa un héritage empoisonné* ». Par un seul homme le péché est entré dans le monde et par le péché la mort. Et ainsi la mort a passé dans tous les hommes, parce que tous ont péché » (Romains V, 12).

Depuis le premier péché, l'homme est l'enfant de parents déchus et la nuit de l'ignorance et du mal est descendue sur son histoire.

Et de quelle chaîne de douloureuses erreurs l'histoire n'est-elle pas composée! Baal, Moloch, Apis, Jupiter, Vénus, Mercure .....quels tristes noms, quelles pénibles stations sur la route de l'humanité séparée du vrai Dieu!

Telles divinités, telles mœurs. Des meurtres et des meurtres. Meurtre du corps, meurtre de l'âme. On a tué pour prendre aux autres leur caverne. On a tué pour prendre aux autres leurs chevaux. On a tué pour prendre la femme d'autrui. On a tué pour se venger. On a tué pour se distraire par l'agonie des autres. L'Égypte était pourtant un royaume civilisé. Et néanmoins il arrivait qu'un pharaon prit plaisir à crever les yeux aux jeunes prisonniers de guerre et pour que ce haut fait passât à la postérité il se faisait représenter sur un bas-relief d'un temple de Thèbes précisément dans cette occupation.

La méchanceté s'éleva à un degré si effroyable qu'il y eut des religions païennes, où, à côté du « Dieu bon », on crut également à un « Dieu mauvais », à un Dieu du Mal et des Ténèbres.

Il n'y a pas d'endroit caché dans le monde où ne se soit infiltré le poison du péché. Quel flot épouvantable! Les péchés des grands et des petits. Les péchés des riches et des pauvres. Les péchés des hommes et des femmes. Les péchés publics et les péchés secrets.

De temps à autre une raie de lumière passait dans la nuit. Il semble que tel ou tel philosophe grec soit par-

venu à rencontrer le vrai Dieu. Il y en eut même un pour proclamer l'immortalité de l'âme, mais ce fut ensuite de nouveau la nuit. L'homme s'est trompé en toutes choses, il a déchanté de tout, tout a perdu sa valeur devant lui. Ni morale ni honneur ni la vie n'avaient de valeur à ses yeux. Brutus se donnait la mort en disant : « Vertu, tu n'es qu'un nom ».

B) Mais l'homme ne pouvait pas se déclarer satisfait, il ne pouvait pas admettre que ce fût là sa fin dernière. Une sorte d'aspiration inexprimable et de crainte remplissait à la fois son âme. Un désir ardent de la beauté et de la majesté de Dieu, un sentiment de crainte devant la colère et la justice de Dieu

L'Ancien Testament abonde en expressions de ce double sentiment. L'homme avait peur de Dieu et cependant Le réclamait. Il L'attendait et voulait Le voir. « Entre dans le rocher, dit le prophète Isaïe, cache-toi dans la poussière devant la terreur du Seigneur et l'éclat de sa majesté! » (Isaïe II, 10). Voilà comment l'on avait peur de Dieu. Mais la même âme humaine exhalait vers Dieu un ardent soupir dans cette émouvante prière du Psalmiste : « Comme le cerf soupire après les sources d'eau, ainsi mon âme soupire après Vous, Seigneur » (Ps. XLI, 2) Voilà comment l'on soupirait après Dieu. On avait peur de Lui, à cause de ses péchés, mais on était davantage encore torturé par la soif ardente de voir Dieu, de Le posséder au milieu des hommes et de Le prier, tout comme primitivement dans l'innocence de son cœur, l'homme s'était réjoui de l'amitié divine.

C'est cette soif qui lui fit sculpter des idoles. C'est

cette soif qui l'amena jusqu'à supposer Dieu dans des animaux, des taureaux, des monstres, des arbres, des sources et tandis qu'il se prosternait devant eux, la soif de son âme ne faisait qu'augmenter. Ses aspirations, ses efforts, ses larmes étaient dirigés vers Dieu, il pleurait comme de pauvres enfants séparés de leur mère, comme des oisillons tombés de leur nid.

Comme une fiancée impatiente, l'humanité entière, la nature toute entière attendait quelqu'un. Quelqu'un qui aurait compassion de sa détresse. Quelqu'un qui effacerait ses péchés. Quelqu'un qui sortirait son âme de la fange et de la boue qui l'entouraient.

Oui, mes frères, nous n'avons qu'à évoquer en nous l'humanité, le monde avant Jésus-Christ, la vie sans but, les passions déchaînées, pour pouvoir comprendre la jubilation du cantique de Noël. « Il est né le Divin Enfant ».

II

Le Christ, le Sauveur promis.

Lorsque fut arrivée la plénitude des temps, Dieu eut pitié de notre vie de péchés continuels et pour nous racheter nous envoya le *Sauveur promis depuis des milliers d'années.*

A) Dans tous les peuples survivait une petite idée, mais bien confuse, de ce Sauveur qui devait venir ; mais *les Livres Saint des Juifs décrivaient avec une minu-*

tieuse exactitude et en détails quel serait et comment serait ce Rédempteur.

Et ces prophéties messianiques de l'Ancien Testament se sont réalisées exactement dans la personne du Christ. *Pascal* a écrit quelque part que même s'il n'existait qu'une seule prophétie relative au Christ pour se réaliser cette seule prophétie constituerait une preuve convaincante. Mais nous n'en avons pas qu'une seule, nous en avons toute une série et non pas de la même époque, mais se succédant dans la suite des siècles.

Et ces prophéties déroulent devant nous l'image du futur Rédempteur.

a) Tout d'abord nous lisons dans nos Saints Livres la consolante promesse que *le Rédempteur viendra certainement un jour.*

Le Seigneur en parla déjà au Paradis terrestre, après le péché, lorsqu'il promit à l'humanité coupable qu'un Rédempteur viendrait écraser la tête du démon. (Genèse II, 15).

Abraham reçoit également cette annonce : « Toutes les familles de la terre seront bénies en toi » (Genèse XII, 3), c'est-à-dire de ton peuple sortira le Sauveur.

Puis c'est Jacob mourant qui déclare à Juda : « Le sceptre ne sortira pas de Juda, jusqu'à ce que vienne Celui qui doit être envoyé et que les peuples attendent » (Genèse XLIX, 10).

b) Mais les livres prophétiques non seulement annoncent que le Rédempteur viendra, mais *prédisent aussi très exactement les circonstances de sa venue.* Michée écrit qu'Il naîtra à Bethléhem, suivant Malachie, avant la ruine du second Temple de Jérusalem. Les détails

de sa passion, de sa trahison et de sa mort, sa résurrection, le glorieux accroissement de son royaume, tout cela a été décrit, des siècles avant Jésus-Christ. Et les livres du Nouveau Testament insistent presque continuellement, dans les diverses circonstances de la vie de Notre-Seigneur, sur le fait que tous ces évènements ont eu lieu pour réaliser les paroles prophétiques relatives au Christ (S. Mathieu I, 22; II, 15; IV, 14; VIII, 17; XXVI, 56; S. Jean XIII, 18).

B) L'humanité pécheresse cherchait depuis des siècles le chemin du salut, mais elle était par elle-même incapable de le découvrir. Pourtant combien d'autres chemins nous avons découverts! Nous avons trouvé les routes qui mènent dans des régions totalement inconnues; nous avons trouvé des routes pour défricher des forêts vierges, pour assécher les marais; nous avons trouvé le moyen de combattre les maladies et de faire de nouvelles découvertes, mais sans le Christ, nous ne trouvions pas le moyen de nous délivrer du péché.

Mais nous l'avons trouvé dans le Christ. Et depuis nous disons : *le Christ est notre Sauveur.*

Que de fois nous les répétons ces paroles! Mais avons-nous déjà réfléchi, mes frères, sur ce que *a) le Christ-Rédempteur nous a donné* et surtout sur ce que *b) notre rédemption a coûté au Christ?*

a) Que nous a donné le Christ-Rédempteur?

Il a rendu aux hommes le Dieu qu'ils avaient perdu et Il a rendu à Dieu les hommes qu'Il avait perdus.

Depuis la venue du Christ, nous connaissons la grandeur de l'amour de Dieu le Père pour l'homme tombé.

Dieu Lui-même a eu pitié du sort tragique de l'homme qui s'était révolté contre Lui. « Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive » (Ézéchiel XXXIII, 11). Et c'est pourquoi Il a voulu nous donner dans le Christ un nouveau chef (Éphésiens I, 9-10), pour nous sauver. « Dieu a tellement aimé le monde, qu'Il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en Lui ne périsse point, mais ait la vie éternelle » (S. Jean III, 16).

Il n'a pas voulu nous laisser davantage dans l'anarchie intellectuelle et morale où nous avions été précipités par le péché, mais Il a voulu donner au monde dans le Christ un nouveau chef pour « restaurer dans le Christ les choses qui sont dans les cieux et celles qui sont sur la terre » (Éphésiens I, 10).

Depuis la venue du Christ nous connaissons aussi la grandeur de la miséricorde du Père envers nous. Ne soyons pas scandalisés de cette incroyable bonté du Dieu de miséricorde! Ne soyons pas choqués d'une telle bonté de Dieu! Bonté que la façon humaine de penser est incapable de concevoir.

Oui, c'est vrai : cet amour est un mystère. Un mystère que nous sommes trop bornés pour saisir, c'est que Dieu, le maître de la vigne, donne à l'ouvrier de la onzième heure (c'est-à-dire de la dernière heure) avant la fin de la journée autant qu'à ceux qui ont supporté le poids du jour et de la chaleur.

Un mystère que nous sommes trop bornés pour comprendre, c'est que le père offensé accueille, les bras ouverts, l'enfant prodigue qui revient en haillons, après avoir dissipé toute sa fortune et qu'il organise un festin en son honneur?

Un mystère, c'est que le Christ était assis à la table du publicain et supportait à ses pieds Madeleine la pécheresse.

Un mystère, c'est que Dieu soit si bon, si miséricordieux, si prompt à pardonner.

Mais ce qui prouve encore davantage la compatissante bonté de Dieu, c'est le fait qu'Il nous a aimés, alors que nous ne L'aimions pas encore, qu'Il nous a tendu la main, alors que nous nous complaisions dans le péché. « Dieu montre son amour envers nous en ce que, lorsque nous étions pécheurs, Jésus-Christ est mort pour nous » (Romains V, 8-9). « Dieu .....à cause du grand amour dont Il nous a aimés, ...nous a rendus vivants avec le Christ..... Car c'est par la grâce que vous êtes sauvés, par le moyen de la foi et non pas par vous, car c'est le don de Dieu » (Éphésiens II, 4, 5, 8).

b) Et avons-nous pensé, d'un cœur reconnaissant, à *ce que notre rachat a coûté au Christ* ?

Ah ! Petit enfant de Bethléhem, pourquoi Vous êtes-Vous décidé ? Ne voyiez-Vous pas, ne saviez-Vous pas ce qui Vous attendait parmi nous ? Ne saviez-Vous pas tout ce que Vous coûterait notre rédemption ? Ne saviez-Vous pas que cette pauvreté de Bethléhem, ce froid glacial, ce délaissement et cet abandon n'étaient qu'un commencement : le commencement de trente-trois années de souffrances terrestres, encore plus grandes par la suite ?

Ne saviez-Vous pas que cette étoile qui brillait si doucement dans la nuit de Noël, jetterait un jeudi soir, au Jardin des Oliviers, ses rayons sur votre front ensanglanté, sur votre corps dans les affres de l'agonie ? Petit

Jésus, Jésus notre Rédempteur, ne le saviez-Vous pas ?

Ne saviez-Vous pas que cette nuit silencieuse qui s'étendait alors si paisiblement sur les campagnes de Judée ne serait pas toujours aussi calme ? que le baiser de Judas, le bruit des armes, le rire grossier des soldats interrompraient un jour ce silence au Jardin de Gethsémani ? Petit Jésus, Jésus notre Sauveur, ne le saviez-Vous pas ?

Ne saviez-Vous pas que la paille de la crèche serait moins dure que la couronne d'épines : que la petite lampe qui donnait sa lueur tremblante dans l'étable serait plus brillante que le soleil au soir du Vendredi-Saint; que la froide étable et la crèche seraient plus accueillantes, plus douces que le bois grossier de la croix ? Seigneur Jésus, ne le saviez-Vous pas ?

Oui, mes frères, Notre Seigneur savait tout cela. Il savait ce que nous Lui coûterions : combien de larmes, de peines, de sang, de souffrances, quelle mort et Il a tout accepté à cause de nous.

Et c'est précisément parce qu'Il savait tout cela et qu'Il l'acceptait volontairement à cause de nous, c'est parce que Notre Seigneur a pris sur Lui cette incroyable expiation que l'âme chrétienne ne cesse plus de Le louer. C'est depuis lors que notre prière la plus émouvante se compose de ces quelques mots où s'exhale la reconnaissance de notre cœur : Nous Vous adorons; ô Jésus, et nous Vous bénissons, parce que Vous avez racheté le monde par Votre sainte Croix ».

III

Nous Vous adorons, ô Jésus.

Saint Paul, dans le deuxième chapitre de son Épître aux Philippiens, parle du sacrifice que s'est imposé Jésus à cause de nous, en ces termes sublimes : « Il s'est dépouillé Lui-même, en prenant la forme d'esclave, en se rendant semblable aux hommes .....Il s'est abaissé Lui-même, se faisant obéissant jusqu'à la mort et la mort de la croix ».

Ensuite l'Apôtre en tire ces conclusions : « C'est pourquoi aussi Dieu L'a souverainement élevé et Lui a donné le nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans les cieux, sur la terre et dans les enfers et que toute langue confesse, à la gloire de Dieu le Père, que Jésus-Christ est Seigneur ».

Le Christ si humble, si modeste n'a jamais repoussé l'adoration qui ne convient qu'à Dieu, parce qu'Il a voulu montrer ainsi au monde qui Il était. Il l'a même exigée en disant : « que tous honorent le Fils, comme ils honorent le Père » (S. Jean V, 23)

Oui, mes frères, depuis deux mille ans, partout dans le monde, des milliards et des milliards d'hommes se sont agenouillés et ont adoré Notre Seigneur Jésus-Christ, notre Rédempteur et c'est d'un cœur reconnaissant que monte sur nos lèvres cette prière : « Nous Vous adorons, ô Jésus, et nous Vous bénissons ».

A) Tout d'abord *nous adorons le Christ tout entier.* Nous ne séparons pas son humanité et sa divinité, mais nous adorons tout simplement le Christ. Nous L'adorons tout comme L'a adoré pour la première fois la Bienheureuse Vierge Marie dans la nuit de Noël. Avec quelle humilité elle L'adora dans la froide grotte!

Nous L'adorons, comme les simples bergers (S. Luc II, 20) et les mages d'Orient (S. Mathieu II, 11) L'ont adoré.

Nous L'adorons, comme les anges, après la tentation au désert, vinrent et Le servirent (S. Mathieu IV, 11).

Nous L'adorons, comme l'aveugle-né, après sa guérison, se prosterna devant Lui et L'adora (S. Jean IX, 38).

Nous L'adorons, comme les apôtres L'ont adoré, après la tempête apaisée (S. Mathieu XIV, 33).

Nous L'adorons, comme saint Thomas l'incrédule converti : « Mon Seigneur et mon Dieu! » (S. Jean XX, 28).

Nous adorons le Christ, comme les premiers chrétiens dont le nom du Christ faisait l'orgueil et la fierté : « Car il n'y a pas sous le ciel un autre nom qui ait été donné aux hommes par lequel nous devrions être sauvés » (Actes IV, 12).

Nous adorons le Christ, parce que nous avons lu la sublime vision de saint Jean qui n'est rien autre qu'un témoignage perpétuel de l'adoration du Christ par les premiers chrétiens : « Et toutes les créatures qui sont dans le ciel, sur la terre, sous la terre et dans la mer, et toutes les choses qui s'y trouvent, je les entendis qui disaient : A Celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau

louange, honneur, gloire et puissance dans les siècles des siècles » (Apocalypse V, 13).

C'est avec raison que nous réunissons dans le Christ les attributs divins et humains. Nous disons que le Fils de l'homme est descendu du ciel et que le Fils de l'homme existe de toute éternité (S. Jean III, 13; VIII, 58), nous disons aussi que le Fils de l'homme s'est immolé pour nous (Romains VIII, 32) et que le Seigneur de la gloire a été crucifié (I° Corinthiens II, 8). Et c'est pourquoi nous ne séparons pas dans le Christ l'humanité et la divinité, mais nous adorons simplement la personne entière du Christ.

B) A partir du XVII[e] siècle, depuis la vision de sainte Marguerite-Marie, nous adorons principalement le *Sacré-Cœur de Jésus*. Nous en avons le droit, car dans le Sacré-Cœur, c'est Notre Seigneur Lui-même, c'est le Christ vivant que nous adorons. Non seulement nous en avons le droit, mais nous trouvons aussi tout naturel que le Cœur de Jésus soit le pivot de notre adoration : car tout ce que nous pouvons dire de grand, de noble, de saint au sujet du Christ se trouve symbolisé par le Sacré-Cœur de Jésus.

Mais il y a là plus qu'un symbole. C'est ce Cœur qui a battu dans le corps de Notre Seigneur pendant les trente trois années de sa vie terrestre? C'est ce Cœur qui a tremblé pour nous, qui a été triste à cause de nous, qui a eu pitié de nous et qui a prié pour nous. C'est ce Cœur qui a mis en mouvement le sang du Christ, son sang précieux qui a été versé pour nous. C'est ce Cœur qui a été le trésor de l'amour et de la sagesse de Dieu. Et enfin, lorsque sur la croix les lèvres de Jésus furent

rendues muettes par la mort, la plaie de son Cœur ouvert par la lance devint le dernier refuge des pécheurs.

C) Nous adorons le Christ tout entier, mais nous adorons avec une reconnaissance particulière *ses saintes plaies*. Les cinq plaies nous prêchent plus éloquemment l'amour du Christ que l'on ne fait jamais les lèvres de Jésus. Y a-t-il quelqu'un qui puisse encore douter, de quoi? de la monstruosité du péché, du droit de Dieu à s'irriter contre le pécheur ou, ce qui serait pire, de la grande miséricorde du Christ envers nous?

Nous adorons les plaies du Christ, comme les marques perpétuelles des souffrances qu'Il a endurées à cause de nous et de son amour : Hommes, voyez comme je vous ai aimés.

Nous adorons les plaies du Christ, comme le pharqui, au milieu de la mer écumante des tentations, nous envoie sa lumière : Hommes, ne faiblissez pas, ne tombez pas, voyez ce que vous m'avez coûté!

Nous adorons les plaies du Christ, comme les paroles de supplication et comme la demande de pitié adressées au Père céleste : Mon Père, voyez ce que j'ai fait pour les hommes; ayez pitié d'eux!

« C'est de la pure sentimentalité! » dira-t-on peut-être. Non, ce n'est pas de la sentimentalité, mais l'expression de notre reconnaissance. Car si je baise la main de mon père qui s'est donné tant de peine pour moi, si j'honore les blessures reçues par les défenseurs de la patrie, alors à plus forte raison dois-je vénérer ces saintes plaies du Christ qui a versé son sang, ***qui a versé son sang pour moi.***

* * *

Mes frères, depuis qu'est venu jusqu'à nous le Christ, le Sauveur promis, il n'y a plus en nous qu'une vie divine avec le Christ : nous sommes debout avec Lui ou nous tombons. Depuis lors retentit à nos oreilles cet avertissement de saint Paul : « Vous aussi qui étiez autrefois loin de Lui et ennemis par vos pensées et vos œuvres mauvaises, Il vous a maintenant réconciliés par la mort de son Fils, en son corps charnel, pour vous faire paraître devant Lui saints, sans tache et sans reproche » (Colossiens I, 21-22).

Et si nous avons assez de motifs de nous attrister à cause de notre nature humaine portée au péché, nous avons encore plus de sujets de nous réjouir à cause de notre rédemption par le Christ.

Le Christ Lui-même est la vie, Il est venu pour que nous ayons la vie et plus abondamment (S. Jean XIX, 10); et dès lors nous comprenons ces paroles de saint Jean : « C'est de sa plénitude que nous avons tous reçu » (S. Jean, I, 16). Mais surtout resteront dans nos oreilles les paroles de Notre Seigneur : « Je suis la vigne, vous êtes les sarments. Celui qui demeure en Moi et en qui Je demeure porte beaucoup de fruit; car sans Moi, vous ne pouvez rien faire » (S. Jean XV, 5).

Jésus, notre Sauveur, nous croyons en Vous, nous Vous aimons, nous Vous suivons, — Jésus notre Rédempteur nous Vous adorons. Amen.

VI

L'ŒUVRE DE LA RÉDEMPTION.

MES FRÈRES,

Saint Bernard, dans un de ses sermons sur la naissance du Sauveur, a exprimé une idée bien intéressante et c'est avec ses propres paroles que je commence mon instruction d'aujourd'hui.

« Je me divertissais avec mes amis sur la place, tandis qu'au palais royal une sentence de mort était rendue contre moi. Le fils unique du roi l'apprit, il déposa aussitôt sa couronne, enleva ses habits princiers et enveloppé du vêtement grossier d'un pénitent, la tête couverte de cendres, il sortit du palais, pieds nus, en pleurant et en se lamentant, parce que son serviteur venait d'être condamné à mort. Je le vis tout à coup devant moi en cet état et tout bouleversé, je lui demandai ce que cela signifiait et j'appris qu'il voulait mourir à ma place ».

Telles sont les paroles de saint Bernard. Mais ce n'était pas lui l'enfant en train de jouer et de s'amuser avec insouciance sur la place de la vie; c'était l'humanité.

L'humanité, avec une légèreté aveugle, se livrait à une vie de péchés, elle mettait en jeu son bonheur éternel et le perdait. Alors le Fils de Dieu, Notre Seigneur Jésus-Christ, revêtit une robe de souffrances et pour nous rendre à la vie, Il accepta de mourir pour nous.

Dimanche dernier, je vous ai parlé de la personne du Sauveur, aujourd'hui je veux parler de son œuvre rédemptrice. Je vous ai montré que Jésus-Christ est réellement notre Rédempteur et notre Maître que l'humanité attendait; mais aujourd'hui nous allons étudier *I comment le Christ est devenu notre Rédempteur* et *II comment Il est devenu notre Maître.*

I

Comment le Christ est-Il devenu notre Rédempteur.

Comment le Christ est-Il devenu notre Sauveur? Telle est la question posée. Et la foi nous répond : *Il est devenu notre Rédempteur*, A) *parce qu'Il était Dieu et* B) *parce que, tout en étant Dieu, Il a voulu souffrir et mourir pour nous.*

A) Que le Christ soit pour nous la dernière réponse, la dernière source d'énergie, que le Christ soit pour nous la voie, la vérité et la vie, que le Christ soit tout pour nous, cela s'explique par le fait qu'Il était plus qu'une unité parmi les milliards d'hommes, plus que les hommes les plus sages et les plus savants : *le Christ était Dieu sous un corps humain.*

a) Faisons attention à chaque parole, à chaque geste du Christ souffrant et nous verrons, nous comprendrons que ce n'est pas un homme ordinaire qui souffre, que ce n'est pas simplement un homme qui meurt. En lui pas d'attitude héroïque, pas de mépris de l'humanité, pas de haine, pas d'amertume contre le monde, — au contraire, chacune de ses paroles inspirées par l'amour, la douce paix qui rayonne sur son front ensanglanté nous révèlent le grand mystère : *dans ce corps humain, c'est Dieu qui est arrivé parmi nous et qui a souffert pour nous.*

b) Si le Christ n'est pas Dieu, alors Il n'a pas pu nous racheter, *car un homme ne pouvait pas réaliser la Rédemption.*

En effet, de quoi fallait-il nous délivrer? De deux chaînes. D'abord de la cause de nos souffrances de corps et d'âme et de la pénible servitude du péché, ensuite du poids écrasant de la nature humaine qui, à chaque respiration, se pénètre de pensées terrestres. Où est l'homme qui aurait eu la moindre idée de résoudre pareils problèmes? Ou s'il y avait pensé un seul instant, quel est l'homme qui aurait pu frayer un chemin vers Dieu à l'humanité qui se débattait dans l'abîme? Dès le premier péché, le pont qui reliait l'homme à Dieu s'écroula et personne ne put jeter un nouveau pont au-dessus du gouffre.

Il nous faut insister avec force contre ceux qui rêvent que l'humanité se *sauvera par elle-même.* Se racheter soi-même? Qu'aurait bien pu offrir à Dieu l'homme réduit à lui-même et destiné à tomber sans cesse, par suite de sa nature corrompue? Toute bonté et tout effort purement humains ne sont que la pâle et vacillante

lumière d'un cierge comparée au soleil éclatant de la sainteté infinie de Dieu. *Dieu seul pouvait nous racheter. Et si le Christ n'est pas Dieu, alors nous ne sommes pas encore sauvés.*

Écoutez seulement les graves et émouvantes paroles prononcées à ce sujet par l'illustre dramaturge espagnol, *Lope de Vega.*

« La soif de connaître, le plus puissant de tous les désirs, m'a poussé sans cesse, pendant des années, au service de la science et des arts. Quel fruit et quelle récompense ai-je retirés de mes efforts ?

Ce que j'ai pris pour la vérité, je reconnais maintenant que c'était une chimère. Ce qui me paraissait la lumière, maintenant je le vois comme un sombre nuage, mon cœur est resté vide, pauvre d'amour et de foi. Ah! vanité de toute science! Seigneur, maintenant je dirige mes regards sur la croix, pour chercher auprès de Vous l'art et la sagesse. Pouvez-Vous être mon Maître, Vous qui êtes cloué sur ce bois ? Pouvez-vous être mon Maître ? Car sur ce gibet, Vous Vous êtes, ô Christ, entièrement offert. Vous êtes le livre grand ouvert de la vérité éternelle. Vous êtes le livre de vie ».

B) Ces paroles si pleines de sens de Lope de Vega nous font encore penser davantage : le Christ est notre Rédempteur non seulement, parce qu'Il était Dieu, mais encore parce que, *tout en étant Dieu, Il a souffert pour nous.*

L'ordre moral blessé réclamait une punition. Celui qui sait cela et éprouve dans son âme le besoin de se réconcilier, celui-là ne demandera pas sans réflexion : était-il nécessaire que le Christ souffrit pour nous racheter ? Dieu ne pouvait-Il pas tout simplement pardonner ?

a) Non. Il ne pouvait pas, parce que la restauration de l'ordre moral exigeait une réparation.

Au milieu du siècle dernier, les populations du Caucase avaient un sultan ami de la justice du nom de Schamyl, qui voulut extirper de son peuple la corruption et la vénalité. Il publia que quiconque serait coupable de corruption devrait recevoir cinquante coups de fouet en public. Et savez-vous quel fut le premier accusé ? Ce fut la mère du sultan.

Le souverain fut consterné. Pendant trois jours, il lutta avec lui-même sous sa tente et le quatrième jour, il apparut, le visage pâle et sévère, devant le peuple; il fit amener sa mère enchaînée devant la foule et donna l'ordre à deux hommes de commencer l'exécution. Mais à l'instant même où le premier coup s'abattait, il poussa brusquement sa mère de côté et reçut lui-même le visage livide, les cinquante coups. Ensuite il se releva et parla ainsi à son peuple profondément ému : Rentrez chez vous, la loi a été exécutée, le sang de votre prince a coulé en expiation..... Et de ce jour la corruption disparut, car le peuple ne put oublier le souvenir de cette heure douloureuse.

Et nous, mes frères, pourrions-nous oublier ce que notre rachat a coûté au Christ qui a reçu sur Lui en expiation les coups de fouet de la colère divine et a subi le châtiment à notre place ?

b) Savez-vous ce que nous avons coûté au Christ? Savez-vous ce qu'a coûté notre rédemption?

La vie du Christ.

« Le Fils de l'homme est venu, non pour être servi, mais pour servir et donner sa vie pour la rédemption d'un grand nombre » (S. Mathieu XX, 28) a dit de Lui-même Notre Seigneur. Et dans une autre circonstance, Il proféra ces sublimes paroles : Dieu a tellement aimé le monde qu'Il a donné son Fils unique » (S. Jean III, 16). Saint Paul a donc raison de rappeler aux fidèles : « Vous avez été rachetés à grand prix » (I° Corinthiens VI, 20), car le Christ « s'est donné Lui-même en rançon pour tous » (I° Timothée II, 6).

Voilà donc l'enseignement de la foi chrétienne sur la Rédemption : *Notre-Seigneur Jésus-Christ a satisfait pour nous*, car Il a beaucoup souffert et c'est pour nous et à notre place qu'Il a tout souffert.

Au chapitre LIII du prophète Isaïe, on trouve douze fois en neuf versets que « le Serviteur de Dieu » souffrira pour nous et à notre place. Mais saint Paul écrit : « Celui qui n'a point connu le péché, Il l'a fait péché pour nous » (II° Corinthiens V, 21), c'est-à-dire qu'Il a pris sur Lui tous les péchés de l'humanité. « Le Christ nous a rachetés de la malédiction de la Loi, en se faisant malédiction pour nous » (Galates III, 13), c'est-à-dire qu'Il a pris sur Lui nos péchés, source de toute souffrance et de toute malédiction. « Le Christ est mort pour nos péchés, conformément aux Écritures » (I° Corinthiens XV, 3).

c) Tout cela ne suffit-il pas à toucher notre âme? *Après tout cela, ne comprenons-nous pas encore le mystère du Golgotha?*

Savez-vous pourquoi tant d'hommes d'aujourd'hui ne comprennent pas l'émouvant mystère du Golgotha? C'est parce qu'ils ont pris l'habitude de n'attacher de prix qu'aux choses de ce monde que l'on peut saisir, mesurer, voir et palper, et d'oublier que le monde sensible et visible n'est qu'une faible et misérable copie du monde surnaturel et invisible, beaucoup plus grand, plus profond et plus magnifique. L'homme qui ne voit dans la vie que la mêlée fiévreuse des instincts, des impulsions et des forces de la nature, qui est totalement absorbé par le mouvement tumultueux de la lutte pour la vie, l'homme que la vie matérielle tient constamment enchaîné, celui-là oubliera facilement qu'il y a encore une autre vie qui s'écoule paisiblement, plus grande et plus forte et que le Golgotha est précisément le lieu du triomphe et du couronnement. Pour comprendre la leçon de la Croix, nous avons surtout besoin de calme et de recueillement.

Dans un cloître de Toscane, une fresque gigantesque représente le crucifiement de Notre Seigneur On ne peut pas contempler sans êtreuému cette mage qui occupe toute la muraille. On ne pe t pas détacher ses yeux des trois grandes croix qui couvrent de leur ombre le ciel et la terre. Sur cette fresque tout est figé dans la contemplation du Christ, du Christ qui saigne sans cesse : les arbres sont figés, les noirs nuages sont figés, les hommes sont figés, Jérusalem est figée... tout regarde immobile le Christ qui laisse tomber sa tête ensanglantée et dou'oureuse

Un tableau impressionnant! Mais aussi un tableau qui suscite une profonde idée. C'est l'idée centrale du christianisme : *le Christ crucifié et sanglant occupe*

l'histoire universelle tout comme il remplit l'horizon et obscurcit tous les soleils.

Oui, le Christ est devenu notre Sauveur, parce qu'Il était Dieu.

II

Jésus-Christ, Notre Seigneur.

Non seulement nous appelons le Christ notre Dieu et notre Sauveur, mais nous L'appelons aussi *Notre Seigneur et Notre Frère.* Avec quelle joie débordante nous Le nommons ainsi ! En effet Il n'a pas été seulement un Dieu, mais aussi un homme, un homme formé de chair et de sang. Comme homme : Il est notre Frère; comme Dieu : Il est notre Seigneur; comme Homme-Dieu : Il est notre Sauveur

C'est un fait bien connu, nous l'entendons tous les jours, que notre sainte religion termine toutes ses prières par ces mots : « *Per Dominum nostrum Jesum Christum Filium tuum..... par Notre Seigneur Jésus-Christ, Votre Fils* »..... Voilà ce que nous entendons tous les jours, ce que nous disons dans nos prières, mais la masse de belles et nobles vérités qui y sont contenues, nous ne pouvons l'apercevoir que dans la connaissance de l'œuvre rédemptrice du Christ.

« Par Notre Seigneur Jésus-Christ » quelles magnifiques vérités sont renfermées dans ces paroles entendues journellement !

Que reconnaissons-nous par ces paroles ?

A) D'abord nous exprimons notre joie, une joie débordante de ce que le *Christ n'est pas seulement Dieu, mais aussi homme*, et de ce que dans le Christ a vécu parmi nous un homme qui était Dieu. De ce que dans le Christ nous avons un frère qui est Dieu. De ce que la chair et le sang de l'homme, de ce que la nature humaine ne sont plus mauvais et maudits aux yeux de Dieu, car nous sommes devenus dans le Christ parents de Dieu. De ce que le Dieu fait homme a rétabli le pont qui mène de l'homme à Dieu.

C'est justement en cela que l'on découvre les vertigineuses profondeurs de l'Incarnation du Christ, que l'on découvre que ce n'est pas l'humanité qui a été élevée à la divinité, mais que c'est la divinité qui s'est abaissée jusqu'à l'humanité. Ce n'est pas l'homme qui est devenu le Verbe de Dieu, mais c'est le Verbe divin qui est devenu homme. Comme l'écrit saint Paul : « Il s'est anéanti Lui-même, en prenant la condition d'esclave, en se rendant semblable aux hommes et reconnu pour homme par ses dehors » (Philippiens II, 7).

Pourquoi nous réjouissons-nous de l'Incarnation du Christ ? C'est parce que le Christ est une preuve sensible, perceptible, visible, saisissante et convaincante que Dieu voulait nous sauver. Une preuve visible, car pourrait-il y avoir une représentation plus perceptible de Dieu que celle qui nous montre le Christ dans la crèche et sur la croix ? Une preuve saisissante, car qu'aurait pu faire Dieu davantage pour nous que de livrer son Fls unique en rançon ? Une preuve convaincante, car par l'arrivée du Verbe descendu parmi nous, notre rédemption est devenue une réalité incon-

testable; en effet a vécu de nouveau sur la terre quelqu'un qui avec un cœur pur pouvait crier à Dieu dans le ciel : « Mon Père » et qui pouvait recevoir cette réponse du ciel : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé ».

B) Et celui que le Père céleste appelle son Fils bien-aimé est *en même temps aussi notre Frère*, car Il a en Lui-même notre corps humain et notre sang, voilà où réside l'essentiel du joyeux message de Noël. Non pas dans le fait que Dieu est apparu visiblement parmi nous, non pas dans le fait qu'Il a marché, vécu, enseigné au milieu de nous, mais bien dans le fait que celui qui a marché, vécu et enseigné au milieu de nous *est aussi notre frère par le sang*. Ce fait aiguilla sur une autre voie le chemin suivi jusqu'alors par l'humanité, ce fait nous ouvrit une nouvelle source, nous apporta une nouvelle racine dans le Christ. Depuis nous avons une tête : le Christ, et nous sommes tous membres de cette tête, c'est-à-dire qu'il n'y a plus d'homme solitaire, délaissé, orphelin, parce que nous sommes tous frères dans le Christ.

Si nous descendons dans les profondeurs de notre foi qui nous fait dire journellsment : « par Jésus-Christ Notre Seigneur », nous constatons avec surprise combien elle renferme de sublimes leçons. C'est maintenant que nous comprenons bien les paroles qui viennent constamment sur les lèvres du prédicateur. Sans cesse, n'est-il pas vrai, nous entendons dire : « Mes *frères* ». Maintenant nous comprenons que ce n'est pas là une simple formule, mais une sainte réalité; le Christ est notre Seigneur et notre Frère et en Lui, sous sa mystique souveraineté, tous les chrétiens sont frères réciproquement. Lors donc que nous disons » par Notre Seigneur Jésus-Christ », nous reconnaissons une vérité fondamentale du christianisme : avec le Christ notre tête nous sommes dans une sainte unité.

C) Mais nous reconnaissons aussi le dogme fondamental de la vie chrétienne : *Vivre, combattre et mériter dans le Christ*. Nous reconnaissons notre situation tragique : notre âme humaine remplie de penchants au péché ne peut pas par elle-même s'élever vers Dieu, mais uniquement par Notre Seigneur Jésus-Christ. Et c'est pourquoi chaque fois que nous prononçons cette formule, c'est comme si l'humble publicain était à côté de nous.

Mais derrière ces paroles retentit aussi notre joie confiante : certainement nous obtiendrons ce que nous demandons par Notre Seigneur Jésus-Christ.

Et le bonheur qui nous tranquillise le plus consiste dans la joie débordante de l'âme rachetée : de quoi aurais-je peur, si j'aime le Christ qui est mort pour moi. Désormais je perçois les plus beaux accords de l'âme chrétienne : des accents de joie, de paix, d'espérance et de reconnaissance.

Nous connaissons tous *Sainte Jeanne d'Arc*, la Pucelle d'Orléans qui sauva sa patrie. Elle est née dans le petit village de Domremy. Or dans les registres d'impositions de Paris, jusqu'à la Révolution, à côté du nom de Domremy il y avait cette annotation : « Exempt d'impôts à cause de la Pucelle ». Les mérites d'une simple jeune fille ont donc affranchi d'impôts son village natal plus de quatre siècles; mais alors est-ce que les mérites du Christ, est-ce que la passion sanglante du Fils de Dieu

ne peuvent pas nous libérer de la peine du péché ?

Oui, prenons bien au sérieux ces paroles : « par Notre Seigneur, Jésus-Christ ».

Car si nous voulions actuellement faire un examen minutieux de nos exercices spirituels quotidiens, que serions-nous obligés de dire ? que de résolutions abandonnées, que de bonnes volontés paralysées, que d'efforts sans résultat ! et tous ces insuccès proviennent de ce que nous ne prenons pas les choses au sérieux. Que de gens sont remplis d'amertume à cause de tel ou tel défaut, à cause d'une mauvaise habitude et prennent cette résolution : dorénavant je ne resterai pas dans cet état — et pourtant tout reste comme précédemment, car ils veulent se racheter eux-mêmes et ne s'appuient pas sur la main de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Chaque fois donc que nous prononçons ces paroles si fréquentes : « par Notre Seigneur Jésus-Christ », notre cœur doit battre de la joie vivifiante de notre rédemption et nous devons contempler avec des yeux émerveillés et une joyeuse fierté la face de Jésus, Notre Seigneur, dans la plus sainte apparition de l'histoire du monde. L'enfant de Bethléhem et le Christ ensanglanté du Golgotha ont conquis le monde, tout comme Cyrus, Alexandre le Grand et tant d'autres conquérants. Mais quelle immense différence entre eux et lui ! Le nom et la puissance de ces derniers se sont élevés tout d'un coup comme une vague gigantesque pour retomber bientôt sans laisser de trace, tandis que le Christ aujourd'hui encore vit, commande et règne, et que sa croix brille en haut du clocher de l'église, sur les tombes des cimetières, sur la couronne des rois, dans la main des

mourants et tant qu'il y aura des hommes sur la terre, les âmes rachetées ne cesseront jamais de proclamer leur reconnaissance *envers notre Rédempteur souffrant pour nous, envers le Fils de Dieu mort pour nous, envers Notre Seigneur Jésus-Christ.*

* * *

Et maintenant nous comprenons, mes frères, en quoi consiste l'œuvre de la Rédemption et ce que signifie « être chrétien ».

Etre chrétien veut dire posséder le Christ et avoir été racheté par Lui. Non par nous-mêmes, mais « par Notre Seigneur Jésus-Christ », « per Dominum nostrum Jesum Christum ».

Etre chrétien veut dire mettre toutes nos pensées dans les mains du Christ et puiser en Lui toute notre confiance.

Etre chrétien veut dire aimer Dieu plutôt que Le craindre.

Etre chrétien veut dire observer la volonté de Dieu et réunir toutes nos forces pour pouvoir toujours l'exécuter. Mais si nous tombons dans le péché ? ...Comment ? Est-il possible qu'un chrétien tombe dans le péché ? Ah ! où est-il celui qui n'est jamais tombé ? Non. Etre chrétien ne signifie pas, ne pas tomber dans le péché, mais veut dire : *ne pas se sentir à son aise dans le péché, ne pas s'y complaire, mais crier de l'abîme vers le Christ Rédempteur et se cramponner à son bras puissant.*

Celui qui règle ainsi sa vie ne peut pas périr. Celui qui s'attache au Christ avec une foi aussi profonde et un

amour aussi humble, trouvera le chemin qui mène à Dieu, même si de temps à autre la nature humaine portée au mal l'entraîne sur un sol fangeux, sur le bord d'un précipice dissimulé dans le brouillard ou sur une mer en furie.

Celui qui sait cela se réjouit d'être sauvé, se réjouit de pouvoir être chrétien par une grâce spéciale de Dieu. Il comprend ces paroles de saint Pierre : « Sanctifiez dans vos cœurs le Seigneur, le Christ! » (I° S. Pierre III, 15). Il comprend ces paroles de S. Paul : « Réjouissez-vous dans le Seigneur en tout temps, je le répète, réjouissez-vous! » (Philippiens IV, 4). Il saisit la vérité de ces autres paroles de saint Paul encore : « Si quelqu'un n'aime pas le Seigneur, qu'il soit anathème! » (I° Corinthiens XVI, 22); mais en revanche « Que la grâce soit avec tous ceux qui aiment Notre Seigneur Jésus-Christ d'un amour incorruptible! (Éphésiens VI, 24).

Savez-vous quelle peut être notre unique réponse exacte à l'œuvre rédemptrice du Christ? Nous abandonner entièrement à sa sainte volonté : car Il est véritablement le ceps et nous les branches qui vivent de Lui.

Ma vie sera un livre écrit avec le sang du Christ. Ma vie sera un brasier où brûlera le sacrifice du Christ. Ma vie sera une tempête où s'envolera l'amour du Christ. Ma vie sera une lutte où le Christ me donnera la force... afin que ma vie soit un jour une victoire, ma dernière victoire à laquelle le Christ donnera pour récompense la couronne de la vie éternelle. Amen.

VII

LE SERPENT ET L'AGNEAU.

MES FRÈRES,

En indiquant le sujet de mon sermon d'aujourd'hui, plus d'un dira certainement que je veux raconter un conte.

J'ai donné pour titre à cette instruction : « *Le Serpent et L'Agneau* ». Or c'est bien là un vrai titre de conte.

Mais ceux qui connaissent la Sainte Écriture remarquent aussitôt de quoi je vais parler aujourd'hui et que non seulement ce n'est pas un conte, mais la plus émouvante et la plus sublime réalité de l'histoire du monde. En effet l'Écriture parle du « serpent », lorsqu'elle parle du mauvais génie qui a conduit l'humanité au péché (Genèse III, I) et par contre elle nomme le Christ « l'agneau » qui a vaincu le serpent (Apocalypse XII, 11).

Si je veux donc aujourd'hui parler du « serpent » et de l' « Agneau » je ne me propose rien d'autre désormais que d'expliquer le dogme fondamental du christianisme, l'essentiel de la Rédemption; c'est-à-dire la grande question : pourquoi le Christ a-t-Il souffert?

Lorsque la Sainte Écriture parle du péché du premier homme, elle mentionne le serpent tentateur qui a entraîné l'homme au péché. Et l'homme ne pouvait plus sortir de ce péché ni de l'océan des péchés qui suivirent, jusqu'à ce que le Fils de Dieu, Notre Seigneur Jésus-Christ, fut venu pour nous racheter, en s'immolant comme un innocent agneau, comme « l'Agneau de Dieu » pour nous.

Vous avez déjà, n'est-ce pas, contemplé l'émouvante représentation du Golgotha? Sur la croix est attaché l'Agneau de Dieu qui s'est livré à la mort pour nous, sous la croix se tord le serpent blessé à mort et écrasé. Le serpent n'est pas encore tout-à-fait mort sous le sang de l'Agneau, il a reçu seulement une blessure mortelle. Tandis qu'avant la mort de l'Agneau il mordait qui il voulait, et il a mordu mortellement l'homme faible de volonté où il a voulu, depuis le Golgotha il ne peut plus mordre que celui qui lui présente la nuque, mais il ne peut rien contre celui qui se lave dans le sang de l'Agneau. C'est à l'explication de cette vérité que je consacre cette instruction d'aujourd'hui.

Tout d'abord considérons cette idée que I *le serpent a véritablement été vaincu par le sang versé par l'Agneau de Dieu* (c'est ce que nous appelons la Rédemption); cnsuite nous examinerons II comment il nous faut laver notre âme dans le sang versé par l'Agneau de Dieu, c'est-à-dire, *comment nous devons participer à l'œuvre de la Rédemption.*

I

L'Agneau de Dieu a vaincu le serpent.

A) Un dogme fondamental du christianisme, c'est que le Christ, la seconde personne divine, s'est fait homme, a souffert et est mort, *pour racheter l'homme tombé dans le péché.*

Le Christ nous a donc rachetés.

Il nous a rachetés? Mais de quoi donc? De notre triste sort, du châtiment infligé au paradis terrestre : « La terre est maudite à cause de toi..... elle te produira des épines et des chardons... C'est à la sueur de ton visage que tu mangeras ton pain, jusqu'à ce que tu retournes à la terre, d'où tu as été tiré » (Genèse III, 17-1).

a) « *Ah! un conte oriental, une légende!* » disent les incrédules avec une moue dédaigneuse.

Un conte? Un de vos amis, mes frères, se trouve en prison ou sur un tas d'immondices, ses liens pénètrent dans sa chair, et la pourriture et la saleté l'entourent... Après l'avoir regardé, vous vous écriez : « Malheureux! Comment en es-tu arrivé jusque-là? » Et lui répond : « Comment j'en suis arrivé là? Ce n'est pas grave. Ce n'est qu'un conte oriental, tout cela est une légende ».

Un conte oriental, le péché de nos premiers parents? Alors expliquez-moi toutes les épines et les ronces dont est remplie la vie de l'homme, de cet homme qui voudrait tant être heureux.

Un conte, le péché originel ? Mais votre visage n'est-il pas couvert de sueur, quand vous gagnez votre pain ?

Un conte ? Mais ne retournons-nous pas tous en poussière ?

Un conte ? Mais la tentation, le péché, la souffrance, la mort ne pèsent-ils pas sur nous ? Sur nous qui sommes nés pour le bonheur, pour quelque chose de plus haut, pour l'immortalité..... mais autour de nous tout nous entraîne dans la boue et le péché. Ne le voyez-vous pas ? Oui, ne le voyez-vous pas en vous-mêmes qu'il a dû jadis se passer ici-bas une effroyable tragédie ?

Regardez l'histoire, les luttes millénaires de l'humanité : les despotes, les tyrans, l'esclavage, le péché, les meurtres, la débauche, les guerres — n'apercevez-vous pas là une malédiction.

b) *Avez-vous déjà vu, mes frères, une église dévastée, tombée en ruines ?* Sur le site romantique du mont Bukk en avant de Diosgyoer, à 700 m. d'altitude, se dressent encore les restes d'une ancienne église du Saint-Esprit et d'un monastère de Piaristes. Pendant des siècles a retenti dans ces murs la prière de ces moines en froc blanc. Alors qu'une nuit profonde planait sur la campagne environnante et que l'aube n'apparaissait pas encore au sommet de la montagne, les religieux se rendaient en longues files à l'église pour chanter les louanges divines. Les yeux du Père Tout-Puissant se reposaient avec amour sur le petit monastère.

Et cela dura pendant des siècles.

Et maintenant me voilà dans la cour du cloître en ruines et j'en fais le tour avec recueillement et en silence.

Voilà où étaient les cellules dans lesquelles les religieux se rendaient chaque soir pour y prendre un court repos après une pénible journée de travail; comme il suffisait de peu de place pour un homme! Là-bas c'était le réfectoire où ils prenaient leurs maigres repas. Et voici l'église. Les murs sont encore debout comme des spectres, mais le toit avec ses tuiles rouges s'est effondré sur les dalles du pavé, le sommet de la crypte est enfoncé..... maintenant je ne suis plus dans la chapelle, mais dans la crypte comblée de terre..... Et partout le silence, un silence pesant, angoissant..... Les vieux chênes se penchent d'un air lugubre. Je me sens le cœur serré. Là où je me tiens en ce moment brillait autrefois le maître-autel de marbre blanc, c'est de là que jadis les moines en aubes blanches faisaient monter chaque jour vers le ciel, comme une fumée d'agréable odeur, le sang réconciliateur versé par Notre Seigneur sur la croix..... Alors tout était en joie... tout était comme un chant d'oiseau..... chaque parole était une prière, chaque geste un office divin, chaque âme une image de Dieu... Et maintenant ? Quel silence sépulcral, quel cimetière muet, quelle ruine, quelle mort!

B) A présent songez que tel fut le sort de l'humanité; après la chute, tous nous étions comme cette chapelle en ruines, mais pénétrez-vous bien de cette pensée : *L'Homme-Dieu* est *arrivé pour nous racheter.*

a) L'Homme-Dieu! *Dieu :* car l'homme ne pouvait pas se racheter lui-même, il ne pouvait pas se libérer lui-même des liens de sa nature corrompue; mais *homme* aussi, car c'était l'homme le révolté et il fallait que satisfaction fût donnée aussi par un homme.

Il est venu pour *me racheter*. Comment m'a-t-il racheté ? *Par ses souffrances et par sa mort*. Le péché était une révolte contre Dieu, la rédemption fut la soumission à la volonté de Dieu; le péché était l'orgueil — la rédemption fut une humiliation; le péché était l'égoïsme — la rédemption fut un sacrifice.

Les catholiques français parlent avec vénération d'un curé de Paris, du nom de Machiavell', qui abandonna sa magnifique église de Saint-Augustin, pour aller s'installer comme missionnaire auprès des nouveaux païens incroyants, abandonnés et aigris dans un de ces faubourgs qui poussent comme des champignons autour de Paris, à Saint-Ouen. Des garnements lui jetèrent des pierres en pleine rue. Une l'atteignit au front et le blessa. Le prêtre ramassa cette pierre ensanglantée et dit : Merci, mes amis! Je garderai précieusement cette pierre et je vous promets qu'elle sera la première pierre de l'église que je bâtirai ici ».

Et de fait, l'église existe aujourd'hui et dans un de ses murs est scellée la pierre rougie du sang de ce prêtre zélé.

b) C'est ainsi que notre Grand Prêtre a scellé de son sang notre rachat et c'est pourquoi nous l'appelons *Notre Seigneur*.

L'histoire de la liturgie apporte la preuve que la juxtaposition du mot « Kyrios » au nom du Christ est aussi ancienne que l'Église elle-même. D'autre part il n'est pas moins certain que dans le mot « Kyrios », « Dominus » se trouvait renfermée l'essence du christianisme. De même que les chrétiens s'adressaient à leur Père du ciel avec le mot « Abba », « Pater » et ce mot

équivalait à une prière, de même ils s'adressaient au Christ avec le mot « Kyrios », « Dominus » et précisément dans ce mot se pressaient les sentiments de l'âme en prière. De l'âme qui comprenait à quelle reconnaissance elle était obligée à cause du sang versé par l'Agneau de Dieu. « L'Agneau qui a été immolé est digne de recevoir la puissance, la richesse, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire et la bénédiction » (Apocalypse V, 12).

II

Participons a la Rédemption.

Mais il ne suffit pas de savoir, mes frères, que le sang de l'Agneau de Dieu a été versé pour nous : il faut aussi que nous profitions du sang divin. Comment devons-nous en profiter et *comment devons-nous coopérer avec lui*, nous ne le verrons que si nous savons clairement *en quoi consiste la Rédemption*.

Nous sommes donc rachetés ? Je ne m'en aperçois pas. La période d'attente est déjà passée, mais où en avons-nous la preuve ? *Nous, chrétiens, nous sommes rachetés* ? De quoi ? La tentation n'existe-t-elle plus ? Bien trop ! Et le péché, la souffrance, la mort ? Hélas ! Alors qu'est-ce que cela veut dire la Rédemption ?

A) Examinons d'abord, *ce que ne signifie pas la Rédemption.*

a) En premier lieu, elle ne veut pas dire que celui qui a été racheté ne sera plus tenté.

Alors même le chrétien court le danger de tomber dans le péché? Certainement. « Le royaume des cieux souffre violence, a dit Notre Seigneur, et ce sont les violents qui s'en emparent » (S. Mathieu XI, 12). Et le Christ aussi a regardé en face la tentation ,pour nous apprendre comment nous devons lui résister.

Que de fois on entend cette plainte : « Pourquoi le Christ ne m'a-t-il pas délivré de cette épreuve? » C'était pour que j'acquierre plus de mérites, en la supportant. Ne sentez-vous pas combien l'image de Dieu s'est embellie en vous, lorsque vous avez triomphé de telle ou telle tentation?

Le Christ ne nous a pas ôté la tentation, mais *Il nous a donné la force de ne pas y succomber*. Le serpent peut encore mordre aujourd'hui, mais nous avons un contre-poison particulièrement actif : le sang de l'Agneau. Et maintenant je saisis ce que cela veut dire : je suis catholique, je suis racheté. Des jours de tristesse peuvent fondre sur moi, mais je regarde le Christ dans les yeux et une force en rayonne. Moi aussi je suis attiré par le péché, mais je lui tiens tête résolument, comme le Christ dans le désert. La mer des tentations déferle et menace de m'engloutir, mais je saisis la main du Christ et je suis préservé du danger.

Mes frères, nous avons été rachetés, ne chancelons donc pas sous la tentation. Nous avons été rachetés, alors ne restons pas dans la forêt vierge de la vie des sens. « Heureux l'homme qui supporte l'épreuve! Devenu un homme éprouvé, il recevra la couronne de vie que Dieu a promise à ceux qui L'aiment »

(St. Jacques I, 12). Le Christ ne nous a donc pas ôté la tentation, mais Il nous a appris à la vaincre.

b) La rédemption ne *signifie pas non plus que le sang de l'Agneau de Dieu a supprimé pour nous le péché.*

L'homme racheté peut donc encore commettre le péché? Où est alors la Rédemption?

Malheureusement, il le peut. Le Christ ne nous a pas ôté la possibilité de commettre le péché, *mais Il nous a donné la possibilité de le vaincre*, ou bien si nous avons eu le malheur de succomber, *le pouvoir de nous relever*. Tomber est humain et c'est un triste spectacle; mais y a-t-il un spectacle plus émouvant et plus réconfortant que le relèvement d'un grand pécheur?

Ah! ne croyez pas que le chemin de la pénitence est aussi dépourvu de joie que celui de la vie moderne enfoncée jusqu'au cou dans les jouissances. Ne croyez pas que la pénitence nous met en mains un revolver, comme le fait l'incroyance moderne à la fin d'une vie gâchée. Nulle part la malédiction de l'incroyance n'apparaît plus clairement que dans le péché. Qui a déjà été converti par l'incroyance? Elle a en jeté beaucoup dans le désespoir, elle en a poussé beaucoup au suicide : jamais elle n'en a sauvé un seul. Le Christ au contraire se place à côté de vous, lorsque vous avez pris au confessionnal la résolution de vous relever de sortir de la fange où vous étiez tombé; Il se met à côté de vous, attirant à Lui votre front pâli et vous sentez en vous tout-à-coup une vie nouvelle, pure et noble. Dites-moi, ne sommes-nous pas rachetés du péché, dès que nous entendons des lèvres du Christ : « Je vous le déclare, il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui se repent que

pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence » (St. Luc XV, 7).

Le Christ n'a donc pas supprimé le péché mais *Il a enseigné à vaincre le péché.*

c) Enfin la Rédemption *ne signifie pas non plus que le Christ a supprimé la mort.*

Il ne l'a pas supprimée, car le Christ Lui-même est mort sur le Calvaire, mais *par sa mort Il a vaincu la mort.* La mort est pour nous aussi quelque chose de grave, mais chez les incroyants elle les conduit droit au désespoir. Dans les grandes catastrophes, ils serrent les poings et ils sentent leur impuissance à donner une explication. Le chrétien par contre sait qu'il n'est pas né pour ce monde, la pensée de la mort ne fait donc que mûrir en lui la résolution de s'abandonner totalement entre les mains de Dieu. Il sait que la mort n'est pas la fin de la vie, mais le dernier accord d'un prélude, après lequel se lève le rideau (tandis que le corps tombe) et commence le drame véritable. Nous savons qu'après cette courte vie terrestre vient la vie éternelle, après la souffrance le bonheur, après l'ombre la lumière, après le désir la réalité, après les ténèbres la clarté éternelle, après la mort la résurrection, comme notre Rédempteur est ressuscité. C'est pourquoi on célèbre les fêtes des saints au jour de leur mort et non pas au jour de leur naissance ici-bas.

Le Christ n'a donc pas supprimé la mort, mais Il a enseigné *à vaincre la peur de la mort.*

Et si je le sais, la tentation peut venir, je pourrai la surmonter. La souffrance peut venir, elle ne me brisera pas. Le péché peut venir, je ne le suivrai pas. La mort peut venir, je la regarderai en face, car c'est justement par elle que j'arriverai là où il n'y a plus ni tentation ni souffrance, où il n'y a plus ni péché ni mort, où il n'y a plus rien d'autre que la couronne méritée par une vie de combats victorieux et le retour d'une âme demeurée fidèle auprès du Père qui est dans les cieux.

B) Maintenant nous pouvons, n'est-il pas vrai, répondre à cette autre question : *En quoi consiste la Rédemption, qu'est-ce que la Rédemption?* La Rédemption consiste dans ce fait que nous sommes invités au festin des noces de l'Agneau (Apocalypse XIX, 9). Il y aura encore toujours des tentations et des péchés, mais quand la grâce divine se répand sur nos âmes, la force du péché est brisée. La douleur continue d'exister, mais dès que je sais qu'elle est conforme aux plans divins, sa force diminue. La mort existe, mais dès que je peux écrire sur la tombe : « Nous ressusciterons », la crainte disparaît

a) Mais il ne suffit pas seulement de *croire* que nous sommes sauvés. La Rédemption ne doit pas être considérée comme si, le Christ nous ayant rachetés, nous n'avions plus qu'à nous croiser les bras et à attendre la récompense. Non, non! *Mais il faut aussi que je travaille avec le Rédempteur.* « Ce ne sont pas tous ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, qui entreront dans le royaume des cieux, mais bien celui qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux » (S. Mathieu VII, 21). Le Christ a souffert pour moi et m'a racheté. Comment? En m'ouvrant la source et en me disant : puise et tu seras sauvé. A la Sainte Messe, Il s'immole de nouveau pour moi ...viens, puise et tu seras sauvé. Il a institué les

Sacrements : viens, puise et tu seras sauvé. En quoi consiste donc la Rédemption ? » Quant à tous ceux qui L'ont reçu Il leur a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu » (S. Jean I, 12) Ne nous avait-Il donc pas déjà sauvés, en naissant à Bethléhem ? Non. Mais en naissant aussi au-dedans de nous : donc *si moi aussi je travaille pour mon âme.*

b) Mais comment *participerai-je à la grâce surabondante de la Rédemption* ?

Par le baptême; mais pas uniquement par lui. La grâce baptismale efface le péché originel, mais elle ne fait pas disparaître ses traces, ses marques, ses restes. Dieu veut que *moi* aussi je travaille pour obtenir la vie éternelle, que je fasse front avec une âme intrépide contre le penchant au mal, la souffrance, la ma'adie, la mort. C'est de ce combat que parle saint Paul, lorsqu'il écrit : « vous devez dépouiller le vieil homme en ce qui concerne votre vie passée... vous renouveler dans votre esprit et dans vos pensées et revêtir l'homme nouveau, créé selon Dieu dans une justice et une sainteté véritables » (Ephésiens IV, 22-24).

Et celui qui ne veut pas combattre pour obtenir la grâce de la Rédemption pourrait trembler en entendant la légende relative à un solitaire d'Égypte, le bienheureux Macaire. Cet ermite trouva un vieux crâne et lui demanda : A qui as-tu appartenu ? Le crâne répondit : « A un païen ». « Où est ton âme », poursuivit le solitaire. « En enfer » répliqua le crâne. « Es-tu beaucoup profond en enfer ? » « A une profondeur égale à la distance entre le ciel et la terre ». « Y a-t-il encore quelqu'un qui soit au-dessous ? » interrogea Macaire. « Oui,

les Juifs ». « Et plus bas que les Juifs ? » Oui, répondit le mort, les mauvais chrétiens qui ont été rachetés par le sang de Notre Seigneur, mais ne l'ont jamais apprécié : ils sont plus bas que tous les autres en enfer ».

Mes frères, ne nous faisons pas d'illusions. Le Christ est un médecin; il nous a offert un remède, celui qui veut guérir doit prendre ce remède. Le Christ est un jardinier : il a planté l'arbre de vie, celui qui veut être sauvé doit aller auprès de lui. Le Christ est l'Agneau qui a vaincu le serpent, celui qui veut vaincre doit boire du sang de l'Agneau.

* * *

De vieilles chroniques ont perpétué le souvenir d'un petit épisode qui se déroula jadis dans un comté français. Après un règne sanglant et agité, le suzerain de cette petite principauté gisait sur son lit de mort. Le peuple épuisé par des guerres continuelles soupirait après un maître pacifique et paisible. Mais les seigneurs de la contrée se trouvaient en présence d'un problème difficile. Le défunt avait laissé deux fils, tous deux dans la plus tendre enfance et l'on ne pouvait savoir quel serait le plus pacifique, le plus doux. Les seigneurs embarrassés pénétrèrent en silence dans la chambre du palais où se trouvaient les enfants..... dans leur chambrette aux rideaux tirés, ils dormaient comme deux petits anges, aussi aimables l'un que l'autre. Les nobles de la province restaient là ne sachant que faire : que décider, lequel choisir ? Finalement l'un d'eux indiqua les mains des enfants qui reposaient sur la couverture.

Tous les deux étaient gentils pareillement, mais l'un dormait avec les poings fermés, l'autre au contraire, les mains ouvertes... Sans discussion, les seigneurs se décidèrent pour l'enfant aux mains ouvertes. Et la chronique ajoute que ce dernier fut un prince doux et béni de tous.

Après des dizaines d'années sanglantes et orageuses, l'humanité d'aujourd'hui, l'âme fatiguée, soupire après un maître pacifique et béni. Regardez le Christ, comme il ouvre doucement ses petites mains dans la crèche et avec quelle mansuétude Il étend ses mains ensanglantées sur la croix du Calvaire! Regardez l'Agneau de Dieu, comme son sang sacré coule pour nous et tombe sur la tête du serpent corrupteur.

Le serpent et l'Agneau! Au milieu des impiétés du monde actuel il semble que le sang de l'Agneau ait coulé en vain, que le serpent tentateur ait de nouveau remporté la victoire.

Non, je n'ai pas peur : la victoire finale appartiendra à l'Agneau. Si nombreux que soient les adversaires du Christ, « l'Agneau les vaincra, parce qu'Il est le Seigneur des seigneurs et le Roi des rois » (Apocalypse XVII, 14).

« Ce sont ceux qui viennent de la grande tribulation; ils ont lavé leurs robes et les ont blanchies dans le sang de l'Agneau. C'est pour cela qu'ils sont devant le trône de Dieu et Le servent jour et nuit dans son sanctuaire..... L'Agneau qui est au milieu du trône sera leur pasteur et les conduira aux sources des eaux de la vie, et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux » (Apocalypse VII, 14-17).

Mes frères, craignons le serpent, aimons l'Agneau!
Ne croyons pas le serpent, croyons l'Agneau!
Fuyons le serpent, suivons l'Agneau!

Pour que se réalisent en nous ces paroles de l'Écriture: « *Heureux ceux qui lavent leurs robes dans le sang de l'Agneau, afin d'avoir droit à l'arbre de la vie et afin d'entrer dans la ville par les portes* » (Apocalypse XXII, 14). Amen.

VIII

NOUS AVONS ÉTÉ RACHETÉS.

MES FRÈRES,

Le sang versé par l'Agneau de Dieu a vaincu le serpent séducteur et depuis nous sommes sauvés, tel a été le sujet de mon sermon de dimanche dernier.

Le dogme de la Rédemption cependant est une colonne si solide de la foi chrétienne et la conscience d'être racheté est un si ferme appui de la vie morale que je veux consacrer à l'étude détaillée de cette idée encore de nouvelles instructions.

Etre chrétien signifie non pas seulement croire à la parole de Dieu et observer les commandements, mais renaître dans le Saint Esprit, être racheté par Notre Seigneur Jésus-Christ. Cette conscience d'avoir été racheté donne à notre vie sécurité, force et joie, car le Christ est la racine de notre vie et la couronne de notre travail; mais d'autre part elle signifie aussi pour nous un grave devoir et une obligation.

Celui qui voit clairement ce que veut dire être racheté sera rempli d'une fierté et d'une joie bien légitimes, en

outre il aura conscience du devoir qui résulte du fait même de la Rédemption. Malheureusement il est oublié par beaucoup de chrétiens dont la vie ne laisse en rien voir qu'ils ont été sauvés.

Considérons donc I ce que signifie ce dogme : « *Nous avons été rachetés* », ensuite II nous ferons un sérieux examen de conscience sur ce point : *peut-on remarquer en nous que réellement nous avons été rachetés?*

I

« JE SUIS RACHETÉ ».

A) A la base du christianisme se trouve cette affirmation : Nous avons été rachetés par le Christ Notre Seigneur. *Mais que veulent dire ces paroles si souvent entendues : « Nous avons été rachetés ? »*

a) Les enfants allemands ont un joli chant de Noël dont deux vers peuvent fournir une excellente réponse à notre question.

Que veut dire ce mot la Rédemption, demandons-nous. Ces deux vers répondent : « Le monde était perdu. Mais le Christ est venu », voilà la Rédemption, quelle brève, simple et naïve réponse, mais quelle sage, instructive et véritable réponse! Seul celui qui regarde ainsi l'œuvre de la Rédemption comprend notre joie en la fête de Noël. Il n'est pas d'autre fête aussi ravissante, aussi pleine de poésie, aussi proche de l'âme humaine.

Mais quelle en est la cause ? La jubilation des enfants ?

L'arbre de Noël scintillant de lumières ? Le réveillon ? Les cadeaux ?

Non. Tout cela n'est que l'accessoire de la fête, tout cela n'est pas l'essentiel. L'essentiel, ce sont les paroles des anges aux bergers : « Voici que je vous annonce une grande joie. Il vous est né aujourd'hui dans la cité de David, un Sauveur qui est le Christ, le Seigneur » (S. Luc, II, 10-11).

Dernièrement le pape recevait en audience un pèlerinage suisse avec l'évêque de Genève et Lausanne à sa tête. Et le pape, devant les pèlerins, fit l'éloge de l'évêque qui, pour sauver un de ses prêtres dont la guérison exigeait une transfusion du sang, avait donné héroïquement le sien. En vérité, un magnifique exemple du pasteur donnant son sang pour sa brebis ! Mais Notre Seigneur Jésus-Christ, mes frères, a donné son sang pour nous. Et non seulement son sang, mais sa vie. Et non pas seulement pour un, mais pour tous. Et Il ne l'a pas donné seulement une fois, mais Il le donne tous les jours au mystérieux sacrifice de la messe. Voilà la Rédemption. En vérité, le monde était perdu. — Mais le Christ est venu.

b) On pourrait encore exprimer ainsi la même idée : Du fait que le Christ devint notre frère, c'est-à-dire prit notre corps et notre sang, Il nous entraîna tous dans la circulation de son sang, si bien que depuis la Rédemption *nous sommes devenus membres du Christ* et c'est pour cela que nous appartient tout ce que le Christ a fait pour nous : pas une larme, pas une douleur du Christ, ni ses souffrances ni sa mort, ni joie ni victoire qui ne nous appartiennent également.

Quelle incroyable, quelle renversante affirmation ! Toute l'œuvre divine de la Rédemption, le chemin suivi par le Christ de Bethléhem au Golgotha, les diamants précieux de son sacrifice, de son amour, de son travail et de sa patience que le Christ a semés sur cette route, tout cela nous appartient. Voilà ce que signifie cette expression : « Nous avons été rachetés ». Elle signifie ce qu'a écrit *saint Thomas d'Aquin :* « Les souffrances du Christ nous appartiennent autant que si nous les avions nous-mêmes endurées jusqu'au bout ».

La Rédemption veut dire aussi que tous nous avons été attachés à la croix, dans le Christ, notre frère. La Rédemption signifie donc que la satisfaction exigée par la justice divine de l'homme pécheur a été essentiellement donnée par le Christ, parce que le Christ est l'Agneau de Dieu, qui enlève les péchés du monde. Elle signifie que les noirs nuages qui s'étendaient entre Dieu et l'homme sont disparus et que Dieu maintenant nous appartient de nouveau, comme nous de nouveau nous appartenons à Dieu. « Le Christ est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour Celui qui est mort et est ressuscité pour eux » (II° Corinthiens V, 15). « Il est victime de propitiation pour nos péchés, non seulement pour les nôtres, mais pour ceux du monde entier » (I° S. Jean II, 2).

c) Mais à ceux qui réfléchissent à fond sur tout cela il n'est pas nécessaire de dire qu'ils doivent être fiers. Fiers ? De quoi ? Du christianisme. *Soyons fiers ! De qui ? Du Rédempteur, de Notre Seigneur Jésus-Christ.*

Voilà Notre-Seigneur sur le mont des oliviers au dernier jour de son pèlerinage terrestre et en guise

d'adieu Il adresse à ses apôtres ces paroles extraordinaires : « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre » (S. Mathieu XXVIII, 18). Vous entendez, mes frères ? *Toute puissance.* Qu'est-ce que cette parole ? Lorsque Franklin eut découvert le paratonnerre, il aurait peut-être pu dire : Toute puissance m'a été donnée sur la foudre... Quand Lindbergh eut survolé l'Océan, peut-être aurait-il pu dire : Toute puissance m'a été donnée sur l'océan.....

Mais affirmer : « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre ». Sur terre ! Et dans le ciel ! Et jusque dans la dernière nébuleuse ! Et qui a parlé ainsi ? Quelqu'un qui fut toujours réfléchi. Qui n'exagéra jamais. Qui ne se laissa jamais entraîner. Et maintenant Il donne cet ordre : « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre. Allez donc, enseignez toutes les nations..... Et voici que Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles » (S. Mathieu XXVIII, 18-20). Je suis avec vous tous les jours. Je suis avec vous en 67 : crucifiement de saint Pierre. Je suis avec vous en 303 : persécution de Dioclétien. Je suis avec vous en 1919 : révolution communiste en Hongrie. Je suis avec vous en 1928 : persécution mexicaine.

Voilà tout ce que signifient ces quelques mots : que nous avons été rachetés. Soyons fiers d'avoir été rachetés.

B) Cependant nous lisons dans la seconde Épitre de l'apôtre saint Pierre un avertissement dont l'ignorance nous empêcherait de comprendre complètement le sens de la Rédemption.

Saint Pierre écrit en effet : « C'est pourquoi, mes frères

appliquez-vous d'autant plus à assurer par vos bonnes œuvres votre vocation et votre élection » (II° S. Pierre I, 10). Ce qui veut dire que très certainement le Christ est mort pour tous, mais que tout aussi certainement *Il est mort inutilement pour moi, si je ne veux pas, par mon travail personnel, participer aux mérites du Christ.* Il a fait jaillir la source, mais il faut que nous nous penchions sur elle pour y boire. La source du Christ sera inutile, si je ne veux pas y boire.

a) Il est épouvantable de penser qu'*Il y a des hommes pour lesquels le Christ est mort en vain, et pour lesquels le sang du Christ a coulé en vain.*

Est-ce donc possible ?

L'empereur Constantin le Grand fut pris un jour d'une maladie terrible et ses médecins lui prescrivirent un remède abominable. Il n'y avait plus rien à tenter, dirent-ils, sinon d'égorger une bande de petits enfants, de recueillir leur sang dans une baignoire et de s'y tremper. Alors seulement, grâce à ce bain dans un sang jeune et fortifiant, l'empereur pourrait être guéri.

Idée horrible ! Mais l'empereur fut assez religieux pour ne pas suivre l'avis de ses médecins.

Cependant supposons que l'empereur ait fait ce que les médecins lui avaient dit. Il fait tuer les enfants, se baigne et guérit. Assurément, les gémissements des mères en deuil auraient été entendues dans le pays..... mais pourtant .....la vie d'un tel empereur méritait peut-être encore davantage.

Maintenant supposons que Constantin ait fait égorger les enfants et se soit baigné dans leur sang ...et que le bain soit resté sans effet. Qui pourrait décrire les lamen-

tations des mères en pleurs ? Elles avaient fait le plus grand des sacrifices, versé le sang de leur enfants ...et cela en vain.

Faisons encore un pas plus loin. Supposons que l'empereur ait fait préparer ce bain affreux et qu'il se prépare à descendre dans la baignoire, mais tout-à-coup il est pris d'un accès de folie, il saisit la baignoire et renverse sur le sol le sang précieux de ces enfants,... y a-t il un mot dans une langue humaine pour pouvoir exprimer la douleur des mères voyant ainsi répandre criminellement le sang de leurs enfants ?

Mes frères, ce que l'empereur Constantin n'a pas fait avec le sang des enfants de ses sujets, *le pécheur endurci le fait chaque jour avec le sang versé par le Fils de Dieu. Le sang du Christ a été versé aussi pour lui, mais il a été versé en vain. Le Christ voulait aussi le sauver, mais Il l'a voulu inutilement, parce que lui-même n'a pas voulu.*

b) Mes frères, n'oublions donc pas que *la Rédemption nous impose une tâche. Quelle tâche* ? Pas d'autre que celle-ci : boire d'une âme altérée à la source qu'a fait jaillir pour tous les hommes la souffrance rédemptrice du Christ. Pas d'autre que celle-ci : ne mettre aucun obstacle à la grâce qui afflue vers nous des sacrements institués par le Christ. Pas d'autre que celle-ci : nous jeter nous-même dans le fleuve impétueux de la Rédemption, travailler avec le Christ, attirer à nous les valeurs objectives de la Rédemption du Christ et les transformer à notre profit personnel. Oui, le Christ a achevé la grande œuvre de la Rédemption. Mais il faut aussi que je travaille avec Lui, il faut que constamment je sois à la disposition du Christ.

« Il me faut collaborer avec la grâce », c'est-à-dire répondre, avec une âme obéissante et empressée, à l'appel de la grâce divine. Le Christ a accompli le gros travail, mais il faut encore que nous contribuions à notre Rédemption, ne fût-ce que dans la mesure où le père de famille, au soir de Noël, élève son petit garcon et lui dit : « Allons, prends une de ces noix dorées. Tu vois : c'est toi qui l'as prise, elle t'appartient ». C'est ainsi que la grâce du Christ me soulève, pour que je puisse arracher de l'arbre de Noel — de l'arbre de la croix — les fruits de la vie éternelle, qui ont germé et mûri dans le sang du Christ.

II

PEUT-ON REMARQUER EN NOUS QUE NOUS AVONS ÉTÉ RACHETÉS ?

Et maintenant je vais poser la difficile question, la grande question de l'examen de conscience : Mes frères, nous disons de nous-mêmes que nous sommes sauvés. *Mais peut-on remarquer en nous que nous avons été rachetés* ? Notre vie rend-elle témoignage à ces paroles de saint Paul : « J'ai été crucifié avec le Christ, et si je vis, c'est le Christ qui vit en moi » (Galates II, 19-20). Le Christ est-il mon idéal ? Le Christ est-il mon idéal moral ? Dans mon travail et dans mes peines, dans mon repos et dans mes conversations, dans mes souffrances et dans ma patience, dans mes projets et dans mes déceptions est-Il toujours et partout devant moi ? Est-ce

que je Lui demande : Seigneur, agiriez-vous ainsi ? Mais ne nous faisons pas d'illusions : seul est « un homme racheté » celui dans la vie terrestre duquel on entend battre le pouls du Christ et dont les actes sont pénétrés par la force vivifiante d'une âme rénovée par la mort du Christ.

Avec le Christ, aujourd'hui encore nous supporterons la vie. Sans le Christ, on ne peut plus avancer ni sur un point ni dans l'ensemble.

A*) Avec le Christ, aujourd'hui encore nous supporterons la vie.* Mais uniquement avec Lui.

Un malade entra un jour dans le cabinet de consultation d'un spécialiste des maladies nerveuses. Après un examen minutieux, le médecin lui dit :

Vous n'avez aucun vice de conformation et votre malaise n'est dû qu'à une dépression nerveuse. Il vous faut aller davantage au grand air.

Pardon, répondit le malade, j'habite en dehors de la ville, à un endroit magnifique où la nature est en fleurs du printemps à l'automne.

Alors essayez autre chose; reposez-vous plus souvent de vos occupations, poursuivit le docteur.

Tous les étés je me repose pendant trois mois à la montagne et en hiver je reste plusieurs semaines sur la côte d'Azur.

Eh bien! Allez davantage dans le monde et assistez à des représentations comiques.

Permettez, je suis Cardol, le comique bien connu qui chaque jour provoque le rire de milliers de personnes mais ma vie à moi est si triste, si pesante.....

Vous sentez, n'est-ce pas, la grande vérité : c'est

seulement avec le Christ qu'on peut supporter la vie.

C'est avec Lui qu'on peut supporter même la vie actuelle .C'est avec Lui que je peux affirmer, même au milieu des peines de l'immense catastrophe actuelle : je suis racheté. Que je regarde le vaste monde ou mon petit coin, j'entends retentir de tous côtés, parmi les souffrances monstrueuses, la plainte du psalmiste : « Circumdederunt me gemitus mortis ». — « Les douleurs de la mort m'ont entouré » (Ps. XVII, 6), et néanmoins je crois, je reconnais que j'ai été racheté. La nature humaine déchue m'écrase de son poids gigantesque et cependant je crois, je reconnais que j'ai été racheté. Souvent je trébuche et parfois je tombe et pourtant je crois que j'ai été racheté. Peut-être mon âme est-elle ensevelie sous une lourde pierre de péchés, si bien que je demande peut-être avec les Saintes Femmes qui se rendaient au tombeau du Christ : « Qui nous ôtera la pierre qui ferme l'entrée du sépulcre ? .....elle était en effet fort grande » (S. Marc XVI, 3-4) et néanmoins je crois, je confesse que les mérites rédempteurs du Christ sont suffisamment forts pour cela.

B) Mais la conscience d'une vie chrétienne, la sensation victorieuse et vécue de la rédemption ne sont pas seulement le joyau de l'individu. Elles signifient aussi un moyen de salut *pour les peuples et toute l'humanité* bien plus grand que nous ne pensons. Ce serait le dernier remède, le plus sûr, le plus radical pour l'humanité actuelle qui vogue désemparée sur les flots de sa destinée.

Que de choses nous avons tentées au cours des quinze dernières années, que de conférences, de lois, d'ordon-

nances et de projets et la maladie ne diminue pas. Car tout cela n'était que le traitement des symptômes et non pas de la racine du mal. Mais la médecine moderne ne se contente pas d'un pareil traitement. Si quelqu'un a mal à la tête, le médecin ne se contente pas de lui donner une poudre qui calme un instant les nerfs, il cherche à découvrir la source du mal et ensuite s'efforce de l'aveugler. Ce ne sont pas les symptômes de maladie de tel ou tel organe qu'il veut guérir, mais il veut soigner à fond tout l'organisme, car si l'organisme est entièrement sain, alors les malaises accessoires disparaîtront aussi.

Actuellement tout indique que l'humanité est arrivée à la croisée des chemins, où il n'y a plus que ces deux alternatives : *il faut changer l'idée chrétienne ou bien notre manière de vivre.* Une troisième possibilité n'existe pas.

Mais ne serait-ce pas une folle témérité de s'attaquer aux commandements du Christ et de les supprimer sous prétexte qu' « on ne les observe plus » ? Ma montre ne marche pas bien, vais-je rectifier le soleil ? Beaucoup de gens ne mènent pas une vie pure avant le mariage, faut-il supprimer le VI[e] Commandement ? On n'observe plus la fidélité conjugale, faut-il alors supprimer le mariage ? Il y a beaucoup de voleurs, faut-il supprimer la propriété individuelle ? Il y a beaucoup de menteurs, faut-il renoncer à la vérité ?

Non. Ce ne sont pas les commandements du Christ qu'il faut changer, mais notre manière de vivre.

En vérité nous devons constater que jusqu'à présent la lutte contre les manifestations morbides de la société humaine a été essayée en vain, tant que la société reste malade, tant que les peuples sont malades, tant que

l'humanité toute entière est malade. Nous voulons un peuple chrétien. Vivons plus chrétiennement. Prenons davantage conscience de notre Rédemption. Portons davantage le Christ dans notre âme, donnons davantage le bon exemple. Pénétrons le monde et l'âme humaine de la pensée du Christ, mais pour que tout cela devienne une réalité, réglons d'abord *notre vie à nous* entièrement sur la volonté de Notre Seigneur.

Le monde était perdu. — Mais Le Christ est venu, le monde est sur le point de se perdre, mais le Christ, le Sauveur, est né précisément pour que finalement il ne périsse pas — voilà le dogme de la Rédemption et *puissè-je par ma vie dirigée vers le Christ chanter l'hymne de victoire de ceux qui ont trouvé le salut* !

* * *

L'hymne de victoire de ceux qui ont trouvé le salut !

Un jour que Ferdinand d'Espagne et Isabelle entraient solennellement dans une ville reprise aux Maures, au chant du « Te Deum », on entendit tout-à-coup, comme une sorte d'écho, des voix venant de dessous terre. Le cortège fut effrayé. En se rapprochant on entendit dans les profondeurs du sol le cantique d'allégresse : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » Qu'était-ce donc ? L'écho ? Non. C'étaient les chrétiens enfermés par les Maures dans des cachots souterrains qui saluaient avec joie l'arrivée de leurs libérateurs. C'était l'hymne d'allégresse des captifs délivrés de leur prison terrestre.

En ce moment une autre procession passe dans mon esprit et je crois entendre un autre chant de victoire,

le chant de victoire de ceux qui sont délivrés de la captivité du péché.

La plus imposante et la plus solennelle procession de l'histoire du monde passe sous mes yeux.

En tête s'avance un homme tout couvert de sang, dont une croix meurtrit l'épaule et derrière lui les meilleurs du monde, l'élite de l'humanité.

Voici les pauvres pécheurs qu'il a choisis pour prêcher son nom les premiers. Voici saint Pierre, le premier pape et derrière lui les 259 autres papes. Des milliers d'évêques et des dizaines de milliers de prêtres, qui L'ont servi avec fidélité, de toutes leurs forces et avec persévérance. Les Pères de l'Église. Voici les millions de martyrs avec sur leur front livide l'auréole de la gloire. Voici les moines du désert et des cloîtres. Derrière eux des millions et des millions de tous les temps, de tous les peuples, de toutes les langues priant et chantant dans des milliers de langues et de dialectes.

Des saints en vêtements magnifiques et des saints en habits de travail, des saints venus du désert et des saints sortis des palais royaux.

Voilà les confesseurs dont les peuples buvaient les paroles. Voilà les vierges aux yeux candides, les jeunes gens mûris par l'éducation de l'Église..... Et en avant d'eux tous, chemine Celui qui porte une croix sur ses épaules.

Et sur le bord du chemin, où circule depuis deux mille ans ce cortège universel, sont debout les hommes d'aujourd'hui et ils attendent le passage du Sauveur.

Voici les paresseux, les curieux, les âmes glacées, enfoncées dans les jouissances mondaines et le regard

que leur lance le Sauveur ne trouve pas par où pénétrer au fond de ces âmes.

Voilà les indifférents et ils ne bougent pas, parce qu'il n'y a personne pour les pousser dans le cortège.

Voilà les ennemis et lorsque le Christ s'approche d'eux, ces mains gantées de peau et aux doigts cerclés d'or cherchent des pierres.

Mais voici aussi ceux qui attendent pleins d'espérance, les peuples lointains à demi sauvages qui voudraient peupler le royaume de Dieu et font cette prière : « Que Votre règne arrive! Et ils implorent : Venez, Seigneur Jésus, venez!

Voici les fidèles, les dévoués, les enfants du Christ par millions et centaines de millions.

Et au milieu d'eux tous, quelque part dans cette foule immense, vous êtes là aussi, mes frères.

Vous êtes là, mais dans quel groupe, dans quels rangs ? Parmi les froids ? Parmi les tièdes ? Parmi les ennemis ? Parmi les blasphémateurs ?

Oh! Non, Non!

Mais, n'est-ce pas, mes frères, *parmi les centaines de millions qui prient avec reconnaissance, dont la vie plus encore que les lèvres chante le chant de victoire de ceux qui sont sauvés. Le monde était perdu. — Mais le Christ est venu. Nous Vous remercions. Seigneur, parce que Vous nous avez rachetés.* Amen.

IX

JE SUIS UN ENFANT DE DIEU.

MES FRÈRES.

La fille de Louis XV, Louise de France, apostropha un jour en ces termes une de ses dames d'honneur : « Mais, pensez, je vous prie, que je suis la fille de votre roi ». Et la dame d'honneur lui répondit avec calme : « Et vous, Madame, songez que je suis la fille de votre Dieu ».

Oui, depuis la Passion rédemptrice du Christ, nous sommes tous enfants de Dieu, nous sommes fils adoptifs de Dieu. C'est ce que nous apprenons au catéchisme, c'est ce que nous entendons dans les sermons, c'est une expression courante, employée tous les jours, mais nous n'avons peut-être encore jamais pensé à fond à la sainte réalité, à la sublimité et à la profondeur de cette formule si usitée : « *Je suis un enfant adoptif de Dieu* ».

La dignité d'enfants de Dieu à laquelle nous sommes parvenus grâce aux souffrances du Christ, telle est la sublime doctrine qui va faire le sujet de mon instruction d'aujourd'hui.

Essayons donc I d'apprécier dans ses profondeurs et de goûter jusqu'au bout cette pensée sublime : *Je suis enfant de Dieu;* II de nous rappeler *aussi les devoirs* qui découlent pour nous de cette marque d'honneur.

I

JE SUIS UN ENFANT DE DIEU.

A) La pensée que nous sommes enfants de Dieu et toutes les obligations qui en découlent ont été clairement exprimées dans ce dialogue *qui eut lieu jadis entre deux membres d'une famille noble fort distinguée.*

Un jeune homme qui partait faire ses études vint adresser ses adieux à son père. « Mon fils, n'oubliez pas que vous êtes un Ravenstein. Quelles que soient les tentations qui vous enveloppent, dites-vous bien : un Ravenstein ne peut pas faillir. » Tels furent les adieux du père à son fils; profondément ému, celui-ci promit de demeurer fidèle à ses aïeux et il partit pour une ville universitaire.

Là, sa première visite fut pour le membre le plus âgé de sa famille, un Bénédictin de grande expérience et de grande réputation à qui le jeune homme raconta les paroles d'adieu de son père. Une ombre passa sur le visage du vénérable religieux, il regarda un moment dans le lointain tout pensif, puis ramenant ses yeux sur la figure rayonnante du jeune homme, il lui dit :

« Maintenant que vous voilà livré à vous-même, vous

devez entendre de tous autres discours que ceux que vous avez entendus de votre père et vous devez vous faire une opinion à ce sujet. Faites attention à ce que je vous dis. Moi aussi, mon père m'a envoyé avec ces paroles de recommandations et c'est ainsi que je suis parti au loin en fier Ravenstein. J'avais tellement le sentiment de ma valeur que j'accordais plus de confiance à la force de mes aïeux qu'à Dieu notre Sauveur. Mais la vie a brisé mon orgueil en morceaux.....

Mon cher neveu, quand je pense maintenant à tout ce que j'ai fait dans ma vie et à tout ce que j'ai lu dans la chronique de nos ancêtres, alors les paroles « Un Ravenstein ne peut pas agir ainsi » me remplissent d'effroi. Car il n'y a pas de crime qu'un Ravenstein, soit homme soit femme, tantôt en secret tantôt en public, n'ait commis. Aussi je vous répète ce que votre père vous a dit, mais en sens contraire : N'oubliez pas que vous êtes un Ravenstein et que vous portez en vous un héritage dangereux. A côté d'ancêtres remarquables il y a aussi dans notre famille de grands bandits et Dieu seul sait quel est le vrai Ravenstein.

Savez-vous d'où est venue pour moi la plus grande tentation à des actions mauvaises et déshonorantes? De la fausse idée que, par suite de ma naissance, j'étais meilleur que tous les autres et supérieur à tous. Précisément cette fausse idée que nous sommes plus distingués, que nous descendons d'une excellente noblesse paralyse trop aisément nos efforts et notre ardeur pour une véritable délicatesse d'âme et notre perfectionnement et un tel esprit de caste étouffe trop rapidement en nous la conscience de nos péchés..... »

Les yeux grands ouverts, le jeune homme regardait son oncle, puis lui demanda avec anxiété :

« Je sens que vous avez raison, mon oncle, mais maintenant à quoi faut-il m'en tenir? Donnez-moi donc un autre conseil paternel »!

Alors le vieux Bénédictin prit les deux mains de son neveu dans les siennes et lui dit du fond de son âme mûrie dans la souffrance et la méditation :

« *Oubliez que vous êtes un Ravenstein, mais n'oubliez pas un seul instant que vous êtes un enfant de Dieu* et que Dieu s'est fait homme pour vous rendre attentif à cette haute origine. Que dans toutes les luttes de la vie Dieu soit devant vos yeux et votre cœur! Ne vous laissez pas tromper par votre Moi orgueilleux, induire en erreur par les grands mots du monde. Restez fidèle jusqu'à la mort et il vous donnera la couronne de la vie éternelle ».

Mes frères, en vérité il valait la peine de rapporter au long cette conversation entre le vieux religieux et son jeune neveu. Oui, ces sages paroles de la bouche d'un moine plein d'expérience méritent de passer à la postérité : « Oubliez que vous êtes le fils d'une famille riche et distinguée; mais n'oubliez jamais que vous êtes enfant de Dieu ».

B) Quelle résolution bénie que celle par laquelle Dieu voulut devenir homme!

a) Savez-vous en effet ce qui en résulta? Qu'Il se choisit une mère, une mère terrestre, comme nous en avons une. Qu'Il se choisit une demeure familiale, un berceau, une patrie, des années d'enfance, comme nous en avons. En un mot, Il s'est tout-à-fait enraciné parmi nous. En devenant homme, en reconnaissant pour sa

mère la Bienheureuse Vierge Marie, Il nous a reconnus pour ses frères. Et si nous sommes les frères du Christ, les frères du véritable Fils de Dieu, *alors nous sommes aussi fils adoptifs du Père céleste.* Au château de Schönbrunn près de Vienne, on montre le berceau d'argent offert par la ville de Paris au fils de Napoléon Ier. Une œuvre d'art sans pareille, avec un aigle doré et des pierres précieuses..... Certainement en rapport avec le titre pompeux que l'on avait donné au nouveau-né dès son berceau.

Mais qu'est-il advenu de tout cela ? Comme titres et décorations sont disparus, devenus des hochets sans valeur! Le véritable titre c'est la dignité immortelle conférée au nouveau-né : *la dignité d'enfant de Dieu reçue par le baptême.* A chaque baptême toutes les cloches de l'église devraient sonner, chanter l'Alleluia, lorsque le sacrement confère à l'âme d'un petit enfant la dignité d'enfant de Dieu.

b) *Richard Wagner* a écrit un jour ces paroles riches de sens : « Savoir qu'il y a eu un jour un Sauveur reste le plus grand bien de l'homme ».

Hélas! Cette connaissance seule servirait fort peu. Nous savons que ce n'est pas seulement autrefois que le Christ a vécu parmi nous, mais qu'*aujourd'hui encore Il vit parmi nous et en nous* et que les mérites de sa Rédemption nous profitent sans cesse, c'est que nous sommes les enfants de Dieu et les frères du Christ, les membres de son corps mystique.

Je suis membre du corps mystique du Christ, son sang circule en moi, son cœur bat à la place de mon cœur, son souffle m'anime.

c) Au XVIIe et au XVIIIe siècles, de nombreux savants s'occupaient jour et nuit à chercher la « pierre philosophale ». Ces alchimistes cherchaient le secret de faire de l'or, ils croyaient pouvoir découvrir le moyen de transformer en or pur un vil métal.

Cette « pierre philosophale » l'humanité ne l'a pas encore découverte..... mais un secret mille fois plus grand est venu entre nos mains, par la doctrine du corps mystique du Christ, suivant laquelle pour le chrétien en état de grâce, c'est-à-dire s'il n'a pas de péché grave sur la conscience, par la participation aux mérites du Christ, tout travail, même apparemment sans valeur, toute occupation à la maison, toute conversation, le sommeil, le manger, tout projet, toute privation et toute souffrance .....toutes ces choses deviennent devant Dieu une prière excellente. « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez ou fassiez toute autre chose, faites-le pour la gloire de Dieu » (Ier Corinthiens X, 31).

Si je puis employer cette expression, nous sommes amalgamés avec le Christ à la vie et à la mort. Nous n'avons pas une seule idée, un seul mot, un seul projet, une seule action qui ait sans le Christ assez de force pour nous élever au ciel. De même que dans certaines grottes les stalagmites qui s'élèvent de bas en haut sont incapables de rien faire par elles-mêmes, mais grandissent exactement dans la mesure où des gouttes d'eau tombent sur elles, de même nous ne pouvons nous dresser vers le ciel qu'autant que le Christ aide à notre croissance.

Voilà justement en quoi consiste la connaissance sublime de notre qualité d'enfants de Dieu et de frères du Christ.

II

A QUOI OBLIGE LA DIGNITÉ D'ENFANT DE DIEU ?

L'idée que nous avons évoquée nous indique déjà les saintes obligations qui découlent du titre d'enfant de Dieu. Mais écoutez cet avertissement de *saint Augustin* : « Perpende, qui tale pro nobis dedit pretium, quale a nobis sit exacturus usuram » — « songez aux intérêts que nous réclamera celui qui a versé pour nous une telle somme ».

A) Je suis un enfant de Dieu. Ah ! que de fois je devrais me le répéter pour me stimuler, lorsque je suis assailli par le dégoût et le découragement. Je suis enfant de Dieu, que de fois je devrais le dire, fermement résolu au combat, quand les tentations m'entourent. Je suis enfant de Dieu, que de fois je devrais le dire avec confiance, lorsqu'après une chute malheureuse je me tourne le cœur contrit et demandant pardon vers mon Père qui est dans le ciel.

a) Je suis enfant de Dieu, elle est grande ma dignité. *Aussi cette dignité, cette noble origine m'imposent en réalité des obligations.* Noblesse oblige. Un jour que *Périclès* était sollicité par un ami de cacher et de couvrir un mensonge, ce païen lui fit cette magnifique réponse; qui devrait faire rougir plus d'un chrétien : « Je suis ton ami, mais seulement jusqu'à l'autel ».

A quoi m'oblige la dignité d'enfant de Dieu ? A quel travail, à quels efforts, pour que du moins nous ne

restions pas trop en arrière de notre frère aîné le Christ ? « Car en Lui habite corporellement toute la plénitude de la divinité. En Lui vous avez tout pleinement, Lui qui est le chef de toute principauté et de toute puissance ...Ensevelis avec Lui dans le baptême, vous avez été dans le même baptême ressuscités avec Lui » (Colossiens II, 9-12).

« Tu est donc roi ? » telle est l'interrogation de Pilate à Notre Seigneur. Oui, je le suis. Mais qu'entendez-vous par là, homme attaché à la terre, sceptique, empêtré dans le filet de la sensualité, que savez-vous de ma royauté ? Je suis le roi du libre royaume des âmes qui cherchent Dieu, qui tendent vers Lui, le Roi du pays des âmes pures.

Mes frères, nous sommes les frères du Christ-Roi : *nous aussi nous sommes rois.* Quel merveilleux pays où chacun peut être roi sans être obligé d'en détrôner un autre !

Mais quelle brûlante, encourageante, stimulante constatation : Mon Seigneur, mon Frère, mon Christ, Vous voulez me faire roi. Vous voulez me sortir du marais du péché. Comme je dois faire des efforts pour que ma vie soit digne de ma vocation royale ! Quelle douloureuse tragédie, si quelqu'un était roi, sans le savoir ! Mais c'est la tragédie du chrétien qui vit dans le péché.

Le fils du roi *Menédem* ayant été invité par de simples particuliers demanda à son père s'il pouvait accepter. Et le père fit cette réponse : « Tu peux y aller, mais n'oublie pas que tu es fils de roi ». Qu'elle soit aussi une règle pour vous : Vous pouvez tout faire, mais n'oubliez pas

que vous êtes frères du Christ, que vous êtes fils adoptifs de Dieu.

c) Hier c'était la fête de saint Remy évêque. Lorsque *le roi des Francs, Clovis*, en 496 fut baptisé par saint Remi dans l'église Saint Martin à Reims, le pontife voulut donner à la cérémonie un cadre digne de l'importance de ce baptême. Il fit couvrir de tapis le chemin conduisant à l'église et orner splendidement l'intérieur de l'édifice; une quantité de cierges dont la cire avait été au préalable trempée dans un parfum de fleurs de grand prix devaient répandre leur lumière et leur odeur. Le roi enthousiasmé demanda à l'évêque : « Dis-moi, est-ce le royaume du ciel dont tu m'as parlé dans tes instructions ? »

Non, répondit le pontife, ce n'en est qu'une ombre bien pâle. Puis montrant le baptistère, il ajouta ces paroles : « Voilà la porte qui t'y conduira ». Et arrivé à l'entrée, il formula la condition à remplir pour la franchir. « Incline la tête et *adore ce que tu as brûlé et brûle ce que tu as adoré* ». — « *Adora, quod combussisti, combure, quod adorasti* ».

Voilà à quoi nous oblige la dignité d'enfant de Dieu, Elle nous oblige donc à prendre à la lettre et à réaliser les paroles de saint Paul : « Quoi que vous fassiez en parole ou en œuvre, faites tout au nom du Seigneur Jésus, en rendant par Lui des actions de grâces à Dieu le Père » (Clossiens III, 17).

B) Quelqu'un dira peut-être que tout cela n'est que de la poésie, un idéal monastique, *mais comment pourrait-on le réaliser au milieu de la lutte acharnée du monde actuel ?* Dans ce combat sauvage pour le pain quotidien

qui entraîne tout, qui exige toute notre attention, qui réclame nos nerfs, nos efforts, toutes nos minutes, ah! comment aurait-on encore le temps de penser à ce titre d'enfant de Dieu et à ce qui naturellement doit en être la suite : une vie dirigée suivant la volonté de Dieu ?

a) Je voudrais répondre à cette question défiante par la lettre d'un auditeur de mes sermons, un peintre fort intelligent. Les quelques lignes que je vais lire seront pour beaucoup de mes auditeurs une réplique à la question posée.

« La lutte pour la vie ne me permet pas de demeurer longuement à l'église, les dimanches et jours de fête, après avoir assisté à la sainte messe. J'entends le sermon à la radio dans mon atelier. Je suis peintre, dessinateur et critique d'art, je vous en avertis pour que vous voyez quel intellectuel, curieux, inquiet, rempli de doutes, écoute vos sermons et quelle impression ils font sur lui.

Avec un sourire de pitié je dois avouer que j'ai été athée pendant une vingtaine d'années. Les ouvrages des philosophes pessimistes, monistes ont déjà dévoyé bien des gens; moi aussi j'ai été leur victime. La grâce infinie de Dieu m'a arraché sur le bord de l'abîme. Je me suis converti. Ma petite fille m'a pris par la main, il y a quelques années et m'a conduit à l'église et depuis j'y vais tous les dimanches et fêtes pour remercier Dieu de cette grande grâce imméritée.

Dirai-je que depuis je suis plus calme, mieux portant, que je peux travailler davantage, résoudre des problèmes plus difficiles et que matériellement aussi mon sort s'est amélioré ?

Par hasard ?

Non. C'est tout à fait impossible. Je crois plutôt que ma bonne mère, disparue de ce monde, a demandé mon pardon; je crois aussi que Dieu a déposé en moi, l'artiste, quelque chose que je pourrai mettre un jour au service de l'Église, quand ? Je ne le sais pas, je le soupconne seulement, — mais tout cela ne peut être l'effet du hasard ».

Voilà quelques lignes de cette lettre. Faut-il encore démontrer davantage que l'on peut, dans la vie fiévreuse actuelle, conserver vivante la pensée que nous sommes enfants de Dieu et vivre conformément à elle ? Faut-il démontrer que non seulement on peut vivre de la sorte, mais qu'une telle vie, déjà rien qu'au point de vue terrestre, est beaucoup plus paisible, plus douce, plus joyeuse, plus humaine que tout autre genre de vie. Que disait l'auteur de la lettre que je viens de citer sur son état depuis qu'il est revenu à la vie religieuse ? : « Depuis je suis plus calme, mieux portant, depuis je peux travailler davantage, résoudre des problèmes plus difficiles et matériellement aussi mon sort s'est amélioré ».

Mes frères, nous que la grâce de Dieu a préservés de cette glace de l'âme, nous qui pouvons toujours nous réchauffer au soleil ardent du Cœur de Jésus, n'oublions pas de prier pour ceux qui gèlent sur les champs glacés du combat de l'âme, afin qu'ils se réchauffent de plus en plus à l'idée vivifiante que nous sommes tous frères du Christ et enfants de Dieu.

b) En effet, malheureusement, nous ne pouvons pas ignorer le fait douloureux que *beaucoup d'hommes n'ont pas conscience d'être enfants de Dieu.* Nous ne pouvons pas voir sans être émus que dans le monde actuel il y a

tant d'hommes pour lesquels le sang du Christ a été inutilement versé. Dites-moi, mes frères : ne vous fait-il pas pitié le sang versé par le Christ ? Ce sang sacré, ce sang divin qui couvre toute la terre.....

Toute la terre ? demandez-vous avec étonnement. Je regarde la terre, mais je ne vois rien d'autre que de la boue, des pierres et des flaques d'eau.

Ah ! C'est que vous ne regardez pas en chrétiens. Car autrement vous auriez aperçu partout des gouttes de sang du Christ tombées dans la poussière et perdues dans la boue. Regardez ce petit enfant qui jusqu'à présent était si bon, si innocent et qui maintenant est scandalisé par l'exemple de parents inconsidérés, comme le sang du Christ tombe dans la boue !

Voyez ce jeune homme dont la pureté vient d'être ruinée par un spectacle léger, comme le sang du Christ tombe dans la boue !

Voyez ces hommes accablés par les soucis de chaque jour et dont l'âme est fermée à toute influence religieuse, comme le sang du Christ tombe dans la boue !

Partout où sur terre un homme commet le péché, partout où règne une détresse physique ou morale, le sang du Christ tombe dans la boue. Mais en revanche, partout où des âmes semblables à celle de sainte Véronique essuient du front des hommes qui luttent la sueur de la souffrance, partout où des Madeleines versent des larmes amères de repentir, partout où des Simons de Cyrène aident leur prochain à porter le fardeau de leur croix, partout où des apôtres ramènent au Christ des brebis perdues, on a pitié du sang du Christ, on adore le Christ souffrant.

Mes frères, le Christ souffrant demande des auxiliaires. Le Christ Rédempteur demande des collaborateurs. Dites, *ne voulez-vous pas vous aussi vous joindre à Lui*?

* * *

Une légende raconte que lorsque Notre Seigneur eut versé sa sueur de sang au jardin des Oliviers un petit chien abandonné se glissa près de Lui et se coucha à ses pieds. Personne n'avait eu pitié du Christ souffrant, sinon ce petit et fidèle animal.

Ce n'est qu'une légende..... Mais ce ne doit pas être une légende, ce doit être une sainte réalité que je prenne le Christ en pitié, que je conserve soigneusement en moi son sang versé pour moi et que j'éveille dans les autres la sainte pensée qu'ils sont enfants de Dieu.

Nous sommes le sel de la terre : soyons en fiers, c'est nous qui formons les autres et non pas les autres qui nous forment.

Nous sommes la lumière du monde : soyons-en fiers, ne courons pas après une lumière trompeuse, mais attirons notre prochain au Christ.

Nous sommes la ville placée sur la montagne : vivons donc de manière à être dignes d'être regardés.

Nous sommes, mes frères, les enfants adoptifs de Dieu et les frères de Notre Seigneur Jésus-Christ, que notre vie soit donc digne de notre céleste généalogie, afin qu'après cette vie nous soyons dignes de l'héritage céleste! Amen.

X

L'ENFANT PRODIGUE.

MES FRÈRES.

Comme Dieu nous aime! Comme son cœur paternel est miséricordieux envers nous! Comme son amour nous pardonne! Notre Seigneur Jésus-Christ nous en parle fréquemment dans de nombreuses paraboles. Mais jamais Il n'a présenté d'une manière plus vive et avec une force plus persuasive l'amour miséricordieux de Dieu et la folie du péché que dans sa parabole de l'Enfant prodigue.

Je sens que dans cette série de sermons qui traitent des souffrances rédemptrices de Notre-Seigneur il me faut consacrer une instruction spéciale à l'explication détaillée de cette éternellement belle parabole. Car nous y trouvons d'une part un tableau si fidèle de notre destinée humaine noyée dans le péché, une description psychologique inégalée de la tragédie d'un pécheur, et d'autre part nous y rencontrons d'une manière si saisissante la miséricorde illimitée de Dieu, que l'étude de cette parabole nous rapprochera incontestablement de

l'heureuse connaissance de l'œuvre de la Rédemption.

La parabole, comme vous le savez, se compose de deux parties. La première s'occupe du sort tragique d'un jeune homme qui réclame sa part d'héritage et la gaspille dans une vie de péché; l'autre traite du retour du pécheur converti et repentant. La seconde partie est aussi édifiante que la première est attristante. Chacun peut reconnaître sa propre route dans la première partie, si seulement chacun pouvait imiter le pécheur repenti dans la seconde partie de sa vie!

I

Le départ.

A) « *Un homme avait deux fils* » (S. Luc XV, 11), ainsi commence la parabole et dès les premiers mots nous sentons l'aimable condescendance de Dieu. Nous savons qu'Il parle de Lui-même. Or Il aurait pu parler du Tout-Puissant, de l'Infini, du Saint, du Maître du ciel et de la terre, du Roi des rois..... Mais pour ne pas nous décourager, pour nous réconforter, il parle seulement d'un homme, d'un homme tel que nous.

Donc un homme avait deux fils et le plus jeune demanda sa part d'héritage. Un peintre du XVIe siècle a fixé cet épisode sur la toile d'une façon bien émouvante. Dans une chambre se trouve le jeune homme sur le point de quitter la maison paternelle, les mains dans les poches, ses yeux insolents et avides lancent des éclairs

et il regarde la table où son vieux père, d'une main tremblante, compte et distribue sa part d'héritage, pièce par pièce, tandis qu'à côté sa mère pleure et cache son visage dans son tablier. Comme elle est vraie cette scène du *départ du jeune fils*! Jeunesse où brûlent si sauvagement les passions. Jeunesse qui traînez si facilement dans la boue une âme restée pure jusqu'alors. Age dangereux où le tourbillon des passions et des instincts jette un voile sur l'âme, afin qu'elle ne voit pas ce qui est bon et ne remarque pas ce qui est péché.

Et quelle magnifique observation prise sur le vif : le divin Maître parle *de deux fils du même père!* Ils sont de la même famille, ils ont reçu la même éducation et pourtant quelle immense différence entres les deux! Quel gouffre profond les sépare! Que dis-je : un gouffre? Non un fleuve. Une mer. Un océan. Tout un monde. L'aîné a le cœur pur, les yeux vifs, il est obéissant, laborieux, l'autre est léger, paresseux, désobéissant et avide de plaisirs.

B) Le plus jeune demanda sa part d'héritage et partit au loin « pour un pays lointain ». Où vont les enfants prodigues? L'un dans le bourbier attirant de l'inconduite, un autre dans la mer glaciale de l'indifférence religieuse, un troisième dans le Sahara brûlant de l'athéisme, mais tous, tous s'en vont à l'étranger, « dans le monde », dans un pays où Dieu est ignoré, où ne luit pas le soleil de la grâce et où, à la place de la lumière réchauffante de l'amour divin, brillent des feux trompeurs et attirants.

L'enfant prodigue s'en alla et *dissipa sa part d'héritage.* Le premier trésor qu'il perd est plus précieux que

toute autre chose au monde, c'est l'innocence de son âme. Cette catastrophe spirituelle est bientôt suivie de la banqueroute intellectuelle et physique, car par la jouissance effrénée de la vie, l'intelligence s'émousse, le caractère s'affaiblit et l'homme se montre plein de cynisme envers tout ce qui est noble. Notre Seigneur dépeint cet état en quelques mots seulement, mais sous ces quelques mots que d'idées! « *Une grande famine survint dans le pays* », dit Jésus. Quelle réalité! Une famine survint dans cette contrée. Mes frères, qui d'entre nous ne s'est pas encore aperçu que dans cette contrée, dans le monstrueux royaume du péché, il y a toujours la famine? De loin, il nous semble que la vie de péché soit une table perpétuellement garnie; mais si les hommes aveugles cherchent à saisir les mets, il leur reste dans les mains de la boue, de la poussière et de la cendre. De loin il semble que la vie de péché soit un champ couvert d'épis, mirage profondément trompeur; mais il ne reste dans les mains que des grains vides, si l'on cueille ces épis. De loin il semble que la vie de péché soit un papillon aux milles couleurs, si joli, si désirable tant que nous ne l'avons pas; mais quand nous nous sommes fatigués à mort après lui et que finalement nous l'avons attrapé, il reste dans nos mains de la poussière et un peu de cendre..... « Une grande famine survint dans le pays » (S. Luc XV, 14).

Quelle déception! Quelle amère désillusion!

Je peux me représenter la joie enivrante de l'enfant prodigue dans les premiers moments... Maintenant! Enfin l'instant est venu après lequel j'ai soupiré toute ma vie et pour lequel a tremblé chaque fibre de mes

nerfs : je suis libre, je suis libre! Il ne sent plus la main sévère de son père, il ne voit plus les yeux rougis de larmes de sa mère, il n'entend plus ni reproches ni réprimandes. Barrières, ordres, obstacles, tout est disparu..... Avec une joie débordante il étend les bras vers le monde : A moi le monde entier. Je suis libre! je suis libre!

Mais le monde est trompeur, le monde est insatiable. L'argent diminua peu à peu et un jour il fut obligé de se mettre à emprunter. Il comptait emprunter à ceux avec lesquels il avait banqueté nuit et jour, avec lesquels il avait dissipé sa grosse fortune..... Mais où étaient passés ces camarades? Maintenant pas un seul ne se montrait. Ils avaient disparu comme s'ils n'avaient jamais existé..... « Une grande famine survint dans ce pays ».

C) Le malheureux fouille dans ses poches : elles sont toutes vides, plus un centime. Son estomac aussi est vide. Mais il ne peut pas supporter longtemps cette situation. Pendant un certain temps il erre un peu partout à l'aventure, mais la faim le presse toujours davantage. Pas de travail, pas d'aumône, pas d'ami, pas d'affection. Finalement quelqu'un l'engage comme porcher. Même là il ne peut manger à sa faim. « *Il aurait bien voulu se rassasier des caroubes que mangeaient les pourceaux, mais personne ne lui en donnait* » (S. Luc XV, 16).

Quelle déchéance! De degré en degré! De chute en chute! Où était-il et qu'est-il devenu? Maintenant il voit comme elle est trompeuse la joie du péché. Il promet le ciel tant qu'on ne l'a pas commis, mais il laisse dans l'âme une morsure diabolique, si l'on a le

malheur d'y consentir et de le commettre. Alors tout est bon pour le pécheur et rien ne le satisfait. Il boit l'iniquité comme l'eau, sans trouver une vraie joie, sans goûter un moment de repos. Il en est de lui comme d'un rat qui a mangé du poison et qui sent au-dedans de lui un feu infernal; dans son désespoir il court ça et là pour trouver une boisson adoucissante, il avale n'importe quelle ordure, il boit n'importe quelle saleté, mais rien ne peut apaiser sa soif, car le poison qu'il a avalé est irrémédiablement mortel. « Il aurait bien voulu se rassasier des caroubes que mangeaient les pourceaux, mais personne ne lui en donnait ».

Quel tableau émouvant! Combien marchent de même sur le chemin de la vie! D'abord ils gaspillent tout l'héritage reçu du Père céleste : leurs capacités intellectuelles, leur ardeur au travail, l'élan de leur âme, leur idéalisme, leur pureté, ensuite la foi, la persévérance, l'espérance, la raison, la santé et après, comme des éclopés à l'arrière-garde d'une armée battue, ils traînent leur vie brisée. « Une grande famine survint dans le pays..... Il aurait bien voulu se rassasier des caroubes que mangeaient les pourceaux, mais personne ne lui en donnait ».

II

Le retour.

Voici qu'une question me vient à l'esprit : Que serait-il arrivé, si cet infortuné était resté dans son malheur et sa misère? S'il avait étouffé la voix de sa conscience

et s'était dit avec orgueil : « C'est vrai, c'est ma faute si je suis tombé si bas, mais je ne veux pas m'en sortir. Je suis décidé à ne jamais revenir en arrière. Je veux épuiser la coupe jusqu'au bout. Je me réjouirai dans la fange et la boue et je m'efforcerai d'en entraîner beaucoup avec moi ».

Oui, si cet infortuné avait parlé ainsi, comme ont parlé tant de pécheurs! Oui, s'il s'était obstiné!

Mais il ne le fit pas.

A) « *Alors il rentra en lui-même* », *il se mit à réfléchir*, dit Notre Seigneur.

Oh! quel heureux moment, lorsque le malheureux pécheur passe pour la première fois sa main sur son front pâli et ridé : Seigneur Dieu, que suis-je devenu? D'où suis-je parti et où suis-je arrivé? Un père aimant m'a élevé et maintenant je tremble devant le sifflement des serpents qui m'entourent. Je suis né dans une maison royale et maintenant je mange dans l'auge des pourceaux. La lumière des pures étoiles a jadis brillé sur moi et maintenant je suis dans une nuit sombre, méprisé et me méprisant moi-même, malade et sans amis.

Que m'étais-je imaginé? comme je m'étais représenté mon bonheur futur, comme j'avais tout espéré de la vie libre et sans frein! et qu'est-il arrivé en réalité? Il n'y a pas de mirage plus trompeur, il n'y a pas d'illusion plus mensongère, il n'y a pas de plus fausse clarté que l'état dans lequel je suis tombé, alors que je croyais avoir trouvé le seul grand bonheur. Maintenant mon âme est plus amère que l'eau saumâtre, plus vide qu'un nid

d'oiseau abandonné, mon âme est plus pesante qu'une montagne.

« *Combien de mercenaires dans la maison de mon père ont du pain en abondance et moi je meurs ici de faim* ». (S. Luc XV, 17) .

Amère vérité! Osez-vous encore, pécheurs, dire que vous ne mourez pas de faim? Osez-vous dire que la vie est pour vous réellement une joie? Que tant de convoitises pécheresses vous ont satisfaits? « Oserai-je le dire? » Ah! ne mentez pas, ne mentez pas! Vous êtes vides, vous avez faim, vous êtes misérables, vous êtes en haillons, vous êtes sales, vous êtes brisés, vous êtes las de la vie, si ...si vous êtes pécheurs. Vous souvenez-vous de la joie que vous goûtiez dans la maison de votre père? du pain vivifiant que vous mangiez à sa table? Mais maintenant il vous faut dire : « Qu'ils sont heureux ceux qui, à côté de moi, vont communier d'un cœur joyeux et moi je ne peux pas y aller, car je suis devenu un enfant prodigue et je suis retenu dans le péché ». « Qu'ils sont heureux ceux qui, avec des transports de joie et l'âme soulagée, sortent du confessionnal et moi je ne peux pas aller me confesser, parce que je suis devenu enfant prodigue et le péché ne me lâche pas ».

Je peux me représenter *le premier réveil de l'âme* de cet infortuné, *le premier mouvement de sa conscience*, lorsqu'il était assis vieilli, déguenillé, abandonné de tous, au milieu de ses pourceaux.

Pourquoi Dieu m'a-t-Il envoyé ces terribles souffrances et cette humiliation? telle fut peut-être sa première pensée.

Ah! pauvre malheureux! Est-ce Dieu qui vous les a

envoyées? Est-ce Lui qui vous a conduit jusqu'ici?

Non, ce n'est pas Lui. Mais mes parents. Pourquoi ne m'ont-ils pas élevé plus sévèrement?

Mais rappelez-vous donc : comme ils ont voulu vous élever sévèrement et comme vous étiez rebelle et obstiné!

Et mes amis! Ces maudits compagnons de péché qui m'ont tourné la tête et mené à ma perte.

Certainement, certainement, ils sont aussi responsables. Eux *aussi*. Mais soyez franc! Tout à fait franc. Qui s'est révolté constamment contre les ordres de la maison paternelle? Qui a rompu ouvertement avec les commandements de la morale? Qui a fait le vaurien, qui a mené joyeuse vie, qui s'est mal conduit? Dites : n'était-ce pas vous? Ne vous sentez-vous pas coupable et responsable?

Dans un congrès de psychologie, il y eut une conférence sur la « conversion » et un savant rappela qu'un jour, étant en train de se baigner, cette pensée lui vint à l'esprit : « Suis-je propre au-dedans de moi? » Et cette idée ne lui laissa plus de repos et réveilla son âme qui dormait sous un amas de décombres.

Notre rénovation n'est possible qu'ainsi. Non pas par des séances de spiritisme. Non pas par les phénomènes si surexcitants pour les nerfs de l'occultisme. Certainement non. Mais si nous osons regarder au-dedans de nous, si nous osons nous frapper la poitrine et dire : « Mea culpa », si nous avons le courage de briser avec un passé de péché, si nous avons le courage de nous relever, c'est-à-dire si la conscience de notre culpabilité revit en nous.

B) Quel combat furieux le malheureux enfant prodigue a-t-il dû livrer avec lui-même! Sous ses yeux repassaient la patrie quittée, sa maison, son frère, ses parents et que restait-il de tout cela? Rien que la misère, le délaissement, la faim.

« Je me lèverai et je retournerai là où je puis recevoir à manger » telle fut peut-être sa première idée.

« Je me lèverai et je retournerai là où je pourrai trouver de l'affection ». Telle fut ensuite son espérance.

« *Je me lèverai et j'irai à mon père* ». (S. Luc XV, 18) telle fut sa résolution finale. *Ibo ad patrem.*

Mais n'est-ce pas un peu tard? Ne se détournera-t-il pas de moi avec dégoût? Y a-t-il encore un pardon pour mes péchés? Car personne n'est jamais tombé aussi bas que moi.

Je me lèverai. Je me lèverai, dit-il en regardant autour de lui. Mais où suis-je donc? Quels monstres au visage grimaçant m'entourent? Quelles rognures ai-je mangées jusqu'ici? Quels haillons je porte? où les ai-je recrutés? Quel est le tyran qui m'a réduit ainsi en esclavage? Il m'a trompé, il m'a endormi par ses promesses, mais que m'a-t-il donné? Rien que des chaînes pour mes mains, la misère pour mon âme. Maintenant en avant! je briserai ces liens, je renverserai les obstacles, j'essuierai la boue, — *je me lèverai.*

C'était une résolution virile. L'enfant prodigue ne dit pas : C'est trop tard..... mes passions sont nombreuses, mes mauvais camarades riront de moi... je suis habitué... Non, mais il dit : même si mes jambes flageollent, même si mes membres sont tendus à se rompre, même si tous les démons de l'enfer ricanent contre moi, *je me lèverai et j'irai vers mon père.*

Mes frères, ne perdons pas courage et ne fléchissons pas, si nous constatons que le retour auprès de notre père n'est peut-être possible qu'au prix d'une opération dans le vif, taillant dans la chair, le sang et le cœur. Qu'importe! Ne reculons pas devant le sacrifice!

Ah! que serait-il advenu de l'enfant prodigue, comme il serait disparu sans retour dans l'abîme, s'il n'avait pas résolument accompli ce qu'il avait finalement décidé : Ibo ad patrem! J'irai chez mon père?

Tandis qu'il traînait d'un pas fatigué son corps amaigri, s'il avait rencontré ses anciens compagnons de débauche, ils lui auraient demandé avec de grands yeux : Où vas-tu donc d'un pas si décidé?

Je vais chez mon père.

Chez ton vieux? Tu es fou? Il lâchera ses chiens après toi. Allons, reste plutôt avec nous.

Pauvre jeune homme, ne fléchis pas.

Il poursuit sa route. Elle le mène devant un établissement de plaisir où il a passé bien des nuits, gaspillé son argent, perdu sa gaité, son âme, son honneur..... Et de cette maison sort à sa rencontre une femme de mauvaise vie, une ancienne compagne de péché, elle s'arrache les cheveux, se jette à ses pieds dans la rue et gémit : C'est impossible. Je ne le permets pas. Ne te souviens-tu pas comment nous avons vécu ensemble? Malheureux, tu veux retourner à la maison? A la maison où on ne peut plus s'amuser ni festoyer. Ne m'abandonne pas. Tu ne pourras rester sans moi. Nous sommes soudés l'un à l'autre. Tu ne pourras pas vivre sans moi.

Maintenant tu veux changer, à ton âge? Maintenant

tu veux cesser après vingt ans d'une vie pareille? Maintenant tu veux aller te confesser, après trente ans? Voilà ce qu'entend encore l'enfant prodigue d'aujourd'hui.

Le jeune homme s'arrête..... se trouble..... avec une force épouvantable la puissance de l'habitude le ramène en arrière..... Pauvre âme, ne fléchis pas. Dis résolument : non, non. Ibo ad patrem. J'irai chez mon père.

C) Et que fait pendant ce temps le père abandonné?

« *Comme il était encore loin, son père le vit* » (S. Luc XV, 20), dit Notre Seigneur. Il était encore loin de la maison, mais son père l'aperçoit. Comment ne le verrait-il pas, car ses yeux, depuis qu'il est parti, sont toujours dirigés vers la route, pour le cas où son malheureux fils reviendrait.

Mais du moins attendra-t-il, jusqu'à ce que le jeune homme arrive à lui? Pour sentir son premier embarras, sa crainte.

Non. Le malheureux s'en retournerait peut-être encore ; peut-être n'ose-t-il pas entrer; la porte, le jardin, les murs de la maison, tout, tout le regarde avec reproches. Le père va donc à sa rencontre, il oublie son autre fils qui a toujours été fidèle, il laisse cet autre fils qui était resté au foyer et avait travaillé avec affection; maintenant il se précipite, il court au-devant du prodigue, il embrasse ce fils infortuné; il étreint ce fils tombé dans la boue; il baise ce front pâli par le péché.

C'est maintenant seulement que le pauvre jeune homme prend la parole : « *Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous, je ne suis plus digne d'être appelé votre enfant* » (S. Luc XV, 18-19). Il voulait encore ajouter :

« traitez-moi comme un de vos mercenaires », mais il n'en eut pas le temps, car son père l'interrompit. C'en était assez. Il voyait son repentir, il voyait couler ses larmes, il voyait son ferme propos..... c'en était assez. Il se tourne vers ses serviteurs : « *Apportez la plus belle robe et mettez-la lui; passez-lui un anneau au doigt et des souliers aux pieds. Amenez aussi le veau gras et tuez-le; faisons un festin de réjouissance : car mon fils que voici était mort et il est revenu à la vie; il était perdu et il est retrouvé* » (S. Luc XV, 22-24).

Ne remarquez-vous pas comme cette partie de la parabole correspond en tous points à l'un des sacrements, au sacrement de Pénitence, *à la Confession* dont les clés sont déposées entre les mains des prêtres du Père céleste, ses indignes serviteurs, pour le salut de l'humanité coupable? Vous avez entendu : lorsque l'enfant prodigue reconnut son péché, il n'y avait pas seulement son père présent, mais encore ses serviteurs, et ce n'est pas lui qui met le vêtement, mais il en donne l'ordre à ses domestiques. Ne reconnaissez-vous pas là la Confession? Comme il est pénible le premier pas, l'aveu! Que de fois nous nous y préparons, que de fois nous y renonçons, mais si une bonne fois nous allons jusqu'au bout, comme notre Père nous revêt de la magnifique robe de notre ancienne innocence, comme Il nous glisse au doigt l'anneau, l'anneau de l'amitié, comme Il nous donne les chaussures de la grâce, afin que nous puissions dorénavant suivre sans faiblir Ses sentiers, et finalement Il fait abattre son plus bel agneau, l'Agneau de Dieu et par la Sainte Communion nous nourrit du corps et du sang du Christ.

* * *

Telle est la parabole de l'Enfant prodigue.

Une parabole ? dites-vous. Donc ce n'est pas la vérité ?

Est-ce un conte, mes frères, ou bien une réalité ? Une chose arrivée ou bien une histoire inventée ?

Ce n'est pas à *un seul* homme qu'elle est arrivée, *mais à des millions et à des milliards*. Cette chute de l'enfant prodigue est une triste réalité empruntée à la vie humaine, mais cet amour et ce pardon du père abandonné sont aussi une sainte réalité. Ce cœur qui pardonne, ce père délaissé vit encore aujourd'hui. Cet amour avec lequel il accueillait l'enfant prodigue n'est pas diminué en lui. Cette paix et ce calme béni qui ont coulé sur l'âme de l'enfant coupable, confessant sa faute, sortent à flots aujourd'hui encore du cœur du Père pour se répandre dans l'âme de tout pécheur repentant.

Savez-vous du cœur de qui ? De Celui qui a souffert sur la croix, pour réaliser en nous cette admirable parabole; de Celui dont l'âme brûlante d'amour nous attend comme le père attendait l'enfant prodigue : du cœur béni de Notre Seigneur Jésus Christ. Notre-Seigneur prend aujourd'hui encore sur ses épaules ses enfants prodigues qui se roulent dans les épines et les encourage à ne pas craindre de s'agenouiller au confessionnal et de dire : Mon Père, j'ai péché.....

Seigneur Jésus, nous Vous demandons une seule chose. Oubliez en ce moment votre autre fils fidèle,

oubliez ceux qui Vous ont toujours été fidèles. Maintenant dirigez tout votre amour, toute votre grâce vers ceux qui ont été touchés en entendant cette parabole et suivront désormais à nouveau la voie de vos commandements. Fortifiez-les, encouragez-les, aimez-les davantage, afin que Vous puissiez dès lors dire de nous tous : « Réjouissons-nous, car mon fils était mort et il est revenu à la vie, il était perdu et il est retrouvé ». Amen.

XI

LE CHRIST ET LA SOUFFRANCE.

(I)

MES FRÈRES.

Dans la première partie de notre série de sermons relatifs au Christ souffrant, nous arrivons à l'étude de cette question : Pourquoi le Christ a-t-il souffert ? Quel était son but, quand Il a voulu traverser la mer immense de la souffrance ?

Son premier but a été, sans aucun doute, de nous racheter. Son sang a été la rançon des épouvantables péchés de l'humanité, comme je l'ai exposé dans mes précédentes instructions.

Mais pour notre rédemption une seule goutte du sang de Notre Seigneur aurait suffi. Si donc Il a laissé déferler contre Lui toute une mer de souffrances et s'Il a voulu aussi suivre les chemins les plus sombres de la vie douloureuse d'un homme, c'est que certainement Il avait encore un autre but.

Quel but ? *Instruire et aider, fortifier et consoler les hommes dans leurs souffrances.*

Car nous aussi nous portons une croix. Nous aussi

nous sommes écrasés et torturés par les milliers d'épreuves de la vie. Sur notre route aussi tombent la sueur, les larmes et le sang, mais quelle consolation pour nous que notre grand Frère, Notre Seigneur Jésus-Christ, nous ait déjà tout enlevé, qu'Il ait enfoncé les épines douloureuses dans son front, afin que même l'épreuve la plus lourde ne nous écrase pas, si nous nous efforçons, dans notre chemin de la croix, de marcher sur les traces de Notre Sauveur.

Qu'enseigne le Christ souffrant aux hommes qui souffrent eux aussi ? J'aurai à vous en parler plusieurs dimanches de suite. Certainement le calice d'amertume pour la plupart des hommes est rempli jusqu'au bord. A chaque pas on entend ces paroles de désespoir : « Je suis à bout. Je n'en puis plus ».

Je devrai vous dire beaucoup de choses, car les malheureux près de se noyer dans le flot des privations et des souffrances commencent à douter de la Providence; leur foi, la foi au Père céleste qui veille sur nous est ébranlée et presque ruinée.

C'est là un des plus angoissants problèmes de l'humanité. Le malheur est sur nos pas, la souffrance, le dénuement la détresse font rage parmi nous dans des proportions inhumaines; nous ne pouvons pas nous en délivrer, il faut que nous les supportions, mais les supportons-nous les poings serrés, avec des grincements de dents impuissants ou bien avec une âme triomphante ? Le malheur en effet nous rend plus grands, plus nobles, plus dignes, plus beaux que nous étions auparavant ou bien il nous déchire et nous écrase.

« *Le Christ et la souffrance* » tel sera le titre général des six instructions qui vont suivre et dans lesquelles nous chercherons auprès du Christ portant sa croix la force et la consolation pour résoudre le problème angoissant de la souffrance. Nous voulons expérimenter sur nous-mêmes ce qu'affirme l'expérience de vingt siècles : de la face sanglante du Christ souffrant coule un baume béni, consolateur et sauveur sur la souffrance de tous les hommes. D'où vient la consolation mystérieuse que nous donne le Christ *souffrant* ? Telle est la question que je pose aujourd'hui. Et voici la réponse : de l'exemple même du Christ.

Où prend naissance cette mystérieuse consolation qui se dégage des souffrances du Christ ? Telle est la question que je pose aujourd'hui. Et voici la réponse : Dans les exemples du Christ.

Si nous savons, *I comment a souffert le Christ*, nous comprendrons; *II pourquoi le Christ souffrant peut nous rendre forts.*

I

Comment a souffert le Christ ?

A) Dans un tableau du chœur de la cathédrale de Ratisbonne, on voit sainte Marie-Madeleine, dans une attitude suppliante, lever des yeux pleins de ferveur dans son immense détresse spirituelle; de l'autre côté *le Christ debout montre d'un geste noble et consolant la plaie de son côté.* Ce geste révèle précisément l'admirable

supériorité du christianisme en face de tout autre système philosophique ou religieux. Montrez un seul philosophe, un seul philanthrope, un seul bienfaiteur de l'humanité, un seul habitant de ce vaste monde qui puisse présenter cette plaie du côté, qui ait vidé le calice amer de la trahison, de la perfidie humaine et de la fausseté, qui soit descendu dans les plus sinistres profondeurs, pour que chacune des paroles qu'il nous adresse soit animée d'un souffle véritablement humain.

Sur toute la vie terrestre du Sauveur plane l'ombre de la souffrance. Au-dessus de la grotte de Bethléhem la pauvreté et l'abandon; sur la fuite en Égypte l'exil; sur la maison de Nazareth l'indifférence; sur sa vie publique une foule de peines, de déceptions, de contradictions et de haines et finalement la croix, la mort sur la croix.

B) Dans quelle pauvreté est né le Christ et quelles souffrances Il a supportées au cours de sa vie ! Mais pourquoi a-t-Il voulu venir ainsi sur la terre, alors qu'Il aurait pu apparaître dans le berceau de pourpre d'un palais royal ? Et pourquoi a-t-Il aussi voulu mourir dans la même pauvreté que celle de sa naissance ? C'est parce qu'*Il a voulu goûter à toutes les misères*, hormis le péché, *de la vie humaine.* Il a voulu enfin passer par toutes les souffrances par lesquelles nous autres hommes il nous faut passer, pour que nous puissions crier vers Lui avec confiance : « Seigneur, qui avez pris une chair comme la nôtre, une pauvreté comme la nôtre, une souffrance comme la nôtre. *Vous*, vous pouvez me comprendre ».

Le sang, les épines, les clous, la soif, les fouets..... tout cela a fait souffrir Notre Seigneur, mais ce n'est

pas ce qui L'a torturé le plus. C'est l'âme qui a le plus souffert. C'est sur son âme que se sont déversés les flots du péché et de l'impiété, toutes les bassesses et les ignominies commises du premier au dernier homme et c'est pour cela qu'Il s'est écrié : « Mon âme est triste jusqu'à la mort » (S. Mathieu XXVI, 38).

Quelle consolation pour moi que l'âme attristée du Christ! Il a passé déjà par tous les chemins où il me faudra passer et même davantage. Il n'y a pas de souffrance au monde, ni soif ni coups ni mépris ni trahison ni rebut ni cruauté ni agonie ni mort que le Cœur du Christ n'ai pas déjà endurés. Mes frères, si tout cela vous arrivait aussi, n'oubliez pas que tout cela ne vous arrive qu'après avoir passé à travers le Cœur de Jésus; Il a enduré le plus pénible, ce n'est que le reste qui vous arrive.

C'est ainsi que nous comprenons l'immense valeur de la souffrance, quand nous pensons aux souffrances du Christ. Alors nous comprenons les expressions particulières à certains illustres représentants du christianisme, lorsque saint Ambroise nomme la souffrance « une couronne », saint Jean Chrysostôme « la meilleure école philosophique », saint Camille de Lellis « la miséricorde de Dieu », saint François d'Assise « sa sœur ». Alors nous comprenons les recommandations fréquentes des apôtres : « Puisque le Christ a souffert en la chair, armez-vous, vous aussi, de la même pensée ». (Iº S. Pierre IV, 1). « Dans la mesure où vous avez part aux souffrances du Christ réjouissez-vous, afin que, lorsque sa gloire sera manifestée, vous soyez vous aussi dans la joie et l'allégresse ». (Iº S. Pierre IV, 13). « C'est pourquoi

nous ne perdons pas courage..... car notre légère affliction du moment présent produit pour nous, au-delà de toute mesure un poids éternel de gloire ». (IIº Corinthiens IV, 16-17).

Quelle vertigineuse différence, n'est-ce pas, entre l'effondrement d'un pessimiste désespéré et l'élan enthousiaste d'une âme chrétienne!

C) Tout homme arrive-t-il à cette hauteur? Non. *Seul celui qui comprend le Christ portant sa croix.*

Combien ne Le comprennent pas encore! ils peuvent résoudre le problème de mots croisés le plus difficile, mais ils ne peuvent pas comprendre le problème de Jésus crucifié.

a) Le petit Jésus de Bethléhem est tout près de notre cœur, nous contemplons aussi avec joie et confiance la puissance miraculeuse du Christ, *mais il est si difficile pour les hommes de comprendre le Sauveur portant sa croix.* Il est bien dur de porter la croix, lorsqu'on méconnaît nos meilleures intentions, lorsqu'on nous calomnie et nous accuse, lorsque nos plus beaux projets sont renversés, or *c'est ainsi* que le Christ a porté sa croix. Le livre de l'Imitation nous invite en premier lieu à suivre le Christ bafoué et insulté sur le chemin de la croix. Le Christ portant sa croix nous prêche que nous ne sommes pas sur terre pour être compris et appréciés par les autres, mais pour que nous, nous comprenions et estimions les autres.

b) Et comme il est consolant de savoir que la main du Père céleste n'a pas épargné le plus Saint et le Meilleur, son Fils unique et bien-aimé! alors je n'ai pas le droit de croire que Dieu ne m'aime pas, parce qu'Il me laisse souffrir.

Pourquoi Dieu me punit-Il, pourquoi m'envoie-t-Il l'épreuve? Telle est la plainte étrange qui s'exhale des lèvres de tant d'hommes en proie à la souffrance. Il serait infiniment plus chrétien de nous poser à nous-mêmes cette question, dans les minutes de souffrances : *Quel service Dieu veut-Il me rendre en me frappant ainsi*? Dieu qui a dit qu'il marche certainement sur ses traces, celui qui souffre.

Il a dit cela? Mais quand?

Lorsqu'Il a prononcé ces paroles : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix, chaque jour, et qu'Il me suive». (S. Luc IX, 23). « Qu'il prenne sa croix ». Le Seigneur ne dit donc pas qu'on supporte simplement la souffrance, mais qu'on la prenne, c'est-à-dire qu'on l'accepte d'une âme joyeuse et généreuse.

c) Mais nous voilà en présence de quelque chose d'incompréhensible. Le Christ ne connaissait donc pas l'homme? S'Il l'avait connu, aurait-Il osé recommander que *nous acceptions la souffrance d'une âme joyeuse*, où trouverait-on dans le monde une créature pour souffrir avec joie? Pour se réjouir de la douleur, de la maladie, du malheur? Nulle part. Chacun cherche le bon, la joie, le bonheur.

Mais Notre Seigneur le savait fort bien. Et si pourtant Il nous enseigne avec tant de netteté à accepter la souffrance d'une âme joyeuse et généreuse, c'est qu'Il voit en elle quelque chose de grand, de précieux, de haute valeur.

C'est autre chose alors. On peut donc aussi aimer ce qui est pénible. L'étudiant trouve l'étude pénible et

cependant il l'aime, parce qu'il sait quelle utilité il en retirera. Le cultivateur trouve pénible le travail des champs et pourtant il s'y livre. Le malade trouve amère la médecine et cependant il la prend, car il sait qu'il y trouvera la guérison.

Les peintres travaillent avec bien des couleurs : à côté du doré et du blanc, il faut aussi du brun et du noir. La divine Providence emploie aussi diverses couleurs pour peindre l'histoire du monde : à côté des rayons du soleil et des joies, il y a la nuit, le brouillard, l'amertume, la douleur... mais je sais que ce qu'Elle veut est le meilleur et si mon âme gémit sous la souffrance, je lui fais néanmoins exprimer cette magnifique prière : Mon Père, faites non pas comme je voudrais, mais comme Vous voulez!

II

Pourquoi le Christ souffrant peut-Il nous rendre forts?

Est-il difficile ce chemin? Il est difficile, si nous ne connaissons que le Vendredi-Saint et non pas aussi le jour de Pâques. Il est difficile, si nous n'entendons que les commandements et non pas aussi les promesses. Il serait difficile, si n'était pas passé devant nous le Christ souffrant qui A) *apprend à supporter la souffrance* et B) *aide à la supporter.*

A) *Le Christ enseigne à supporter la souffrance.*

a) *Il n'a pas étudié dans les livres la manière de consoler,*

ce n'est pas en termes choisis et recherchés qu'Il nous parle, mais Il a passé par toutes les souffrances que nous endurons.

Qui connaît l'art de consoler ? Celui, n'est-ce pas, qui a lui-même souffert pareillement. Or depuis que le Christ a suivi jusqu'au bout le chemin de la croix, il n'y a plus de souffrance humaine qui ne puisse être brisée par cette pensée : *Notre-Seigneur a souffert tout cela avant moi. Il a même souffert bien davantage.*

Vous êtes dans la pauvreté ? Vous n'êtes pas plus pauvre que le Christ. Vous avez froid ? Il faisait encore plus froid dans l'étable de Bethléem. Vous avez soif ? Comme le Christ a souffert de la soif sur la croix ! Vous êtes incompris ? Il a été accusé d'avoir commercé avec le diable. Des amis fidèles vous ont abandonné ? mais vous n'avez pas été trahi pour de l'argent comme Il l'a été par Judas. Ah ! c'est Lui qui peut parler de la souffrance.

Vous êtes né dans la pauvreté et vous avez manqué de bien des choses ? C'est vrai, mais vous n'êtes pas né dans une étable et votre mère n'a pas été obligée de fuir avec vous dans l'obscurité de la nuit devant des persécuteurs.

Vous avez perdu votre situation, votre dignité, votre fortune ? C'est vrai, mais Il est descendu des hauteurs de sa dignité divine, pour devenir le fils d'un charpentier.

Les hommes vous méconnaissent, vous calomnient, se moquent de vous ? C'est vrai, mais vous n'avez pas été revêtu d'un habit de fou et on ne vous a pas craché au visage sous les huées d'une troupe de railleurs.

Vous avez été déçu par ceux en qui vous aviez confiance ? C'est vrai, mais vous n'avez pas reçu le baiser de Judas. Depuis des années vous êtes torturé par la maladie ? C'est vrai, mais vous ne savez pas encore ce que c'est qu'une couronne d'épines et des fouets de plomb.

Ah ! Seigneur, Seigneur, comme Vous êtes miséricordieux ! Dès que l'âme de l'un d'entre nous est envahie par la sombre nuit de l'abandon, nous pouvons adoucir notre souffrance avec vos propres paroles : « Eli, Eli lamma sabacthani ! c'est-à-dire mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-Vous abandonné ? » (S. Mathieu XXVII, 46).

Ah ! Seigneur, comme vous êtes miséricordieux ! dès que la douleur d'une tristesse indicible pénètre dans notre âme, nous pouvons nous plaindre avec vos propres paroles : « Mon âme est triste jusqu'à la mort » (S. Mathieu XXVI, 38). Lorsque la peur de l'avenir étreint notre âme, lorsque nous pâlissons et tremblons à l'idée des combats et des privations qui nous attendent, alors nous pensons à votre sueur de sang et à votre agonie : « Il fut saisi de frayeur et d'abattement » (S. Marc XIV, 33). « Sa sueur devint comme des gouttes de sang découlant jusqu'à terre » (S. Luc XXII, 44).

Et lorsque je pleure sur la tombe de mon frère, de mes parents, de mes amis, je pense aux larmes que vous avez versées au tombeau de Lazare. Et quand je verse des larmes de douleur sur la patrie mutilée, je me souviens des larmes que Vous avez versées sur Jérusalem... Et quand je puis à peine supporter ma douleur et qu'il me faut implorer la miséricorde du ciel, je peux le faire avec vos paroles bénies : « Mon Père, si

Vous voulez, éloignez de moi ce calice! Mais que Votre volonté soit faite et non la mienne! » (S. Luc XXII, 42).

b) Mais l'exemple de Notre-Seigneur nous fournit encore une autre magnifique leçon : *l'acceptation de la souffrance qui nous est imposée par les autres.*

L'exemple du Christ est pour nous une grande leçon par la manière dont *Il a accepté la croix.*

Il y a des souffrances et des privations que l'on accepte librement d'une âme pénitente, et on peut les supporter relativement aisément. Il y a par contre des douleurs, des renoncements, des épreuves que nous ne prenons pas de nous-mêmes, que nous ne cherchons pas, mais qui traversent à chaque instant notre existence, et les endurer d'une âme forte et généreuse est souvent difficile. Lorsque nos pieds trébuchent continuellement contre les pierres du chemin de la vie, lorsque mon épouse est si capricieuse et si agaçante, mon mari si grossier et si exigeant, lorsque je soupire après un peu de santé ou un morceau de pain un peu plus gros, lorsque le manque de principes, l'incroyance, l'immoralité font rage autour de moi, ah! combien de croix que *d'autres* mettent sur moi et qu'il me faut porter et supporter chaque jour!

« Si du moins je savais que c'est la sainte volonté de Dieu! gémit-on bien souvent. Je la porterais volontiers, si elle m'était imposée par Dieu et non pas par ces méchantes gens! »

Cependant écoutons cet avertissement de Notre-Seigneur à saint Pierre : « En vérité, en vérité je te le dis, quand tu étais plus jeune, tu te ceignais toi-même et tu allais où tu voulais; mais quand tu seras vieux, tu

étendras les mains et un autre te ceindra et te mènera où tu ne voudras pas » (S. Jean XXI, 18). Et l'évangéliste ajoute : « Il dit cela indiquant par quelle mort Pierre devait glorifier Dieu » (S. Jean XXI, 19).

Entendez-vous, mes frères ? Ils sont beaux et bons les sacrifices et les renoncements que nous nous imposons pour Dieu, mais elle est encore plus précieuse l'acceptation d'une croix qui nous est imposée par d'autres.

Voilà pourquoi a souffert Notre-Seigneur Jésus-Christ. Pour que, dans la vie d'ici-bas, il n'y ait pas une seule douleur qui ne trouve son soulagement dans ses propres souffrances.

B) Mais le Christ n'enseigne pas seulement à supporter la souffrance, *Il aide aussi à la supporter.*

a) Lui seul peut nous aider, car *Il a résolu le problème de la souffrance.* L'homme souffrait avant la venue du Christ, mais il souffrait sans but, sans comprendre, sans deviner pourquoi. L'homme était aigri, endurci, brisé, anéanti par la souffrance... comment dirai-je ?... antérieurement au Christ l'homme ne savait pas quoi faire de la souffrance. Mais le Christ est venu et Il a embrassé la croix. Volontairement, avec un amour ardent. Il n'y a pas de fiancé pour attirer à lui sa fiancée avec un amour plus grand que le Christ a fait pour la croix. Et cet amour avec lequel Il a accepté la souffrance et l'a volontairement supportée lui a ôté la malédiction et l'inutilité qu'elle avait auparavant.

Le Christ était intérieurement toujours prêt à souffrir, Il a pris généreusement sur Lui la souffrance et c'est ce qui L'a rendu grand.

Il y a des hommes que la souffrance écrase, il y en a

qui sont broyés par l'adversité, il y en a qui ne peuvent plus avancer sous le poids de la croix : *le Christ, Notre-Seigneur, a grandi devant nous à l'ombre de la croix.* Et depuis, la souffrance n'a pas de prise sur les âmes chrétiennes, sur les âmes remplies de l'esprit du Christ. Elles ont été cruellement déçues par leur prochain et elles continuent à travailler. Elles ont été obsédées par des soucis constants et pourtant elles relèvent la tête. Elles ont été frappées coup sur coup et néanmoins leurs mains se sont jointes pour prier. Le ciel s'est assombri au-dessus d'elles et cependant elles ont senti la chaleur du soleil caché derrière les nuages, car elles savent que la souffrance endurée avec calme non seulement rend sage, prudent et humble, mais que souffrir en silence est véritablement un service divin.

Je ne sais pas si vous avez déjà entendu les paroles de sainte Thérèse de Lisieux avec lesquelles elle accepta une de ses plus grandes épreuves.

Elle n'avait pas encore l'âge exigé pour entrer au couvent. Elle partit à Rome en pèlerinage, pour obtenir personnellement l'autorisation de Léon XIII. Le pape ne lui donna pas l'autorisation. On peut s'imaginer quelle douleur ce fut pour Thérèse. S'en plaignit-elle ? Au contraire; elle reconnut son échec avec humilité.

« Je m'étais proposée à l'Enfant Jésus comme jouet, dit-elle, mais non comme un jouet de grand prix que les enfants ne font que regarder et n'osent pas toucher, je voulais être comme une petite balle sans valeur que l'on peut jeter par terre, pousser avec le pied, percer de trous, laisser dans la boue, mais que l'on peut aussi serrer sur son cœur, si son petit propriétaire y

trouve son plaisir... En un mot, dit-elle et elle exprime ainsi de façon saisissante ses sentiments, je voulais amuser le petit Jésus, je voulais me livrer à ses caprices enfantins ». Eh bien! à l'occasion de son pèlerinage au Vatican, le petit Jésus avait exaucé sa prière : Il avait cassé son petit jouet « *certainement Il voulait voir ce qu'il y avait dedans* », écrit la sainte.

Voilà comment un regard jeté sur la croix du Christ rend merveilleusement délicate l'âme qui souffre. Voilà comment la souffrance élève tout près de Dieu.

b) Toute souffrance agit-elle ainsi ? Toute souffrance a-t-elle de la valeur ? Oh! pas du tout.

Est-ce que toute souffrance purifie, ennoblit, élève ? Pas le moins du monde.

Tant que nous souffrons seulement en nous-mêmes, notre âme au dedans de nous peut s'aigrir, se remplir d'amertume et s'endurcir. Mais dès que *nous souffrons avec le Christ*, si le Christ souffre en nous, si dans nos souffrances se vérifient ces paroles de saint Paul : « J'ai été crucifié avec le Christ » (Galates II, 19), alors la force de la souffrance du Christ se manifeste, cette force qui efface le péché et purifie l'âme et alors l'enfer de la souffrance se transforme en purgatoire. Tout comme le ruisseau de la montagne transforme ses eaux en gouttelettes de cristal, belles comme la rosée et claires comme le diamant, tandis que le flot rapide frappe les rives, mugit, écume.

c) Mais maintenant nous comprenons aussi comment se transforme en source de vie joyeuse, enthousiaste et combative ce christianisme qui nous enseigne à supporter la souffrance et la douleur. Chose merveilleuse, ce

christianisme qui regarde la souffrance comme si précieuse et si utile *n'est cependant pas une conception du monde triste et sombre*. Il ne l'est pas, parce que, si les chemins qu'il nous faut suivre, sont sombres, le but auquel ils conduisent plane devant nous dans un éblouissant océan de lumière, tout comme le Christ aussi dut suivre jusqu'au bout le sanglant chemin de la croix, pour arriver à la glorification éclatante du tombeau de Pâques. Suivant le psalmiste, il nous faut d'abord semer dans les larmes, avant de récolter dans la jubilation (Ps. CXXV, 5) et de pouvoir dire finalement au Seigneur : « Il m'a été bon que Vous m'ayez humilié » (Ps. CXVIII, 71) et de pouvoir aussi redire la magnifique prière que *le comte Etienne Széchenyi* avait écrite sur le livre de prières de son épouse :

« Mon Dieu, Source de tout ce qui est bon, noble, parfait, remplissez mon cœur et mon âme de Votre Esprit-Saint.

Fortifiez-moi avec votre céleste puissance, pour que je puisse lutter contre les faiblesses terrestres et arriver jusqu'à Vous.

Affranchissez mes sens de toute tache terrestre, purifiez ma nature humaine, afin que cette œuvre puisse devenir digne de Vous.

Remplissez mon âme de courage et ne permettez pas que je critique vos commandements ou que je mette en doute Votre toute-puissance, Votre science infinie et Votre miséricorde.

Donnez enfin Votre meilleure bénédiction à chacun de mes parents et de mes amis, pour que tous ensemble

nous puissions Vous louer et Vous glorifier pendant l'éternité.

Seigneur, que Votre volonté soit faite sur la terre, comme au ciel! »

Voilà le bienheureux secret de la force consolatrice du Christ souffrant.

* * *

Mes frères, Xerxès, le puissant roi des Perses, devant qui tremblaient tous les hommes, fit un jour battre de verges, dans un accès de rage impuissante, la mer en furie. Il avait fait jeter un pont entre l'Europe et l'Asie pour le passage de son armée, mais une tempête avait entièrement détruit le pont. Pour cette raison il fit donner 300 coups de verge à la mer avec ces paroles : « Flots amers, votre Maître vous inflige cette peine amère, parce que vous l'avez attaqué injustement ». ...La mer continua naturellement à mugir et à faire rage et demeura aussi amère qu'auparavant, sans ce soucier de la fureur impuissante de l'orgueil humain.

Mais la mer démontée se calma... et la tempête s'apaisa... les vagues écumantes et furieuses tombèrent à l'instant où le Maître et Créateur du monde, Notre-Seigneur Jésus-Christ, se leva du milieu de ses apôtres dans la barque en péril sur les flots. « Il commanda au vent et à la mer et il se fit un grand calme » (S. Mathieu VIII, 26).

Mes frères, sur l'océan de la vie, la tempête de la souffrance nous frappe et nous assaille de toute part; tandis que sans le Christ l'homme s'abandonne à une

rage impuissante dans ses souffrances, avec le Christ la tempête la plus terrible se calme et s'apaise.

Venez donc nous montrer, vous les grands sceptiques, vous les sages de ce monde, venez nous montrer maintenant dans ces années de souffrances et d'épreuves ce que vous pouvez faire.

Car notre sainte religion nous l'a fait voir.

A vous les poings serrés, à nous les mains jointes pour la prière.

A vous le visage contracté, à nous les regards dirigés vers le Christ sanglant.

A vous la nuit sans espérance, à nous la majestueuse aurore.

A vous le désespoir, à nous la foi.

A vous la mort, à nous la vie. Amen.

XII

LE CHRIST ET LA SOUFFRANCE.

(II)

MES FRÈRES.

Avez-vous déjà entendu l'histoire du moine d'Optina ? Tolstoï fait mention dans un de ses ouvrages de ce moine grec-catholique vivant dans son monastère russe d'Optina et qui était atteint d'une douloureuse maladie. Pendant des années il resta sans bouger sur un lit de souffrance dans sa petite cellule, sans pouvoir se livrer à aucun travail ni intellectuel ni manuel. Il était à charge à tout le monde, il ne pouvait même pas manger tout seul; il fallait lui donner à manger, il était devenu totalement inutile.

Je m'imagine ce que bien des gens auraient dit en voyant ce malade. « Quelle valeur peut avoir une vie pareille ? A quoi bon ces souffrances inutiles ? Pourquoi les médecins ne l'endorment-ils pas sans douleur, tout doucement, pour toujours ? »

Or savez-vous ce que Tolstoï écrit au sujet de ce

moine malade? Il supportait ses atroces souffrances d'une âme si calme, d'un cœur si joyeux, que non seulement il encourageait ses confrères au travail, mais que peu à peu de véritables troupes de pèlerins affluèrent de toute la Russie pour voir ce malade. Lui, le malade impuissant, donnait aux gens bien portants la force de supporter leurs souffrances. Lui, le paralytique, leur donnait un nouvel élan vers la vie éternelle.

Assurément personne ne peut jeter sur le problème de la souffrance plus de clarté que Notre-Seigneur Jésus-Christ et ceux qui marchent sur ses traces. Sans le Christ, nous ne savons quoi faire de la souffrance, cette épouvantable réalité de la vie humaine. Sans le Christ, il arrive pour nous avec la souffrance ce qui est arrivé jadis aux apôtres, lorsque Jésus leur parla de sa prochaine passion, ils entendirent sans les comprendre les paroles de Notre-Seigneur : ils ne pouvaient pas saisir le mystère de la souffrance.

L'évangéliste écrit au passage en question : « Jésus prit à part les Douze et leur dit : Voici que nous montons à Jérusalem et que va s'accomplir tout ce que les prophètes ont écrit du Fils de l'homme. Il sera livré aux païens, moqué, injurié et couvert de crachats; et après l'avoir flagellé, on le mettra à mort » (S. Luc XVIII, 31-33). L'évangéliste ajoute ensuite : « Mais ils ne comprirent rien à cela » (S. Luc XVIII, 34).

N'est-il pas étrange que les apôtres aient compris leur Maître, lorsqu'Il donnait ses commandements, qu'ils L'aient compris, lorsqu'il parlait en paraboles, lorsqu'Il se nommait le Fils de Dieu, et qu'ils ne le comprennent plus, dès qu'Il leur dit qu'Il va souffrir? Ils ne le comprennent plus à tel point que saint Pierre s'adresse à Notre-Seigneur pour lui dire : « A Dieu ne plaise, Seigneur! cela ne vous arrivera pas » (S. Matthieu XVI, 22).

Mais le divin Maître répond à Pierre avec une dureté inaccoutumée : « Retire-toi de moi, Satan, tu m'es un scandale » (S. Matthieu XVI, 23).

C'est comme s'Il avait dit : Tant que vous ne comprenez pas le grand mystère de la souffrance, vous n'êtes pas mes vrais disciples. Plus tard naturellement ils le comprirent. Ils le comprirent jusqu'au sacrifice de leur vie, jusqu'au martyre.

Mes frères, nous aussi nous sommes en présence du problème de la souffrance et nous ne comprenons pas. Efforçons-nous de déchiffrer les traits de ce Sphinx mystérieux. Il nous sera plus facile de regarder en face la souffrance, si nous savons I *ce que Notre-Seigneur a pensé de la souffrance* et II *que la souffrance est un salut que Dieu nous adresse.*

I

Qu'est-ce que le Christ a pensé de la souffrance?

A) Tous les systèmes philosophiques, toutes les conceptions du monde ont pour pierre de touche le très difficile *problème de la souffrance.* Qu'en disent-ils? Comment peuvent-ils l'expliquer?

« Ils ne comprirent rien à cela » (S. Luc XVIII, 34),

telle est la réflexion de l'évangéliste que nous venons d'entendre à propos des apôtres.

Mais de combien d'hommes d'aujourd'hui la Sainte Écriture devrait-elle dire la même chose! Pas une forme de gouvernement n'est capable d'éliminer la souffrance de la vie. La vie était une « vallée de larmes », elle le sera encore toujours et il n'est pas possible d'émigrer hors de cette terre de souffrance. Il nous faut regarder en face le visage de Sphinx de la souffrance, tout homme doit la regarder en face, mais combien se tiennent devant elle, sans comprendre, avec une fureur impuissante, en grinçant des dents! Il n'y a pas de porte où elle ne frappe et où elle ne pénètre, que ferons-nous donc avec elle?

Nous mettrons-nous à *côté de la philosophie pessimiste* et dirons-nous : le monde est mauvais de fond en comble, toute demeure est une maison de larmes et qu'il est heureux celui qui disparaît et est anéanti au plus tôt! Parlerons-nous ainsi? Et si nous parlons ainsi, supporterons-nous d'une âme plus ferme les coups de la douleur?

Ou bien nous rangerons-nous *parmi les jouisseurs* qui veulent endormir leur âme souffrante en s'adonnant à la jouissance effrénée des plaisirs sensuels, mais le lendemain, une fois l'ivresse dissipée, ils se réveillent dans un vide plus affreux?

Ou bien nous rangerons-nous *parmi les cœurs endurcis* qui voient bien qu'ils ne peuvent pas fuir devant la souffrance, mais ne réfléchissent pas davantage, ne l'expliquent pas, n'en cherchent pas la cause, ils veulent simplement la supporter, l'âme pleine d'amertume,

les poings serrés et en grinçant des dents. Ils veulent, mais l'homme ne peut endurer une souffrance sans motif et aveugle.

Quelle triste réalité qu'une grande partie de l'humanité demeure en présence du problème de la souffrance, sans pouvoir le comprendre et dans un désespoir impuissant! La souffrance, la souffrance! La vie entière n'est que souffrance, mais pourquoi, dans quel but?

B) Par contre nous comprenons immédiatement le problème de la souffrance, si nous saisissons le sens de ces paroles du Seigneur dans la Sainte Écriture : « *Mes pensées ne sont pas vos pensées et vos voies ne sont pas mes voies. Car de même que le ciel est plus haut que la terre, de même mes voies sont plus hautes que vos voies et mes pensées au-dessus de vos pensées* » (Isaïe LV, 8-9). S'il en est ainsi, alors nous comprenons que Dieu ait une autre mesure. Les hommes en signe d'amitié s'envoient mutuellement des roses, Dieu nous manifeste son amour en nous envoyant des épines. Dans la balance de l'homme il n'y a que l'action qui compte, dans la balance divine la souffrance pèse davantage. Jésus était grand dans ses miracles, mais Il a été encore plus grand dans sa Passion.

Celui qui ne comprend pas cela ne comprend pas non plus la vie terrestre du Christ, cette vie qui a été pénétrée en tous sens par la souffrance. Notre-Seigneur nous donne Lui-même la clé du mystère de sa vie, lorsqu'Il dit aux disciples d'Emmaüs : « Ne fallait-il pas que le Christ souffrît toutes ces choses, pour entrer dans sa gloire? » (S. Luc XXIV, 26).

En vérité, quelle que soit l'époque de sa vie que

nous considérions, nous voyons que la souffrance, sous une forme ou une autre, L'a accompagné constamment. Pourquoi ? Pour donner l'exemple à tous ceux qui souffrent. A Bethléhem, la pauvreté; dans la fuite en Egypte, l'exil; dans l'atelier de Nazareth et pendant sa vie publique, la fatigue et finalement la trahison, l'abandon, le mépris, la raillerie, la haine et la mort.

C) Et précisément parce que la vie entière du divin Maître a été traversée par la souffrance acceptée volontairement, *Il nous a rendu plus supportable le poids de la souffrance.* Il ne nous a pas ôté la souffrance, mais Il en a retiré ce qu'elle avait de mystérieux et d'angoissant pour nous.

a) *La souffrance est venue avec le premier péché et elle existera tant qu'il y aura un homme sur la terre.* La douleur, le mal, la maladie, la mort n'ont pas été créés par Dieu, mais c'est l'homme qui les a attirés sur lui, lorsqu'il s'est attaqué, d'une main désobéissante et pécheresse, à l'ordre moral universel. Si aujourd'hui la souffrance est le lot de tout être vivant, il n'en était pas ainsi au commencement. Tout ce que Dieu a créé était bon, « très bon » (Genèse I, 31); mais « par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort » (Romains V, 12). Et depuis, depuis le péché originel, la souffrance est le sort commun de tous les hommes. « Un joug écrase les enfants d'Adam de leur naissance à leur mort » dit la Sainte Écriture (Ecclésiastique XL, 1). « La vie de l'homme sur la terre est un combat » (Job VII, 1) est-il dit encore dans un autre passage.

b) Mais Notre-Seigneur a rendu plus supportable

le sort commun de l'humanité, *en élevant la souffrance à un si haut degré qu'Il l'a donnée pour modèle à ceux qui veulent Le suivre* ». Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive » (S. Matthieu XVI, 24).

Depuis, personne ne peut être dignement disciple du Christ, en Le laissant tout seul dans ses souffrances. Voici que nous montons à Jérusalem, dit Notre-Seigneur à ses apôtres, et le Fils de l'Homme sera moqué, flagellé et mis à mort.

Avez-vous entendu, mes frères ? « Nous montons ». Le Christ ne dit pas « Je monte », mais « nous montons » : vous et moi, moi le Maître et vous qui me suivez.

Et qu'est-ce que répondent les disciples ? Reculent-ils devant la souffrance, s'enfuient-ils avec effroi ? D'abord « ils n'ont pas compris » le divin Maître. Mais plus tard ils répondent : « Allons nous aussi, pour mourir avec Lui » (S. Jean XI, 16). Si l'on comprend ainsi la souffrance, elle fera sans doute encore mal et la nature humaine gémira et pleurera devant elle, mais elle gardera sa profonde signification divine, tandis qu'elle restera une énigme indéchiffrable et un mystère pour l'humanité.

Lorsque la vie nous écrase, rappelons-nous ces paroles du Sauveur : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive » (S. Matthieu XVI, 24). Le Christ nous enseigne donc non pas à désespérer sous le poids de la souffrance, à nous révolter, à lever le poing contre le ciel, à nous mettre en grève contre Dieu, mais à nous serrer sur le cœur de Dieu. Certainement vous vous

rendez compte que celui qui porte la croix avec patience marche sûrement sur les pas du Christ.

Tous les jours, nous récitons dans le « Je crois en Dieu » : « A souffert sous Ponce-Pilate, a été crucifié, est mort, a été enseveli... » Mais que ce ne soit pas là une formule sans âme, au contraire, lorsque nous la récitons, efforcons-nous de communier spirituellement par nos souffrances avec les souffrances du Christ (Philippiens III, 10), et de redire avec enthousiasme, après l'apôtre saint Thomas : « Allons-nous aussi pour mourir avec Lui! » (S. Jean XI, 16). Voilà l'enseignement sublime que nous donne Notre-Seigneur au sujet de la souffrance.

Suivant l'exemple et l'enseignement du Sauveur, la philosophie chrétienne et l'ascétisme se sont efforcés de jeter de plus en plus de lumière sur l'angoissant problème de la souffrance. En effet il est très sûr que notre Père du ciel infiniment bon ne peut pas prendre plaisir aux douleurs et aux souffrances de ses enfants. Si donc Dieu d'un regard indifférent permet que le sort nous frappe et que la souffrance nous atteigne, Il ne regarde et ne permet que parce qu'Il poursuit ainsi ses plans et son but. Plans que nous ne comprendrons jamais complètement sur cette terre; buts que durant notre vie terrestre nous ne pourrons jamais discerner tout à fait clairement, mais plans et buts que nous pouvons soupçonner du moins dans les grandes lignes et si nous nous en formons même une simple idée, il nous sera plus facile de supporter la souffrance.

La souffrance a donc un but dans les desseins de Dieu. *La souffrance est une parole que Dieu nous adresse : une parole de salut, un avertissement, une marque de miséricorde.*

Une parole de salut : Homme, Je veux déposer au plus profond de ton âme une vie plus précieuse.

Un avertissement : Homme, tu suis un chemin dangereux, retourne vers Moi.

Une marque de miséricorde : Homme, fais pénitence ici-bas, pour ne pas être obligé de faire pénitence dans l'autre vie.

Écoutons bien, comprenons bien la parole que Dieu nous adresse. Dans notre instruction d'aujourd'hui nous avons seulement le temps de considérer la parole de salut; l'avertissement et la parole de miséricorde feront l'objet des prédications prochaines.

II

La souffrance est une parole de salut que Dieu nous adresse.

L'Ancien et le Nouveau Testament proclament à chaque page cette idée sublime que Dieu veut par la souffrance rendre encore plus pure, plus précieuse l'âme de ses enfants fidèles. « La fournaise éprouve les vases du potier et la souffrance les hommes justes » (Ecclésiastique XXVII, 6). « Parce que tu étais agréable à Dieu, il a fallu que la tentation t'éprouvât » (Tobie XII, 13). « Nous avons été accablés au delà de toute mesure, au delà de toutes nos forces, à tel point que nous

désespérions même de la vie » s'écrie saint Paul. Mais il ajoute aussitôt pourquoi cela arrive. C'est « afin de ne pas mettre notre confiance en nous-mêmes, mais de la mettre en Dieu » (IIe Corinthiens I, 8-9). « Tout sarment qui porte du fruit, Dieu l'émonde afin qu'il en porte davantage » (Jean XV, 2). « Vous tressaillez de joie, bien qu'il vous faille encore pour un peu de temps être affligés par diverses épreuves, afin que l'épreuve de votre foi beaucoup plus précieuse que l'or (que l'on éprouve par le feu) vous soit un sujet de louange » (Ie S. Pierre I, 6).

Mais comment est-il possible que *les coups du sort puissent rendre l'âme de l'homme plus belle, plus pure, plus profonde, plus précieuse?*

A) D'abord c'est seulement dans le malheur que l'on voit si *notre piété est véritable*, si la douleur nous éloigne de Dieu ou nous rapproche de lui. L'âme véritablement chrétienne ne sait jamais prier avec plus de recueillement et de ferveur qu'au moment de la détresse. C'est là que se vérifie la parole de la Sainte Écriture : « L'or et l'argent s'éprouvent dans le feu, les hommes agréables à Dieu dans le creuset de l'humiliation » (Ecclésiastique II, 5).

Avez-vous déjà entendu l'histoire intéressante de cet homme riche mais peu intelligent. Il était dans l'opulence, mais un jour il perdit toute sa fortune et dès lors s'en alla à l'aventure, l'âme brisée. Passant dans un village, il vit un cultivateur remuant son blé avec une grande pelle. « Pourquoi ne laisses-tu pas les grains tranquilles? » lui demanda-t-il. « C'est pour qu'ils ne moisissent pas » fut la réponse.

En traversant les champs, il vit un homme faisant passer la charrue sur le sol. « Pourquoi lacères-tu le corps de cette malheureuse terre? » demanda-t-il au laboureur. « C'est pour qu'elle soit plus meuble et reçoive la pluie et les rayons de soleil ».

Son chemin le conduisit à travers des vignobles où les viticulteurs avec de grands ciseaux taillaient les ceps. « Pourquoi mutilez-vous ainsi ces pauvres ceps? — Nous ne leur faisons pas de mal. Nous les émondons, pour qu'ils produisent beaucoup de bons fruits ».

Alors les yeux du triste voyageur s'ouvrirent : Seigneur, je suis le grain que vous avez remué, afin que je ne me corrompe pas. Je suis le champ où vous avez tracé des sillons, pour que pénètrent plus facilement en moi votre parole et votre grâce. Je suis le cep que vous avez taillé, pour que je porte des fruits.

Oui, la souffrance est la parole de salut que Dieu nous adresse et qui purifie notre âme.

B) Surtout si nous considérons *les mérites que nous pouvons amasser pour le ciel* par notre persévérance. « Ne voyez qu'un sujet de joie, mes frères, dit l'apôtre saint Jacques, dans les épreuves de toute sorte qui tombent sur vous; sachant que l'épreuve de votre foi produit la patience. Mais que la patience soit accompagnée d'œuvres parfaites, afin que vous soyez parfaits et accomplis, ne laissant désirer en rien » (S. Jacques I, 2-4).

Dans la cathédrale de Spire, au-dessus des tombeaux des empereurs, se trouvent suspendues aux extrémités de deux chaînes une grande croix et une grande couronne : symbole éloquent de toute vie humaine. Car les

yeux de sphynx de l'épouvantable souffrance et du malheur nous regardent fixement et il nous faut mériter, en portant la croix, « la couronne de gloire qui ne se flétrit jamais » (I S. Pierre V, 4). C'est ce qui encourageait saint Paul au milieu de ses nombreux combats : « Il ne me reste plus qu'à recevoir la couronne de justice que me donnera en ce jour-là le Seigneur » (IIe Timothée IV, 8). Et l'apôtre saint Jacques écrit également : « Heureux l'homme qui supporte l'épreuve. Devenu un homme éprouvé, il recevra la couronne de vie que Dieu a promise à ceux qui L'aiment » (S. Jacques I, 12).

En Suisse, dans le canton des Grisons, il y a une gorge profonde qui porte de tout temps le nom terrifiant de « Böser Weg », « Mauvais Chemin ». D'un côté elle est bordée par une haute muraille de roches qui menacent à chaque instant de s'écrouler, de l'autre côté le Rhin mugit avec fracas. Certainement un « Mauvais Chemin ». Mais la vie humaine ne lui ressemble-t-elle pas ? « Elle est large la porte et spacieuse la voie qui conduisent à la perdition... comme elle est étroite la porte et resserrée la voie qui conduisent à la vie » (S. Matthieu VII, 13-14), nous avertit Notre-Seigneur. « Soyez sobres et veillez, car votre adversaire, le diable, comme un lion rugissant, rôde autour de vous, cherchant qui dévorer; résistez-lui fermes dans la foi » (I S. Pierre V, 8-9).

« C'est par beaucoup de tribulations qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu », prêchaient les apôtres (Actes XIV, 21); et cette idée a été exprimée magnifiquement par un poète allemand (Bertram) dont l'imagination fait ainsi parler le cèdre du Liban :

« Je grandis lentement. Mes années sont une calme patience. Je grandis chaque année. La gelée ne me prend pas à l'improviste, le froid ne m'est jamais trop rude... Le ver peut ronger mes racines, je pousse quand même. La tempête qui siffle à travers mes branches me fait grandir. Je concentre toutes mes forces pour croître vers le ciel. Je supporte la foudre et le rayon de soleil, je ne sens au dedans de moi qu'une seule chose, c'est que je dois grandir. Du sommet de la montagne je contemple le monde immense et quand viendra l'instant où je tomberai, j'ornerai le paradis, le temple de Dieu qui m'a appelé à quelque chose de grand ».

Oui, la souffrance est une parole de salut que Dieu nous adresse pour nous appeler dans les hauteurs.

C) Et finalement la souffrance nous élève également *en donnant au cœur humain tendresse, compréhension, indulgence, générosité à l'égard d'autrui.*

Hélas ! comme il est dur le cœur de bien des hommes ! L'homme d'aujourd'hui souffre d'une maladie de cœur, mais ce n'est pas une dilatation du cœur, c'est un rétrécissement du cœur, un affaissement, une sclérose, une pétrification. Comme il comprend peu les faiblesses de son prochain ! Comme il est impatient à l'égard des petites nervosités de son entourage ! Et chose extraordinaire : plus l'homme est heureux, plus il est sans pitié, plus il est nerveux, tandis que dans le cœur de beaucoup de malheureux on découvre une sainte gravité, une charité fraternelle, une grande patience.

Celui dont la vie a été affranchie de la souffrance conserve toujours dans son âme quelque chose de

superficiel et de léger. Les pierres précieuses, les riches trésors des profondeurs de l'âme humaine ne peuvent être détachés que par le pic de la souffrance. Regardez donc l'extérieur, les traits de quelqu'un qui a beaucoup souffert : quelle bonté, quelle douceur, quelle pureté dans le désir, quelle sérénité après la tempête! Nous voyons se réaliser en lui ces paroles de saint Paul : « Personne ne m'a assisté, tous m'ont abandonné... Mais le Seigneur m'a assisté et m'a fortifié » (IIe Timothée IV, 16-17).

Celui qui sait tout cela au sujet de la souffrance, et celui-là seulement, comprend l'enseignement de l'ascétique chrétienne sur la valeur de la souffrance.

Un des plus grands penseurs français, Pascal, emploie une expression qui déconcerte au premier abord, mais dont on reconnaît bien vite la vérité.

Pascal écrit ceci : « *Pour un chrétien la maladie est un état normal* ». Sans doute cette affirmation serait effrayante, si elle signifiait que le chrétien est obligé de rechercher la souffrance avec passion, avec délices.

Mais ce n'est pas ce que veut dire le grand philosophe. Il veut dire que la force d'âme offerte par une manière de penser vraiment chrétienne ne peut nulle part se révéler plus belle qu'au moment de la détresse. Quand le monde menace de nous engloutir, quand nous nous sentons abandonnés, isolés, quand le ciel s'assombrit au-dessus de nous, il ne nous reste que ces deux alternatives : serrer les poings et le visage décomposé, maudire l'aveugle destin ou bien par la considération des vérités éternelles auxquelles nous nous élevons, apaiser avec une âme disciplinée la mer en fureur.

Lorsque l'homme sait rester patient dans sa propre maladie, alors arrive la deuxième marche de son ascension : *être patient envers le prochain.* Envers ceux aussi qui se tiennent près de notre lit de malade, envers tous ceux et envers toutes les choses qui ont pu si facilement auparavant nous irriter. L'âme de celui qui a beaucoup souffert est pure et délicate et peut pardonner beaucoup aux autres.

Vous rappelez-vous cette scène de l'évangile où Notre-Seigneur guérit un paralytique? Vous rappelez-vous ce que le Sauveur dit à ce malade : « Lève-toi, prends ton grabat et marche »? A combien de malades le divin Maître ne dit-Il pas encore aujourd'hui, au sens spirituel : Cette maladie sera pour vous une époque de purification, d'ennoblissement, de maturité; élevez-vous au-dessus de ce monde mesquin et marchez ensuite vers mes sommets vivifiants.

Maintenant nous comprenons l'histoire du moine d'Optina. *Car celui qui sait souffrir avec une telle grandeur d'âme déploie une activité bénie au sein même d'une maladie qui apparemment le condamne à l'inactivité.* Oui, même le malade, cloué sur son lit pendant des années, prêche, enseigne, travaille. Car le plus beau travail de l'homme n'est pas celui qui construit des machines, bâtit des usines, met des automobiles en circulation, mais celui qui nous apprend comment on peut avec une âme forte s'élever au-dessus des malheurs de cette terre et des misères du sort.

* * *

Et parce que le christianisme pense ainsi de la souffrance, il sort de la souffrance une manière de voir infiniment délicate, d'une sublimité presque incroyable, telle qu'elle ne peut venir à l'idée d'un homme qui n'est pas chrétien.

Savez-vous, mes frères, que *suivant le christianisme la souffrance peut être aussi un but et une vocation.*

Une vocation ? Comme cela paraît incompréhensible ! Et pourtant c'est ce que dit du héros de l'un de ses contes l'écrivain russe Tourgueniew. Au début de ce sermon je vous ai cité l'exemple d'un moine malade. « Mais c'était un religieux », dira-t-on peut-être. Eh bien ! Écoutez donc l'histoire d'une danseuse tombée malade.

Lukarja était le nom de cette danseuse toujours gaie et toujours en train de chanter. Un matin de printemps elle se réveilla au chant d'un rossignol. A demi éveillée elle bondit hors de son lit et se précipita dans l'escalier pour aller entendre l'oiseau, mais elle manqua une marche et depuis ce moment fut paralysée. On essaya tous les remèdes... le fer rouge... la glace... rien ne réussit... pendant des années elle endura des douleurs atroces. « Au commencement j'étais triste, dit-elle, par la suite je m'habituai peu à peu... Il y en a de plus malheureux que moi, pensai-je ». Plus tard cette grande malade déclara : « Je chante et je fredonne d'anciens chants, des cantiques de Noël, de l'Épiphanie. Mais je

ne chante pas des airs de danse : ils ne conviendraient pas à ma vocation actuelle ».

A ma vocation actuelle! quelle magnifique pensée ! Pour une vocation il faut un appel. Qui donc appelle ? Le Seigneur. Tout comme Il appelle les uns au travail, à un métier, à des exploits, de même *Il appelle les autres à la souffrance.*

Ne demandez pas : « Pourquoi est-ce moi précisément que Vous appelez, Seigneur ? Et pourquoi à des souffrances si pénibles ? » Non, ne le demandez pas, mes frères : il n'y a pas de réponse. Dieu seul sait pourquoi c'est justement vous.

Mais demandez ceci : Dans quel but, m'envoyez-vous cette épreuve, Seigneur ? Que voulez-vous en obtenir ? Demandez, les yeux fixés sur la vie éternelle et alors vous entendrez la réponse de la bouche de Dieu.

Et savez-vous quelle sera la réponse ?

Si tu es pauvre, Je suis riche.

Si tu es pécheur, Je suis le pardon.

Si tu as faim, Je suis le pain du ciel.

Si tu as soif, Je suis la source de la vie éternelle.

Si tu es dans les ténèbres, Je suis un clair rayon de soleil.

Si tu te plains, Je t'écoute.

Si tu souffres, J'ai pitié de toi.

Si tu pleures, Je te console.

Si tu es un homme, Je suis Dieu.

Voilà ce que Vous êtes, Vous êtes mon Seigneur, mon Père, mon Dieu, en qui je crois, en qui j'espère, que j'aime, que j'aime infiniment. Amen.

XIII

LE CHRIST ET LA SOUFFRANCE.

(III)

MES FRÈRES.

Il y a vingt-cinq ans mourait un écrivain français d'une réputation mondiale, *Huysmans*. Il laissait derrière lui un passé littéraire déplorable. Non seulement il avait enrichi d'ouvrages immoraux la littérature naturaliste, mais il était descendu à un tel degré que dans un livre intitulé « Là bas » il avait érigé un autel au culte de Satan. Or un jour se répandit l'incroyable nouvelle que cet écrivain corrompu jusqu'à la moelle venait de faire retour à l'idéal catholique qu'il avait jadis abandonné et que même il était devenu oblat bénédictin.

Une surprise colossale! Ses anciens compagnons de péché en furent indignés. D'autre part, après un passé aussi suspect, les cercles catholiques restaient défiants, parce que l'on se demandait si ce n'était pas là une nouvelle forme de raffinement littéraire.

Et savez-vous quand fut dissipé tout doute sur le motif réel de sa conversion? Ce fut lorsque Huysmans, atteint d'un cancer à la langue, déclara au milieu de ses horribles souffrances : « Il faut que je souffre, pour que ceux qui lisent mes livres comprennent que mon catholicisme n'est pas de la littérature ».

En vérité, paroles sublimes et dignes d'un homme à l'âme forte. Oui, le fait qu'au moment difficile de l'épreuve nous pouvons persévérer dans notre conviction religieuse est la marque véritable de notre grandeur d'âme. La souffrance endurée avec le Christ rend l'âme plus belle, plus grande, plus pure, tel a été le sujet de mon dernier sermon. Et je disais que Dieu avait pu se l'assigner comme but, en contemplant et en permettant nos souffrances.

Un de ses buts, mais pas le seul.

En effet le christianisme sait découvrir deux autres traits sur le visage douloureux de la souffrance et tous les deux sont aptes non seulement à jeter une lueur sur le difficile problème de la souffrance humaine, mais aussi à nous réconcilier avec elle. La souffrance n'est pas seulement une parole de salut que Dieu nous adresse, une invitation à rendre notre âme plus pure et plus lumineuse, mais I *la souffrance peut aussi être un avertissement que Dieu nous donne*, parfois le dernier moyen de salut pour notre âme; II *la souffrance peut être également une marque de la miséricorde divine* qui nous donne la possibilité de racheter un passé rempli de péchés.

I

La souffrance est un avertissement divin.

Pourquoi y a-t-il tant de souffrances sur la terre? demandez-vous.

A) *Pour que son glaive tranchant vous dépouille de l'enveloppe terrestre périssable* dans laquelle vous vous êtes peut-être enfoncés trop profondément. Pour que, lorsque santé, richesse, réputation, puissance, bref toute la vie de ce monde, glissent de vos doigts, vous sachiez vous écrier avec sainte Thérèse : « Solo Dios basta! » « Dieu seul suffit », c'est en Dieu que nous pouvons trouver le repos.

Tant que luit le soleil, les étoiles sont invisibles. Beaucoup d'hommes ne voient pas l'étoile qui conduit à la vie éternelle, tant que luit au-dessus d'eux le soleil bienfaisant. « Au milieu de l'église brûle perpétuellement la lampe du Saint-Sacrement. Au jour, elle pâlit, sa flamme disparaît presque. Mais quand le ciel s'obscurcit, quand l'église est plongée dans les ténèbres, la flamme brille de nouveau » (Gardonyi).

La Sainte Écriture proclame fréquemment que le malheur est dans les mains de Dieu *un avertissement pour notre amendement* (Judith VIII, 27). « Seigneur, comme Vous êtes bon et doux en toutes choses! s'écrie l'auteur du Livre de la Sagesse. C'est pourquoi Vous ne châtiez que par degré ceux qui tombent et quand ils pèchent, Vous les avertissez et Vous les reprenez,

afin que renonçant à leur malice ils croient en Vous, Seigneur » (Sagesse XII, 1-2).

C'est pourquoi saint Paul dit également: « Le Seigneur nous juge et nous châtie, afin que nous ne soyons pas condamnés avec ce monde » (Ie Corinthiens XI, 32).

Il y a des hommes rudes, froids, impénétrables qui se sont barricadés contre toute idée religieuse. Que va faire Dieu à leur égard? Les laisser aller à leur perte? Ces hommes ressemblent à la noix : pour arriver au noyau qui est en eux, il faut les briser, il faut les écraser.

B) La souffrance peut être, *entre les mains divines, une opération : une douloureuse, mais nécessaire opération de la vue.* La plupart des hommes ont une vue mauvaise relativement aux choses d'ici-bas. Voyez comme ils s'attachent aux joies les plus minimes de l'existence! Comme ils poursuivent les vanités de la vie et comme leur vue est courte dans la lutte continuelle pour le pain quotidien!

Beaucoup peuvent oublier Dieu totalement, tant que la vie leur sourit et leur offre ses charmes et ne reviennent à Lui que lorsque le bonheur ferme sa main avare devant eux.

Soyons reconnaissants à Dieu, s'Il prend la pince de la souffrance, lorsqu'Il ne peut améliorer autrement notre vue.

Combien d'âmes n'ont découvert Dieu que dans l'obscurité de la souffrance, qui n'avaient pas voulu Le reconnaître à la lumière éblouissante du bonheur! Combien d'hommes le Seigneur a-t-Il arrachés par un grand malheur à un péril extrême pour leurs âmes! Parmi les saints nous en trouvons souvent qui ont été

sauvés par un châtiment de la miséricorde divine, je le répète : *par un châtiment miséricordieux.*

Il suffira peut-être de vous citer l'exemple de *sainte Marguerite de Cortone.* Elle perdit sa mère à l'âge de huit ans et dès lors la pauvre fille grandit dans la frivolité. Elle tomba si bas qu'elle quitta la maison paternelle en compagnie d'un jeune homme et se livra à une vie de désordres. Et pendant dix ans elle marcha vers sa perte. Un jour le petit chien qui avait l'habitude d'accompagner le jeune homme rentra à la maison en jappant et en hurlant, il saisit la robe de Marguerite et la tira en gémissant... Finalement il s'arrêta devant un cadavre ensanglanté et commençant à se décomposer, c'était le corps de son amant tué depuis trois jours... Cet instant arracha la malheureuse au bourbier et *pendant vingt-trois ans elle s'enferma dans une étroite cellule où par une rigoureuse pénitence elle s'éleva jusqu'aux sommets de la sainteté.* Si ce grand malheur ne lui était pas arrivé, rien ne l'aurait jamais sauvée de la damnation.

C) Mais pourquoi nous appuyer sur les exemples d'autrui, quand *nous n'avons qu'à nous en rapporter à nous-mêmes?*

Je ne veux engager personne à faire ici une confession publique... Mais je crois qu'elle ne resterait pas sans réponse, si je posais cette question : Ici parmi nous qui actuellement nous efforçons de suivre les voies de Dieu, n'y en a-t-il pas, et peut-être plus d'un, qui, sans la souffrance et l'épreuve, sans le malheur, la maladie, un décès ou une autre grande douleur, n'auraient jamais retourné à Dieu ?

Suivant la Sainte Écriture, Dieu émonde tout sarment qui porte du fruit, « afin qu'il en porte davantage » (S. Jean XV, 2); les larmes de douleur ne sont donc pas autre chose dans les mains de Dieu qu'une lotion de l'âme contre les germes du péché.

Il est possible que la douleur ne vous fasse réfléchir que lorsque la souffrance vous mord, vous brûle, vous déchire. Vous qui vous étiez donné totalement au monde. Vous que la jouissance du péché tenait dans une chaîne de fer. Vous qui vous étiez échappé du troupeau du Seigneur. Vous que Dieu, *le Dieu des miséricordes*, ne pouvait plus dompter qu'en lâchant sur vous son chien féroce, tout comme le berger envoie son chien après l'agneau échappé, afin qu'il le tourmente, le poursuive et le morde, tant qu'il n'a pas repris sa place dans le troupeau.

Dites-moi, n'y a-t-il personne parmi vous que la morsure de la souffrance n'ait ramené de l'erreur, de la froideur, de la frivolité ou d'une épouvantable faillite morale vers le Seigneur, vers le Père céleste qui l'attendait les bras ouverts avec sollicitude ?

Voilà donc une nouvelle réponse à l'angoissante question, pourquoi la souffrance ? La souffrance peut être le dernier essai de Dieu, le dernier moyen pour sauver notre âme.

Elles peuvent nous sembler actuellement un peu étranges ces paroles du cardinal Pierre Pazmany, prononcées il y a trois siècles, mais l'idée qu'elles expriment est aujourd'hui encore la pure vérité : Savez-vous, demande-t-il, comment les médecins procèdent avec leurs malades ? Celui dont ils veulent

conserver la vie, ils le torturent par le fer et le feu, la faim et la soif; ils comptent ses os, ils taillent dans ses membres, ils lui imposent des breuvages amers, ils agissent envers le malade comme s'ils avaient conclu avec lui un contrat à charge de le supplicier. Mais quand ils voient que la maladie est plus forte que la nature et qu'il n'y a pas de guérison à espérer, ils n'ennuient plus le malade avec des potions amères, ils ne lui interdisent plus ses mets préférés, ils lui donnent tout ce qu'il veut, n'ayant plus d'espoir de le guérir, ils ne veulent plus lui imposer de gêne. Il est curieux que personne ne s'étonne de voir le médecin soigner avec le fer et le feu, la faim et la soif, tandis que beaucoup s'étonnent, s'indignent de ce que Dieu ici-bas brûle et mutile les justes pour les sauver et les garder pour l'éternité, tandis qu'Il laisse les impies à leur bonheur. Quelle véritablement et profondément chrétienne façon de penser : entendre dans la souffrance un avertissement de Dieu!

II

La souffrance est une marque de la miséricorde de Dieu

La souffrance n'est cependant pas seulement une parole de salut et un avertissement de Dieu, mais elle peut être aussi une marque de miséricorde la manifestation de la miséricorde divine : *l'occasion de faire pénitence pour nos anciens péchés.*

A) Sans doute, on entend à chaque instant la grande et angoissante question : « *Pourquoi moi? Pourquoi est-ce justement moi qui souffre?* Moi qui ai toujours servi Dieu fidèlement. Moi qui me contenterais de quelques petites joies, mais je n'en reçois pas. Mon voisin, ce blasphémateur, ce frivole, ce débauché, il a toujours de la chance ».

Ne nous scandalisons pas, si les gens à l'horizon borné font de telles réflexions. Saint Pierre lui-même a été victime de cette façon mesquine de penser. Lorsque le Seigneur lui annonça qu'il souffrirait le martyre, il demanda avec curiosité au divin Maître, ce qu'il adviendrait de saint Jean (S. Jean XXI, 21). Mais le Sauveur répliqua assez brusquement à cette curiosité : « Que t'importe ? Pour toi, suis-moi » (S. Jean XXI, 22).

Que m'importe, mes frères, si *les autres ont un meilleur sort et que moi je sois dans une situation pénible!* Je suis suffisamment consolé de savoir que je marche sur la route que Dieu m'a tracée, si difficile qu'elle soit et quand je devrais la parcourir dans les froides nuits de décembre. « Toi, suis-moi! » aussi fidèlement que les étoiles suivent la route qui leur est prescrite, même si elles doivent traverser des espaces glacés.

B) « Mais justement Dieu me frappe, alors que j'ai toujours voulu Le servir fidèlement... *En quoi ai-je mérité que Dieu soit irrité contre moi?* »

Hélas! la répartition de la souffrance et de la douleur est véritablement le grand mystère de la divine Providence dont notre intelligence humaine ne peut comprendre les voies. Mais nous savons une chose : *le malheur n'est pas du tout un signe de colère ou de punition*

divine. Écoutez ce que dit saint Paul de Notre-Seigneur Jésus-Christ : « Tout Fils de Dieu qu'Il est, Il a appris, par ses propres souffrances, ce que c'est que d'obéir » (Hébreux V, 8), c'est-à-dire que par ses souffrances le Christ a pratiqué l'obéissance. « Je reprends et je châtie tous ceux que J'aime » (Apocalypse III, 19). « Heureux l'homme que Dieu châtie, ne méprisez donc pas la correction du Tout-Puissant. Il fait la blessure et Il la bande, Il frappe et sa main guérit » (Job V, 17-18). « Le Seigneur châtie celui qu'Il aime... Dieu vous traite comme des fils, car quel est le fils que son père ne châtie pas ? » (Hébreux XII, 6-7).

Y eut-il dans le monde quelqu'un pour servir Dieu aussi fidèlement que la Sainte Vierge ? Or l'a-t-Il préservée des souffrances et des épreuves de cette vie ? Voyez comme elle fuit en Egypte devant les desseins criminels d'Hérode. Que de nuits sans sommeil, que de privations, que d'angoisses, que de difficultés furent la conséquence de cette fuite ! Ce furent de tristes semaines, mais la Bienheureuse Vierge les supporta. Pourquoi les supporta-t-elle ? Parce qu'elle tenait l'Enfant-Jésus dans ses bras. C'est bien cela. C'est la clé du mystère : *Je dois porter Jésus dans mon âme.*

C) Ne disons donc pas ce que l'on entend si souvent sur les lèvres des hommes qui souffrent : « Pourquoi est-ce justement moi que Dieu frappe ? *Moi qui n'ai jamais commis aucun péché* ».

Ah ! mes frères, baissez profondément la tête et aux heures paisibles du soir efforcez-vous de comprendre combien vous avez tort. « Vous n'avez jamais commis aucun péché ? » N'êtes-vous pas un homme ? Un homme

dans lequel la force sauvage de l'instinct célèbre souvent la victoire du péché. Un homme, dans lequel l'âme succombe dans la lutte contre le corps. Faites seulement cette constatation et alors vous préférerez dire avec le larron crucifié à la droite du Sauveur : « Pour nous c'est justice, car nous recevons ce qu'ont mérité nos crimes » (S. Luc XXIII, 41).

Comme elle est consolante cette pensée : *J'aime mieux souffrir ici-bas que dans l'autre monde !* Qui oserait penser en toute tranquillité à sa vie passée, comme s'il avait satisfait pour tous ses anciens péchés ? Oui, il s'est confessé et Dieu lui a remis la peine éternelle de ses gros péchés. Mais il reste encore la réparation, le devoir de l'expiation.

Si la souffrance tombe sur nous, demandons-nous donc en premier lieu : ne l'avons-nous pas méri ée ? Mais répondez franchement : N'y a-t-il pas eu dans votre vie passée un faux-pas, une faute ou un péché que le Dieu des miséricordes, oui le Dieu des miséricordes, veut vous faire expier en cette vie ? Dites-moi, oseriez-vous répondre à cette question, loyalement, en toute assurance : « Non » ? Si réellement vous avez mérité la souffrance, ne vous faut-il pas dire : Seigneur, je Vous remercie infiniment de ce que Vous êtes aussi miséricordieux. Certainement j'ai mérité davantage. Ici à côté de moi tâtonne un pauvre aveugle et je vois. Là se traîne un paralytique et je marche. C'est vrai, mon cœur saigne, mais combien d'autres saignent cent fois plus !

Ne disons donc pas sans réfléchir : Je n'ai pas de péché, je n'ai jamais fait de mal de ma vie, pourquoi

donc suis-je frappé? Mais disons avec les frères de Joseph : « Nous sommes cause de ce que nous souffrons » (Genèse XLII, 21). Et ajoutons avec saint Augustin : « Seigneur, frappez, coupez, brûlez maintenant, comme Vous voulez, mais épargnez-moi dans l'éternité ».

D) *Mais pouvez-vous dire loyalement : « Je ne l'ai pas mérité* ». Jusqu'à présent il n'y a eu dans ma vie aucune mauvaise action qui crie vengeance vers le ciel. J'ai toujours servi Dieu et maintenant cependant Il m'éprouve bien cruellement?

Si vous pouviez réellement le dire en toute loyauté, même alors vous ne devriez pas désespérer, mais vous poser cette question : *De quoi Dieu veut-Il me préserver par cette souffrance?* Sous le feu de la douleur, vous n'apercevez peut-être pas son but, un œil qui pleure ne voit pas distinctement, mais je fais appel à notre propre expérience. N'est-il pas arrivé plus d'une fois dans notre existence une souffrance à propos de laquelle, après des années, alors que la blessure était guérie, nous avons été obligés de dire : « Seigneur, c'était Votre main, Votre main bénie. Je Vous remercie de m'avoir retiré du bord de l'abîme béant. Je Vous remercie de m'avoir brûlé, mutilé jusqu'à ce que je sois revenu à de meilleurs sentiments ».

N'oublions donc pas que la souffrance n'est pas nécessairement une peine, mais que *les malheurs peuvent nous atteindre aussi pour que dorénavant nous restions à l'abri du péché.* Où est l'homme en ce monde qui pourrait, sans dommage pour son âme, supporter un bonheur terrestre continuel et sans nuage, alors que David et Salomon en furent incapables. David fut pieux,

tant qu'il eut à lutter contre la misère et les privations; Salomon fut fidèle à Dieu, tant que le bien-être et le faste royal ne l'eurent pas étourdi; mais au milieu de biens terrestres et de magnificences sans mesure tous deux tombèrent dans de grands péchés. Le ruisseau de la montagne reste pur, tant que ses eaux se jettent contre les rochers et les pierres pour se frayer un passage, mais il devient un marais fangeux, lorsqu'il se jette dans un lac calme et paisible.

Oui, la souffrance peut être une peine, elle peut être aussi un avertissement, mais elle peut être encore une épuration qui rend l'âme plus intérieure et plus précieuse.

E) Et sous cette lumière nous pouvons expliquer non seulement la douleur des individus, mais aussi *la souffrance des peuples.*

Que signifie la souffrance d'un peuple? là-dessus, nous les Hongrois foulés aux pieds, nous n'avons pas besoin de nous étendre. Ce qu'elle veut dire pour un royaume millénaire, dont on a coupé les membres, torturé le corps et qui a été jeté dans les fers... Terrible épreuve qui a ravi la foi à bien des hommes : « Comment Dieu peut-Il supporter la vue d'un peuple qui souffre tant? »

Tout d'abord posons cette question : « En vérité, ne l'avons-nous pas mérité? La vie familiale chez nous était-elle aussi pure que Dieu le veut et regardait-on l'enfant comme un don de Dieu? Les débats des tribunaux, les tristes détails des procès en divorce, les attraits frivoles des étalages, des affiches, des théâtres, des cinémas, les multiples excès de licence et

d'immoralité dans la vie mondaine, tout cela ne prouve-t-il pas que nous avons provoqué la colère divine ».

Oui, interrogeons-nous d'abord. Et si nous faisons notre « mea culpa », alors poursuivons notre examen : *La souffrance est aussi le réveil des forces spirituelles de la nation.* Dans les jours de calme prospérité, les individus et la nation s'amollissent, tandis que dans les années de détresse les yeux voient plus clair, les cœurs sont plus compatissants et les mains plus laborieuses. Les racines d'un arbre qui n'a jamais été remué par la tempête ne sont pas enfoncées profondément dans le sol, tandis que l'arbre dont la cime est secouée par l'orage enfonce plus avant ses racines pour pouvoir en même temps s'élever encore plus haut vers le ciel.

Oui, le dénuement, le malheur, la misère sont toujours douloureux : le christianisme ne les proclame pas non plus comme un but absolu; les individus et les nations peuvent prier pour les faire cesser. Mais si le ciel est sombre au-dessus de nous, alors ne nous révoltons pas, mais baisons la main qui punit et qui pardonne du Père céleste et apprenons une des plus belles prières que nous ajouterons à la fin de notre prière de chaque matin : « Seigneur voici une nouvelle journée et je ne sais pas ce qui m'arrivera pendant ce jour. Mais quel que soit ce qui m'attend, que ce soit une peine, un travail, une privation, une douleur, un malheur ou une déception, d'avance j'accepte tout de Vous, parce que Vous êtes mon bon Père et je l'offre en expiation de mes péchés passés, parce que je n'ai que trop mérité cette pénitence ».

* * *

Mes frères, le monde autour de nous est rempli des cris de douleur poussés par les hommes dans la souffrance, le dénuement, la misère et la maladie et comme ils sont peu nombreux ceux qui savent souffrir de façon méritoire! Comme ils sont peu nombreux ceux qui, étant eux-mêmes dans la tempête, au milieu des vagues, *découvrent dans leurs incompréhensibles malheurs le cœur aimant de Dieu!*

Sans doute, si nous organisions nous-mêmes notre destinée, tout serait toujours disposé suivant notre goût, le soleil brillerait toujours, le ciel serait toujours souriant... Tout cela tournerait-il réellement à notre avantage? Ne nous arriverait-il pas comme à ce naïf cultivateur?...

Il y avait une fois un cultivateur, lit-on dans une ancienne parabole, qui après une mauvaise récolte se répandit en reproches amers, disant que tout irait mieux, si le bon Dieu lui laissait l'organisation de la température. Car il semblait, disait-il, que le bon Dieu ne comprît pas grand chose à l'agriculture.

Or voilà que Dieu répondit : « Cette année, je te confie la direction du temps. Tu demanderas ce que tu voudras et tu seras exaucé ».

Notre homme est rempli de joie. Il commande aussitôt : Que le soleil brille! Et le soleil se mit à luire. Ensuite il désira de la pluie : Qu'il pleuve! Et une bonne pluie chaude arriva. De nouveau du soleil! Le soleil brilla. Encore de la pluie! Et la pluie tomba. Ainsi se passa toute l'année. Entre temps le blé poussait,

il était si beau que c'était un vrai plaisir de le regarder. « Le bon Dieu peut voir maintenant qu'il faut s'y connaître pour diriger le temps », disait le cultivateur, tout fier de lui.

La moisson arriva. Le cultivateur passa sa faucille sur les tiges... mais subitement ses paroles orgueilleuses expirèrent sur ses lèvres : les grands et magnifiques épis étaient vides. Il y avait beaucoup de paille, mais pas de grain.

Alors le Seigneur apparut et lui demanda : « Eh ! bien, comment est la récolte ? » L'homme éclata : « Mauvaise, Seigneur, très mauvaise ». « Mais c'est toi qui as réglé le temps. Et tout est arrivé comme tu l'as voulu ». C'est vrai. Et c'est justement ce que je ne comprends pas. J'ai dit : qu'il fasse du soleil, et il a fait du soleil; qu'il pleuve, et la pluie est venue : et pourtant pas de récolte ! « C'est cela ? Maintenant Je te comprends, répondit le bon Dieu. Tu n'as jamais demandé de vent. Ni tempête. Ni orage. Ni mauvais temps avec des nuages chargés de foudre qui ébranle la forêt, courbe les arbres, inonde le sol, mais aussi purifie l'air, fortifie les racines. Il n'y a eu ni vent ni tempête ni mauvais temps et maintenant pas de moisson ».

Mes frères, ce n'est pas un mal, si le vent nous secoue, si la tempête de la souffrance nous fouette au visage, si la vie lance des éclairs au-dessus de nous. Car que Dieu nous sourie ou fasse gronder le tonnerre, qu'Il nous récompense ou nous punisse, qu'Il nous élève ou nous abaisse, Il veut toujours uniquement que *les épis de notre vie ne soient pas vides au jour de la moisson, au Jugement dernier.* Amen.

XIV

LE CHRIST ET LA SOUFFRANCE.

(IV)

MES FRÈRES.

Vous avez certainement déjà entendu le nom de Saint Jean Chrysostôme le plus grand orateur de l'Église catholique. Ce saint évêque fut grand comme prédicateur, grand comme écrivain, grand comme pasteur des âmes, mais savez-vous quand il fut le plus grand ? *Lorsqu'il souffrit.*

Conformémeent en effet à la volonté insondable de la divine Providence. il lui arriva plus de souffrances qu'aux autres hommes. L'impératrice Eudoxie, blessée dans son orgueil, l'envoya en exil et l'illuste pontife fut obligé de parcourir à pied par une chaleur torride la Bithynie, la Cappadoce et la Cilicie pour se rendre au Caucase, presque au bout du monde. Pendant le voyage, il fut mal nourri et souffrit de l'estomac et de la tête, avec une forte fièvre; on peut penser aux souffrances endurées pendant ce trajet de 70 jours jusqu'au lieu d'exil.

Mais là l'attendaient encore d'autres épreuves. On l'emmena dans une misérable forteresse de la montagne, où pendant l'hiver il souffrit beaucoup du froid. Peu après des brigands attaquèrent la cité et la population prit la fuite le traînant avec elle à Arabissos. De là un nouveau décret impérial le bannit encore bien plus loin sur la côte nord-est de la Mer Noire, au pied du Caucase, à Pityus. Alors recommença un nouveau voyage très pénible en compagnie de soldats barbares et grossiers. Les rayons ardents du soleil occasionnèrent de violents maux de tête au vieil évêque et c'était en vain qu'il demandait qu'on le laissât un peu se reposer à l'ombre. Son corps brûlé par la fièvre fut trempé sous des pluies torrentielles et les soldats continuaient à le faire avancer sans aucune pitié.

Alors il comprit quel était le but des soldats. Avec un courage sans exemple il se traîna péniblement pendant des jours et des semaines... Mais un jour il n'en supporta pas davantage... Il s'affaissa sur la route, son pouls devint irrégulier, son souffle s'arrêta. On le porta dans une maison. Il poussa quelques soupirs, ouvrit les yeux vers le ciel et se fit entendre pour la dernière fois... Ses dernières paroles furent celles-ci : « *Gloire à Dieu pour tout* ». Et il mourut.

Mes frères, représentons-nous bien cette scène. Le plus grand orateur du christianisme, le grand évêque, le docteur de l'Église, est exilé bien loin pour avoir défendu intrépidement la morale chrétienne et lorsque, après des mois et des années de souffrances, il meurt sur une route d'Asie, entre les mains de ses

ennemis, abandonné de tous, ses dernières paroles sont celles-ci : « *Gloire à Dieu pour tout* ».

Comme nous sommes loin d'un tel état d'âme vraiment chrétien. De cette sainte conviction qui, même derrière les malheurs et les souffrances qui s'abattent sur nous, découvre le visage du Père céleste qui nous aime tous et prononce ces paroles dignes d'un chrétien : « Gloire à Dieu pour tout ».

Dans les trois sermons précédents nous avons examiné ce que veut Dieu, quand Il permet la souffrance la regarde ou nous l'envoie.

Cherchons dans les instructions suivantes à répondre à de nouvelles questions : I *Dans quels sentiments faut-il accepter la souffrance* et II *comment peut-on acquérir ces sentiments.*

I

Dans quels sentiments faut-il accueillir la souffrance ?

A) La souffrance! Incontestablement un des plus difficiles problèmes de notre vie terrestre. Depuis que la porte du Paradis s'est refermée derrière l'homme pécheur, nous suivons tous la route pénible et semée d'épines de la souffrance et nous portons « le joug pesant qui repose sur les enfants d'Adam » (Ecclésiastique XL, 1).

a) Il n'y a ni âge ni sexe ni situation ni puissance ni classe sociale qui soit à même de fermer sa porte

à la souffrance. Elle entre dans la cabane du pauvre et dans le palais du riche. Elle existe chez les peuples primitifs, mais la civilisation et la technique les plus développées ne peuvent pas la chasser. Des lèvres de millions d'hommes qui soupirent, pleurent, languissent et luttent s'échappe ce cri : Qu'es-tu donc, ô souffrance ? Que veux-tu ? Pourquoi ne nous laisses-tu pas en paix, nous les pauvres hommes ?

Il y aura toujours de la souffrance sur la terre. Quel que soit le progrès de la science et de la technique, quels que soient nos efforts pour rendre la vie plus supportable par les institutions sociales, il y aura encore toujours des accidents, des maladies, des malheurs, la mort, et nous qui portons la croix de l'existence, nous aurons toujours besoin de l'exemple divin de Celui qui a porté la Croix.

b) Un proverbe allemand donne à ceux qui souffrent le conseil suivant : Le bonheur consiste à oublier ce qui est inévitable. Mais faites l'essai et vous verrez le résultat. Et même si cela réussissait! Serait-ce une réponse digne de l'homme à nos innombrables peines et douleurs que de nous efforcer de n'y plus penser ? Dans ces conditions, la question de la souffrance demeurerait éternellement sans solution. De fait le problème de la souffrance est insoluble pour tous ceux qui n'ont pas le Christ. Mais pour ceux qui Le possèdent, la vie du Christ, cette vie où la souffrance occupe la place principale, est une réponse et un guide dans le grand labyrinthe de la souffrance.

B) Nous arrivons ainsi à la grande question : *Quelle est donc l'attitude d'un vrai chrétien en face de la souffrance?*

Nous trouvons la réponse dans l'exemple de *Simon le Cyrénéen.*

a) Simon le Cyrénéen, un simple ouvrier, suit tranquillement son chemin, il revient de travailler à la campagne. Il rencontre le Christ condamné à mort, portant la croix. Mais Il ne peut pas la porter plus longtemps. Les soldats empoignent Simon : Aide-le! Simon essaie de fuir devant la croix. Il proteste. C'est inutile : on le force. Quoi faire d'autre : il prend la croix. Mais une fois la croix sur l'épaule, il ne regimba plus, il la porta avec bonne volonté, sans murmurer. *Il ne cherchait pas la croix; mais quand au milieu de son travail journalier il la rencontra, il n'écarta pas le fardeau qu'on lui imposait.*

Sommes-nous obligés de rechercher la souffrance ? Non. Peut-on fuir la souffrance ? Peut-on l'éviter ? Se défendre contre elle ? On le peut. Seulement... seulement, si Dieu néanmoins trouve bon que le malheur nous atteigne, alors *on ne doit pas se révolter.*

Quelle consolation, quelle précieuse leçon pour nous que l'histoire de Simon! Devant Dieu est méritoire également la souffrance que nous n'avons ni cherchée ni appelée sur nous, mais que, même contre notre volonté, la maladie et les misères de la vie humaine nous ont imposée. Ainsi nous pouvons donner un sens chrétien au proverbe que nous avons cité : Avec soumission à la volonté de Dieu, acceptons ce que nous ne pouvons pas éviter.

Remarquons en passant que celui qui peut garder son âme calme, pure et élevée contribue efficacement à sa santé physique. Aujourd'hui il est de plus en plus

clair que l'âme exerce sur le corps une influence plus forte qu'on ne l'avait soupçonné auparavant. Et plus l'âme est soumise à Dieu, plus le corps est soumis à l'âme.

Mais c'est peut-être de ma part simple imagination ? Non, mes frères. J'en suis sûr. Je le sais par une lettre que j'ai reçue ces jours-ci. A la suite de mon dernier sermon sur la souffrance, je fus appelé chez un officier distingué à qui, il y a sept ans, en pleine jeunesse, on dut amputer un pied. Faut-il vous dire ce que signifiait une telle épreuve ? Cet infortuné se confessa et communia. Quelques jours après, son frère, un médecin, m'écrivait ceci : « Je vous remercie de ce qu'après sept années de souffrances mon frère a retrouvé, grâce à vous, le réconfort de la foi.

Nous les médecins, nous ne pouvions pas adoucir ses souffrances physiques et voilà que la consolation spirituelle réussit : aujourd'hui il est plus calme et sait souffrir, parce qu'il sait que la souffrance peut être une manifestation de la grâce de Dieu ».

Ah ! mes frères, quel précieux trésor que la foi catholique !

Quelle consolation pour nous que Dieu ne regarde pas seulement comme méritoires le degré héroïque d'un sacrifice, la souffrance supportée volontairement, *mais aussi les sacrifices qui nous sont imposés par la vie de chaque jour.*

Qui d'entre nous en effet pourrait imiter l'apôtre *Saint André*, qui non seulement ne voulait pas fuir devant la croix, mais, lorsqu'au moment de son exécution il aperçut la croix, tendit de loin les bras en

s'écriant : « O bonne croix qui as été illustrée par les membres du Christ, et préparée pour répondre aux vœux de mon âme ! » Qui pourrait imiter cet exemple ?

Qui oserait dire avec *Sainte Thérèse :* « Ou souffrir ou mourir » ?

Oui, il existe un tel héroïsme surhumain. Mais moi je suis faible. Moi je suis fragile. Moi aussi je fuis la souffrance, comme Simon le Cyrénéen. Pourtant je peux être brave. Pourtant ma souffrance peut être méritoire, si je suis l'exemple du Christ.

Comme le Seigneur nous connaissait bien, comme Il me connaissait bien, lorsqu'Il a voulu souffrir ainsi ! D'abord Lui aussi a eu peur, a tremblé : « Il commença à sentir de la frayeur et de l'abattement » (S. Marc XIV, 33); dans son angoisse Il a même sué du sang et s'est écrié : « Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi » (S. Matthieu XXVI, 39).

« Qu'il s'éloigne de moi » Le Seigneur a certainement pensé alors à moi et à nous tous qui répétons avec effroi : « Non, non, Seigneur, pas ce malheur ! Epargnez-le moi ! Qu'il s'éloigne de moi ! » On peut, on peut prier ainsi. Mais si le malheur nous atteint, sachons incliner la tête, baiser la main de Dieu et dire, comme le Christ : « Cependant non pas comme je veux, mais comme Vous voulez » (S. Matthieu XXVI, 39). « Fiat voluntas tua ! » « Que votre volonté soit faite ! »

b) Selon saint Matthieu et saint Marc, la moitié du poids de la croix resta sur le Christ, si bien que Simon le Cyrénéen *ne fit qu'aider Notre-Seigneur.* Par contre vous voyons d'après l'évangile selon saint Luc que Simon le Cyrénéen *porta pendant un certain temps*

tout seul la croix derrière le Sauveur. Les peintres ont l'habitude de représenter cette scène en montrant le Christ et Simon portant ensemble la croix. Mais dans la Passion d'Oberammergau, c'est Simon tout seul qui la porte.

Assurément les deux représentations nous conviennent. Tantôt on sent que l'on porte la croix de la vie avec le Christ et alors on la porte avec bonheur et facilement, car on sait et on sent que le Christ nous aide et qu'une moitié de la croix pèse sur ses épaules. Tantôt au contraire une nuit sombre descend sur nous, qui de nous n'en a pas encore eu la sensation ? si bien qu'il semble que le Christ nous a laissé la croix toute entière et qu'elle nous écrase presque sur le chemin obscur de la douleur. C'est le moment le plus pénible, lorsque nous portons une croix et que nous ne sentons pas son effet méritoire.

c) « Oui, oui, dites-vous. Simon a porté volontiers la croix, car il venait en aide au Christ souffrant. Moi aussi je supporterais plus joyeusement mes peines, *si je savais que par là j'adoucis les douleurs du Christ.* Mais le Christ ne vit plus sur la terre. Il ne peut donc plus souffrir. Ce Christ a pleuré jadis, mais actuellement Il ne pleure plus dans sa gloire céleste. Comment pourrais-je Le consoler, quel avantage aurait-Il de me voir prendre sur moi sa souffrance ? »

Quel avantage aurait-Il, mes frères ? Le même que si vous vous étiez trouvés là à côté de Simon et que vous L'eussiez aidé à porter la croix. De même que les souffrances du Christ n'ont pas été seulement causées par les péchés commis avant sa venue mais aussi par

les péchés que tous les hommes commettraient à l'avenir, donc par mes péchés aussi, de même Notre-Seigneur a prévu notre empire sur nous-mêmes, nos privations et toutes les souffrances que nous supporterions en son nom et tout cela L'a consolé et réconforté. Saint Paul représente le Christ dans le ciel montrant devant son Père les plaies qu'Il a reçues pour expier nos péchés. Mais il est certain qu'Il n'a pas seulement conservé ses plaies, mais aussi les consolations qu'Il a reçues de nous.

Celui qui porte sa croix sans murmurer, paisiblement, avec une âme généreuse, soulage réellement le Christ. Et ainsi nous avons la plus délicatement chrétienne façon de penser, la véritablement chrétienne manière d'agir et la grandeur d'âme chrétienne en face de l'angoissant problème de la souffrance : *Je porte ma propre croix; pour soulager Jésus portant sa croix, pour rendre plus légère la croix du Christ.*

II

Comment pouvons-nous acquérir ces sentiments ?

A vrai dire, tout ce que nous avons entendu jusqu'à présent n'est qu'un exposé théorique. Mais reste devant nous la grande question : Comment réussirons-nous à nous hisser jusqu'à ces hauteurs vivifiantes ? Comment acquerrons-nous ces sentiments ?

A) Nulle part ailleurs qu'*auprès de la croix de Notre Seigneur Jésus-Christ.*

Il y a quelques années (au printemps de 1926) fut

exposé à Paris un tableau saisissant. L'artiste (Maxime Real del Sarte) nous montre le Christ portant sa croix, mais Il n'est pas brisé, fatigué, épuisé jusqu'à la mort, comme on Le représente habituellement; Il est debout, porte triomphalement la croix dont les bras atteignent presque l'horizon. Et derrière cette figure du Christ puissant et portant victorieusement sa croix, marche dans son ombre gigantesque une foule incommensurable d'hommes qui tous offrent au Sauveur leurs épaules pour alléger son fardeau. Hommes et femmes, jeunes et vieux, jeunes gens et enfants, prêtres et laïcs, ouvriers, soldats, petites filles, religieuses... tous, tous offrent au Christ leurs épaules robustes ou faibles... Et tous, le Christ et les hommes s'avancent avec le même courage, la même confiance, la même âme vers le Golgotha, vers le sacrifice.

Quelle magnifique reproduction artistique de l'idée dont nous parlons actuellement! Cette idée que la souffrance n'est pas le plus grand mal, mais l'effondrement de l'âme dans la souffrance et que ce n'est pas un deuil qui est la douleur la plus lugubre, mais l'aveuglement de l'âme dans les ténèbres de ce deuil. Souffrir a toujours été et sera toujours le sort de l'humanité, mais *c'est seulement la croix du Christ qui peut nous apprendre à ne pas nous perdre, à ne pas nous effondrer sous la souffrance, mais au contraire à la regarder comme un échelon qui nous permet de monter dans les hauteurs.*

Le Christ n'a pas fui devant la douleur, mais Il en a triomphé. Il a aimé la croix d'un amour enflammé parce qu'Il savait que de tout l'évangile ce serait le bois

de sa croix qui parlerait le plus à l'humanité. Il a été pauvre aussi, mais Il a surmonté la pauvreté d'une âme joyeuse. Il a jeûné, mais son jeûne était un sacrifice volontairement accepté. Il a été blessé, mais ses blessures étaient les marques de son amour. Il a porté la croix, mais son chemin de croix a été une Via triumphalis. Il est mort, mais sa mort a été une victoire sur la mort.

C'est par expérience qu'un poète français a écrit les vers suivants :

« Vous qui pleurez, venez à ce Dieu, car Il pleure;
Vous qui souffrez, venez à Lui, car Il guérit;
Vous qui tremblez, venez à Lui, car Il sourit;
Vous qui passez, venez à Lui, car Il demeure ».
(Victor Hugo).

B) Ainsi nous comprenons pourquoi ils sont si forts ceux qui, aux jours de leurs souffrances, savent s'attacher au Christ et dont Saint Paul pourrait redire, car ils ont été vainqueurs après les plus grandes souffrances, ce qu'il a écrit au sujet des héros de la foi : « d'autres ont souffert les moqueries et les verges; de plus les chaînes et les cachots; ils ont été lapidés, sciés, éprouvés; ils sont morts par le tranchant de l'épée... eux dont le monde n'était pas digne » (Hébreux XI, 36-38).

a) Ils sont forts, parce que *le Christ est leur ancre, le Christ est leur rocher, le Christ est leur chaîne, le Christ est leur colonne;* il peut arriver qu'ils tremblent, qu'ils se raidissent, qu'ils soupirent et gémissent, mais qu'importe : l'ancre tient bon, le rocher ne s'effrite pas, la chaîne ne se rompt pas, la colonne ne cède pas.

Ils sont forts, parce que par le Christ ils ont obtenu

un privilège sans exemple, celui de pouvoir dire en face de la souffrance : *Je l'accepte*. Un autre être vivant ne peut que l'endurer, gémir et soupirer; le chrétien peut la prendre sur lui. Avec le Christ nous pouvons dire ce que le célèbre général Radetzky a écrit dans une de ses lettres : « Ce que Dieu veut est ma loi ». (23 novembre 1854).

Ce n'est pas seulement pour les peuples que vaut cette pensée exprimée par Goethe, mais aussi pour la vie des individus : « Le seul et le plus profond sujet de l'histoire du monde et de l'humanité, à qui tous les autres sont subordonnés, c'est la lutte entre la foi et l'incroyance. Toute époque où fleurit la foi... est brillante, encourageante et féconde pour les contemporains ainsi que pour la génération future (Goethe Israël in der Wüste IV, 313). En vérité, la foi est un capital que l'on dépose à la caisse d'épargne, et quand de mauvais jours arrivent, on vit avec les intérêts.

b) « Je crois en Dieu » que de fois nous récitons cette belle prière! Mais apercevoir et reconnaître Dieu, partout et sous quelle que forme qu'Il se manifeste : à la lumière du soleil comme dans la nuit sans étoiles, dans le bonheur et dans le malheur, en bonne santé et dans la maladie, voilà une conception de la vie véritablement chrétienne.

Peut-être direz-vous : certainement je supporterais volontiers la souffrance, *si réellement c'était Dieu qui me l'envoyait*. Mais quand c'est à cause des hommes, à cause des méchants qu'il me faut tant souffrir! Cette voisine qui dit de moi tout le mal possible... l'entêtement de mon mari... les innombrables caprices de

mon épouse... on m'a impitoyablement frustré de mon petit avoir...

Plaintes assurément amères! Mais Notre Seigneur nous a enseigné à discerner partout le plan divin, les saintes intentions divines, à les discerner, comme Lui-même les a remarquées. Qui L'a arrêté dans la nuit du Jeudi-Saint? Les méchants. Et pourtant qu'a dit le Sauveur à Saint Pierre, lorsque celui-ci saisit son épée? : « Remets ton épée dans le fourreau. Ne dois-je pas boire le calice que mon Père m'a donné? » (S. Jean XVIII, 11). Il nous semble que ce sont les méchants qui maltraitent le Christ, mais Jésus nous dit que c'est la volonté de son Père.

Où pouvons-nous obtenir cette âme forte qui peut victorieusement affronter la souffrance, le plus pénible problème de l'humanité? A l'école du Christ qui a porté victorieusement la croix à cause de nous.

Si je crois en Dieu, alors j'ai confiance aussi en Lui. L'aveugle se fie à la main d'un petit enfant, le malade se fie à la science du médecin, moi j'ai confiance dans l'amour du Dieu tout-puissant. Car je sais que celui qui trace leur route aux vents et aux nuages, m'indiquera aussi le chemin et je sais que le ciel et la terre passeront avant que soit déçu quiconque s'est confié en Dieu.

* * *

Mes frères, c'est déjà le quatrième dimanche que je vous parle de la souffrance et pourtant je n'ai pas encore tout dit. Y a-t-il un sujet plus actuel que celui-là ?

Y a-t-il quelqu'un parmi vous qui n'ait pas à porter sa croix, petite ou grande? « De même que dans la mer immense il n'y a pas une seule goutte d'eau qui ne soit pas amère, de même parmi les hommes il n'y en a pas un seul qui soit exempt de la crainte et de la douleur » (Pazmany). L'un combat désespérément pour son pain quotidien, un autre veille au chevet d'un malade ou est lui-même aux prises avec la maladie, un troisième souffre de querelles familiales, un quatrième rentre du cimetière où il a pleuré sur une tombe fraîchement ouverte... tous nous portons la croix de l'existence. Oh! comme il est bon alors de lever les yeux vers Jésus portant sa croix! Comme il est bon de savoir que Notre Seigneur a suivi avant nous le chemin de la souffrance!

Dans l'église des Jésuites à Landsberg on voit un tableau très instructif. Saint François Xavier y est représenté debout, tandis que du ciel tombent sur lui des croix si nombreuses qu'il est pour ainsi dire enseveli sous toutes ces croix descendues du ciel.

C'est une image de la vie humaine. Personne ne peut se cacher devant la croix. Tout homme doit souffrir. La seule différence, c'est que l'un souffre, en serrant les poings, le visage décomposé, donc sans mérite, tandis que l'autre souffre les yeux tournés vers le Christ, d'une âme victorieuse.

En effet la souffrance ne peut pas briser ceux qui se tiennent devant la croix sur laquelle est attaché l'Homme des douleurs, Notre Seigneur Jésus-Christ. Quand il y a devant une note de musique une petite croix, cela veut dire, n'est-ce pas, qu'il faut hausser le ton; de

même quand devant l'âme qui souffre il y a la croix du Christ, l'âme est surélevée par la puissance de la croix.

« Gloire à Dieu en tout et pour tout », telles furent les dernières paroles de Saint Jean Chrysostôme. Ah! puissions-nous les dire nous aussi aux heures de souffrance!

Puissions-nous tous apprendre cette sainte prière : « *Père je remets mon âme entre Vos mains* » (S. Luc XXIII, 46). *Conduisez-moi sur Vos chemins, même s'ils sont raboteux! Conduisez-moi selon Vos plans, même s'ils sont cachés pour moi! Conduisez-moi « per crucem ad lucem » : conduisez-moi par la croix des ténèbres au royaume de la lumière éternelle!* Amen.

XV

LE CHRIST ET LA SOUFFRANCE.

(V)

MES FRÈRES.

Nous lisons un récit bien intéressant au dixième chapitre du Livre de l'Exode, où il est question des plaies d'Egypte. Le Seigneur envoya des ténèbres épaisses sur les Égyptiens qui avaient résisté à ses ordres. Pendant trois jours régnèrent des ténèbres telles que, selon la Sainte Écriture, « ils ne se voyaient pas les uns les autres et que nul ne se leva de la place où il était » (Exode X, 23). Mais chose extraordinaire : pendant ce temps-là, les Hébreux confiants en Dieu continuaient dans leurs habitations à jouir de la lumière, d'une lumière que ne pouvaient étouffer les ténèbres d'Egypte.

Quel magnifique tableau m'offre ce récit biblique pour illustrer le sermon de ce jour où je vais encore étudier de plus près le difficile problème de la souffrance. Croyants et incroyants, observateurs et contempteurs de commandements divins, vivent mêlés les uns aux autres

sur la terre; tous ensemble nous subissons les coups du sort, les souffrances et les épreuves, mais tandis que la souffrance enveloppe dans une nuit sans étoile et dans des ténèbres sans espérance ceux qui n'ont pas la foi, dans l'âme de ceux qui croient en Dieu brille une lumière intérieure, même dans la nuit noire de la souffrance.

Cette lumière vient de la croix du Christ. Depuis la venue du Sauveur, nous pouvons nous mesurer avec la plus effrayante question de l'humanité, avec le problème de la souffrance.

N'est-il pas étrange, mes frères, que le Christ qui fuyait toujours soigneusement les hommages, les accepta une seule fois : ce fut à la veille de sa Passion, lors de son entrée triomphale à Jérusalem. Chaque fois que l'on avait voulu Le glorifier, après un de ses miracles on avait voulu Le proclamer roi, Il s'était éloigné de la foule enthousiaste et s'était caché. Mais maintenant... à la veille de sa Passion... maintenant Il cherche réellement les acclamations, les Hosannas des hommes.

Pourquoi ?

Parce que maintenant Il veut détruire l'opinion que l'humanité avait eue jusqu'alors relativement à la souffrance. Les Hosannas du jour des Rameaux avaient pour but d'attirer l'attention du monde sur l'enseignement nouveau du Christ : la souffrance n'est pas une vaine lamentation, une main crispée, une contorsion inutile, pas seulement une peine et des larmes, mais *aussi un rameau d'olivier, un bruissement de palmes, une grâce intime et une source de bonheur pour l'âme.*

Levons donc de nouveau les yeux vers Notre Seigneur Jésus-Christ souffrant à cause de nous et demandons-Lui dans le sermon d'aujourd'hui *quelle indication Il veut nous donner par ses souffrances, pour que nous puissions supporter les nôtres*. La réponse sera celle-ci : I. *Imitons-Le aux heures de souffrance, afin que* II. *par la souffrance nous puissions arriver plus près de Dieu.*

I

« Suivez ses traces... » (Iº S. Pierre II, 21).

Saint Pierre écrit ce qui suit à propos des souffrances de Notre Seigneur : « C'est une chose agréable à Dieu que ce soit en vue de Lui que l'on endure des peines infligées injustement... c'est à quoi vous avez été appelés, puisque le Christ aussi a souffert pour vous, vous laissant un modèle, afin que vous suiviez ses traces » (Iº S. Pierre II, 19-21).

Cela veut dire, suivant l'enseignement de Saint Pierre, que le Sauveur a passé par les plus cruelles souffrances, afin qu'aux heures douloureuses nous puissions marcher sur ses traces.

A) *Le Sauveur a réellement passé par les minutes de souffrances les plus atroces*. Savez-vous quels sont les moments de souffrances les plus douloureux ? *C'est lorsque l'homme souffre abandonné à lui-même, lorsque sur ses lèvres s'exhale la plainte qu'il n'y a personne au monde pour le prendre en pitié et qu'il semble que Dieu aussi l'ait abandonné.*

a) Avez-vous été gravement malade, à l'étranger, loin de votre pays ? Avez-vous ressenti cet isolement pénible, quand pendant la nuit vous vous réveilliez de votre sommeil fiévreux... vous allumiez la lampe... ah ! seulement onze heures et demie, quand fera-t-il donc jour ? S'il y avait seulement quelqu'un près de moi ! Seulement une âme compatissante à qui je pourrais dire combien je souffre ! Car souffrir ainsi abandonné, c'est souffrir doublement.

Or Notre Seigneur a pris sur Lui cette souffrance : Il a voulu souffrir tout seul, dans le délaissement.

Etre seul dans le malheur est épouvantable. Voyez les petits enfants, quand ils vont dans la rue, instinctivement ils se tiennent par la main : ils sentent ainsi qu'ils ne sont pas seuls. Voyez les grandes personnes, que de fois elles se donnent la main dans une journée; cette poignée de mains veut dire : N'ayez pas peur, vous n'êtes pas seul, vous pouvez compter sur moi.

b) Le Christ est resté seul au moment de sa mort. Ses disciples, ses amis l'abandonnèrent, les anges l'abandonnèrent, son Père Lui-même, humainement parlant, L'abandonna aussi.

Ses disciples L'abandonnèrent. L'un jura qu'Il ne Le connaissait pas; un autre laissa sa tunique aux mains de ceux qui cherchaient à l'arrêter et s'enfuit ainsi presque nu; le reste se dispersa de tous côtés.

Ses amis L'abandonnèrent. Où sont les nombreux malades qu'Il a guéris ? Où sont ceux qu'Il a consolés et qui maintenant devraient venir Le consoler ? Ils ne peuvent pas venir : tout leur temps est pris par les préparatifs de la fête de Pâque. Il a nourri cinq mille

hommes dans le désert, n'y aura-t-il pas un de ces cinq mille pour être présent ? Non. Et les paralytiques et les estropiés auxquels Il a rendu la santé, viendront-ils au moins ? Ils ne peuvent pas venir : le temps est trop beau, il leur faut encore travailler à la campagne.

Mais où sont les anges ? Eux du moins devraient Le consoler. Lorsque Saint Pierre coupa l'oreille du valet, le divin Maître lui dit avec assurance : « Penses-tu que je ne puisse pas sur l'heure prier mon Père, qui me donnerait plus de douze légions d'anges ? » (S. Matthieu XXVI, 53). Maintenant Il les demande à son Père et il n'arrive aucune légion d'anges, il n'arrive même pas un seul ange.

Car, chose épouvantable à dire, *il semble que son Père aussi L'ait abandonné*... L'évangéliste rapporte qu'un tel sentiment d'abandon s'empara du Christ agonisant sur la croix qu'Il poussa un cri de détresse vers son Père. L'évangéliste rapporte en araméen les paroles telles que le Christ les a prononcées réellement (peut-être pour que nous puissions les répéter avec un pieux respect jusqu'à la fin du monde) : « Eloi ! Eloi ! lamma sabachtani ? » « mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-Vous abandonné ? » (S. Marc XV, 34). Et ce cri de détresse retentit, sans trouver d'écho.

Mes frères, peut-on imaginer un instant plus douloureux ?

Voyez dans quel écrasant délaissement Notre Seigneur verse son sang.

B) Mais pourquoi, pourquoi ? nous demandons-nous encore. Pourquoi le Sauveur a-t-Il voulu souffrir dans un tel abandon ?

Très certainement pour nous, à cause de nous. A cause des heures douloureuses qui s'abattent sur nous dans l'isolement. Pour consoler notre cœur affligé. Afin qu'aux heures de souffrances nous puissions nous cramponner après quelqu'un, afin que nous puissions marcher sur les traces du divin Maître et apprendre par là le grand secret : *comment il faut souffrir pour que la souffrance soit méritoire.*

a) Souffrir est le sort de tous les hommes, *mais souffrir de façon méritoire est un privilège des chrétiens.* La souffrance n'est intolérable que pour celui qui ne connaît pas la valeur divine de la souffrance, qui ne sait pas la raison d'être de la souffrance. Mais pour celui qui souffre de manière à améliorer, par la souffrance, son âme ou celle de son prochain, la souffrance ne sera jamais insupportable.

Lorsque descend sur nous une nuit de douleur et de larmes et qu'il n'y a personne, personne au monde, pour comprendre notre peine, tournons-nous vers le Christ souffrant. Et si nous souffrons beaucoup, nous pouvons nous plaindre, si la douleur nous brûle, nous pouvons pleurer, mais avec notre cœur, notre cœur saignant et notre volonté, notre ferme volonté attachons-nous au Christ, et notre souffrance sera méritoire.

b) Que de fois on entend les gens se plaindre : *« Il n'est pas possible de supporter une vie pareille!... Avons-nous un Père dans le ciel?*

S'Il est notre Père, s'Il nous aime, pourquoi ne nous épargne-t-Il pas tant de malheurs et de souffrances ?

Pourquoi, pourquoi ? Qui pourrait donner une réponse entièrement satisfaisante ? Mais qui pourrait

aussi répondre, pourquoi Il n'a pas non plus épargné son Fils unique, Notre Seigneur Jésus-Christ, par exemple, lorsqu'Il obligea à fuir à l'étranger cet enfant de quelques semaines à peine? Nous ferons bien d'y penser souvent. Mais aussi aux sentiments dans lesquels Saint Joseph reçut cet ordre.

Le Seigneur ordonna à Saint Joseph : « Lève-toi, prends l'Enfant et sa mère, fuis en Égypte » (S Matthieu II, 13). Lève-toi! Quand? Il fait grand nuit, rien n'est prêt. Prends l'Enfant, ce petit être impuissant. Et fuis! Où? en Égypte, à l'étranger, où tu ne connais pas une âme.

Je ne sais pas, si nous avions été obligés de partager le sort de cet exilé, si nos lèvres n'auraient pas laissé échapper cette plainte : Pourquoi Dieu m'envoit-il cette infortune? Dieu n'a-t-Il pas mille autres moyens à sa disposition? Pourquoi cet Hérode sanguinaire ne meurt-il pas? Pourquoi faut-il précisément que ce soit le Seigneur qui s'enfuit?

Saint Joseph n'a pas raisonné ainsi. Il a puisé du courage dans cette idée : C'est la volonté de Dieu, donc tout est certainement pour le mieux. Car il est encore mon Père, lorsqu'Il me fait souffrir.

Oui, voilà une pensée chrétienne : Dieu est encore mon Père, lorsqu'Il me fait souffrir.

C) « *La vie n'est que douleur et misère* », telle est la plainte perpétuelle de l'homme.

Du calme, mes frères, ne parlez pas si inconsidérément! Qu'il y ait bien des peines, je le crois. Qu'il y ait bien des malheurs, je le crois. Mais franchement votre vie jusqu'à présent n'a-t-elle consisté *qu'*en

douleurs et *qu'*en malheurs? Il est possible que vous ayez eu des semaines, des années, des dizaines d'années de tristesse; mais dites-moi : n'avez-vous pas eu aussi des heures ensoleillées, n'avez-vous pas eu aussi des joies? Il est curieux que l'homme oublie si facilement ses joies et si difficilement ses peines. La douleur est pesante, la joie est légère. Le roc de la souffrance écrase l'âme, comme le brouillard du matin écrase la splendeur des Alpes; par contre les rayons de joie disparaissent vite.

Ne vous trompez pas dans vos calculs! Vous qui n'arrêtez pas de vous plaindre, asseyez-vous donc à votre bureau et écrivez *combien de joies vous avez déjà reçues de Dieu.* Mais inscrivez-les toutes.

Lesquelles?

Eh bien! quelqu'un se fracture le pied et constate seulement alors ce que c'est qu'avoir ses membres en bon état. Un autre achète des lunettes et voit seulement ce que c'est qu'avoir de bons yeux. On tombe malade et c'est alors qu'on se rend compte de l'immense valeur de la santé. On perd un membre de sa famille, un parent, un ami et l'on découvre seulement que Dieu avait mis à côté de nous de bien bonnes personnes. Et ainsi de suite. Pourquoi faut-il n'apprécier tout cela que lorsqu'on l'a perdu? C'est vrai, il y a beaucoup de douleurs dans la vie, mais il y aussi beaucoup de petites joies intimes que l'on ne veut pas reconnaître; pourtant si ces joies pouvaient éveiller au-dedans de nous une aussi vive reconnaissance que les plaintes que nous arrache la douleur, certainement nous supporterions plus facilement le fardeau de l'existence, tout

comme le cultivateur un peu simple qui portait une corbeille dans laquelle se trouvait un petit grillon.

La journée touchait à sa fin et le cultivateur fatigué du travail regagnait sa maison en portant son panier. Chez lui l'attendaient une mauvaise soupe, des enfants affamés, des soucis et des chagrins... Harassé et de mauvaise humeur, le pauvre homme se traîne sur le chemin... L'existence est si pénible, si amère. Et pas une seule joie. Mais voilà que tout d'un coup un petit grillon se met à grésiller à côté de lui ou derrière lui, ici ou là, au fond de son panier. Il s'y est glissé au cours de la journée, lorsque le panier était par terre et maintenant il chante joyeusement sa petite chanson naïve aux oreilles du paysan pendant le trajet. Et plus l'homme avance, plus il écoute attentivement le petit grillon grésiller au fond du panier, son âme devient d'autant plus légère et son regard plus calme, il sourit même un peu, en s'approchant de son logis avec cet hôte de bonne humeur.

Mes frères, il est pénible de porter sur ses épaules la corbeille de l'existence... mais écoutez cependant ce que la foi chante au-dedans de vous : *pour ce que vous faites pour Dieu, pour ce que vous endurez avec Dieu, pour tout cela Dieu sera votre récompense.* Heureux l'homme dans l'âme duquel la foi chante d'une manière d'autant plus consolante que le soir de la vie est plus proche, quoi donc ? *la récompense qui attend la vie terrestre supportée conformément à la volonté de Dieu.*

Ces réflexions me permettent de comprendre les contrariétés, les ennuis, les maladies de la vieillesse. Je peux reconnaître la main paternelle de Dieu, lorsque

le Seigneur se dispose à rappeler l'homme à Lui; d'ordinaire Il ne veut pas que cet adieu à la vie soit une brusque séparation, mais que la vieillesse avec ses nombreuses misères et maladies dénoue peu à peu nos liens terrestres je dirais, presque : qu'elle nous ôte le goût de la vie, de manière que beaucoup attendent comme une amie « la mort libératrice ».

Voyez comme l'on est consolé et fortifié, quand on suit les traces du Christ souffrant !

II

La souffrance nous rapproche de Dieu.

Celui qui a l'habitude, aux heures douloureuses, de se cramponner ainsi à la croix du Christ souffrant, la souffrance ne l'ébranle pas dans sa foi, ne le détache pas de Dieu, mais au contraire, *elle le rapproche de Dieu.*

A) Quand on regarde la croix du Christ, l'âme devient plus belle, plus noble et plus forte.

a) Un comité américain décida de commander en Italie pour les tombes des trente mille soldats américains tués pendant la guerre autant de croix en marbre blanc. Mais la commande de ces trente mille croix comportait une condition curieuse : les ouvriers qui sculptaient le marbre ne devaient pas blasphémer une seule fois pendant leur travail. Les ouvriers italiens promirent de ne pas blasphémer et ils tinrent leur parole. Mais, mes frères, s'il n'y a pas compatibilité entre sculpter des

croix et blasphémer, il doit y en avoir encore moins entre porter la croix et en être contrarié, entre porter la croix et s'effondrer spirituellement. Mais au contraire, *il faut porter la croix et s'avancer plus près de Dieu sur le chemin de la croix.*

Le lendemain de Noël nous célébrons la fête d'un martyr. L'Église nous avertit par là que sur le rocher de la grotte de Bethléhem poussent les rouges fleurs du martyre, c'est-à-dire que suivre le Christ, c'est mener une vie généreuse, austère et obéissante. Et de même que sur le bord des grandes routes conduisant à la Rome antique les tombes se suivaient les unes à côté des autres, si bien que le voyageur, avant d'entrer dans la merveilleuse cité, était obligé de passer devant ces nombreuses tombes, de même le chemin qui conduit à la ville éternelle de notre Dieu est parsemé de tombeaux, de tombeaux dans lesquels sont ensevelis notre indiscipline domptée par une lutte héroïque, nos caprices et nos bas instincts.

b) Bienheureux l'homme *qui sait entendre dans la furieuse tempête de la souffrance l'appel divin.* Car la souffrance est réellement une parole divine, un appel divin.

Il existe un tableau impressionnant de Gustave Doré, intitulé « La vallée de larmes ». La misère humaine est représentée sur l'image de manière aussi pittoresque qu'effrayante. Une foule de gens qui pleurent, souffrent, luttent : grands et petits, nobles et vilains, rois couronnés et esclaves enchaînés, jeunes et vieux... des malheureux, partout des malheureux. Mais voici que parmi cette multitude souffrante se

dresse un homme en longue robe blanche portant une croix sur ses épaules et faisant signe à la foule de le suivre. Tous les yeux sont tournés vers cette croix rayonnante et vers le chemin étroit situé à sa droite que Notre Seigneur indique à ceux qui souffrent... mais au bout du chemin s'ouvrent des prairies en fleurs et s'épanouit le sourire du printemps. Oui, si Dieu nous laissait souffrir et si le Christ souffrant ne nous aidait pas par son exemple à supporter la souffrance, alors nous aurions le droit de nous plaindre.

Mais depuis l'exemple du Sauveur, la croix n'est pas seulement une douleur, elle est aussi un instrument de salut. La croix n'est pas seulement une souffrance, mais aussi un bonheur.

B) Mais tout cela n'est-il pas simplement une fleur de rhétorique? N'est-ce pas une fiction poétique? Est-il possible en réalité que la lourde meule de la souffrance ne nous écrase pas dans la tombe, dans le suicide, le désespoir, l'incroyance et qu'au contraire elle *élève, ennoblisse, purifie?*

a) Écoutez en réponse ces lignes tirées *d'une lettre d'une de mes auditrices.*

Cette dame, qui jadis occupait une situation élevée dans la société, s'est enfuie de Transylvanie; je ne l'ai jamais vue, c'est seulement par la radio qu'elle écoute mes sermons.

« Ne vous étonnez pas que la pauvreté soit pour moi si affreuse, mais celui qui a mené comme moi un grand train de vie (j'avais un palais, une auto, une propriété à la campagne, et combien d'admirateurs!...) ressent la pauvreté beaucoup plus péniblement que celui qui a

toujours été pauvre. Et pourtant, je suis heureuse de l'écrire, actuellement mon cœur et mon âme jouissent dans ma pauvre demeure d'une paix plus grande que jadis dans mon palais. En effet ma foi est plus grande... Et quand de ma petite fenêtre je contemple le ciel étoilé, je sens que le ciel est plus près de moi que lorsque je le regardais de mon balcon... Et très certainement maintenant Dieu est aussi plus près de moi ».

Oui, mes frères, quand on voit cette foi vivante que la souffrance fait briller d'un tel éclat, on commence à comprendre le plan de Dieu au sujet de la souffrance. De même que le marin, à l'occasion d'une tempête en mer, découvre fréquemment une île inconnue jusqu'alors sur les cartes, de même dans les tempêtes de l'âme beaucoup d'hommes se découvrent eux-mêmes, découvrent des profondeurs jusqu'alors inconnues dans leur âme (Monseigneur Keppler).

b) Ah! si nous savions *sanctifier ainsi toutes nos souffrances* et gravir ainsi les degrés de granit de la douleur! Si nous savions remplir de l'esprit du Christ tous nos martyres, ceux du corps et ceux de l'âme, les petits et les grands, les extraordinaires et ceux de tous les jours! Il y a dans le monde beaucoup de péchés et beaucoup de souffrances. Mais si nous sanctifiions en ce monde toutes nos souffrances avec la grâce du Christ, nous atteindrions devant Dieu à une telle masse de satisfactions qu'elles pourraient servir d'expiations pour les nombreux péchés des hommes.

Ne nous contentons donc pas de souffrir, c'est ce que nous faisons tous, mais souffrons de façon méritoire, c'est un art que bien peu savent apprendre.

Pourtant la souffrance qui n'est pas sanctifiée par la grâce est un trésor enfoui, un capital improductif.

Apprenons donc le grand art de la sanctification de la souffrance par la croix du Christ. Ces deux poutres grossièrement équarries. Deux poutres, l'une horizontale, l'autre verticale, sont un frappant symbole de la destinée humaine. En effet de quoi se compose la vie? d'une ligne verticale de désirs, de projets et de buts s'élevant audacieusement et ensuite arrive une ligne horizontale qui barre tout. Elle barre tout et ces plans deviennent une croix.

Mais quelle différence entre la croix du Christ et la croix de l'homme irréfléchi! L'homme sans réflexion traîne sa croix, peut-être s'y résigne-t-il aussi, mais le Christ en est vainqueur. L'homme grince des dents et maudit son sort, mais le Christ reconnaît la main du Père dans le trait horizontal qui barre le plan de l'homme et les mauvaises intentions qui prennent leur source dans la méchanceté humaine et Il dompte sous ses pas vainqueurs les puissances des ténèbres.

« Puisqu'il nous faut souffrir, que nous le voulions ou non, il vaut mieux accepter les infortunes que Dieu nous envoie, avec patience et l'espoir de la récompense, que les rendre encore plus pénibles par l'impatience. Plus le gibier pris au piège se débat, plus le lacet se resserre; plus l'oiseau pris à la glu se débat, plus il empoisse ses ailes; il n'y a pas de joug qui ne soit plus aisé à porter dans le calme que dans l'agitation » (Pazmany).

Le Christ sur la croix! Voilà donc la solution définitive du terrible problème de la souffrance. C'est un exemple

béni pour l'homme souffrant de pouvoir, même au milieu des ruines d'une vie brisée, au milieu des abcès rongeurs de l'enfer, au milieu des désillusions et des douleurs les plus amères, s'élever jusqu'aux sommets du monde éternel, de la vie surnaturelle, tout près de Dieu, et de pouvoir dire : Qu'il m'arrive n'importe quoi, déception, malheur, douleur, ou souffrance, je sais que mon Père ne m'abandonnera pas et je supporterai avec calme, sans murmure, la volonté de Dieu.

* * *

Il existe en Pologne une belle et émouvante légende sur la création de l'alouette.

Lorsque Dieu vit que les premiers hommes, chassés du paradis, travaillaient si péniblement, et que pendant le travail ils baissaient tristement la tête vers le sol, Il prit une poignée de terre et la lanca en l'air... et voilà que cette poignée de terre ainsi lancée par Dieu devint un petit oiseau, la première alouette, dont le chant fait redresser vers le ciel la tête de l'homme fatigué et réconforte le cultivateur trempé de sueur.

Mes frères, l'alouette de notre vie terrestre est notre foi inébranlable en Dieu. Lorsque notre tête fatiguée s'incline vers la terre, la foi la redresse. Lorsque les vagues de la souffrance déferlent au-dessus de notre tête, la foi nous encourage. Et lorsque la souffrance de l'existence nous attache à la croix, elle nous redonne de nouveau consolation et soulagement.

Continuons la légende. La petite alouette voulut se montrer reconnaissante envers Dieu et tandis que le

Sauveur parcourait en prêchant la Palestine, chaque jour elle descendait sur la fenêtre de la Bienheureuse Vierge Marie et lui donnait des nouvelles de son divin Fils. Et lorsque Notre Seigneur mourut sur la croix, elle se posa sur une de ses mains ensanglantées et essaya avec son petit bec d'arracher le clou pointu. Elle essaya, mais elle ne le put pas. Elle descendit donc près de la Mère des Douleurs et la consola de son immense chagrin par sa touchante chanson.

Notre foi en Dieu et nos regards tournés vers le Christ souffrant ne peuvent pas arracher les clous de la croix de notre vie, mais ils parlent du moins de façon consolante d'une autre vie, de la vie éternelle dont la souffrance supportée patiemment nous ouvre la porte.

Et alors si la nuit de la souffrance s'abattait sur nous comme les ténèbres d'Egypte, luirait encore sur notre âme la consolante lumière de la vie éternelle.

Ah ! mes frères, nous tous que la souffrance a attachés à la croix, entendons-nous le chant consolateur de l'alouette de notre foi ?

Écoutez-le et répétez souvent après moi ces quelques mots : Ce que Dieu veut, je le veux. Amen.

XVI

LE CHRIST ET LA SOUFFRANCE.

(VI)

MES FRÈRES.

En 1931, est mort, comme un saint, un membre de la haute noblesse hongroise, le prince Ladislas Batthyany-Strattmann, dont la vie familiale profondément religieuse, la grande charité et l'habileté dans les soins des yeux étaient renommées dans tout le pays.

Dieu lui avait donné dix enfants; il conquit le diplôme de docteur et ouvrit une clinique où il rendit la vue à des milliers de malades.

Et cet homme exemplaire souffrit pendant quatorze mois, jusqu'à sa mort, d'une douloureuse maladie dans un sanatorium de Vienne. Combien auraient été brisés spirituellement, combien auraient murmuré contre Dieu : « Ai-je mérité cette situation ? Moi qui, toute ma vie, ai servi Dieu fidèlement. Moi qui ai fait tant de bien aux hommes ! »

Mais ce n'était pas ainsi que pensait le prince.

Non seulement il se soumit entièrement à la volonté divine, mais au milieu de ses cruelles souffrances, il pouvait encore sourire et consolait lui-même sa famille. Comme médecin, il savait bien que sa maladie était incurable; et cependant tous ceux qui s'approchaient de son lit de souffrance en revenaient édifiés et fortifiés spirituellement.

Le jour même de sa mort, il fit encore ses prières habituelles. Pendant la journée, il perdit connaissance, mais dans la soirée il revint à lui. Il regarda l'heure : sept heures un quart. Chaque jour sa famille récitait en commun le rosaire à cette heure-là. Aujourd'hui est installé près de son lit de malade un autel de la Sainte Vierge orné de fleurs, devant sont agenouillés son épouse et ses enfants et le moribond, d'une voix pure et forte, récite avec eux le saint rosaire. C'est ainsi que mourut le prince : le rosaire à la main, les yeux dirigés vers l'image de la Mère de Dieu qui lui souriait entre deux cierges.

Vous pensez bien pourquoi, mes frères, je vous raconte cet épisode au commencement de mon sermon.

C'est que je veux encore une fois vous conduire aujourd'hui près de la source d'où jaillit, même dans la mort, une force victorieuse et surhumaine : près du Christ souffrant. *Les souffrances du Christ et les nôtres*, tel a été l'objet de mes dernières instructions. Aujourd'hui je soulèverai encore une fois cette question et j'aimerais à résumer en deux mots, en deux mots rapides, *ces sources de forces qui jaillissent du Christ portant la croix jusqu'à l'humanité qui saigne sous la croix de la souffrance.*

Voici ces deux mots : « *foi* » et « *vie éternelle* ». Voici la réponse définitive du christianisme au grand problème de la souffrance : I « *Ne craignez pas, mais croyez!* » II « *Croyez en la vie éternelle!* »

I

« Ne craignez pas, mais croyez! »

A) Quel est le rôle joué par la souffrance dans les desseins de la Providence et dans quels sentiments devons-nous regarder la souffrance, telles sont les questions auxquelles j'ai essayé de répondre dans les cinq sermons précédents. Et maintenant apercevons-nous tout? Maintenant tout est-il clair devant nos yeux? Maintenant avons-nous résolu entièrement le problème de la souffrance? Hélas! non. Pour avoir une réponse définitive, dissipant toute obscurité et apaisante, il nous faut encore une fois nous tourner vers Notre Seigneur Jésus-Christ. *La réponse définitive est donnée par les paroles que le Christ a adressées à Jaïre.*

La fille unique de Jaïre, chef de la synagogue, était malade à la mort. Le père supplia le Sauveur de venir chez lui et de guérir sa fille. Tandis que Jésus était en route vers la maison, arriva la nouvelle : Trop tard, la jeune fille est morte.

Et que dit alors Notre Seigneur au père accablé de douleur? Faites bien attention. « *Ne crains pas, crois seulement!* » (S. Luc VIII, 50).

a) Je réfléchis à la misère qui règne parmi nous.

Combien portent la croix, souffrent, sont dans le dénuement, ne trouvent pas de travail! Que d'hommes incompris ou négligés! Que de milliers et de milliers de gens sont en ce moment malades rien qu'à Budapest. Mais ces malheureux font-ils aussi ce que faisait Jaïre si anxieux pour sa fille, « il se jeta aux pieds de Jésus le priant d'entrer dans sa maison » (S. Luc VIII, 41).

Répondons en nous-mêmes à cette question : lorsqu'un malheur nous arrive, *allons-nous trouver réellement Dieu, nous jetons-nous à ses pieds?* Pensons-nous d'abord à Dieu, sans la permission de qui pas un cheveu ne tombe de notre tête?

Mais comment dans le malheur ma première pensée serait-elle pour Dieu? demanderez-vous peut-être. Ne dois-je pas m'efforcer d'adoucir mon sort? Ne dois-je pas chercher du travail? Dois-je simplement attendre que les alouettes tombent toutes rôties et ne faire que prier? Je suis malade. Dois-je ne pas appeler de médecin et me contenter de prier? Pas du tout. Cherchez du travail. Appelez un médecin. Seulement... seulement *croyez aussi en Dieu.* Croyez que votre Père du ciel est avec vous, aussi dans le malheur. Croyez que les efforts de l'homme sont inutiles, si la bénédiction divine ne vient pas s'y ajouter. Croyez que la science du médecin restera sans effet, si Dieu n'apporte pas son aide. Croyez à l'enseignement de Saint Paul : « Tout est à vous... le monde, la vie, la mort, les choses présentes et les choses à venir. Tout est à vous, mais vous, vous êtes au Christ et le Christ est à Dieu » (Iº Corinthiens III, 22-23). Croyez en Dieu avec un aussi total abandon!

b) Deux petits enfants portaient du bois avec leur père. L'un tendait ses faibles bras et le père posait dessus du petit bois pour l'emporter dans la maison. Son frère le regardait et quand il pensa que la charge était bien suffisante, il dit :

C'est assez, Jeannot, tu ne peux pas en porter autant.

Mais Jean répondit en souriant :

Papa sait bien ce que je peux porter et il n'en met pas davantage sur mes bras.

Oui, celui qui croit ainsi en Dieu est aussi visité par la souffrance, il peut être ébranlé, même il peut chanceler, il ne sera pas écrasé. Il ne peut pas être écrasé, parce qu'un tel homme peut toujours redire : « *Mon Père sait ce que je peux supporter* ».

B) Une telle foi rapproche réellement de Dieu même dans la souffrance.

La conception du monde qui ne reconnaît pas le Christ enseigne que l'on doit supporter virilement la souffrance en serrant les dents. Il est facile de donner cette leçon, qu'il faut endurer courageusement la souffrance, mais si je ne sais pas dans quel but je dois souffrir ? Il est facile de recommander ce que dit un proverbe allemand : « Se taire, souffrir et rire sont utiles dans le malheur », mais essayez un peu de rire dans la souffrance, lorsque la roue de la vie grince et vous écrase.

Mais la douleur s'adoucit aussitôt, si je sais m'en tenir aux desseins de Dieu.

En Allemagne, un touriste surpris par un orage écrivit sur le mur d'une cabane forestière quelques strophes irritées contre le mauvais temps. Un peu plus tard un autre voyageur écrivit au-dessous de ces

strophes pleurnicheuses : *C'est la volonté de Dieu, acceptons-la.* Ces quelques mots n'apportent-ils pas de réconfort dans les tempêtes de la vie ? « Que Votre volonté soit faite ! »

Comme la souffrance endurée dans de telles dispositions nous rapproche de la croix du Sauveur, comme elle nous attache au divin Supplicié ! Dans les instants les plus douloureux peuvent s'échapper des lèvres d'un malade ces paroles de Saint Paul : « je suis rempli de consolation, je surabonde de joie au milieu de toutes mes tribulations » (IIº Corinthiens VII, 4).

Le grand écrivain français, *François Coppée*, avait cherché le bonheur en dehors de Dieu. Et lorsqu'il l'eut cherché partout en vain et n'eut trouvé partout que des déceptions, sur son lit de souffrances il revint à la foi de son enfance et par elle au vrai bonheur. Croyons-le, lui qui avait goûté jusqu'au bout toutes les joies trompeuses de l'existence, lorsqu'il déclare : « La vie est semblable à un oignon; quand on la coupe, nous nous mettons à pleurer ».

N'est-ce pas ce que ressentait le grand compositeur, *Chopin*, lorsque, sur son lit de mort, il portait à ses lèvres exsangues le crucifix et disait : « Maintenant je suis à la source du bonheur ».

L'heure de la maladie peut être un temps de lamentations et d'angoisse sans but et le mal n'en est pas pour cela diminué. Elle peut être aussi une heure de réflexion sainte, une visite divine et la compréhension des desseins de Dieu, le coup frappé par Dieu à la porte de notre âme et celui qui regarde ainsi la souffrance supportera aussi bien plus facilement même la douleur

physique, tandis qu'en toutes circonstances son âme sera toujours plus belle, plus précieuse. Dans la solitude de sa chambre de malade, l'homme a enfin du temps à lui. Car l'allure hâtive de la vie moderne laisse juste le temps de gagner son pain, de jouir et de se distraire; sur un lit de malade on trouve enfin du temps pour sa pauvre âme abandonnée. « Humiliez-vous donc sous la puissante main de Dieu, afin qu'Il vous élève au temps de l'épreuve » (Iº S. Pierre V, 6). Ainsi la chambre du malade devient une église, le lit un autel sur lequel nous offrons au Seigneur nos douleurs en sacrifice expiatoire et purificateur.

C) Mais savez-vous, mes frères, *quel est celui qui peut, dans le malheur et la souffrance, s'attacher ainsi à Dieu, croire ainsi en Lui et Le prier ainsi? C'est celui qui aussi aux jours paisibles du bonheur a l'habitude de s'entretenir avec Dieu.*

Je ne connais pas d'instant plus angoissant que celui où un homme qui a oublié Dieu, est ramené à Dieu par les circonstances cruelles de la vie, mais le malheureux ne sait quoi dire à Dieu, parce qu'il n'a jamais eu l'habitude de Lui parler. Lorsque le fils unique d'un homme parvenu à un bien-être insolent et totalement oublieux de son âme, gît gravement malade, que sa respiration devient plus courte et plus faible, ses mains moites et froides, que la sueur coule de son front, que dans l'antichambre on interroge le médecin, et que celui-ci ne fait qu'une réponse évasive... ah! en ces tristes moments d'impuissance combien d'athées orgueilleux se jettent à genoux en se tordant les mains, pour crier dans leur détresse vers le grand Inconnu,

vers l'Etre suprême, mais ils ne savent pas Lui parler, parce qu'ils n'en ont jamais eu l'habitude.

Mes frères, aux jours de paix et de tranquillité, prenons l'habitude de nous entretenir avec Dieu, de Le prier avec une âme fervente, afin qu'au milieu des souffrances qui s'abattront sur nous nous sachions dire quelque chose à notre Père du ciel et que, même au milieu des éclairs de la douleur, nous puissions entendre son encourageante réponse : « Ne crains pas, crois seulement ».

II

Croyez en la vie éternelle!

Je me rends cependant compte que je dois expliquer encore mieux cet encouragement de Notre Seigneur : « Ne crains pas, crois seulement »; il ne veut pas dire que Dieu réalise toutes nos demandes aussitôt et de la manière que nous les avons sollicitées dans nos prières, je n'ai pas de place et j'en trouve une immédiatement, je suis malade et je retrouve la santé, je souffre et ma douleur disparaît; ah! ce n'est pas ce que voulait dire le divin Maître. Il voulait dire qu'Il exauce toutes nos prières, mais comme Il le juge le meilleur, croyons donc en son infinie justice, en ses récompenses infinies, en son royaume éternel.

C'est assurément dans le mystère de la souffrance qu'il faut appliquer à Dieu ces paroles de Saint Paul : « Que Ses jugements sont insondables et Ses voies

incompréhensibles ! » (Romains XI, 33). Car je ne veux pas passer sous silence que, même après toutes les explications et toutes les démonstrations, il reste encore toujours bien des traits indéchiffrables sur le visage de la souffrance, nul ne peut donner de réponse entièrement satisfaisante sinon *la grande, la sainte pensée de l'Au-delà, de l'Éternité.*

A) Un jour que *Dante*, dans les dernières années de son exil à Vérone, se promenait dans la rue, il entendit une conversation intéressante. Deux femmes venaient de passer à côté de lui et l'une dit à l'autre, avec un grand soupir : « Regardez, c'est cet homme qui est allé en enfer et en est revenu ». Sur quoi, l'autre ajouta : « C'est bien vrai. C'est pour cela qu'il a la barbe en broussaille et la figure si noire. C'est le diable et la fumée qui l'ont arrangé ainsi ».

En vérité, dans l'âme de celui qui regarde l'éternité — ah ! ce n'est pas son visage qui devient noir par la fumée — se dégage comme une sorte de force austère dominant le monde, *le souffle de l'éternité.* Des hommes luttent, des veuves pleurent, des jeunes gens s'amusent, des justes souffrent, des coupables se réjouissent... mais son œil a regardé dans l'éternité et a vu que tout se dirige vers la tombe, vers l'au-delà. Et après ? Qu'arrivera-t-il après ?

Dernièrement une jeune fille m'écrivait : « Pendant un certain temps j'ai senti le terrain assuré sous mes pas, mais bientôt arrivèrent les noirs soucis, j'ai perdu ma place et me voilà maintenant de nouveau toute seule. J'aurais pu conserver mon emploi, si j'avais pu mettre le péché à la place de la vertu. Je ne supporterais pas

une vie sans Dieu et je me trouve devant un avenir incertain ».

Lorsqu'on reçoit une telle lettre, est-il étonnant que l'âme frémisse ?

Lorsque de jour en jour on voit de pareilles choses et même de plus grandes injustices, est-il étonnant que l'on s'écrie avec Job : Pourquoi les méchants vivent-ils dans l'orgueil et la richesse ? Comme tout leur réussit ! Leurs troupeaux s'accroissent sans cesse, leurs enfants sont dans la joie et ils nous disent d'un ton provoquant : Quel est-il ce Tout-Puissant, pour que nous le servions ? Et quel avantage en retirerions-nous, si nous le prions ? (cf. Job XXI, 6-15).

Où trouver la réponse définitive à ces questions qui nous intéressent tous ? La réponse nous est donnée par notre foi en l'éternité. Ici-bas nous ne sommes que des voyageurs assis en chemin de fer, l'un est sur les coussins d'un compartiment de 1re classe, l'autre est assis sur un banc de bois en troisième; l'un voyage en Pullman garni de velours et de broderies, l'autre dans un wagon d'omnibus bondé et enfumé; qu'importe ? lorsqu'ils descendent ils sont tous dans la même gare, mais que se passe-t-il alors, que se passe-t-il après ? Qu'arrive-t-il à l'instant où ils descendent à la station terminus ?

A ce moment, le dernier de notre vie, où toute notre existence terrestre passe en un instant sous les yeux de notre âme, nous ne serons pas à notre aise, si notre vie n'a été qu'une suite de bonheurs, de jouissances, de bien-être et de paresse; mais si au contraire nous avons porté la croix de l'existence, les yeux tournés vers le

Christ, alors à ce moment-là jailliront de nos lèvres ces paroles de nos Saints Livres : « Il m'a été bon que Vous m'ayez humilié » (Ps. CXVIII, 71).

Je voudrais redire à cette héroïque jeune fille qui a préféré la vie honnête avec sa pauvreté à la chute morale avec sa richesse, je voudrais lui redire ces paroles de Notre Seigneur : « Large est la porte et spacieuse la voie qui conduisent à la perdition » (S. Matthieu VII, 13), mais « étroite est la porte et ressurrée la voie qui conduisent à la vie » (S. Matthieu VII, 14). Je voudrais lui redire les consolations de notre foi : *Vivre chrétiennement est difficile, mourir chrétiennement est facile, mais il meurt difficilement celui qui a vécu facilement.*

B) Toutefois, pour comprendre cette idée et pour s'approprier de tels sentiments, on a besoin d'avoir des yeux comme les rayons X, *les rayons X de la foi en l'Au-delà*, qui pénètrent toutes les douleurs et toutes les erreurs, toutes les angoisses et toutes les séparations de la vie et jugent tout en fonction de l'éternité. De même que la nuit sombre s'illumine, dès que brillent les lampes à arc, de même toute vie terrestre envahie par le malheur devient supportable, si l'on y allume la lumière de la vie éternelle.

Celui qui vit dans cette croyance trouvera aussi la route de la vie éternelle pavée avec le granit de la souffrance. A celui qui sait que son âme, comme toutes les âmes, a en ce monde, à côté de sa tâche terrestre, une tâche surnaturelle, à laquelle doit être subordonnée celle de cette terre, c'est-à-dire : *façonner en nous-mêmes l'image de Dieu*, la souffrance, les ennuis domestiques, la maladie, la douleur, tout cela servira d'auxiliaire pour atteindre le grand But.

Au milieu de toutes ses souffrances et de tous ses malheurs la vie est supportable, la vie peut acquérir de la valeur, *il n'y en a qu'un qui ne puisse pas la supporter : c'est celui qui n'a pas la foi, celui pour qui il n'y a pas de Dieu.*

Ah! mes frères, écoutez donc, ce que disent les chefs des incroyants, comment ils supportent la vie. Ils ne la supportent pas. Ils s'écroulent dans le plus sombre pessimisme.

« Vivre c'est souffrir, le monde entier n'est qu'un hôpital et son médecin c'est la mort » voilà ce que dit l'un d'eux (Heine). « Je ne sais pas ce qu'est la vie éternelle, mais je sais bien que la vie présente est une mauvaise plaisanterie » a dit un autre (Voltaire). D'après un troisième (Lenau) : « Le plus heureux c'est celui qui a fermé ses yeux dès l'enfance ». Voilà comment tombent la colonne vertébrale, le pilier, le lien de l'existence, si la foi disparaît.

Au contraire celui qui, avec la lumière de la justice divine infinie et de la vie éternelle, éclaire les chemins obscurs de la vie terrestre, reconnaîtra toujours sa route. C'est ainsi que fonctionnent les phares modernes par temps couvert de nuages. Ils n'éclairent pas en avant ni au large, mais projettent leur lumière dans les nuages. Et les nuages, qui autrement obscurciraient l'horizon, reflètent la gerbe lumineuse du phare de 100 à 200 kilomètres de distance. Notre foi elle aussi dirige la lumière de la vie éternelle sur les nuages qui enveloppent nos chemins de cette terre, parce qu'elle

sait qu'autrement la souffrance est intolérable. Elle ne peut pas être endurée sinon par ceux qui possèdent la consolante conviction qu'*elle n'est pas le dernier mot de notre vie.*

Dieu en effet n'a pas créé l'homme pour la douleur, mais pour le bonheur. Toutes les fibres de notre être réclament le bonheur. Elle était grande Marie-Madeleine, lorsqu'elle versait ses larmes de repentir sur les pieds du Sauveur, mais ce ne fut pas là la dernière station de sa route, ce ne fut pas le dernier mot de sa vie, elle n'atteignit le sommet du bonheur que lorsque le Christ ressuscité lui dit ce seul mot : Marie. Elle était grande la Très Sainte Vierge, quand, l'âme transpercée par la douleur, elle était debout au pied de la croix de son divin Fils, mais la dernière station de sa route ne pouvait pas être le « Stabat Mater », ce devait être le « Regina caeli laetare », le « Réjouissez-vous, Reine du ciel ».

Voilà la réponse définitive, la solution complète de notre sainte foi, par elle s'allume, au-dessus des chemins obscurcis par les tempêtes de la vie terrestre, la douce et pacifique lumière de l'étoile de la vie éternelle.

Voilà la solution définitive et apaisante du problème de la souffrance.

* * *

Mes frères, j'ai commencé mon sermon par le récit de la mort d'un prince, je voudrais le terminer par l'exemple d'un comte actuellement en vie.

J'étais assis au chevet d'un comte gravement malade... au chevet d'un monsieur distingué et fort riche qu'une

maladie mystérieuse torturait depuis un an et demi. Les plus grands professeurs s'étaient efforcés de découvrir son mal; il avait été en traitement, on l'avait opéré plusieurs fois, et quand je le visitai, après dix-huit mois de souffrances, il était toujours couché, avec un pied dans le plâtre.

Je fus surpris de trouver une âme si joyeuse dans un corps si malade.

Voyez-vous, Monseigneur, ce crucifix, au mur vis-à-vis de moi, il me montrait la croix qu'il avait fait poser à l'un des murs de la chambre magnifique qu'il occupait à la clinique. Auparavant, quand j'étais en bonne santé, j'avais ce crucifix à la maison, à la tête de mon lit; maintenant je l'ai fait placer là en face de moi. Car il est plus facile de souffrir, quand on a la croix sous les yeux et que l'on peut contempler le Christ souffrant.

Voilà ce que m'a dit ce grand malade alité depuis un an et demi et dans ses paroles il y a toute la force, toute la valeur, toute l'onction que l'homme qui souffre reçoit du Christ souffrant.

Seigneur, quand la souffrance, qui est le sort commun de l'humanité, tombera sur moi, ne me laissez jamais souffrir en murmurant! Ne m'envoyez pas de souffrance plus grande que celle que je puis supporter, en m'attachant à Votre sainte croix! Si vous le jugez bon, adoucissez-la, je vous en prie, abrégez les jours de douleur. Je vous en prie, si c'est possible, que le calice passe loin de moi; mais avant tout, qu'il soit fait selon votre volonté; et non pas la mienne! Que toujours, partout, Seigneur, soit faite Votre sainte volonté! Amen.

XVII

LE FRUIT DES SOUFFRANCES DU CHRIST.

Mes Frères.

Dans les sermons que nous avons jusqu'ici consacrés aux souffrances du Christ, nous avons cherché la réponse à la question *pourquoi Jésus a-t-Il voulu souffrir*. Afin de pouvoir L'accompagner, avec une âme réfléchie, sur le chemin de la croix, il nous faut d'abord voir clairement le but et le résultat de ses souffrances.

Dans mon instruction de dimanche prochain, nous marcherons à côté du Sauveur sur le chemin de la croix, nous dirigerons notre attention sur la seconde question : *quelles ont été les souffrances du Christ?* Mais pour mieux comprendre la grandeur du sacrifice et de l'amour de Notre Seigneur souffrant, je voudrais dans le sermon de ce jour résumer à grands traits les idées que vous avez déjà entendues et vous exposer encore une fois en un tableau d'ensemble pourquoi a souffert Notre-Seigneur Jésus-Christ.

I. *Que nous ont donné les souffrances du Christ?*
II. *Que nous apprennent les souffrances du Christ?* et

III. *A quoi nous obligent les souffrances du Christ?*
Si nous répondons à ces trois questions, alors nous donnons également une claire réponse à la question : pourquoi le Christ a-t-il souffert?

Notre première question est donc celle-ci :

I

Que nous ont donné les souffrances du Christ?

Lorsque nous pensons au résultat des souffrances du Christ, deux grandes vérités nous viennent particulièrement à l'esprit. Par ses souffrances et par sa mort, Notre Seigneur Jésus-Christ est devenu : *A) notre Grand-Prêtre éternel*, comme Le nomme l'apôtre Saint Paul (Hébreux VI, 20) et *B) notre Rédempteur*.

A) Le Christ est notre Grand-Prêtre éternel.

a) Si loin que l'histoire des civilisations étende ses recherches dans la vie des peuples anciens, *chez tous et à toutes les époques, elle trouve une sorte de sacerdoce*. C'est-à-dire qu'elle découvre dans tous ces peuples une sorte d'instinct qui les pousse à choisir entre Dieu et eux, comme lien et comme intermédiaire, les hommes les meilleurs auxquels ils donnent le nom de « prêtres ». Mais à ceux qui étaient les plus éminents parmi ces prêtres ils donnèrent le nom de « pontifex » « constructeur de pont », car ils vénéraient en eux comme une sorte de pont vivant reliant le ciel et la terre.

La fonction la plus importante du prêtre a toujours

été d'offrir à Dieu des sacrifices sur les autels et par là de demander pardon pour les péchés des hommes, de demander du secours pour les hommes impuissants ou de remercier pour les bienfaits reçus.

Cette série de prêtres et de grands prêtres est terminée et couronnée par la dignité sacerdotale de Notre Seigneur Jésus-Christ. C'est de Lui que saint Paul écrit ces lignes dans son Épître aux Hébreux : « Il est grand prêtre selon l'ordre de Melchisédec » (Hébreux VI, 20).

Du reste, toute l'Épitre de saint Paul aux Hébreux est un hymne magnifique au sacerdoce du Christ. « Puisque nous avons en Jésus, le Fils de Dieu, un grand prêtre excellent qui a pénétré les cieux, demeurons fermes dans la profession de notre foi » (Hébreux IV,14). « Tel est en effet le grand prêtre qu'il nous fallait, saint, innocent, sans tache, séparé des péchés et élevé au-dessus des cieux » (Hébreux VII, 26).

b) Comment le Christ est-Il devenu notre grand prêtre éternel ? Parce qu'*Il réunit en sa personne le prêtre et la victime.* De la crèche de Bethléhem à la croix du Golgotha, toute sa vie n'a été qu'un sacrifice offert pour nous. Durant toute son existence terrestre, Il est allé de sacrifice en sacrifice, jusqu'à ce que finalement Il soit arrivé à l'autel le plus élevé de tous : au Golgotha. C'était le but final de sa venue sur la terre, qui avait flotté sans cesse devant ses yeux.

Que de fois Il a exprimé cette pensée ! « Le Fils de l'homme est venu, non pour être servi, mais pour servir et donner sa vie pour la rédemption d'un grand nombre » (S. Matthieu XX, 28). « Ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, répandu pour un grand nombre en rémission des péchés » (S. Matthieu XXVI, 28).

« Pourquoi vos disciples ne jeûnent-il pas ? demanda-t-on un jour à Notre Seigneur. Écoutons ce qu'Il répondit : « Les compagnons de l'époux peuvent-ils jeûner, pendant que l'époux est avec eux ? Aussi longtemps qu'ils ont avec eux l'époux, ils ne peuvent pas jeûner. Mais les jours viendront où l'époux leur sera enlevé et alors ils jeûneront en ces jours-là » (S. Marc II, 19-20).

Ses disciples se querellent au sujet de la première place, mais Il voit devant Lui le calice de souffrance (S. Mathieu X, 38). Sur le Thabor, Il en parle avec Moïse et Élie (S. Luc IX, 31). « Je dois encore être baptisé d'un baptême (c'est-à-dire être plongé dans la souffrance), dit-Il ailleurs, et quelle angoisse en moi, jusqu'à ce qu'il soit accompli ! » (S. Luc XII, 50). Le but de sa vie a donc été de se livrer en rançon pour nous. « Ceci est mon Corps qui est livré pour vous » (S. Luc XXII, 19), déclare-t-Il à la dernière Cène.

Voilà quel a été le premier résultat des souffrances du Christ : Il est devenu notre Grand Prêtre.

B) Mais par ses souffrances le Christ est également devenu notre Rédempteur.

Pourquoi a-t-Il tant souffert ? Il ne peut y avoir de doute, la Sainte Écriture le proclame à chaque page. C'est à cause de nous. A cause de nous. Ecoutons le prophète Isaïe : « Il a été transpercé à cause de nos péchés, brisé à cause de nos iniquités » (Isaïe LIII, 5). Écoutons Saint Paul : « Le Christ est mort à cause de nos péchés » (I° Corinthiens XV, 3).

Par ses souffrances, le Christ est devenu l'Agneau de Dieu qui enlève les péchés du monde (S. Jean I, 29). Alors que nous étions ennemis de Dieu, Il nous a réconciliés avec Lui par sa mort (Romains V, 10), « car notre Pâque, le Christ, a été immolé » (Iº Corinthiens V, 7). Dieu « nous a rendus agréables à ses yeux en son Fils bien-aimé, en qui nous avons la Rédemption acquise par son sang, la rémission des péchés selon la richesse de sa grâce » (Ephésiens I, 6-7). Le Christ est « une victime de propitiation pour nos péchés » (Iº S. Jean II, 2). « Vous avez été rachetés à grand prix » (Iº Corinthiens VI, 20). « Sachez que vous n'avez pas été affranchis de la vaine manière de vivre que vous teniez de vos pères par des choses périssables, de l'argent ou de l'or, mais par un sang précieux, celui de l'agneau sans défaut et sans tache, le sang du Christ » (Iº S. Pierre I, 18-19). « Le Christ nous a rachetés de la malédiction de la Loi, en se faisant malédiction pour nous » (Galates III, 13), c'est-à-dire qu'Il a pris sur Lui nos péchés, sources de toutes malédictions.

Voilà comment le Christ nous a rachetés. En obéissant à son Père du ciel, tandis que nous étions désobéissants. En aimant son Père tandis que nous ne L'aimions pas. En étant complètement pur, tandis que notre âme était plongée dans la boue. En disant : « Mon Père, que Votre volonté soit faite et non pas la mienne », tandis que nous agissions selon notre volonté et non selon celle de Dieu.

II

Que nous apprennent les souffrances du Christ?

Le Christ souffrant n'a pas été seulement notre Grand Prêtre et notre Rédempteur, mais aussi notre Maître; la croix n'est pas seulement un autel, mais aussi une chaire. Que nous enseignent donc les souffrances du Christ? Que nous apprend le Christ souffrant? Les souffrances du Christ sont pour nous : *A*) *une grande révélation* et *B*) *une grande consolation.*

A) *Les souffrances du Christ sont pour nous une grandiose révélation.*

a) Les souffrances du Christ ont révélé *combien Dieu est juste.* Car c'est le Christ « que Dieu a donné comme victime propitiatoire par son sang, afin de manifester sa justice, pour la rémission des péchés » (Romains III, 25). « Celui qui n'a point connu le péché, Il l'a fait péché pour nous, afin que nous devenions en Lui justice de Dieu » (IIº Corinthiens V, 21).

b) Mais les souffrances du Christ nous ont encore révélé *combien Dieu est miséricordieux.*

« Dieu a tellement aimé le monde qu'Il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en Lui ne périsse point, mais ait la vie éternelle » (S. Jean III, 16). « Dieu a manifesté son amour pour nous, en envoyant son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par Lui » (Iº S. Jean IV, 9). « Dieu montre son amour envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore des pécheurs,

au temps marqué, Jésus-Christ est mort pour nous » (Romains V, 8-9). « Cet amour consiste en ce que ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, mais Lui qui nous a aimés et qui a envoyé son Fils comme victime de propitiation pour nos péchés » (Iº S. Jean IV, 10).

c) Les souffrances du Christ ont encore révélé *combien le Christ a aimé son Père.* Notre Seigneur Lui-même explique ainsi ses souffrances : « c'est pour que le monde sache que j'aime mon Père et que j'agis selon le commandement que mon Père m'a donné » (S. Jean XIV, 31). « Il s'est abaissé Lui-même, se faisant obéissant jusqu'à la mort et la mort de la croix » (Philippiens II, 8). « Tout Fils de Dieu qu'Il était, Il a appris, par ses propres souffrances, ce que c'est qu'obéir » (Hébreux V, 8).

d) Enfin les souffrances du Christ ont révélé *combien le Christ a aimé les hommes.* « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis » (S. Jean XV, 13). « Le Christ est mort... pour des impies. C'est à peine si l'on meurt pour un juste... Mais Dieu montre son amour envers nous en ce que, lorsque nous étions encore des pécheurs, au temps marqué, Jésus-Christ est mort pour nous » (Romains V, 6-9). « Il m'a aimé et s'est livré Lui-même pour moi » (Galates II, 20). « Nous avons reconnu son amour, parce qu'Il a donné sa vie pour nous » (Iº S. Jean III, 16).

B) Les souffrances du Christ ne sont pas seulement une révélation pour nous, *mais aussi une grande consolation.* Une consolante leçon pour l'homme qui souffre.

Le Christ a voulu aller jusqu'au bout dans les profondeurs des souffrances les plus atroces, afin qu'il

n'y eût personne sur terre, quelles que soient les souffrances qu'il ait endurées, qui ne pût réclamer consolation auprès du Sauveur souffrant. En réalité, dans toutes nos souffrances, nous nous tournons avec confiance, vers le Christ, sur les lèvres duquel ont retenti deux exclamations, si émouvantes, si humaines, qui Le rapprochent de tous ceux qui souffrent en ce monde. L'une au Mont des Oliviers : « Mon Père, s'il est possible, que ce calice passe loin de moi ! » (S. Mathieu XXVI, 39). L'autre au Golgotha : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-Vous abandonné ? » (S. Mathieu XXVII, 46).

Mais en est-il ainsi ? demandons-nous, l'âme émue. Est-il vrai que le Père céleste ait délaissé, abandonné à Lui-même le Christ expirant ? J'ose à peine le dire : le Christ s'est-Il vraiment abandonné au désespoir sur la croix, comme ces paroles le signifient peut-être au premier abord ?

Certainement non. Il n'a pas désespéré, mais Il a prié. Celui qui commence par ces paroles : « Mon Dieu, mon Dieu » ne désespère pas, mais prie.

Alors que voulait donc dire le Sauveur, quand ce cri de douleur sortait de sa poitrine ?

Il voulait nous apprendre qu'il n'y a pas de péché, si nous ne versons des larmes de douleur, qu'il n'y a pas de péché, si notre âme gémit au-dedans de nous sous le poids de terribles malheurs, pourvu que nous commencions toujours notre prière par ces paroles : « Mon Dieu, mon Dieu ».

Votre époux est mort ? Votre grande fille est morte ? Vous avez tout perdu ? Vous souffrez d'une maladie

incurable depuis des années? Ah! je comprends que vous gémissiez, que vous pleuriez, mais avec vos lèvres tordues par la douleur baisez la croix du Christ et dites-Lui, au milieu de vos larmes : « Mon Dieu, mon Dieu ».

Y a-t-il donc vraiment une force consolante dans les souffrances du Sauveur? Ecoutez ce que m'écrit une malade clouée sur son lit depuis onze ans :

« De terribles malheurs arrivèrent. J'ai tout perdu successivement. Mes parents, mon fiancé que j'aimais et qui m'aimait, tous mes biens, j'entends par là mes biens matériels, je suis tombée dans une extrême pauvreté et quand je croyais avoir déjà perdu tout ce que j'avais à perdre, survint une grave maladie accompagnée de terribles souffrances physiques. Je suis alitée depuis onze ans. Pendant toute cette période, je n'ai pu quitter le lit qu'une paire de fois. J'ai subi de graves opérations dont chacune m'a retirée des portes de la mort, après d'indicibles tortures. Depuis des années, je suis à l'hôpital, toujours au milieu d'étrangers, sans foyer, sans ressources matérielles et pourtant, mon Père, je suis riche, car j'ai trouvé la paix de l'âme et une satisfaction qui me faisaient défaut dans mes années de prospérité. J'ai trouvé le Christ. Le Christ qui est mort sur la croix pour nous, pour ceux qui souffrent, non pas pour ceux qui jouissent, pour ceux qui font bonne chère, dansent ou flirtent, mais pour nous qui souffrons patiemment avec soumission à la volonté de Dieu et avec confiance en Lui. Nous ne demandons pas : pourquoi moi? pourquoi faut-il que ce soit moi? Mais nous faisons le signe de la croix et nous disons : « Que Votre volonté soit faite! »

Mes frères, maintenant, n'est-ce pas, vous savez pourquoi le Christ a souffert.

Voilà ce que nous ont donné et enseigné les souffrances du Christ.

III

A QUOI NOUS OBLIGENT LES SOUFFRANCES DU CHRIST?

Mais voici une nouvelle question : A quoi nous obligent les souffrances du Christ? Car ceux-là seulement puisent consolation dans les souffrances du Christ qui observent fidèlement les saintes obligations qui résultent pour nous du sacrifice du Sauveur.

Quelles sont donc ces obligations? A quoi nous obligent les souffrances du Christ?

A) Il y a des miroirs qui ne reflètent pas le visage, tel qu'il est, mais l'agrandissent, le diminuent, le déforment.

Celui qui se place devant un miroir concave ou convexe se met à rire de lui-même, parce que dans le premier son visage, sa bouche, ses mains et ses pieds sont démesurément allongés et dans l'autre extraordinairement élargis.

Dans le miroir de nos passions nous voyons toute notre vie ainsi déformée, faussement agrandie ou élargie; ce qui, du point de vue de la vie éternelle, n'a réellement aucune valeur : l'argent, la puissance, la gloire, le plaisir, tout cela nous paraît extrêmement important; mais ce qui serait seul important: la moralité,

l'honnêteté, la pureté d'âme et la vertu, apparaît affreusement déformé dans le miroir faussé du monde. Mais dans le miroir des souffrances du Christ tout apparaît dans sa vraie lumière, les souffrances du Christ montrent tout dans son exacte mesure.

A quoi donc obligent les souffrances du Christ? Les apôtres répondent clairement : *De même que le Christ est mort pour nous, de même devons-nous mourir au péché.*

« Maintenant nous sommes dégagés de la Loi, sous l'autorité de laquelle nous étions tenus, de sorte que nous servons Dieu dans un esprit nouveau » (Romains VII, 6).

« Si, après avoir fait le bien, vous avez à souffrir et que vous le supportiez avec patience, voilà ce qui est agréable à Dieu. C'est à quoi, en effet, vous avez été appelés, puisque le Christ aussi a souffert pour vous, vous laissant un modèle, afin que vous suiviez ses traces » (Iº S. Pierre II, 20-21).

Jésus-Christ « est mort pour nous, afin que, soit que nous veillions soit que nous dormions, nous vivions avec Lui » (Iº Thessaloniciens V, 10).

« Ceux qui sont à Jésus-Christ ont crucifié la chair avec ses passions et ses convoitises » (Galates V, 24). Le corps et l'âme sont en lutte; tout chrétien doit participer à ce grand combat et les souffrances du Christ obligent à juger cette lutte et tout événement de notre vie terrestre d'un coup d'œil exact.

« Rejetons tout ce qui nous appesantit et le péché qui nous enveloppe et courons avec persévérance dans la carrière qui nous est ouverte, les yeux fixés sur Jésus, l'auteur et le consommateur de la foi, Lui qui, au lieu

de la joie qu'Il avait devant Lui, méprisant l'ignominie, a souffert la croix et s'est assis à la droite du trône de Dieu » (Hébreux XII, 1-2).

Les coureurs s'efforcent de se débarrasser de tout fardeau et de tout obstacle; notre vie est une course dont le but est la vie éternelle et dont le plus grand obstacle est le péché, dégageons-nous-en.

B) Mais des souffrances du Christ découle encore une nouvelle obligation : *Aimons le Christ qui souffre à cause de nous.*

Quand aimons-nous le Christ souffrant? Lorsque nous en avons pitié? Lorsque nous pleurons? Lorsque nous versons des larmes sur Lui? Non.

a) Mais nous aimons le Christ, *lorsque dans nos souffrances nous souffrons avec Lui.*

« Puisque le Christ a souffert dans la chair, armez-vous, vous aussi, de la même pensée, car celui qui a souffert dans sa chair a rompu avec le péché » (Iº S. Pierre IV, 1).

« Ne soyez point surpris de l'incendie qui s'est allumé au milieu de vous pour vous éprouver... Mais dans la mesure où vous avez part aux souffrances du Christ, réjouissez-vous, afin que, lorsque sa gloire sera manifestée, vous soyez aussi dans la joie et l'allégresse » (Iº S. Pierre IV, 12-13).

« Car c'est une chose agréable à Dieu que l'on endure pour Lui des peines infligées injustement... puisque le Christ aussi a souffert pour nous et vous a laissé un modèle, afin que vous suiviez ses traces » (Iº S. Pierre II, 19, 21).

Nous aimons donc le Christ souffrant, *quand dans nos*

souffrances nous cherchons consolation auprès de Lui.

L'eau potable était épuisée à bord d'un navire. L'équipage altéré demanda désespérément un peu d'eau à un autre vaisseau. Celui-ci répondit : « Mais puisez donc! » Le navire en effet approchait de la côte, il se trouvait déjà dans le courant d'un grand fleuve où l'eau était douce et buvable, mais l'équipage n'en savait rien. Il implorait une gorgée d'eau, alors qu'il pouvait en puiser à volonté.

Comme elle souffre l'humanité actuelle? Comme elle se lamente! Elle demande désespérément adoucissement et consolation. Mais comme il y en a peu pour chercher consolation dans la croix du Christ!

Toutefois celui qui voyage sans trêve sur l'océan de la vie comprend combien a eu raison l'écrivain italien passé de l'incrédulité au christianisme, *Papini*, de mettre dans ses armes au-dessus de la croix ces paroles : « Inveni portum », « j'ai trouvé le port ».

b) Mais nous aimons encore le Christ souffrant, *quand nous comprenons ses souffrances*. Comment? Par des paroles? Par des discours? Non. Mais comment? Par notre vie. Par l'offrande de notre âme.

Jésus suspendu à la croix, épuisé par les supplices endurés toute la nuit et par la perte de sang, s'écrie : « J'ai soif » (S. Jean XIX, 28). Alors un soldat lui tend une éponge trempée dans du vinaigre.

Depuis lors retentissent sans cesse, comme un soupir mystérieux, comme un appel émouvant, ces paroles du Sauveur : J'ai soif. J'ai soif des âmes pour lesquelles je suis venu. Des âmes pour lesquelles j'ai souffert et je suis mort. Ah! si à chaque tentation, au milieu des

combats contre le péché, retentissaient à mes oreilles les paroles du Christ : « J'ai soif »! C'est de moi et de mon âme qu'a soif le Sauveur. Et Il a soif aujourd'hui encore. Car le sacerdoce du Christ n'a pas pris fin et ne finira pas : Il est notre grand prêtre pour l'éternité. Le Christ ne peut plus souffrir ni mourir, mais Il renouvelle chaque jour son sacrifice sacerdotal. Ses mains percées ne Lui font plus mal, mais perpétuellement Il joint ses mains en intercédant pour nous. Comme notre grand prêtre éternel, Il intervient continuellement entre son Père et nous. Le Christ « parce qu'Il demeure éternellement, possède un sacerdoce perpétuel » (Hébreux VII, 24).

Pour celui qui considère le Calvaire comme un lieu saint, l'autel de nos églises est tout aussi saint et celui qui peut regarder, d'une âme émue, le Christ attaché à la croix doit pareillement regarder le Christ eucharistique, au moment de l'élévation à la messe. Je comprends maintenant pourquoi l'Église ordonne d'entendre la Sainte Messe les dimanches et les fêtes. Elle ne nous prescrit pas de prendre part à une récitation de litanies, à une procession ou à quelqu'autre office, mais elle oblige à assister à la Messe. Pourquoi? Parce qu'elle est le mystérieux renouvellement du sacrifice du Christ sur la croix.

* * *

Et tandis que défilent devant notre âme toutes ces bénédictions, ces leçons et ces obligations qui découlent des souffrances de Notre Seigneur, nous avons une claire réponse à la question posée au début de notre

sermon : Pourquoi le Christ a-t-Il voulu tant souffrir pour nous ?

Mais à quoi bon seulement savoir tout cela ? A quoi bon l'admettre froidement ? Il ne faut pas seulement le savoir, mais aussi le sentir. Éprouver à l'égard du Christ souffrant des sentiments sortis d'un cœur chaud, compatissant, sympathique. « Alles voor Vlanderen, Vlanderen voor Christ », telle est la magnifique devise des Flamands. « Tout pour la Flandre et la Flandre pour le Christ ».

Pour pouvoir conserver le fruit spirituel du sermon de ce jour, je voudrais recommander à votre attention un petit détail. Nous avons tous, n'est-ce pas, un livre de prières et chacun de nous y garde une ou deux images saintes. Plaçons dans notre livre une petite image représentant le Christ souffrant et habituons-nous, dans les instants tranquilles de la journée, après notre prière du soir, à contempler Jésus souffrant. Ne disons rien, ne prions pas, regardons seulement longuement, silencieusement le visage douloureux et triste du Sauveur.

Et savez-vous quelle sera la fin de cette contemplation ?

C'est qu'il ne sera pas possible de la supporter longtemps. Quels que soient les péchés non réparés, non confessés, non expiés qui écrasent notre âme, il n'est pas possible de supporter le regard infiniment lourd de reproches du visage ensanglanté du Christ.

Et alors s'échappera de notre âme cette prière :

« Seigneur, qui avez tant souffert pour nous, voyez comme par amour pour Vous je serai dorénavant plus patient dans mes propres peines et pour les faiblesses des autres.

Seigneur, qui avez été couronné d'épines à cause de moi, voyez, c'est par amour pour Vous que je supporterai sans me plaindre et avec courage les épines de la vie.

Seigneur, jusqu'à présent je Vous ai flagellé et outragé par mes péchés, voyez c'est d'un cœur repentant que je m'agenouille au confessionnal, afin que Votre sang, comme une rosée bénie, descende sur mon âme pécheresse.

Seigneur, qui à cause de moi Vous êtes constitué sacrifice éternel, voyez comme pour l'amour de Vous, ma vie d'ici-bas toute entière sera désormais un sacrifice enduré pour Vous. Amen.

XVIII

LE CHRIST AU MONT DES OLIVIERS.

Mes Frères.

Le 12 août 1239, une foule immense se pressait dans les rues de Paris. Le roi Saint Louis avait reçu de l'empereur Baudoin un présent précieux : la couronne d'épines du Christ, et ce jour-là rentrait à Paris l'ambassade que le roi avait envoyée à Constantinople. Partout où elle avait passé, la relique avait été escortée si triomphalement par le peuple que certaines villes (par ex. Verceil et Sens) commémorent aujourd'hui encore solennellement le jour où ce souvenir de la Passion de Jésus passa chez elles.

C'est vrai, la caractéristique d'une âme chrétienne a toujours été une tendre piété et un amour compatissant avec lesquels elle suit chaque pas du Christ souffrant pour nous, accepte chacune de ses paroles et ressent chacune de ses douleurs. Actuellement il n'y a pas de sujet que les fidèles aiment davantage à entendre traiter en chaire que celui de la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Dans le cycle de prédications que j'ai commencé, il y a trois ans, pour expliquer le « Je crois en Dieu », nous voici arrivés aujourd'hui au Christ couronné d'épines qui « a souffert sous Ponce-Pilate, a été crucifié, est mort, a été enseveli ». Tout naturellement il nous fallait arriver jusqu'ici, car pour comprendre la vie et la mission du Sauveur, il faut comprendre ses souffrances. Le Christ a été grand dans son enseignement, grand dans ses miracles, mais Il fut le plus grand dans sa Passion. La meilleure explication de sa vie, Il l'a donnée Lui-même, quand, après sa résurrection, Il dit aux disciples d'Emmaüs découragés : « Ne fallait-il pas que le Christ souffrit toutes ces choses pour entrer dans sa gloire ? » (S. Luc XXIX, 26).

Je pourrais mettre en tête des sermons qui vont suivre, comme titre général, ces paroles si simples et si émouvantes : « Passio Domini nostri Jesu Christi »... « Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ ».

Le peuple chrétien a toujours aimé entendre ses prêtres prêcher sur les souffrances de Notre Seigneur, mais je crois qu'il n'y a pas encore eu d'auditoire aussi capable de comprendre des prédications sur les souffrances du Christ que de nos jours. Parler du chemin de la croix a toujours été d'actualité, mais l'est encore plus aujourd'hui où l'humanité entière gravit un chemin de la croix et verse du sang sur un Golgotha.

Suivons donc dans les sermons prochains le Christ sur le chemin de la croix, afin de comprendre combien demeurent vraies maintenant encore ces paroles de Saint Paul : « Nous prêchons un Christ crucifié, scandale pour les Juifs et folie pour les Gentils, mais

pour ceux qui sont appelés, soit Juifs, soit Grecs, puissance de Dieu et sagesse de Dieu » (Iº Corinthiens I, 23-24).

Oui, nous voulons considérer les souffrances du Sauveur, afin que sur ses traces nos âmes reçoivent le flot de la puissance, de la sagesse et de la consolation divines.

I

Petite histoire de la Passion du Christ.

L'histoire des dernières heures de Notre Seigneur est tellement connue de tout chrétien qu'il est superflu d'en parler en détails. Je n'entreprendrai donc pas de traiter à fond toute l'histoire de la Passion, mais seulement de mettre en relief quelques scènes et quelques personnages dont l'étude semble, précisément de nos jours, extrêmement instructive. Cependant, pour que soit suffisamment complet le tableau dans lequel doivent prendre place ces épisodes, j'estime bon de résumer, en quelques phrases rapides, les dernières heures de la vie de Notre Seigneur.

Après la Cène, Jésus se rendit avec ses apôtres au mont des Oliviers, pour prier dans le jardin de Gethsémani. Là, à l'approche des souffrances qui L'attendaient, Il fut saisi d'une telle angoisse qu'Il fut baigné d'une sueur de sang. A minuit, ses ennemis, guidés par le traître Judas, Le firent prisonnier et L'amenèrent, pour un premier interrogatoire, chez Anne le grand

prêtre. Entre temps, le Grand Conseil des Juifs se réunit sous la présidence de Caïphe et le Christ fut conduit d'Anne chez Caïphe. L'interrogatoire resta cependant sans résultat, car les témoins à gages se contredisaient.

Alors le grand prêtre adressa à Jésus la question solennelle : « Je t'adjure, par le Dieu vivant, de nous dire si tu es le Christ, le Fils de Dieu ? Jésus lui répondit : Tu l'as dit » (S. Mathieu XXVI, 63-64). Aussitôt le grand prêtre déchira ses vêtements, en disant : « Il a blasphémé, qu'avons-nous encore besoin de témoins ? Vous venez d'entendre son blasphème » (S. Mathieu XXVI, 65).

Le sanhédrin condamna Jésus à mort. Mais comme la Judée était alors occupée par les Romains et que les Romains avaient ôté aux Juifs le droit de faire exécuter une condamnation capitale, Jésus, qui toute la nuit avait été cruellement maltraité, fut amené de bon matin, chargé de chaînes, auprès du gouverneur romain, Ponce-Pilate, pour faire confirmer sur le champ la sentence de mort.

Vers 7 ou 8 heures du matin commença l'interrogatoire devant Pilate. Jésus fut d'abord accusé de se faire roi. Mais comme cette accusation n'avait aucun succès, on en sortit une autre : le Christ soulève le peuple. Pilate voulut à tout prix remettre Jésus en liberté : il offrit une amnistie, mais le peuple choisit l'assassin Barabbas. Il fit flageller le Sauveur, dans le but d'apaiser ainsi ses ennemis, mais ceux-ci n'en devinrent que plus hardis et lorsqu'ils virent qu'avec leurs accusations politiques ils n'obtenaient pas de

résultat, ils en présentèrent une autre d'ordre religieux : « Nous avons une Loi et d'après notre Loi, il doit mourir, parce qu'il s'est fait Fils de Dieu » (S. Jean XIX, 7). Elle aussi fut sans effet.

Mais la menace faite à Pilate de le dénoncer à César fut efficace. Le gouverneur prit peur et livra le Christ aux Juifs. Ceux-ci exécutèrent aussitôt la sentence : la crucifixion. Ce genre de supplice n'était employé par les Romains que pour les pires scélérats et ils le regardaient comme la plus terrible des peines, d'après Cicéron « crudelissimum teterrimumque supplicium » (Cicéron in Verr. V, 641).

Au moment de la crucifixion, on présenta au Christ une boisson stupéfiante, un narcotique, pour apaiser ses douleurs, mais Il la refusa : Il voulait souffrir en pleine connaissance. A sept reprises Il parla sur la croix, en sept courtes phrases, et puis mourut vers 3 heures de l'après-midi.

Telles sont, résumées brièvement, les dernières heures de Notre Seigneur. Mais pour découvrir dans ces paroles incolores l'abîme de souffrances physiques et morales, de douleurs, d'humiliations et de méchanceté humaine qui s'y trouve caché, il nous faut examiner de plus près telle et telle scènes de l'histoire de la Passion.

Approchons-nous donc d'un cœur compatissant et d'une âme émue du Christ qui souffre pour nous. Mettons-nous aux côtés du Sauveur, à l'heure où commence sa Passion : aux côtés du Christ, au mont des Oliviers.

II

Le Christ au mont des Oliviers.

A) Nous sommes au jeudi soir. Les ténèbres descendent sur Jérusalem, les gens se disposent déjà à prendre leur repos. Jésus quitte le cénacle, avec ses apôtres il traverse la vallée du Cédron pour gagner le mont des Oliviers. Il se rend au jardin des souffrances, pour réparer le péché commis par le premier homme, dans le jardin des délices, dans le Paradis terrestre. Déjà les gens dorment tranquillement dans leurs maisons et ne se doutent aucunement du grand événement de l'histoire du monde qui commence en ce moment, dans l'obscurité du jardin, au mont des Oliviers : *Le début de la Passion de Notre Seigneur.*

Là, le Christ se met à genoux, tout seul dans la nuit sombre. Ce ne sont pas seulement les pécheurs qui L'abandonnent, mais aussi ses disciples préférés, les trois qu'Il a emmenés avec Lui dans le jardin et qui se sont endormis. Et tandis qu'Il est là à genoux par terre et qu'Il prie, une douleur immense, une angoisse indescriptible s'emparent de Lui. Lui dont il est écrit qu' « Il est le rayonnement de la gloire du Père » (Hébreux I, 3), maintenant Il combat avec la crainte de la mort. Lui dont il est écrit qu' « Il est la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde » (S. Jean I, 9), maintenant Il lutte d'une âme assombrie et sans consolation. Lui qui, sur le Thabor, avait brillé comme

le soleil et resplendi comme la neige, Il livre maintenant un rude combat dans son âme meurtrie.

A travers les branches, la lune répand sur Lui une lueur blafarde, tout comme au paradis terrestre sur les premiers hommes qui par leur péché sont cause des souffrances du Christ. C'était la nuit du 14 Nisan, la première pleine lune après l'équinoxe du printemps. Sa lueur blème et mystérieuse tombe sur le visage douloureux de Jésus agenouillé. Quel spectacle émouvant que cette agonie anticipée du Sauveur! Le monde n'a encore jamais rien vu de pareil. L'Homme-Dieu qui tremble, gémit et lutte avec les affres de la mort!

B) Moment solennel où *le Christ regarda la mort dans les yeux!*

a) Tel n'est pas le sort des autres condamnés à mort. Ils attendent la mort dans leur cachot, mais on ne leur fait pas fabriquer la potence, on ne la leur montre pas d'avance. Jusqu'au dernier jour, ils espèrent leur grâce. Si toutefois le chef de l'État l'a refusée et que l'exécution doive avoir lieu le lendemain, alors on rend plus supportables leurs dernières heures : quel que soit leur dernier désir, on le leur accorde. Et quand ils sont amenés au lieu du supplice, ils ne voient que quelques instants le gibet...

Notre Seigneur n'a pas voulu mourir ainsi. C'est en pleine connaissance qu'Il a voulu regarder la mort en face. Où étaient les valets du bourreau, où était encore la sentence de condamnation? et déjà au mont des Oliviers Il vivait jusqu'au bout toutes les circonstances de son supplice.

Il endura la souffrance physique qui L'attendait et

qu'Il voyait d'avance, en vertu de son omniscience divine. Lorsqu'on est sur le point de subir une opération, on est déjà, n'est-ce pas, fort inquiet plusieurs jours auparavant, on ne dort plus et l'on endure déjà par avance les douleurs à venir. Le Christ n'était pas seulement Dieu, mais également homme. Comme Dieu, Il savait d'avance les souffrances qui L'attendaient; comme Homme, son cœur était déchiré par les douleurs horribles qui s'approchaient. D'avance, Il passa par toutes les hontes des heures qui allaient suivre. Il se sentait frapper au visage par les soldats barbares, Il les voyait Lui cracher à la figure, Le flageller, Le couronner d'épines. Il sentait les coups de fouet, les clous pointus, les liens, le poids horrible de la croix. Il voyait le Golgotha et Lui-même cloué sur la croix entre deux brigands, Il entendait les blasphèmes de la foule en fureur, Il voyait la douleur de la Très Sainte Vierge au pied de la croix... Est-il étonnant qu'en Lui la nature humaine frémisse à la pensée de ces souffrances et que tout son corps tremble, et lorsqu'Il voit ainsi d'avance que tous L'abandonnent, de son âme sort ce cri de douleur : « Mon Père, s'il est possible, que ce calice passe loin de moi! » (S. Mathieu XXVI, 39). Pour trouver de la consolation, Il se tourne vers les trois apôtres, mais ces derniers sont plongés dans le sommeil. Pauvre Sauveur, Vous êtes bien abandonné en cette nuit douloureuse! Il retourne à la place où Il se trouvait et là Il est envahi par une angoisse encore plus terrible.

b) Car le Christ, le Christ qui n'avait jamais connu le péché, endura, chose plus pénible même que la

souffrance physique, *le fardeau immense des péchés* qu'Il prit sur Lui, afin de satisfaire pour nous, et dont l'horreur, l'ignominie et la honte s'abattent maintenant sur ses deux épaules qui frissonnent.

Depuis Adam jusqu'à l'époque de Notre Seigneur, que de péchés dans le monde! Et le Christ, juste à ce moment, prit sur Lui tous les péchés des hommes. De ceux qui avaient vécu avant Lui. De ceux qui vivaient à son époque. Et de ceux qui vivront après Lui, jusqu'à la fin du monde. Et à cet instant les siècles passèrent devant ses yeux : les millions d'hommes avec leurs innombrables crimes : les meurtres, les brigandages, les impuretés, les blasphèmes, les abominations de toute sorte... Et l'âme du Christ, cette âme qui n'avait jamais été effleurée par l'ombre d'une faute, plongeait maintenant ses regards dans cet abime écœurant de péchés et cette masse de péchés des hommes se jetait avec violence sur le Sauveur innocent et sans péché. « Le Cœur de Jésus, Fils du Père éternel »... dans la fange! « Le Cœur de Jésus, Temple saint de Dieu »... dans la boue et le sang! « Le Cœur de Jésus, d'une infinie Majesté »... chargé des péchés du monde!

Lui, en qui, selon Saint Jean « il n'y a pas de péché » (Iº S. Jean III, 5), porte maintenant sur Lui tous les péchés du monde. Et lorsque sur son âme innocente se déchaîna le flot terrible des péchés commis depuis le commencement des temps, se réalisèrent ces paroles du prophète Isaïe : « Il a été mis au nombre des malfaiteurs, Il a porté la faute de beaucoup » (Isaïe LIII, 12), se réalisèrent alors ces paroles de Saint Paul : « Celui qui n'a point connu le péché, Il l'a fait péché pour nous,

afin que nous devenions en lui justice de Dieu » (IIº Corinthiens V, 21). Et lorsque le Christ écrasé sous le poids des péchés pleure et gémit, alors s'accomplissent les paroles de Saint Paul que le Christ « dans les jours de sa chair a offert, avec de grands cris et des larmes, des prières et des supplications » (Hébreux V, 7).

Si du moins il y avait quelqu'un pour Le consoler! S'il y avait seulement près de Lui un être vivant pour Lui adresser un mot de réconfort! En effet souffrir est toujours douloureux, mais souffrir seul, abandonné, laissé à soi-même, sans sympathie ni consolation, c'est épouvantable.

Jésus se relève et va chercher consolation auprès de ses trois apôtres préférés, mais *ceux-ci dorment toujours*.

Dormez-vous aussi? Vous qui êtes tout près de moi? Vous sur qui je devrais le plus compter, quand je livre mon sanglant combat au péché?

Mes frères, cet appel ne fait-il pas battre notre cœur? Seigneur, c'est à nous aussi, que s'adresse ce douloureux reproche. Autour de nous font rage les flots du péché qui entraînent avec eux les âmes faibles, mais les disciples du Christ dorment tranquillement. Avec quelle ruse travaille l'impiété; à tous les coins de rue, sur les tableaux d'affichage, dans les vitrines, combien elle a de propagateurs! comme le péché, comme l'immoralité s'offrent, s'imposent, se poussent en avant, et les disciples du Christ dorment toujours paisiblement.

Aujourd'hui encore retentit parmi nous la plainte douloureuse du Christ : Vous ne pouvez même pas veiller une heure avec moi? Tandis que je livre un combat gigantesque pour les âmes immortelles, ne

pouvez-vous pas vous précipiter à mon aide ? Voyez combien de peines aujourd'hui encore on se donne pour le diable, mais qui travaille pour Dieu ? Voyez comme le péché entraîne les âmes par milliers à leur perte, pourquoi ne pourriez-vous pas, vous aussi, employer tous les moyens, afin que viennent à moi ceux pour qui je suis mort ?

C) Les disciples dorment, mais Satan ne dort pas. Et il livre son dernier duel au Fils de Dieu.

Le Christ regagne une troisième fois sa place et maintenant Il est assailli par les plus terribles douleurs. Ce n'est pas le pressentiment de la souffrance physique, ce ne sont pas les nombreux péchés qu'Il a pris sur Lui, ce n'est pas tout cela qui Le fait le plus souffrir. Ce qui Lui fut le plus pénible, le plus cruel, ce fut la conviction que pour bien des hommes tout cela serait inutile, *que pour beaucoup d'hommes Il souffrirait en vain.* Dans quelques minutes Judas va faire défection, puis suivront des milliers et des milliers de Judas au cours des siècles : voilà quelle fut la plus atroce des douleurs du Sauveur.

a) Un sanglant et terrible duel se livre maintenant entre le Christ et Satan. Depuis la chute originelle, le Christ avait provoqué le péché, en duel; maintenant l'heure est venue et le Christ se présente sur le terrain du combat.

Mais son adversaire ne se fait pas attendre. L'air hautain, vêtu de pourpre, un homme de haute stature apparaît entre les oliviers; sur sa tête fièrement renversée en arrière, à la pâle clarté de la lune, on pouvait lire l'inscription de la couronne posée sur son front : *Superbia. L'Orgueil.*

Me voici. Tu m'as appelé au combat. Je suis l'Orgueil. Par la bouche des anges rebelles j'ai crié dans le ciel, à la face de Dieu : « Non serviam » « Je n'obéirai pas ». J'ai insinué aux premiers hommes dans le paradis terrestre : « Mangez de ce fruit et vous deviendrez comme Dieu ». C'est moi qui, par les puissants potentats, ai donné l'ordre que les hommes les adorent comme des dieux. C'est moi qui ai habité dans le cœur des tyrans pour leur faire massacrer des milliers d'hommes, anéantir des peuples entiers, sans sourciller. Et je continuerai à l'avenir à m'installer dans les têtes humaines, afin qu'on ne croie qu'en moi, qu'à l'argent, à la machine, au monde physique visible et qu'on rejette la foi en Dieu, à l'âme, à l'Au-delà, à la vie éternelle. Un perpétuel succès suit mon entreprise. Devant moi s'inclinent les mères et les filles, les savants, les hommes politiques, les souverains... Alors tu veux entrer en lutte avec moi ? Toi, pauvre homme tremblant, si faible, si abandonné ? C'est en vain. Tout-à-fait en vain.

Notre Seigneur se jette à terre « et sa sueur devint comme des gouttes de sang découlant jusqu'à terre » (saint Luc XXII, 44).

b) Le Christ relève sa face ensanglantée et voici... ô horreur... que dans la demie obscurité une nouvelle forme se dresse devant Lui. Elle est plus petite que la précédente, elle ne dresse pas fièrement la tête, mais se balance avec coquetterie et légèreté... Elle n'est pas semblable à un homme, mais présente plutôt des traits féminins. Sa robe est tachée de sang mais brodée, déchirée mais de grand prix, salie mais

parfumée...Sur son front une couronne de fleurs flétries, avec l'inscription : *Luxuria. L'Impureté.*

Qu'est-ce que c'est ? De quoi as-tu peur ? Devant quoi trembles-tu ? dit-elle au Sauveur d'un ton impudent. Tu m'as appelée à ce rendez-vous, à cette rencontre : eh bien, je suis venue. Je suis venue hardiment : car le monde entier est à moi. Entends-tu ? *Le monde entier.*

Ils sont déjà à moi ces petits enfants si jeunes que leurs parents croient encore si innocents, mais un de leurs domestiques, un de leurs amis, une de leurs lectures les ont depuis longtemps déjà amenés à moi.

Ils sont à moi les jeunes gens et les jeunes filles que les affiches, les lieux de plaisir, les cinémas, les tableaux, les lectures et les mauvaises compagnies ont jetés en foule dans mes bras.

Ils sont à moi ces époux qui, infectés par les idées à la mode, ont fait du sanctuaire de la vie familiale un antre du péché.

Bien plus, ils sont à moi encore ces vieillards à cheveux blancs qui ont déjà un pied dans la tombe et ne peuvent pas se dégager de la légèreté morale de leur jeunesse.

Jadis, tu as fait descendre une pluie de feu sur Sodome et Gomorrhe, les hommes y sont morts, mais moi je m'en suis tirée. Et maintenant à moi les théâtres, à moi les palais, à moi les chaumières, à moi des légions d'hommes tout entières.

Avec une ironie mordante résonnent dans le calme de la nuit ces effroyables paroles; Notre Seigneur tressaille d'horreur et s'écrie : « Mon Père, s'il est

possible, que ce calice passe loin de moi! » (Saint Mathieu XXVI, 39).

Que dites-Vous, Seigneur Jésus ? Que ce calice passe loin de Vous ? Est-ce que Vous n'êtes pas venu sur la terre pour le vider ? Le vider entièrement jusqu'à la lie. Pourquoi Vous êtes-Vous donné tant de mal pendant trente-trois ans ? Pourquoi avez-Vous supporté tant de choses ? N'était-ce pas à cause de ce calice, à cause de ce terrible moment de l'agonie ? Et maintenant, Seigneur, Vous tremblez ? Maintenant, Seigneur, Vous voulez fuir ? Vous qui avez dit autrefois : « Quiconque met la main à la charrue et regarde en arrière, n'est pas propre au royaume de Dieu » (saint Luc IX, 62), et maintenant Vous hésitez ? Maintenant l'instant décisif de notre rédemption est arrivé; qu'allons-nous devenir, si Vous Vous montrez maintenant si faible ? Seigneur, ne faiblissez pas maintenant, maintenant, au dernier moment. Ne repoussez pas le calice d'amertume, car alors qu'est-ce que nous deviendrions ?

Non. Il ne le repousse pas. Il tombe à terre dans ce terrible combat, Il gît sur le gazon baigné de son sang, mais de ses lèvres tremblantes s'échappe cependant cette prière : « Non pas comme je veux, mais comme Vous voulez » (saint Mathieu XXVI, 39).

Le Christ accepta la croix et notre rédemption fut assurée.

* * *

Et maintenant Notre Seigneur gît, épuisé, sur la terre froide; autour de lui le sol et l'herbe sont ensan-

glantés et maintenant je m'approche de Lui, je voudrais L'embrasser.

Dans la vie de Jésus nous connaissons trois baisers.

Dans la nuit du Jeudi-Saint, le traître Judas s'approcha du Christ pour Le livrer aux soldats et L'embrassa, en Lui disant : « Maître, je Vous salue ». Quelle profanation de ce symbole sacré! Le baiser est le signe de l'amour, le baiser est le signe du respect, qu'est-il devenu sur les lèvres de Judas ? Le baiser de la trahison.

Un autre baiser, c'est celui de Marie-Madeleine couvrant de baisers les pieds sacrés du divin Maître. Lorsqu'au fond de cette âme déchirée se leva le désir du pardon de ses péchés, elle se jeta aux pieds du Seigneur, les baigna de ses larmes, les essuya avec ses cheveux et les couvrit de baisers. C'est le baiser du repentir.

Le troisième baiser, bien que l'Évangile ne le mentionne pas, mais qui ne trouve tout naturel qu'il en soit ainsi, le troisième baiser c'est celui de la Très Sainte Vierge, le baiser béni et douloureux, lorsque le corps exsangue de son Fils fut descendu de la croix et déposé sur ses genoux. C'est le baiser du pur amour.

Trois baisers! Mes frères, avec lequel voulez-vous embrasser le Sauveur ?

Avec le baiser de Judas ? Avec le baiser d'un homme dont l'âme fourmille de péchés, mais qui extérieurement paraît bon, simule la sainteté et embrasse le Seigneur ? Non, je ne suis pas encore tombé si bas. Je ne serai pas un traître.

Avec le baiser de la Sainte Vierge ? Ah! si seulement j'avais le droit d'y penser. Mais qui oserait, qui oserait

mettre son âme si souvent tiraillée par le péché à côté de la Vierge Immaculée ?

Quel baiser donnerai-je donc au Christ ? Je ne veux pas du baiser du traître, je ne peux pas donner le baiser du pur amour, il n'en reste pas d'autre que le baiser de Madeleine, le baiser du repentir, le baiser de l'âme qui pleure ses péchés.

Agenouillons-nous en silence près du visage douloureux du Christ étendu à terre.

Seigneur Jésus, nous voici. Relevez-Vous, redressez-Vous : voyez nous sommes ici à côté de Vous. Ils sont disparus, le spectre arrogant de l'Orgueil et le visage ricaneur de l'Impureté, nous sommes ici autour de Vous, nous Vos enfants reconnaissants qui s'agenouillent devant Vous. Nous dont la vie pécheresse, l'orgueil et l'impureté se sont appesantis sur votre âme blanche comme la neige, au jardin des Oliviers, mais c'est là que pour nous pécheurs Vous avez tenu bon.

Nous Vous en supplions, oubliez ce qu'a été notre passé.

Quel sera notre avenir ?

Nous promettons, Seigneur Jésus, que Votre sang sacré n'aura pas coulé en vain pour nous, en cette nuit triste, sombre et douloureuse. Amen.

XIX

JÉSUS EST CONDAMNÉ A MORT.

MES FRÈRES.

La chrétienté a célébré l'an dernier un jubilé bien émouvant. Le dix-neuvième centenaire de cet extraordinaire événement : la mort du Fils de Dieu pour les hommes. Assurément il est de mon devoir de consacrer, au cours de l'année universitaire, tous mes sermons à ce grand, à ce sublime sujet : aux souffrances et au triomphe du Christ.

Dans notre dernière instruction, nous avons laissé le Christ au mont des Oliviers. Le traître Judas arrive avec des soldats. Jésus est arrêté et emmené. Immédiatement ses ennemis commencent, la nuit même, son procès. Depuis longtemps ils attendaient cette proie royale. Du reste ils étaient pressés, afin de ne pas laisser au peuple artificiellement soulevé contre le Christ le temps de se calmer, de se ressaisir et éventuellement de se retourner vers Lui.

De là, cette grande hâte, cette précipitation, cet interrogatoire, cette agitation durant toute la nuit et

dans la matinée du lendemain. De là, ces renvois incessants d'Anne à Caïphe, de Caïphe à Pilate, de Pilate à Hérode, puis de nouveau à Pilate, sans un instant d'arrêt, jusqu'à ce que Pilate, intimidé et effrayé, malgré sa conviction, son aveu formel et les reproches de sa conscience, ait ratifié la sentence de mort prononcée par les Juifs et leur ait livré le Christ pour être crucifié.

Mais pendant tout ce temps, quelle honte, quelle douleur, quelle humiliation immenses dut endurer Notre Seigneur ! Dans le sermon de ce jour, je voudrais étudier quelques circonstances du procès de Jésus : toutes sont pleines de profondes leçons et de grands enseignements pour notre vie spirituelle.

I

LE CHRIST DEVANT LE SANHÉDRIN.

Après son arrestation, Notre Seigneur fut d'abord amené chez Anne, le beau-père du grand prêtre, ensuite chez Caïphe, le grand prêtre en exercice.

A) Maintenant, voilà le Sauveur en présence de ses ennemis jurés, les pharisiens et le grand prêtre. Dans ses prédications, Il n'avait pas épargné leur hypocrisie; mais voici qu'en ce moment Il se trouve devant eux, enchaîné, séparé de ses fidèles, abandonné, en accusé. « Le grand prêtre interrogea Jésus sur ses disciples et sur sa doctrine » écrit l'évangéliste (saint Jean

XVIII, 19). Quelle ironie mordante dans les paroles du grand prêtre, lorsque s'échappa de ses lèvres la question triomphante et orgueilleuse : Où sont donc tes disciples ?

Notre Seigneur ne répond pas. Dans sa douleur muette, Il se tait car Il sait ce qu'il Lui faudrait répondre. L'un L'a trahi, l'autre actuellement va Le renier, le reste s'est enfui.

« *Où sont donc tes disciples* ? « Elle a retenti bien des fois cette question moqueuse, au cours de l'histoire deux fois millénaire de l'Église, sur les lèvres des ennemis du Christ et on l'entend encore aujourd'hui. Alors que le péché se pavane effrontément autour de nous dans les théâtres, les cinémas, sur les affiches, dans la société, où sont les disciples du Christ qui osent franchement élever la voix, en faveur de la morale chrétienne blessée, raillée et foulée aux pieds ? Lorsqu'il faudrait prendre parti pour la doctrine catholique, lorsqu'il faudrait se ranger à son côté, lorsqu'il faudrait s'abonner à des feuilles catholiques, lorsqu'il faudrait aller se confesser, où sont les disciples du Christ ? Où sont tes disciples ? telle est la triste question qui se pose continuellement, à la vue de la froide indifférence et de la lâcheté religieuse de tant de baptisés.

B) Rappelons-nous l'émouvante histoire d'un petit peuple, d'une nation martyre, l'Irlande.

Le Congrès Eucharistique International qui s'est tenu en 1932 à Dublin a attiré l'attention du monde entier sur le peuple irlandais qui, pour la défense de sa foi catholique, a plus souffert qu'aucun autre peuple au monde.

Les Irlandais conservent dans leur capitale, avec une

piété fervente, une statue en bois sculpté de la sainte Vierge, « Notre Dame de Dublin » dont l'histoire est comme un résumé de toutes les souffrances du peuple irlandais. Cette statue en chêne d'Irlande était depuis longtemps vénérée dans l'Abbaye de Sainte-Marie, quand parut une ordonnance d'Henri VIII qui supprimait les couvents et condamnait au feu les saintes images. Cette statue aussi fut jetée aux flammes, mais elle fut seulement noircie et par un procédé quelconque retirée du bûcher. Il fallut la dissimuler devant les persécuteurs. On ignore qui eut la pensée de renverser la vieille statue de Marie, le visage vers la terre et pour la préserver de la destruction, de faire, du dos creusé de la statue, une auge à porcs. Au XVIII^e^ siècle, on découvrit cette curieuse mangeoire et aujourd'hui, avec une piété extraordinaire, le peuple irlandais vénère cette statue noircie par le feu, comme une preuve éloquente de sa fidélité religieuse.

Quels temps que ceux où la statue de Marie devint une auge à porcs ! Mais du moins leurs ennemis ne pouvaient pas poser au sujet des Irlandais la question moqueuse : Où sont tes disciples ? Là, les disciples de Jésus étaient demeurés fidèles, afin de consoler le Christ souffrant abandonné par ses apôtres. En effet, c'est une consolation pour le Christ souffrant, c'est pour Lui une joie et une satisfaction, si, au milieu des difficultés de la vie, dans le déluge des tentations qui s'abattent sur nous, au milieu d'un monde indifférent et qui s'éloigne du Christ, nous savons Lui demeurer fidèles.

II

Les humiliations du Christ.

Le Sanhédrin, au cours de sa séance nocturne, avait condamné le Sauveur à mort. Mais comme le pays était alors occupé par les Romains et que les Romains s'étaient réservé le droit de porter la peine capitale, la sentence devait être encore ratifiée par le gouverneur romain Pilate.

C'est ainsi que le Christ comparut devant Pilate.

A) Vous connaissez bien, mes frères, les manœuvres employées par Pilate pour remettre le Christ en liberté. Si Pilate avait été un Romain ferme, courageux, résolu, il aurait pu le faire : il avait pour lui la force. Mais c'était un frêle roseau, une âme faible prête à tout sacrifier pour son avancement. C'est ainsi qu'il arriva à l'idée épouvantable de *faire d'abord flageller le Christ*, pour exciter la pitié des Juifs envers Jésus et apaiser leur haine.

Le Christ est donc dépouillé de ses vêtements, attaché à une colonne et les soldats se mettent à frapper le Fils de Dieu avec des fouets garnis de balles de plomb.

Ils dépouillent de ses vêtements ce Jésus si pudique. Comme la honte colore son visage ! Il se réjouit presque, lorsque tombent les coups de fouet et que son sang ruisselle : la blessure, les crevasses et le sang lui font du moins un vêtement. Si l'on pénètre dans les émouvants mystères de cette scène, il est impossible de penser

à autre chose qu'au Christ dépouillé violemment de ses vêtements et habillé de son propre sang, flagellé à cause de ceux qui se sont eux-mêmes dépouillés de leur robe d'innocence, à cause des folies de la mode. Le Christ a été flagellé à cause de ces femmes décolletées, le Christ a été flagellé à cause des robes de bal indécentes... à cause des affiches obcènes... à cause des spectacles prônant l'adultère... à cause des films qui poussent au péché... à cause de toute cette monstrueuse immoralité dont les griffes cruelles déchirent les habitants de nos grandes villes modernes.

Songeons-y, chaque fois que, l'âme émue, nous récitons cette formule douloureuse : « *Qui a été flagellé à cause de nous* ».

Mes frères, n'avez-vous pas pitié du Christ, du Christ tremblant, fiévreux, se tordant de douleur ? Pouvez-vous regarder comme le fouet de plomb s'abat en sifflant sur son corps, afin de vous délivrer, vous, ses frères, des exigences effrénées de votre corps ? Savez-vous ce qu'il fait celui qui a pitié du Christ ? Lorsque s'enflamme au-dedans de lui le feu dévorant des désirs mauvais, il regarde vers Jésus flagellé à cause de nous, afin que l'horreur et l'effroi étouffent dans sa source le feu destructeur des passions infernales. Quant à celui qui a déjà été brûlé ou noirci par ce feu dévorant, il s'approche de la colonne où jaillit le sang du Christ, il s'agenouille au confessionnal où coule la force du sang du Christ, faisons couler ce sang sacré, ce sang de flamme, ce sang précieux, ce sang béni : qu'il lave, qu'il réchauffe, qu'il purifie, la pauvre, pauvre âme pécheresse.

B) Mais ce n'était encore que le premier degré des

abaissements du Christ; devaient venir ensuite : *le manteau de pourpre, la couronne d'épines, le roseau, les génuflexions, le « Salut, roi des Juifs »*. « Alors ils Lui crachèrent au visage et Le frappèrent avec le poing, d'autres Le soufflетèrent » (S. Mathieu XXVI, 67). « Ils Lui crachaient au visage et prenant le roseau, ils en frappaient sa tête » (S. Mathieu XXVII, 30).

Maintenant elles étaient réalisées littéralement ces paroles de Saint Pierre, relatives au Christ : « Lui, qui, outragé, ne rendait pas l'outrage; qui, maltraité, ne faisait point de menaces; mais s'en remettait à Celui qui juge avec justice; qui a Lui-même porté nos péchés en son corps sur le bois, afin que, morts au péché, nous vivions pour la justice; c'est par ses meurtrissures que vous avez été guéris » (I° S. Pierre II, 23-24).

Le Christ bafoué dans la cour du grand prêtre! Quelle douloureuse humiliation! Mais comme elle s'est agrandie cette cour de douleur! Le monde entier actuel est une cour de moquerie et de mépris et comme le Sauveur y est frappé depuis 1900 ans! Ah! Pauvre Christ, que de fois les hommes Vous ont à nouveau couronné d'épines!

Vous êtes couronné d'épines par l'impie qui ne croit pas en Vous, ne Vous aime pas, ne Vous suit pas.

Vous êtes couronné d'épines par l'orgueilleux, lorsqu'il dit : Je n'obéirai pas.

Vous êtes couronné d'épines par l'indifférent, lorsqu'il dit, avec une moue dédaigneuse : L'âme? La vie éternelle? Allons donc! La vie terrestre. C'est cela l'essentiel.

Vous êtes couronné d'épines par l'homme corrompu, quand il dit : Une vie pure? L'honneur des jeunes filles? La fidélité conjugale? Allons donc! Quelle idée superstitieuse et surannée!

Ici on ne peut que prier. Si je sais que cet homme écrasé, couvert de crachats est le Maître du ciel et de la terre, qu'il règne sur les anges, alors je ne puis que faire cette prière : « Seigneur, on se moque de Vous, parce que Vous Vous dites roi, et pourtant Vous l'êtes; Vous l'êtes pour moi. Un roi qui s'est abaissé Lui-même pour m'élever. Un roi qui n'a pas épargné son sang, afin de délivrer mes frères. Un roi qui s'est laissé couronner d'épines, pour que je puisse redresser vers Dieu mon front courbé par le péché.

III

Le Christ est condamné a mort.

Pilate se trompait en croyant que la foule surexcitée aurait pitié du Christ flagellé et inondé de sang et demanderait sa mise en liberté. Donnez du sang à boire à un lion, en deviendra-t-il plus doux? Le tumulte et la fureur du peuple ne font que croître, à la vue de Jésus ensanglanté et les menaces se prolongent tant que Pilate ne s'incline pas devant sa volonté et ne lui livre pas le Christ pour Le mettre à mort.

Prenez-Le et crucifiez-Le, telle fut la sentence de Pilate.

A) Encore un innocent condamné par le monde, direz-vous. Encore un? Non. Car une innocence pareille

n'a encore jamais été condamnée. Les princes des prêtres lancent contre le Christ cette accusation : « Nous avons trouvé cet homme qui poussait notre nation à la révolte » (S. Luc XXIII, 2). Ah! menteurs, dites donc où vous L'avez trouvé? Où a-t-il appelé le peuple à la révolte? Est-ce à la porte de Naïm, où Il a ressuscité des morts le fils unique d'une veuve? Est-ce dans le désert où Il a nourri 5.000 hommes? Est-ce sur la montagne où Il a déclaré bienheureux les miséricordieux, les doux, les pacifiques? Où L'avez-vous donc trouvé? Citez seulement un mot, un geste de révolte. Lorsqu'Il a rendu la vue à l'aveugle, guéri le paralytique? Lorsqu'Il a dit, en étendant les bras : « Venez tous à moi, vous qui êtes chargés et fatigués et je vous soulagerai » (S. MathieuXI, 28). Etait-ce là de la révolte?

Avec ces fausses accusations on a pu condamner Jésus à mort. On le peut encore aujourd'hui.

La langue de Pilate est tombée en poussière, les cris de la foule se sont tus depuis longtemps, le Golgotha est silencieux et pourtant le Christ aujourd'hui encore est bien souvent condamné à mort.

Regardons seulement autour de nous dans le monde, en combien de lieux le Seigneur n'est-Il pas condamné à mort de nos jours, combien crient encore : Crucifiez-le! Enlevez-Le! Seulement ce sont d'autres villes, seulement ce sont d'autres hommes, mais leur sentence est aussi cruelle. Ce n'est pas à Jérusalem qu'Il est condamné à mort, mais à Moscou, à Mexico ou à Madrid. Ces juges ne portent pas la toge romaine, mais le tablier des francs-maçons ou l'étoile à cinq branches. Ce ne sont pas des scribes et des pharisiens,

qui lancent la foule contre Lui, mais des chefs du peuple qui font mauvais usage de la presse et de la science... Que de fois aujourd'hui encore le Christ est condamné à mort!

B) Et voici que pénètrent dans mon âme de graves pensées.

Ne puis-je pas être un consolateur, un défenseur, un apôtre de ce Christ qui a tant souffert pour moi et que maintenant encore tant d'hommes condamnent à mort? Lorsqu'en société, dans les réunions, au bureau, à l'usine on condamne le Christ à mort et qu'on se moque de sa doctrine et de sa religion, qu'on foule aux pieds ses commandements, ne puis-je pas me ranger à ses côtés et prendre sa défense?

Mais il y a encore une question plus douloureuse : le péché. N'ai-je pas moi-même, dans mon cœur, condamné déjà le Christ à mort? Le Christ habite en moi par la grâce sanctifiante. Mais le péché condamne à mort le Christ dans mon âme.

Un péché? Hélas? Non, une foule de péchés. Par mes yeux, mes oreilles, ma bouche, mon cerveau, le péché pénètre en moi. Quelle violente révolte, quel combat, quelle agitation, quel soulèvement exercent leurs ravages dans ce petit morceau de chair que l'on appelle un cœur humain! Et l'on fait comme Pilate. Pendant un certain temps il a lutté et résisté, mais ensuite « il voulut satisfaire le peuple » (S. Marc XV, 15). Combien il y en a qui luttent un certain temps contre leurs passions, mais ensuite « ils font plaisir au peuple », ils se précipitent dans le péché et par là condamnent Jésus à mort.

C'est ce qui peine le plus le Christ; que chaque jour, chaque heure, tant d'hommes Le condamnent à mort en eux-mêmes.

IV

Le Christ prend la croix sur ses épaules.

Maintenant on apporte la croix. Quelles pensées se déchaînèrent dans l'âme du Sauveur, lorsqu'Il aperçut pour la première fois cette croix qui avait flotté devant ses yeux durant toute sa vie! Le Christ avait aussi une nature humaine, Il était homme comme nous. Ce qui nous fait souffrir, Le faisait aussi souffrir. Ce qui nous fait frissonner, Le faisait également trembler. Comme l'instinct vital a protesté en Lui, quand Il a vu cette grande croix avec ses deux bras grossièrement taillés!

Devant cet affreux spectacle, songeons à prendre en pitié le Christ portant la croix et à nous instruire auprès du Christ portant le bois de son supplice.

A) *Ayons pitié du Christ portant la croix*!

Un peintre moderne a peint un tableau douloureusement triste avec ce titre : « Si le Christ revenait »... Oui, que se passerait-il, s'Il revenait? Sur le tableau on voit la rue d'une ville moderne et le Christ couronné d'épines passe à travers cette rue, portant la lourde croix sur ses épaules, tout comme jadis Il a parcouru les rues de Jérusalem. Une grande foule Le regarde, tandis qu'Il tombe devant une maison sous le poids de la croix. Sur l'image, on aperçoit quelques bonnes

personnes qui ont pitié du Sauveur, mais par peur des autres elles n'osent pas le faire voir et elles se retirent derrière une porte. Mais les fenêtres des maisons et les grandes baies des lieux de plaisir sont pleines de têtes curieuses et de visages avides de sensations. Jouisseurs aux regards stupides, pharisiens, pécheurs, incroyants et indifférents contemplent avec froideur le Christ tombé à terre.

Ce peintre a-t-il raison? Les hommes sont-ils ainsi? Serais-je moi aussi comme eux?

Non, je n'agirais jamais ainsi, direz-vous de vous-mêmes. Si je rencontrais un jour le Christ souffrant...

Ah! N'en dites pas davantage. Car vous L'avez déjà rencontré. Chaque jour vous Le rencontrez et chaque jour Il vous regarde d'un regard suppliant : Aide-moi à porter la croix. Oui, c'est vrai. C'est Lui qui a dit : « En vérité je vous le dis, chaque fois que vous ne l'avez pas fait à l'un de ces plus petits, c'est à moi que vous ne l'avez pas fait » (S. Mathieu XXV, 45).

Dites-moi, est-ce que vous ne voyez pas le Christ aller jusqu'aux extrémités du monde avec la lourde croix sur ses épaules? Ne Le voyez-vous pas? Je Le vois. Je vois la masse de péchés et d'injustices que les hommes amoncellent chaque jour et je vois comme le Sauveur souffrant est écrasé sous leur masse. J'entends les coups de marteau qui L'attachent à la croix : les hideux blasphèmes qui sont autant de coups de marteau sur la croix invisible du Christ. Des églises sont pillées, des vases sacrés brisés, le Saint-Sacrement jeté à terre, autant de coups de marteau sur la croix du Christ; mais comme Il souffre davantage, quand ce sont les temples

vivants de Dieu qui sont pillés, quand ce sont des âmes qui sont ruinées dans le monde à l'envers actuel. Partout règne le péché, partout la tentation, partout la séduction, comme autant de coups de marteau sur la croix invisible du Christ. Un coup de marteau, la négligence de ses devoirs religieux, un coup de marteau la négligence d'assister à la messe du dimanche, la négligence des jours de jeûne et de la prière. Un coup de marteau les railleries de la vie publique actuelle, de la société, du livre, du cinéma contre la morale chrétienne.

Qu'elle est terrible la misère actuelle, la détresse physique et morale du corps et de l'âme : que chacun apporte son aide, autant qu'il peut!

« Qu'est-ce que quelques sous, qu'est-ce qu'une bonne parole dans cet océan de misère physique et d'obscurité morale? » Ah! ne parlez pas ainsi, mais faites, faites tout ce que vous pouvez.

Que puis-je faire pour le Christ, moi petite fille inconnue, moi père de famille qui peine sur le travail quotidien, moi mère de famille au travail obscur?

Oui, vous pouvez faire quelque chose. Si vous pouvez être une étoile dans le ciel, soyez cette étoile. Si vous ne pouvez pas être une étoile du firmament, soyez une colonne de flammes au sommet de la montagne. Si vous ne pouvez pas être un flambeau qui éclaire sur les cîmes, soyez du moins une lampe à arc dans une rue obscure. Et si vous ne le pouvez pas, vous pouvez, nous pouvons tous, être la petite lampe qui répand une douce lumière au sein de notre paisible foyer. Ayons seulement pitié du Christ, consolons le Christ qui

aujourd'hui encore porte sa lourde croix au milieu de nous.

B) Et instruisons-nous auprès du Christ portant la croix. Apprenons à porter d'une âme forte notre propre croix.

Si Jésus n'avait regardé sa croix qu'avec nos yeux, qu'aurait-Il vu? Des hommes laids et frivoles, des apôtres lâches, des traîtres comme Judas, des blasphèmes et des ricanements, Il aurait dû désespérer. Mais Il vit partout la volonté de son Père et Il adora les grands desseins de Dieu.

La croix nous attend tous. Il n'y a pas de créature humaine qui n'ait pas sa croix.

Il nous faut porter la croix, nous ne pouvons pas nous contenter de nous glisser dessous. La seule question est celle-ci : La portons-nous en grinçant des dents ou bien en vue de notre salut? A gauche du Christ, un brigand a porté aussi une croix et cela ne lui a servi en rien. A droite, un autre pécheur l'a portée pareillement, et il s'est converti sous le poids de sa croix. Beaucoup souffrent, ont froid, ont faim, sans la foi, en grinçant des dents, en blasphémant. Mais moi, j'apprends auprès du Christ qui porte avec joie sa croix, la sainte sagesse, comment il faut dans ma douleur poser ma tête souffrante dans les mains bénies de mon Père du ciel.

« Oui, pourrez-vous dire, il est facile de raisonner ainsi, pour celui qui ne manque de rien. Mais quand je souffre, comment les larmes ne sortiraient-elles pas de mes yeux? » Non, mes frères, ce n'est pas cela ce que j'ai dit. J'ai dit seulement ceci : si vous pleurez, faites couler ce ruisseau de souffrances dans l'océan des

souffrances infinies du Christ et vous verrez que vos larmes ne seront plus aussi amères.

Comment le sais-je ? Parce que depuis dix-neuf siècles des millions en ont fait l'épreuve. Ils ont entendu les paroles du divin Maître : « Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix et me suive » (S. Mathieu XVI, 24). Ils ont pris la croix, ils ont suivi le Christ et ils ont dit : « Je marche vers la croix, car je ne puis trouver ailleurs de repos pour mon âme ».

* * *

Mes frères, alors que presque toute l'Espagne était tombée aux mains des Arabes, les conquérants construisirent à Cordoue une magnifique mosquée, et pour rendre plus grande la solennité, ils attachèrent un esclave chrétien, un noble espagnol à l'une des colonnes de la mosquée. Et savez-vous ce qui donna à cet esclave enchaîné la force de persévérer dans sa foi jusqu'à la mort ? Savez-vous ce qui le réconforta dans son isolement et dans sa lutte spirituelle ? Dans l'amertume de son malheur il grava avec son ongle une croix sur la colonne de pierre à laquelle il était attaché et la vue de cette croix lui donna la force de supporter héroïquement ses souffrances.

La puissance musulmane en Espagne est depuis longtemps brisée, la mosquée est devenue une église catholique et les visiteurs peuvent aujourd'hui encore dans cette église voir sur une colonne la croix d'où rayonna tant de force, d'encouragement et de consolation dans la détresse de cet infortuné.

Ah ! précieuse croix du Christ, aux cinq roses de sang, sainte croix, étends tes deux bras sanglants au-dessus de moi !

Sainte croix, je veux regarder vers toi, lorsque je sentirai l'approche du péché : sois alors ma force.

Sainte croix, je veux regarder vers toi, lorsque la lourde croix de la vie pèsera sur moi, sois alors mon réconfort.

Sainte croix, je veux regarder vers toi, lorsque près de mourir, mes yeux se couvriront d'un voile; sois alors mon espérance, ma consolation, ma récompense... ô sainte croix bénie du Christ qui a versé son sang pour moi. Amen.

XX

« IL M'A AIMÉ ET S'EST LIVRÉ LUI-MÊME POUR MOI ».

(Galates II, 20)

Mes Frères.

L'historien latin Suétone parle d'un ancien soldat romain qui, ayant été cité devant un tribunal, alla trouver César et lui demanda de venir avec lui à l'audience et d'assurer sa défense.

César fut grandement surpris de cette audacieuse requête; cependant pour faire voir sa grandeur d'âme, il répondit au soldat : « J'enverrai quelqu'un à ma place ». Le vétéran entr'ouvit sa tunique et montrant ses blessures répliqua : « César, lorsque dans le combat je m'aperçus qu'une lance allait te transpercer, moi je n'ai pas envoyé un autre à ma place pour te défendre ».

Que de fois Notre Seigneur Jésus-Christ ne pourrait-Il pas nous adresser ces paroles de reproche : « Vous trouvez pénible ce chemin par lequel je veux vous conduire à la vie éternelle; vous vous plaignez que

votre propre bonheur coûte tant de sacrifices, et moi, je ne me suis pas plaint, lorsque, non pas pour moi, mais pour vous, j'étais obligé de souffrir. Lorsque j'ai été flagellé, frappé au visage, couronné d'épines et crucifié, je n'ai envoyé personne à ma place, pour satisfaire pour vous, car je vous aimais et j'étais prêt à m'offrir moi-même en sacrifice à la justice divine.

Lorsque le vétéran romain eut montré sur sa poitrine les blessures reçues en défendant César, celui-ci, à cette vue, fut certainement touché. Et lorsque saint Paul, avec les yeux de son âme, éleva ses regards vers le Christ qui a versé son sang pour nous, lui aussi fut touché et de ses lèvres s'échappa ce cri éternellement beau de l'amour reconnaissant : « Il m'a aimé et s'est livré Lui-même pour moi » (Galates II, 20).

Ce cri brûlant d'amour de l'apôtre des nations fera l'objet de ce sermon tout entier. I. Pénétrons-nous avec amour de cette pensée, *le Christ a souffert pour moi* et ensuite II. *Songeons avec un amour reconnaissant au Christ qui souffre pour nous*, c'est ce double but que je voudrais aider mes chers auditeurs à atteindre par mon sermon d'aujourd'hui.

I

Il a souffert pour moi.

A) Les hommes ont déjà écrit toute une immense bibliothèque pour ou contre le Christ : des milliards

se sont enthousiasmés pour Lui, mais la raison humaine et le cœur humain égarés L'ont attaqué bien des fois; cependant personne au monde n'a encore pu nier la vérité des paroles de saint Paul : « Il m'a aimé et s'est livré Lui-même pour moi »; personne n'a pu nier *l'amour généreux qui sort du cœur du Christ pour nous, hommes pécheurs.*

a) Comme une mer agitée par la tempête, toute sa vie, son cœur, ses desseins, ses œuvres ont été traversés *par son amour pour nous, pour les hommes.* Et s'il arrivait une époque, où la doctrine, les paroles et les miracles du Christ tombassent en oubli, l'humanité ne pourrait jamais oublier le souvenir de son amour plus fort que la mort.

Nous ne pourrons jamais oublier ces pieds meurtris, aux crevasses sanglantes, avec lesquels Il poursuivait les âmes pécheresses et devant lesquels, depuis que Marie-Madeleine a purifié son âme en les arrosant de ses larmes, des milliards de pécheurs se sont agenouillés en pleurant leurs fautes.

Nous ne pourrons jamais oublier ces mains ensanglantées qui ont béni les petits enfants, guéri les malades, donné le Pain de Vie et se sont levées en signe de bénédiction au moment de l'Ascension.

Et surtout nous ne pourrons jamais oublier le divin Cœur, source de l'amour du Christ qui, depuis qu'il a été ouvert par la lance du soldat sur la croix, est devenu un lieu d'asile pour toutes les âmes. Nous ne pourrons jamais oublier qu' « Il m'a aimé et s'est livré Lui-même pour moi ».

b) *Cet amour a conduit le Christ à la mort — à notre*

place. C'est cet amour qui est cause que le Christ, innocent, a été cloué sur la croix, tandis que nous, les pécheurs, tout comme le criminel Barabbas, nous étions laissés en liberté.

Barabbas ne savait pas ce qui lui arrivait, lorsque le gardien entra tout à coup dans son cachot. Certainement il crut que le bourreau était venu pour son exécution. Or voilà qu'à la place, on le met en liberté. Mais comment cela, pourquoi ? « Pourquoi me rend-on la liberté ? » « Parce qu'un autre va être exécuté à ta place ».

Un autre?

Je ne sais pas si Barabbas l'a fait, mais je puis me figurer ce qu'il aurait ressenti dans son âme de criminel endurci, si, après sa libération, il était monté au Golgotha et avait porté ses regards sur le Christ attaché à la croix. Voilà donc l'autre, celui qui est mort à ma place ? C'est moi qui devrais être là et c'est lui qui y est à ma place.

B) Oui, mes frères, faisons pénétrer dans notre âme cette sainte et salutaire pensée : Il est mort; Il est mort *à ma place. Quelle foi, quelle consolante pensée, quel avertissement en découlent pour nous!*

a) *Quelle foi*! Il y a bien des choses obscures pour nous dans notre croyance et même dans les âmes les meilleures et les plus pieuses peut se glisser parfois une heure sombre de désespoir religieux. Il y a bien des choses que je ne comprends pas dans la foi : je ne comprends pas le mystère de la Sainte Trinité, je ne comprends pas l'efficacité des Sacrements, je ne comprends pas les voies de la Providence... je ne comprends pas.

Mais voilà la réponse à toutes ces obscurités : Je crois, je crois. *Car Celui qui m'aime tant ne peut absolument pas me tromper.* Je crois, car à la vue d'un tel amour, je ne puis que m'écrier à perdre haleine, avec saint Pierre Damien : « Enfin de la pleine mer nous sommes arrivés au port, de la promesse à la réalisation, du désespoir à l'espérance, du travail au repos, de l'exil dans la patrie ».

b) *Mais quelles consolantes pensées nous offre encore ce grand amour!* Les souffrances du Christ, tout pécheur que je suis, ne me jettent pas à terre, *mais me consolent et m'élèvent.* C'est vrai, je suis épouvanté quand je pense que le sang divin a coulé à cause de mes péchés; mais en revanche mon cœur se remplit d'une joyeuse gratitude, si je pense que son sang sacré a été versé pour effacer mes fautes.

Il est intéressant d'observer la mer, au moment du reflux. Les vagues se jettent contre le rivage avec la même fureur qu'elles le faisaient à marée haute, mais, chose étrange, elles n'y réussissent plus maintenant. Elles s'élancent continuellement contre la rive, mais dès qu'elles l'atteignent, une force mystérieuse inconnue les rejette en arrière, brise leur fureur, dissipe leur écume et comme une eau paisible elles lèchent la rive qu'au moment du flux elles battaient si impitoyablement.

C'est ce qui se passe pour nous avec l'amour généreux du Christ.

Après la rédemption, les instincts mauvais ne sont pas morts au-dedans de nous, mais le sang du Christ, comme une sainte et mystérieuse puissance, peut

changer, en inoffensif clapotis, même le mugissement de la nature humaine la plus effrénée. Les anciens versaient de l'huile sur la mer en furie, pour la calmer; le Christ a versé son propre sang sur la mer furieuse de l'âme humaine, pour la guérir et l'apaiser.

Voilà la grande consolation des souffrances du Christ. Sans la croix sanglante, pas de pardon pour les péchés. Sans les souffrances du Christ, il n'y aurait pas de sacrement de Pénitence. Mes frères, savez-vous apprécier le merveilleux trésor que Notre Seigneur nous a donné dans le sacrement de Pénitence? Même parmi les catholiques, on remarque parfois une manière de voir si étrangement superficielle, si frivole et une indifférence si offensante à l'égard de ce sacrement. Pourtant celui qui a déjà senti dans son âme le poids écrasant des péchés commis, celui en qui, après telle ou telle triste chute, a retenti le cri de sa conscience, celui qui, dans ses moments de calme, de réflexion, de repos, est obligé de pleurer les nombreuses sottises de ses jeunes années, celui-là ne s'attarde pas à une critique glaciale du sacrement de Pénitence, mais il se hâte de se confesser avec la joie de quelqu'un qui se débarrasse de son fardeau.

c) Mais les souffrances du Christ ne sont pas seulement une consolation, elles sont encore un *avertissement pour nous.*

Les automobiles qui traversent à toute vitesse les villages ont souvent écrasé et tué de petits enfants. C'est pourquoi dans un petit bourg français, à Pompey (Meurthe-et-Moselle) est suspendu un écriteau avec cet avertissement aux automobilistes : « Les mamans

vous demandent de ralentir ». Peut-on refuser quelque chose aux mères qui aiment si tendrement leurs enfants ? Mais pourrait-on aussi refuser quelque chose au Christ, au Christ qui s'est sacrifié pour nous, lorsqu'Il nous dit : « C'est votre Sauveur qui vous le demande : ne courez pas si vite. Ne courez pas à votre perte, n'avancez pas davantage dans la voie du péché ». C'est le Christ qui nous prie, Lui qui « m'a aimé et s'est livré Lui-même pour moi ».

Y a-t-il un sacrifice, y a-t-il un renoncement, y a-t-il une mortification trop grands ou trop pénibles en échange d'un tel amour ?

Guillaume Achtermann, le peintre bien connu, dans l'une de ses grandes compositions, « La descente de la croix », s'est représenté lui-même parmi les personnages, comme les artistes ont coutume de le faire. Achtermann a pris la personne d'un disciple monté sur une échelle appuyée à la croix, en train d'arracher le clou des pieds de Notre Seigneur. Et lorsqu'on demanda au peintre pourquoi il avait précisément choisi cette attitude, il fit cette judicieuse réponse : « Les gens de notre profession ont, par leurs nombreux péchés, tant enfoncé de clous dans le corps du Christ qu'il est bien temps de nous mettre à les en retirer ».

En vérité, celui qui fait un retour sur sa vie passée, sur ses nombreuses et tristes chutes, sur les péchés de sa vie, celui-là certainement répétera avec cet humble artiste : Il est grand temps, par une vie d'obéissance et de pénitence, de me mettre enfin à retirer les clous du corps de Notre Seigneur Jésus-Christ qui a souffert pour moi.

« Il m'a aimé et s'est livré Lui-même pour moi ». Il est mort pour moi, mais moi je vivrai pour Lui. C'est à Lui que je consacre ma vie. C'est à Lui que je la consacre avec toutes ses luttes, ses privations et ses souffrances.

Avez-vous déjà traversé une prairie fraîchement fauchée ? Avez-vous senti comme le parfum délicat du foin coupé s'élève de cette herbe mortellement blessée par la faux du moissonneur ? Eh bien ! moi aussi je dois exhaler pareil parfum par la discipline de ma vie, par ma fidélité à suivre le Christ sur le pénible chemin de croix des commandements, le Christ qui a tant souffert pour moi, qui « m'a aimé et s'est livré Lui-même pour moi ».

II

Soyez reconnaissants envers Notre Seigneur !

Mais celui qui est animé de pareils sentiments pour le Christ qui nous aime tant, sera poussé à faire un pas de plus, à se montrer reconnaissant envers Jésus qui a souffert pour nous. Etre reconnaissant envers le Christ souffrant ! Comment le serons-nous ? En pleurant sur ses douleurs ? En sanglotant, en nous désolant ? Non. Ce n'est pas une telle reconnaissance que demande le Seigneur.

Quel est donc celui qui se montre reconnaissant pour le Christ souffrant ? *A) Celui en qui vit l'esprit de pénitence* et *B) celui qui s'efforce de le susciter aussi dans les autres.*

A) Il se montre reconnaissant envers le Christ, celui en qui vit l'esprit de pénitence.

Dans la nuit du 12 au 13 mars 1932, la nuit avant le dimanche de la Passion, à onze heures, sortait de la cathédrale de Cologne une interminable procession d'hommes se dirigeant vers l'antique Chapelle de Grâce de cette ville. Ces hommes, au nombre de près de vingt mille, rentrèrent à la cathédrale vers deux heures et demie du matin; là ils entendirent la messe, trente prêtres distribuèrent la sainte communion, à laquelle prirent part plus de dix mille hommes et vers trois heures et demie, la procession de pénitence avait pris fin.

Instituée depuis plusieurs années déjà, cette procession voit chaque fois grandir le nombre des participants. Hommes du peuple et intellectuels, riches et pauvres, marchent à côté l'un de l'autre en priant et en chantant à travers les rues de cette grande ville; ils ne se connaissent pas entre eux, mais tous sont unis par l'esprit de pénitence : *j'ai pitié du Christ dans la mesure où je fais pénitence pour mes propres péchés.* Les rapides de nuit roulent à toute vapeur sur le grand pont du Rhin, les automobiles sillonnent les rues, les cloches des tramways résonnent, la lueur rouge des affiches de cinéma flamboie, les malheureux et les malheureuses noctambules se tiennent, avec un sourire ironique aux lèvres, sur le bord de la chaussée, tandis que défile devant eux cette extraordinaire procession nocturne. Mais l'ironie disparaît peu à peu des visages, à mesure que s'avancent, en un cortège interminable, ces milliers et ces milliers d'hommes en prières. Ils sont dix-

neuf mille cinq cents hommes qui prient, qui prient non seulement pour eux-mêmes, pour leurs propres péchés, mais aussi pour les péchés de leurs frères, ces pauvres épaves de l'existence.

La pénitence, mes frères, la pénitence. Voilà la véritable compassion, voilà la véritable vénération pour le Christ souffrant. Se confesser, expier, réparer sa faute, se laver dans le sang du Christ, voilà la véritable reconnaissance envers le Christ souffrant.

B) Mais celui qui est reconnaissant envers le Sauveur ne se contentera pas de cela. Il ne se contentera pas de Lui faire plaisir dans sa propre personne, mais son âme pénètrera en tremblant dans cette nuit spirituelle, dans cette nuit glaciale qui enveloppe tant de ses frères et *il s'efforcera d'amener d'autres hommes au Christ*, il s'efforcera d'être pour tant d'âmes égarées dans les ténèbres comme la petite lumière du ver luisant, dans la nuit sans étoiles.

Au milieu des flots agités de la Mer du Nord se dresse, comme un château enchanté, l'île d'Helgoland avec ses falaises rougeâtres. Elle n'est qu'un petit point dans l'océan, car elle n'a pas plus d'un kilomètre carré. L'île n'a pas d'eau potable, mais les habitants conservent précieusement l'eau de la pluie et c'est elle qu'ils boivent. La bonne eau est un grand trésor et celui qui offre un verre d'eau à son prochain, se montre réellement généreux. Parmi les habitants règne encore une vieille coutume, lorsqu'un nouveau-né doit être baptisé, les enfants plus âgés quêtent l'eau du baptême qu'ils apportent à l'église dans de petites cruches et ainsi chacun a le mérite d'avoir contribué par un petit

sacrifice à ce que dans l'âme encore païenne du nouveau-né puisse se refléter le saint visage de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Quel aimable et frappant symbole, quel avertissement béni pour nous que cet usage! Mes frères, aimez-vous Jésus? Avez-vous pitié de Jésus? Alors travaillez autant que vous le pouvez, même au prix de vos aises, au prix d'une raillerie ou d'un sacrifice, afin que dans beaucoup d'âmes de vos frères égarées dans les ténèbres se reflète le visage du Christ.

Ayez pitié du Christ dans les âmes glacées et ayez pitié de Lui dans les âmes pleines de haine.

a) *Ayez pitié du Christ dans les âmes glacées.* Dans celles qui demeurent insensibles à la vue du Sauveur souffrant. Dans ceux qui restent « neutres » même au pied de la croix du Christ souffrant. Dans ceux qui se conduisent *comme les soldats romains se sont conduits au pied de la croix.*

Il y en eut au pied de la croix qui prirent part avec un cœur sympathique et affligé aux souffrances du Christ, ah! nous comprenons leur douleur et c'est dans ces sentiments que nous aussi nous voulons toujours fixer nos regards sur le Christ en croix.

Il y en eut qui, avec une fureur révoltante, insultèrent le Christ, même sur la croix, je puis encore les comprendre, ils étaient les ennemis aveuglés du Christ.

Mais je ne comprends pas l'attitude des soldats, qui n'étaient pas contre le Christ, ni non plus pour Lui; devant eux se déroulait la plus émouvante tragédie de l'histoire du monde, ils étaient tranquillement assis au pied de la croix et jouaient aux dés. Sur la croix, le

Fils de Dieu versait son sang pour les hommes, pour eux aussi et eux, baillant d'ennui, se mettent à jouer. Dieu est si près d'eux et eux sont si loin de Dieu.

Hélas! en combien d'hommes aujourd'hui se rencontre cette douloureuse énigme : Dieu serait tout près d'eux et eux sont si loin de Dieu. Ils ont été baptisés, le sang du Christ a coulé sur eux, mais ils ne s'en soucient pas. Ils se sont confessés et ont fait un jour leur première communion, ils ont reçu le corps et le sang du Christ, mais depuis des années, des dizaines d'années, ils s'en sont abstenus et ainsi se sont séparés de la communauté spirituelle avec le Christ. Ils circulent avec nous dans la même ville, dans la même rue, ils demeurent peut-être au même étage que nous, ils sont aussi près que nous de l'église, du Saint-Sacrement, du confessionnal, ils entendent comme nous le son des cloches qui les appellent à la messe du dimanche, mais tout cela ne les intéresse pas et tandis que les fidèles s'efforcent, par leurs exercices religieux, de former dans leurs âmes une image du Christ toujours plus belle, tout cela ne les intéresse pas, ils n'en savent rien. Ils jouent, ils vont sur les plages ou font des excursions, ils s'amusent, se distraient ou vont gagner leur pain.

Peut-être n'ont-ils pas mauvaise volonté, les malheureux! ils ne font rien contre la religion, ils ne la combattent pas, seulement ils ne s'en occupent pas et c'est pour cela que le sang du Christ a été versé en vain pour eux.

Comme elle est émouvante cette seule phrase : Le sang du Christ a coulé en vain pour eux!

Elle est donc réellement fondée la terrible pensée

que le sang du Christ a été inutilement versé pour certains, pour beaucoup d'hommes? Les paroles de Notre Seigneur Jésus-Christ affirment qu'il en est ainsi. Lorsque le Sauveur vit l'endurcissement de Jérusalem, Il dit en pleurant : « Si tu connaissais, du moins en ce jour qui t'est donné, ce qui ferait ta paix; mais maintenant ces choses sont cachées à tes yeux » (S. Luc XIX, 42). Comme les habitants de Jérusalem étaient près du divin Maître! Que de fois ils Le virent, ils L'entendirent, mais leur cœur resta dur, rude, inflexible et aveugle.

Mes frères, *ayez pitié du Christ dans ces âmes glacées. Soyez des apôtres pour les ramener au Christ, autant que vous le pouvez. Que le sang du Christ ne soit pas versé inutilement pour elles!*

b) Mais n'ayez pas seulement pitié du Christ dans les indifférents, dans les âmes de glace, *mais encore dans les âmes aigries, haineuses, irritées, pécheresses.*

A la frontière du Chili et de l'Argentine, au sommet des Andes, se dresse une statue gigantesque du Christ que les deux états ont érigée pour rappeler qu'après de nombreuses hostilités le pape réussit à rétablir la paix entre eux.

Depuis des années cette statue colossale s'élève au milieu des montagnes gigantesques... mais récemment se répandit une douloureuse nouvelle : la magnifique statue de bronze était percée de balles, parce que les touristes de Buenos-Ayres avaient pris l'habitude de la prendre pour cible, afin d'entendre la curieuse répercussion du bronze au milieu des hautes montagnes.

Quelle douloureuse image : les balles de touristes grossiers frappant la statue du Christ! Mais, mes frères, n'avez-vous pas entendu bien des fois les balles des méchants, les attaques des Caïphes, des Hérodes et des Judas de nos jours, frapper non pas une statue du Christ, mais les temples vivants sanctifiés par le sang du Christ?

Notre sainte religion nous enseigne que toute la chrétienté, l'ensemble des fidèles, forme un seul corps, le corps mystique du Christ, qui a pour tête Notre Seigneur Jésus-Christ. S'il en est ainsi, alors toute profanation du corps ou de l'âme, tout outrage, toute impureté ne sont pas autre chose qu'un renouvellement de cette fusillade et si j'aime le Christ souffrant, si je Le prends en pitié et si je veux me montrer reconnaissant envers Lui, alors, par mes paroles et mes exemples, avec amour et bonne volonté, je mettrai tout en œuvre pour enflammer l'amour du Christ même chez « les ennemis de la croix du Christ » (Philippiens III, 18), qui errent à travers les ténèbres de la nuit de la colère et de la haine.

* * *

Mes frères, une des scènes les plus douloureuses de l'histoire de la Passion est celle du couronnement d'épines.

Après que les soldats eurent flagellé Jésus, ils L'emmenèrent dans le prétoire et attendirent de nouveaux ordres. Pour passer d'une façon ou de l'autre ces moments d'attente, il leur vint à l'idée un jeu épouvantable. Pendant l'interrogatoire, ils avaient appris

que ce pauvre homme martyrisé était « le roi des Juifs », alors faisons-en un roi pour rire. Ils Lui donnent les insignes du pouvoir royal, mais d'une manière ridicule : un manteau, probablement un manteau rouge de soldat, une couronne, mais en épines, un sceptre, mais en roseau. Ensuite ils s'agenouillent ironiquement devant Lui et disent en éclatant de rire : « Salut, roi des Juifs ». Puis ils Lui crachent à la figure, Lui ôtent des mains le roseau, Lui en donnent des coups sur la tête et frappent le Christ au visage.

Et maintenant je demande à chacun de vous, mes frères, à vous dont l'âme frémit à la vue d'un tel abîme de méchanceté humaine, de faire avec moi une prière. On ne peut expier autrement cette abomination que par cette promesse d'un amour reconnaissant.

Seigneur, lorsque Vous avez été flagellé, outragé, couronné d'épines et crucifié, Vous n'avez envoyé personne à Votre place. Vous m'avez aimé et Vous Vous êtes livré Vous-même pour moi. Moi aussi je Vous aime et je Vous donne ma vie. Je Vous donne ma vie, en observant au-dedans de mon âme tous vos commandements, voilà le premier point. Mais je les observerai en tout aussi extérieurement. Plus de jour sans prière. Plus de vendredi sans abstinence. Plus de dimanche sans messe. Plus de Pâque sans communion. Et alors je sais qu'*il n'y aura pas pour moi une mort sans vie éternelle.*

En effet, c'est pour cela que Vous m'avez aimé et que Vous Vous êtes livré Vous-même pour moi. Amen.

XXI

JUDAS.

MES FRÈRES.

Dans l'h stoire de la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ, il est permis de choisir pour sujet de nos réflexions non seulement le Christ souffrant, mais aussi les personnages, hommes et femmes, qui ont joué un rôle dans ce drame. En effet les mauvais jours, et non pas les bons, ont toujours été la pierre de touche du véritable amour pour ses amis, de la fidélité et de la bonté véritables. La grandeur d'âme ou la faiblesse morale, la force de caractère ou le manque d'énergie, la fidélité ou l'intérêt ne se manifestent jamais plus clairement qu'au moment de l'épreuve.

Nous passerons donc maintenant en revue, dans les sermons qui vont suivre, les acteurs qui ont joué un rôle important dans la Passion du Sauveur, nous examinerons leur conduite, et nous écouterons les graves avertissements qui résultent pour nous de leurs exemples.

Le premier personnage devant lequel nous nous

arrêtons, c'est l'apôtre traître, au sort épouvantable, à la fin malheureuse : Judas. Un homme que le Seigneur avait choisi pour la plus sublime vocation et au sujet duquel il Lui fallut pourtant prononcer ces terribles paroles : « Mieux vaudrait pour lui que cet homme-là ne fut pas né » (S. Mathieu XXVI, 24). Le nom de Judas est dans le langage courant associé aux vices les plus bas. La déloyauté et la trahison d'un ami étaient déjà regardées même chez les païens comme un crime exécrable : mais Judas l'a commis dans des circonstances qui ne font qu'accroître la perversité de son acte. On est saisi d'un sentiment de révolte, lorsqu'on entend parler d'une « âme de Judas », d'un « baiser de Judas », d'un « salaire de Judas ».

I. *La chute de Judas* et II. *Les leçons de sa chute* doivent nous servir d'émouvant et éloquent avertissement.

I

La chute de Judas.

A) Dans l'histoire de la Passion nous rencontrons bien des pécheurs, mais pour tous, sauf un seul, nous trouvons des excuses à leurs fautes. Saint Pierre a renié son Maître, mais il l'a fait dans un instant de faiblesse humaine. Pilate Le condamna, mais après avoir lutté pour Le remettre en liberté. Anne et Caïphe L'ont haï, mais ils croyaient peut-être sauver ainsi la religion de Moïse. Pour chacun d'eux, nous rencontrons des circonstances atténuantes. *Judas est le seul que,*

depuis dix-neuf siècles, l'humanité condamne sans rémission et unanimement.

Pourquoi ?

Parce qu'il a été un traître.

Pourtant dans le monde actuel les jugements des hommes ne sont pas, malheureusement, particulièrement sévères; dans les questions morales ils se sont accoutumés et pliés à bien des choses. Il y a des gens qui pardonneraient bien des choses à Judas. Ils lui pardonneraient son avarice et sa cupidité; ils lui pardonneraient son habileté à rechercher son avantage; peut-être encore pourraient-ils admettre son suicide, après avoir tout perdu... Je dis qu'il y en a qui fermeraient les yeux devant ces choses, Mais même dans le monde moderne dépravé et corrompu, il n'y a personne pour pouvoir lui pardonner d'avoir frappé avec ingratitude la main qui l'avait béni, d'avoir embrassé avec une perfide hypocrisie cette face qui avait toujours été si aimable pour lui et d'avoir, pour un misérable argent, vendu et trahi cet ami qui lui avait toujours été fidèle.

B) La trahison de Judas devient encore plus odieuse, si l'on considère les tentatives faites par Jésus pour le sauver. *Que n'a pas fait le divin Maître pour sauver cette âme près de se perdre!*

a) Lorsque Judas, à la dernière Cène, demande à Jésus avec une figure hypocrite : *Est-ce moi, Maître, qui trahirai* ? Il aurait bien mérité, n'est-ce pas, que Notre Seigneur le fixât dans les yeux et s'écriât à haute voix, de façon que tous entendissent : Oui, c'est toi, c'est toi le traître.

Mais Jésus ne se conduisit pas ainsi avec lui. Peut-être... peut-être se convertira-t-il encore. Il lui dit doucement, pour que personne d'autre n'entende : Oui, c'est toi.

Malheureux Judas, jette-toi aux pieds du Maître. S'il y a encore un reste de sentiment humain dans ton âme, tombe dans la poussière devant le Rédempteur, confesse ton péché et Il te reprendra avec joie.

Mais il n'était plus possible de sauver Judas. Il se leva de table et sortant de la salle se rendit chez les princes des prêtres pour trahir le Sauveur. Ici l'évangéliste ajoute au récit ces trois mots « erat autem nox », « or il faisait nuit » (St Jean XIII, 30), une nuit sombre, pleine de désespoir. Comment ne l'aurait-elle pas été ? Celui qui abandonne le Christ ne se précipite-t-il pas dans la nuit ?

b) Mais Jésus n'abandonnait pas tout espoir.

Voici que Judas arrive à la tête des soldats, il s'approche du Sauveur et Lui donne un baiser : *Ave Rabbi. Salut Maître*!

Salut, Maitre! Et les mots ne se glacèrent pas sur ses lèvres perfides, lorsqu'il les prononça. Et ce cœur scélérat ne se brisa pas, lorsque, le salaire de Judas en poche, il déposa le baiser de Judas sur le saint visage. Et cette âme pécheresse ne se déchira pas, lorsque ce Satan incarné embrassa Dieu incarné. Et le doux Sauveur ne sursauta pas sous ce baiser, comme s'Il avait été mordu par une vipère.

Ave Rabbi! dit Judas à Notre Seigneur.

Ave! C'est ainsi que commence la salutation apportée du ciel à Marie par l'archange Gabriel : « Ave, gratia plena ».

Ave! C'est ainsi que commence chaque jour sur les lèvres de millions et de millions de chrétiens l' « Ave Maria ».

« Ave, verum corpus natum »! C'est ainsi que commence notre hymne magnifique au Très Saint-Sacrement.

« O Crux, ave, spes unica »! C'est ainsi que, depuis dix-neuf siècles, nous saluons, nous les pauvres, les malades, les mourants, notre unique et dernière espérance, la sainte Croix du Christ.

Et Judas met sur ses lèvres de traître ces saintes paroles : « Ave Rabbi »!

Malheureux, jusqu'où es-tu tombé ? Le plus beau signe de la fidélité, de l'amour et du respect mutuel, tu t'en sers pour réaliser ton infidélité, ta vilenie et ta trahison. Personne ne l'avait fait avant toi. C'est toi qui l'as entièrement inventé. Ton nom y restera attaché, comme une marque de fabrication infernale : le baiser de Judas.

c) Mais Notre Seigneur ne perd pas encore tout espoir. Même maintenant, à la dernière minute, Il essaye de le sauver. Même après le baiser de trahison, il réplique avec amour : « Mon ami, pourquoi es-tu venu » ? (S. Mathieu XXVI, 50).

Mon ami! Comme cette réponse aurait dû éveiller en Judas toute une série de vieux souvenirs! Ces années passées près de Jésus. Cet amour ardent qu'Il lui avait si souvent témoigné. N'auraient-elles pas dû éveiller en lui un vibrant écho ces paroles : « Mon ami, pourquoi es-tu venu ? »

Les mots se sont fait entendre et l'écho n'y a pas

répondu. Le cœur de Judas reste dur comme la glace. Il ne peut plus être sauvé. Il a déjà l'argent en poche : 30 deniers. Quand un animal devenu furieux tuait un esclave, son propriétaire, d'après la législation de l'époque, était obligé de verser cette somme. Telle était donc pour toi la valeur du Maître, malheureux apôtre ? Si du moins tu avais accompli gratis ta trahison, on aurait pu avoir pitié de ta folie. Ou du moins si tu avais demandé une grosse somme, de l'or, une quantité d'or, on pourrait te haïr à cause de ton infidélité. Mais pour combien ? Pour trente deniers ? Livrer le Seigneur au prix de rançon d'un esclave ? Nous ne pouvons avoir que du mépris pour toi.

C'est nous qui te méprisons ? Non. C'est toi, toi-même qui t'as méprisé, c'est toi qui t'as jugé quelques heures après.

Quelques heures plus tard, le désespoir l'a saisi. Il est tourmenté par son forfait, il voudrait revenir en arrière, mais il est trop tard. La seule réponse qu'il a reçu des ennemis du Christ a été celle-ci : « Que nous importe ? Cela te regarde ».

Abandonné par les hommes, écarté de Dieu, il termine son affaire : de la même main malheureuse avec laquelle il a reçu le prix du sang et embrassé le Maître qu'il trahissait, il met fin à ses jours.

C) Il est épouvantable de penser *que ce Judas avait été précédemment un apôtre* et qu'une brillante vocation l'attendait. J'ouvre le dixième chapitre de l'évangile de saint Mathieu où sont nommés les douze apôtres, Judas est parmi eux. Quelle sublime vocation !

Il était l'un des plus heureux membres de l'humanité

et il aurait été béni des hommes au cours des siècles. Il a vécu pendant trois ans aux côtés de Jésus. Il a été lié avec Lui de l'amitié la plus intime. Chaque jour, il entendait des lèvres divines de merveilleuses leçons. Chaque jour, il voyait des prodiges de sa puissance : les boîteux et les paralytiques venir au Seigneur et repartir en Le comblant de bénédictions; les âmes abandonnées, les hommes accablés par le péché s'avancer et s'éloigner, l'âme purifiée. Judas vit tout cela. Et le soir, après une journée bien remplie, il écoutait les paroles que le Maître adressait à ses apôtres bien aimés. Il Le voyait prier. On peut dire que Judas se trouvait en plein soleil de l'Évangile et pourtant il était resté un homme au cœur froid et glacé, à l'âme sombre et traîtresse.

« Un des douze » (S. Mathieu XXVI, 14)... Quelle saisissante expression ! A lui aussi Notre Seigneur avait dit un jour : « Viens et suis-moi ». A lui aussi Notre Seigneur avait dit : « Comme mon Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie » (S. Jean XX, 41). Judas aussi avait été appelé à porter dans le monde la lumière de l'Évangile, comme l'ont fait les Onze autres, pour être élevé, un jour, après une vie consacrée au service du Christ, en qualité d'apôtre, sur des milliers d'autels chrétiens, comme les Onze autres, et prendre place dans le ciel à la droite de Jésus, comme son fidèle soldat.

Pourquoi ce malheureux apôtre s'est-il perdu ? Comment cela est-il arrivé ? Écoutons le terrible avertissement qui s'adresse à nous tous.

II

Quels avertissements nous donne la chute de Judas ?

A) Le premier avertissement de la chute du malheureux apôtre est celui-ci : Dieu appelle tous les hommes, mais malheureusement tous ne font pas écho à son appel. Dieu s'adresse à tous, mais tous ne répondent pas à son invitation. Dieu donne des talents à tous, mais tous ne les font pas fructifier. Telle fut la cause de la chute de Judas : il ne travailla pas à faire mûrir son âme, *il ne lutta pas, dès le premier instant, contre la mauvaise herbe qui poussait dans son âme* et c'est pourquoi il perdit sa divine vocation.

En chaque homme, il y a une inclination au mal, *chacun de nous doit combattre sérieusement les instincts pervers de notre nature*. Judas ne lutta pas et c'est ce qui le perdit.

Une intéressante constatation de la physique est la loi de la chute des corps. D'après elle, un corps qui tombe n'arrive pas à terre avec une vitesse uniforme, mais plus il s'approche du sol, plus sa vitesse devient grande.

Cette loi de la chute des corps vaut également pour le monde moral. Malheur à celui qui fait les yeux doux au péché, engage la conversation avec lui, discute avec lui ! Celui qui s'est engagé une fois sur la pente, celui qui s'y met en mouvement, celui-là glissera dans l'abîme et il glissera d'autant plus vite qu'il descendra

plus bas. On voit pour ainsi dire sortir de terre, de la boue, du marais moral, des bras mystérieux qui attirent à eux l'infortuné qui n'a pas été assez fort et n'a pas pu s'arrêter au premier faux pas. Quand le vêtement commence à se déchirer, ou bien on le recoud immédiatement ou bien il se déchire davantage. Si une fissure apparaît dans une digue, ou bien on la bouche aussitôt ou bien le flot l'emportera et submergera tout.

Dans le jeune Judas, la cupidité commençante est cette petite fissure, chez un autre c'est la sensualité, la vanité, l'orgueil, la paresse, la soif des plaisirs; et sa perte, c'est que ni ses parents ni ses maîtres ni lui-même ne s'en sont aperçus.

Vraisemblablement, dès son enfance il a commencé à voler, à tromper dans de toutes petites choses et il n'y a eu personne pour arracher cette âme d'enfant à sa perte toute proche. Il n'avait pas un père aimant et capable de lui donner un sérieux avertissement, il n'avait pas une mère pour le chérir et cependant exiger une obéissance sans réplique, dont les sages avis auraient pu élever une digue contre le danger encore seulement en germe. Et c'est ainsi que continua à se réaliser en lui la loi de la chute des corps. Il tenait la bourse commune des apôtres et se mit à voler dans la caisse. Sans doute, extérieurement, il était assez habile pour conserver les apparences de l'honnêteté. Assez habile pour que, en dehors du Christ qui savait tout, seul saint Jean l'ait remarqué. Et quand Judas se fâche hypocritement, parce que Marie-Madeleine avait versé un parfum précieux sur les pieds du Sauveur, au lieu d'en donner la valeur pour les pauvres, saint Jean fait

cette réflexion : « Il disait cela, non pas qu'il se souciât des pauvres, mais parce qu'il était un voleur et qu'ayant la bourse il dérobait ce qu'on y mettait » (S. Jean XII, 6).

Témoignage bien attristant de ce que devient un homme, s'il ne combat pas ses passions. *Tout homme a ses passions, c'est notre commune destinée. Mais les combattre est le devoir vital du chrétien.* Chez l'un, c'est la vanité qui domine, chez l'autre, c'est l'orgueil; chez un troisième une sensualité effrénée; en Judas c'était la cupidité. C'était sa seule passion et ce fut elle qui le mena à sa perte, qui en fit un traître.

Sur les poteaux qui portent les fils électriques à haute tension, on représente un éclair avec une tête de mort, pour que les gens fassent attention. Ah! Il faudrait bien peindre une tête de mort sur nos passions.

« Que voulez-vous me donner et je vous le livrerai ? Et ils lui comptèrent trente pièces d'argent » (S. Mathieu XXVI, 15). Faisons bien attention, mes frères, car les trente deniers de Judas circulent toujours dans le monde. Ils circulent au milieu de nous comme le prix de la trahison et des milliers et des milliers de mains se tendent vers eux.

Que me donnerez-vous, si je Le trahis ? Donnez-moi un meilleur poste ou une nomination et j'abandonnerai ma foi, mes principes, mes convictions. Donnez-moi un parti avantageux, un riche mariage et je livrerai en échange la foi catholique de mes enfants et la paix de mon âme. Donnez-moi une chaîne en or ou des boucles d'oreille en diamant et je renoncerai à la pureté. Donnez-moi une nuit de plaisir et je renoncerai au

bonheur éternel. Donnez-moi un peu plus d'aises et je ne laisserai pas venir au monde les enfants que Dieu voudrait me donner. Donnez-moi une heure de plus à passer au lit et je manquerai à la messe du dimanche... Hélas! elles se font bien souvent entendre aujourd'hui encore les paroles de Judas : « Que voulez-vous me donner et je vous Le livrerai ? »

B) Mais celui qui a les yeux ouverts peut découvrir un second avertissement dans la triste destinée de Judas. *Judas a eu confiance au péché, mais le péché*, comme toujours, *l'a trompé.* Judas croyait qu'une fois les trente deniers en mains il serait au comble du bonheur. Le diable l'avait promis à Judas, à d'autres il promet d'autres genres de bonheur; il saisit chacun différemment, il prend chacun par son côté faible, mais il trompe tout le monde de la même manière qu'il a trompé Judas.

On a l'argent, mais où est le bonheur ? Vous avez en poche l'argent après lequel vous avez couru, êtes-vous heureux ? Du moins pour un an ? Pour un mois ? Non, même pas pour un jour, En Judas, au bout de quelques heures, criait déjà la voix de sa conscience, au bout de quelques heures, arrivaient la terrible déception, le désenchantement; au bout de quelques heures le suicide.

Ne remarquez-vous pas la merveilleuse et profonde psychologie de nos Saints Livres ? A peine Judas a-t-il commis son péché que s'élance au-dedans de lui, comme un volcan en éruption, la voix de la conscience.

Ah! mes frères, quels sont ceux qui n'ont pas vécu de pareilles minutes ? Des minutes où apparaît clairement

comme le péché est trompeur, comme il est faux, pervers et bas. Comme il trompe, promet, flatte, attire, tant qu'on ne l'a pas commis et avec quelle impudence il nous regarde en ricanant et nous abandonne dans nos peines et nos tortures, si nous succombons.

Nous ne voulons pas partager le sort de Judas ? Alors n'oublions pas ce que nous avons promis à notre baptême : « Renoncez-vous à Satan ? — J'y renonce — Et à toutes ses œuvres ? — J'y renonce — Et à toutes ses pompes ? — J'y renonce ».

« L'un de vous me trahira » (S. Mathieu XXVI, 21), dit Notre Seigneur à la derniére Cène. Les apôtres demandent avec tristesse, les uns après les autres : « Est-ce moi Seigneur ? » Ah! puissé-je moi aussi demander souvent avec anxiété au sujet de mes pensées, de mes desseins, de mes paroles et de mes actes : Vous ai-je trahi, Seigneur ?

C) Et finalement tirons de la chute de Judas encore une dernière leçon. Elle fut grandement tragique cette chute de Judas dans un péché si monstrueux, mais le pire fut lorsqu'ayant pris conscience de sa faute, *il s'abandonna au désespoir et perdit confiance en le pardon de Dieu.* Ce fut le dénouement de cette tragédie.

Et savez-vous pourquoi il tomba dans le désespoir ? C'est parce qu'il n'avait pas l'habitude de prier. Pour sauver les apparences devant les apôtres et ne pas trahir la noirceur de son âme, il murmurait hypocritement quelques prières, mais l'âme n'y était pas et depuis longtemps s'était séparée de Dieu ? Comment le sais-je ? Parce que, s'il avait bien prié, il n'en serait pas arrivé là. Lorsque sa conscience se réveilla, il chercha de l'aide

à droite et à gauche, mais il ne se tourna pas vers Dieu. Pour lui il n'y avait pas de Dieu, parce qu'il avait désappris la prière.

Pourtant Judas s'est repenti de son péché. « Paenitentia ductus », « touché de repentir » (S. Mathieu XXVII, 3), il vient trouver les princes des prêtres. Il confesse aussi sa faute. « Peccavi », « j'ai péché », dit-il. Il rendit également l'argent acquis par le péché. Il y avait là : contrition, confession et satisfaction, cependant il se perdit. Il se perdit, car il manquait encore quelque chose dans son âme, quelque chose bien minime en apparence et pourtant indispensable : *la confiance en l'amour et le pardon du Christ miséricordieux.*

L'histoire de ce malheureux apôtre nous offre une grande leçon : Résistez à vos inclinations mauvaises, tant qu'il n'est pas trop tard. Ne vous fiez pas au péché, car il vous trompera aussi. Mais si vous étiez assez malheureux pour succomber, *ne désespérez jamais, jamais.* A tout pécheur pénitent le Seigneur déc are par le prophète Isaïe : « Quand vos péchés seraient comme l'écarlate, ils deviendront blancs comme la neige; quand ils seraient rouges comme la pourpre, ils deviendront comme la laine » (Isaïe I, 18). Et saint Jean Chrysostôme parle ainsi à tous les pécheurs convertis : « Si des étincelles tombent dans la mer, y mettront-elles le feu ? Non. Mais la mer les éteindra. Tes péchés sont les étincelles, la mer est la miséricorde de Dieu ». (Homélie VIII, De la pénit. n. 1).

Seigneur, mon péché est grand, mais votre miséricorde bénie est encore plus grande.

* * *

Mes frères, le même jour, peut-être à la même heure, où sur le Calvaire se dressait la croix sanglante du Sauveur, à un autre bout de Jérusalem, dans un coin caché d'une forêt solitaire, un autre homme est suspendu à un arbre : le traître Judas.

Quel terrible contraste! Sur l'arbre de la croix est suspendu le Sauveur mourant et versant son sang pour nous, Il est mort pour tous, pour vous aussi, pour moi aussi, pour Judas aussi; sur l'autre arbre le suicidé Judas pour qui le Christ est mort en vain, parce qu'il s'est écarté du sang versé par le Christ.

Et depuis, le nom de Judas est maudit et exécré dans le monde entier.

Il y a eu des impies et des athées qui se sont permis dans leur haine contre la religion des grossièretés incroyables. Il y a eu un père de famille assez dépravé pour donner à sa fille un nom tiré de celui du diable, de Satan et l'appeler Satanella. Il y a eu des hommes assez aveuglés pour donner des noms de saints à leurs chiens... Mais il n'y a pas encore eu dans le monde un homme assez aveugle, assez obtus, assez vil, pour donner, non pas à son fils, mais même à son chien le nom de Judas. Car ce nom est honni et maudit dans le monde entier. « Judas », voilà ce que l'on dit à un homme sans foi ni loi. « Judas », voilà comment on nomme l'homme capable de trahir sans sourciller, pour un misérable avantage matériel, les choses les plus saintes : la famille, la patrie, la foi.

Judas s'est pendu. Hélas! si tous les Judas du monde se pendaient, y aurait-il assez de cordes dans les boutiques, y aurait-il assez d'arbres dans les forêts?

Aimable Jésus, donnez-nous la force de ne jamais devenir des Judas pour Vous, mais des apôtres suspendus avec amour à votre noble cœur. Si pourtant nous avions peut-être été des Judas dans notre vie, alors embrassez-nous, comme Vous avez jadis embrassé le disciple traître; demandez-nous aussi : « Mon ami, pourquoi es-tu venu? » et écoutez ce que nous répondrons : Seigneur, nous ne sommes pas venus pour Vous trahir encore, pour Vous offenser, pour commettre le péché, mais nous sommes venus pour réparer le passé et faire pénitence. Nous sommes venus, pour que notre persévérance inébranlable soit dorénavant le gage assuré de notre amour repentant et fidèle. Amen.

XXII

SAINT PIERRE.

Mes Frères.

Parmi les apôtres, deux ont renié Notre Seigneur Jésus-Christ : Judas et Pierre et pourtant quelle différence entre les destinées de ces deux hommes! Judas trahit le divin Maître et lorsqu'il prit conscience de son acte odieux, il tomba dans le désespoir et se tua. Saint Pierre aussi renia Notre Seigneur, mais après sa chute momentanée, son âme pénitente demanda pardon en pleurant et le Christ qu'il avait renié pardonna tout à Saint Pierre repentant et pénitent.

Si l'étude de la chute de Judas a été pour nous une émouvante leçon, l'examen de la faiblesse de Saint Pierre ne nous sera pas moins utile ainsi que celui de sa conversion et de sa pénitence.

Représentons-nous donc d'abord en quelques traits : 1) *le caractère de Saint Pierre*, afin qu'ensuite 2) *nous puissions le comprendre dans sa chute* et 3) *l'imiter dans sa conversion.*

I

Le caractère de Saint Pierre.

La chute de Saint Pierre serait pour nous inexplicable, si nous ne connaissions de son caractère que son zèle religieux, ses nobles sentiments, sa bonne volonté, son désintéressement et son honnêteté et si nous ne remarquions pas d'autre part sa confiance excessive en lui-même, sa précipitation et sa vivacité.

A) Saint Pierre était véritablement une âme profondément religieuse : les évangiles nous en donnent plus d'une fois la preuve. Avant de faire partie du cercle de Jésus, il avait été avec son frère André des disciples de Saint Jean-Baptiste; c'est là qu'il rencontra le divin Maître pour la première fois et qu'il s'attacha à Lui. Le Seigneur a bien souvent proclamé son zèle; lors de sa transfiguration sur le Thabor et de son agonie au jardin de Gethsémani, Il emmène Saint Pierre avec Lui, et même Il le choisit comme chef de sa future Église.

Saint Pierre aussi donne à chaque instant des preuves de ses sentiments désintéressés, de son honnêteté, de son véritable amour envers Notre Seigneur. Rappelons-nous seulement par exemple cet épisode de la dernière Cène, lorsqu'il s'aperçut que le Sauveur voulait lui laver les pieds. « Jamais Vous ne me laverez les pieds » s'écrie-t-il avec indignation au premier moment. Jésus lui répond : « Si je ne te lave, tu n'auras pas de part

avec moi ». Maintenant Saint Pierre reprend avec un accent indescriptible d'amour ardent : « Seigneur, non seulement les pieds, mais aussi les mains et la tête » (S. Jean XIII, 8-11). Quelle franche manifestation de son amour fervent!

Voici une autre scène qui se passa avec le Christ au bord de la mer de Tibériade. Il est très tôt. Les apôtres pêchent dans le lac. Tout à coup quelqu'un apparaît sur le rivage. A cause de l'obscurité, seul Saint Jean Le reconnaît. « C'est le Seigneur » dit-il. Et les apôtres commencent à se diriger vers la rive. Mais Saint Pierre ne peut pas attendre jusqu'à l'arrivée à la côte. Il remet son vêtement et se jette à l'eau pour se trouver plus vite auprès du Christ (S. Jean XXI). Voilà comment il aimait son Maître!

B) Mais Saint Pierre n'était pas seulement de bonne volonté, enthousiaste, honnête, mais, comme le sont ordinairement de tels hommes, *il était aussi extrêmement présomptueux*, *exalté*, *irréfléchi*, et ce fut sa perte. Ces caractères profondément honnêtes ordinairement ne se surveillent pas assez eux-mêmes. Ils se rendent compte de l'honnêteté de leurs intentions et cela leur suffit. Ils ne veulent rien savoir de leur précipitation et de leur manque de réflexion et deviennent facilement présomptueux. Ce fut aussi le défaut de Saint Pierre.

Le Seigneur lui donna des avertissements à plusieurs reprises, mais en vain.

A la dernière Cène, le Sauveur dit à Saint Pierre : « Où je vais, tu ne peux me suivre à présent; mais tu me suivras plus tard ». Saint Pierre n'accepte pas tranquillement ces paroles et répond avec feu : « Pourquoi ne puis-je Vous suivre à présent? Je donnerai ma vie pour Vous ». Jésus lui réplique : « Tu donneras ta vie pour moi? En vérité, en vérité je te le dis : Avant que le coq n'ait chanté, tu m'auras renié trois fois » (S. Jean XIII, 36-38). Voilà un avertissement du Maître, mais Saint Pierre ne veut pas admettre qu'il pourrait bien un jour être aussi faible.

Pendant qu'ils vont au mont des Oliviers, le Christ parle ainsi aux apôtres : « Je serai pour vous tous cette nuit une occasion de chute ». Saint Pierre proteste aussitôt : « Quand Vous seriez pour tous une occasion de chute, Vous ne le serez jamais pour moi ». Jésus parle à nouveau du chant du coq, mais Saint Pierre reprend avec plus de vivacité : « Quand il me faudrait mourir avec Vous, je ne Vous renierai pas » (S. Mathieu XXVI, 31-35).

« Quand tous les autres, *moi* pas! » Pierre, cela n'était pas beau de votre part. Nous comprenons bien que c'était l'amour qui le faisait parler ainsi, mais l'amour peut aussi faire dire quelque chose de faux.

Saint Pierre ne pensait qu'à son grand amour pour son Maître.

Mais s'il avait mieux examiné les profondeurs de son âme, il aurait pu découvrir aussi de la poltronnerie. Quand il avait marché sur la mer, comme son courage avait rapidement disparu! Et s'il avait compris la lâcheté de sa nature, alors il n'aurait pas négligé au mont des Oliviers le troisième avertissement de Notre Seigneur : « Simon, tu dors? » (S. Marc XIV, 37). Mais alors il aurait suivi les paroles du Sauveur qui l'auraient préservé de la chute : « Veillez et priez, afin

que vous n'entriez point en tentation. L'esprit est prompt mais la chair est faible » (S. Marc XIV, 37-38). Paroles divines! Que de fois nous en sentons la vérité, dans notre présomption! Mais Saint Pierre ne les croyait pas, ne les prenait pas au sérieux et c'est ainsi qu'arriva sa triste chute.

II

La chute de Saint Pierre.

A) C'est seulement quand on a découvert les beaux et les vilains côtés du caractère de Saint Pierre que l'on comprend sa triste chute, son triple reniement, ses paroles douloureuses à rappeler avec lesquelles il a renié Notre Seigneur dans la cour du palais du grand prêtre : « *Je ne connais pas cet homme* » (S. Mathieu XXVI 72).

a) Qu'est-ce donc, Pierre, avons-nous bien entendu ? *Tu ne Le connais pas?* Mais tu viens seulement de souper avec Lui. Tu viens seulement de mettre la main à l'épée à côté de Lui. Tu as été avec Lui, nuit et jour, pendant trois ans.

Tu ne Le connais pas? Mais depuis des années, tu as entendu toutes ses paroles, tu as vu tous ses faits et gestes. Tu as été avec Lui au mont Thabor, avec Lui au jardin des Oliviers, tu L'as vu prier, souffrir, lutter, verser une sueur de sang et maintenant tu ne Le connais pas ?

Pierre! Lorsqu'un jour tous voulaient Le quitter,

n'est-ce pas toi qui as dit ces mots sublimes : « Seigneur, à qui irions-nous? Vous avez les paroles de la vie éternelle. Et nous, nous avons cru et nous avons connu que Vous êtes le Saint de Dieu » (S. Jean VI, 69-70), et maintenant tu ne Le connais pas ?

Pierre! Lorsqu'Il demandait aux apôtres pour qui ils Le prenaient; n'est-ce pas toi qui as répondu, au nom de tous : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant » (S. Mathieu XVI, 16) et maintenant tu ne Le connais pas ?

Pierre! Il n'y a que quelques heures, lorsque le Maître vous a dit que vous, ses apôtres, vous seriez scandalisés à cause de Lui, n'as-tu pas répondu présomptueusement : « Quand Vous seriez pour tous une occasion de chute, Vous ne le serez jamais pour moi » (S. Mathieu XXVI, 33), et maintenant tu ne Le connais pas ?

b) Ah! Pierre! Pierre! comment as-tu pu être aussi lâche ? tel est le reproche qui nous vient aux lèvres, mais comme il disparaît vite, dès que nous songeons à notre propre conduite. *Nos lèvres n'ont-elles jamais laissé échapper cette lâche affirmation : Je ne connais pas cet homme* » ? Quand nous sommes seuls, quand personne ne nous voit, quand nous sommes enfermés dans notre chambre, oui, alors nous pouvons rester bons, pieux et purs. Seulement n'allons pas parmi les hommes. Parmi ceux qui ont une autre idée de la morale. Car avec quelle facilité nous échappent les paroles qui renient le Christ : Je ne connais pas cet homme!

Saint Pierre a renié son Maître à cause d'une simple servante. Ceux qui Le renient aujourd'hui le font pour

un mot à effet, pour être à la page, par respect humain. Aujourd'hui il n'est plus de mode d'observer l'abstinence le vendredi. Aujourd'hui il n'est plus de mode d'avoir plus de deux enfants dans la famille. Aujourd'hui il n'est plus de mode d'avoir une image sainte au mur, au lieu d'une nudité. Aujourd'hui il n'est plus de mode que le père et la mère aillent se confesser et non pas seulement les enfants qui vont en classe... Tout cela n'est plus à la mode, donc « je ne connais pas cet homme ».

Mes frères, faisons un sérieux examen de conscience et posons-nous cette question : N'avons-nous encore jamais été lâches, alors qu'il nous aurait fallu confesser le Christ? N'avons-nous encore jamais renié Jésus, comme Saint Pierre L'a renié?

Il renie le Christ, celui qui, pour un intérêt terrestre quelconque, abandonne ses principes d'honnêteté et ses convictions morales. Il renie le Christ, celui qui, pour un avantage terrestre, pour pouvoir se chauffer un peu auprès du feu, n'ose pas confesser sa foi et pratiquer sa religion. Il renie le Christ, celui qui, par respect humain, n'ose pas prendre la parole en faveur de ses convictions. Il renie le Christ, celui qui, en société, aime mieux tenir lui-même des propos grivois plutôt que de s'entendre dire : « espèce de bigot », « bébé », « toi aussi tu es un disciple du Christ ». Ils renient le Christ tous ceux qui, sous l'effet de leurs passions, consentent au péché.

B) Mes frères, voulons-nous ne pas en arriver là? Voulez-vous ne pas renier le Seigneur? Alors étudions d'une âme attentive, comment Saint Pierre est descendu

jusqu'à ce lamentable reniement, *cherchons ce qui a provoqué sa chute.*

a) Etait-ce parce qu'il n'aimait pas Notre Seigneur? Qui oserait l'affirmer? Il L'aimait, *mais il avait une confiance excessive en lui-même.* Il avait une nature emballée, il était facilement enthousiasmé et son malheur fut qu'il jeta ces flammèches dans la tempête : naturellement le vent les dispersa. Son malheur fut son orgueilleuse présomption qui se révéla dans cette phrase : « Quand tous les autres seraient scandalisés à cause de Vous, moi je ne le serai jamais ».

Pour combien d'âmes une confiance excessive en elles-mêmes a été leur perte! « Ceux-là oui; moi, jamais! »

Un jeune homme et une jeune fille ont entre eux une amitié idéale, ils sont gentils et pieux, mais cherchent toutes les occasions de se rencontrer; leur intimité grandit; leur confesseur les avertit du danger. Et quelle est la réponse? « Je vous en prie, ne pensez pas du mal de nous. Pour les autres, peut-être. Mais pour nous? Impossible! »

Ne lisez pas ce mauvais livre, ne fréquentez pas cette société légère, n'assistez pas à cette pièce scabreuse. « Je vous en prie, n'ayez pas peur. Les autres, peut-être. Mais moi? Impossible! Je n'y vais certainement pas pour faire le mal ». Je le crois, que vous n'y allez pas *dans ce but*, mais... mais le meunier ne va pas dans le moulin, pour devenir blanc de farine et pourtant il le devient. Saint Pierre ne vint pas à côté du feu pour renier son Maître. Il y vint, parce qu'il avait froid et qu'il voulait se réchauffer un peu. Et c'est ainsi qu'il

tomba sur des gens dont les paroles, les idées, les projets et les points de vue étaient tout autres que les siens.

Que de fois nous sommes obligés aussi, au collège, à l'Université, au bureau, au magasin, à l'atelier, partout où nous gagnons notre vie, où il nous faut habiter, travailler, étudier, que de fois nous sommes obligés de constater que nous sommes au milieu de gens dont toutes les paroles, toutes les intentions, tous les actes sont contraires à nos idées chrétiennes! Au milieu de gens dont nous sommes constamment obligés d'entendre cette question ironique : « N'es-tu pas aussi un disciple du Nazaréen? » « Il faut que tu sois aussi naïf qu'un bébé pour faire cela ». « Faut-il que tu sois bigot, obscurantin, borné pour ne pas oser cela? »

Heureux celui qui peut leur échapper! Saint Pierre ne serait pas tombé, si, à la première tentation, il avait réfléchi et s'était éloigné du feu, avant d'être obligé de laisser la pureté de son âme.

Mais si l'on ne peut pas s'éloigner? Si la lourde chaîne des nécessités de l'existence vous rive à une compagnie dangereuse, que faire alors? Efforcez-vous du moins de vous attacher au Christ avec des racines toujours plus profondes. Si Saint Pierre avait été amené par le froid en telle société, il aurait dû au moins se préparer au danger qui l'attendait par la prière et la vigilance. N'avait-il pas entendu quelques minutes auparavant cet avertissement de Notre Seigneur au jardin de Gethsémani : « Veillez et priez, afin que vous n'entriez point en tentation? »

b) Mais Saint Pierre ne veillait pas, car il avait trop

confiance en lui-même et c'est ainsi qu'il s'exposa inutilement au danger. Sa chute est pour nous un nouvel avertissement *de ne pas nous exposer inutilement au danger et de ne pas avoir une confiance excessive en nous-mêmes.* Même pas si nous avons derrière nous toute une vie de fidélité au service de Dieu. Tant que l'homme vit, il y a toujours au-dessus de sa tête le danger de tomber. Il tombe, s'il est présomptueux. Saint Pierre a été amené à son reniement par une seule faiblesse, le respect humain. Et cela non pas devant quelque chose de terrible, mais à la voix d'une simple servante. En vérité, il a glissé sur un noyau de cerise.

L'âme humaine ressemble à un abîme mystérieux, A un abîme dans le fond duquel des monstres affamés ouvrent des gueules effrayantes. Attachons-les avec de courtes chaînes, les chaînes de la mortification et de la vigilance. Mais malheur si ces bêtes féroces brisent leurs chaînes! Au fond de l'âme de Saint Pierre était aux aguets le respect humain et lorsqu'il se fut débarrassé de sa chaîne, il mit en pièces la fidélité, l'amour, la persévérance. Dans notre âme il y a peut-être la vivacité, la sensualité, l'envie, la cupidité... Mes frères, veillons et prions.

c) Mais la chute de Saint Pierre nous apprend encore à apprécier *la voix de la conscience.* Quelle force contre le péché que la voix de la conscience, si nous la suivons! Saint Pierre succomba, parce qu'il ne sursauta pas au premier chant du coq. Mais que de fois le coq ne chante-t-il pas au-dedans de nous, que de fois notre conscience inquiète ne nous avertit-elle pas : Ne va pas voir ce spectacle; il te faut quitter cette

connaissance dangereuse; ne t'associe pas à ces affaires suspectes... Heureux l'homme qui est maître de sa volonté et suit la voix de sa conscience! Heureux l'homme qui écoute toujours d'un cœur docile la voix de sa conscience, car la chute de Saint Pierre est un perpétuel avertissement qu'aujourd'hui nous pouvons confesser notre foi et demain renier le Christ, si nous négligeons sa recommandation : Veillez et priez.

III

La conversion de saint Pierre.

Si la chute de saint Pierre est pour nous un grand avertissement, son touchant repentir et sa conversion sont en retour une importante leçon. Tomber est bien triste, c'est la destinée de l'homme; mais se relever du péché est une vertu chrétienne.

A) « *Et le Seigneur s'étant retourné regarda Pierre* » (S. Luc XXII, 61), lisons-nous dans la Sainte Écriture, aussitôt après le reniement de saint Pierre.

a) Ah! ce triste regard divin! Bien souvent saint Pierre avait vu déjà le Sauveur regarder tristement, *mais jamais comme cela.* Lorsque le jeune homme riche s'était éloigné et avait quitté le Seigneur... lorsque de la montagne Il avait contemplé Jérusalem vouée à la ruine... lorsqu'Il se tenait près du tombeau de Lazare... oui, le regard du Christ était alors bien triste, mais jamais il n'avait encore paru si chagriné, aussi déçu, aussi plein de reproches.

Que de choses dans ce regard muet et réprobateur!

Pierre! réellement tu ne me connais pas? Je suis le Maître qui t'a choisi comme apôtre (S. Mathieu IV, 18-22). Je suis Celui qui jadis s'est approché de toi sur la mer et vers lequel, dans ton amour impatient, tu t'es élancé en marchant sur les vagues? (S. Mathieu XIV, 25-33). Et maintenant tu ne me connais pas? Je suis Celui qui, il y a quelques heures, s'est agenouillé devant toi et t'a lavé les pieds (S. Jean XVIII, 6). Je suis Celui à qui tu as soutenu que tu aimerais mieux mourir que le renier (S. Mathieu XXVI, 35). Pierre! est-ce que maintenant tu ne me connais plus?

b) « Et le Seigneur s'étant retourné regarda Pierre ». Quel regard!

Que se passa-t-il dans l'esprit de saint Pierre?

Ah! Que m'est-il arrivé?

C'est vrai, le Maître a dit un jour à mon sujet : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église » (S. Mathieu XVI, 18). Moi une pierre? Ne suis-je pas plutôt un fragile roseau? Moi, le fondement de l'Église? Moi le lâche qui vient de Le renier?

C'est vrai, le Seigneur m'a dit : « Voici que Satan vous a réclamés pour vous cribler comme le froment; mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point » (S. Luc XXII, 31-32). Pour que ma foi ne défaille point? Oui, Seigneur, Vous avez prié pour moi, mais moi je n'ai pas prié pour moi et voilà pourquoi je suis tombé, parce que j'avais trop confiance en moi.

Puissions-nous aussi au milieu des tentations reconnaître les regards douloureux que nous jette le Sauveur. Lorsque des amis frivoles nous attirent et que les flat-

teries infernales de nos passions indomptées nous poussent au péché, lorsque des milliers de tentateurs nous présentent la coupe des plaisirs sensuels et des joies enivrantes, puissions-nous, dans ces terribles moments, apercevoir devant nous le visage attristé de Notre Seigneur Jésus-Christ!

B) « Et le Seigneur s'étant retourné regarda Pierre... *Et Pierre étant sorti de la maison pleura amèrement* ». (S. Luc XXII, 61-62).

Il ne serait pas encore sorti, si, dans le regard de Jésus, à côté de sa tristesse, il n'avait pas encore aperçu autre chose, s'il n'avait pas encore aperçu *son pardon miséricordieux*. Le regard du Christ était douloureux comme celui d'un ami déçu, mais il était aussi vivant qu'un rayon de soleil au printemps. *Et quand saint Pierre l'eut aperçu, ce fut son salut.*

Et je me représente la scène suivante (1). Tandis que Judas au désespoir, torturé par le remords, la corde fatale à la main, les cheveux hérissés, se précipite vers la forêt, il rencontre un homme le visage caché dans les mains et pleurant amèrement. Il le regarde. « C'est Pierre ».

Judas, tout en courant, l'interpelle : « Pierre, je n'y tiens plus. J'ai trahi le Maître. Je vais me tuer ».

Et saint Pierre répond : « Frère, dis-moi, combien de fois L'as-tu trahi? »

« Combien de fois? » s'écrie Judas. Mais L'avoir trahi une fois ne suffit pas? »

Et alors saint Pierre transporté de douleur saisit le

(1) Cf. P. LHANDE — *Le bon Pasteur*, p. 148.

bras de Judas. « Judas, tu L'as trahi une seule fois et tu es dans le désespoir? Mais moi? Moi... cette nuit... trois fois l'une après l'autre... je L'ai renié... j'ai juré... j'ai soutenu en blasphémant que je ne L'avais jamais connu... Mais, frère, te rappelles-tu ce qu'Il m'a dit, lorsque je Lui demandais combien de fois je devais pardonner à mon insulteur? Peut-être sept fois, Lui dis-je? Et as-tu entendu ce qu'Il a répondu? » Je ne vous dis pas sept fois, mais soixante-dix fois sept fois ». (S. Mathieu XVIII, 22). Oh! frère, nous sommes encore bien loin de ce chiffre. Allons, demandons pardon ».

Je vous le dis, mes frères, si Judas, au dernier moment, s'était agenouillé, le cœur contrit, à côté de saint Pierre, alors l'Église honorerait aujourd'hui, à côté des autres saints apôtres, ce nom que l'histoire réserve maintenant comme symbole du crime et de la trahison.

Quelle émouvante leçon, quel saisissant avertissement de mettre notre confiance dans le pardon de la miséricorde de Dieu!

C) Mais l'histoire de saint Pierre nous donne encore un autre enseignement.

Dans nos deux derniers sermons nous avons entendu parler de choses épouvantables : *de la chute de deux colonnes de l'Église.* Judas est tombé, saint Pierre est tombé.

Ils tombèrent, car malgré leur élection et leur vocation divine, ils étaient encore des hommes, tout comme depuis, dans le royaume terrestre du Christ, dans l'Église, dans le sacerdoce aussi, les éléments humain et divin sont réunis, amalgamés, et c'est notre saint devoir à chacun de nous, de faire ressortir davan-

tage les traits divins et disparaître de plus en plus les traits humains.

Depuis la chute des premiers apôtres, cette heure funeste s'est répétée plus d'une fois dans l'histoire de l'Église. Des colonnes se sont écroulées, des élus, des appelés, des cèdres qui se dressaient au sommet des montagnes, sont tombés, ne les critiquons pas, ne les condamnons pas, mais prions pour eux.

Mes frères, avez-vous l'habitude de prier pour vos prêtres? Car eux prient pour vous, à chaque messe ils prient pour tous les fidèles. Mais vous? Est-ce que vous priez pour eux? Ah! priez pour les bons prêtres, qui, avec un amour inébranlable, inclinent leur front sur le divin Cœur de Jésus. Mais priez aussi pour les malheureux, pour les indignes, pour les colonnes renversées, ne colportez pas les chutes lamentables, ne médisez pas, ne remuez pas les scandales; *mais priez.* Priez pour eux, afin que, s'ils sont tombés comme Judas et ont renié le Seigneur, comme saint Pierre, ils ne finissent pas dans le désespoir de Judas, mais dans la pénitence de saint Pierre.

* * *

Mes frères, bien souvent on entend cette excuse dans la bouche des pécheurs : « Ne vous étonnez donc pas à notre égard, saint Pierre est bien tombé ». C'est vrai, il est tombé. Mais n'oubliez pas d'achever la phrase : saint Pierre est tombé, mais il s'est converti et toute sa vie, il a fait pénitence.

Judas est tombé et il a voulu rester ainsi; saint Pierre est tombé, mais après il saisit la main secourable du Christ et se releva. Tomber est humain, mais demeurer dans le péché est diabolique.

Suivant la croyance populaire, chaque fois que saint Pierre entendait chanter un coq, une larme tombait de ses yeux.

Il est possible que ce ne soit qu'une légende.

Mais il est sûr que durant toute sa vie il fit pénitence pour cette unique chute et que cette chute rendit saint Pierre circonspect et prudent pour sa vie entière. C'est à son propre péché qu'il pensait, lorsque, plus tard, il écrivait aux fidèles cet avertissement : « Soyez sobres et veillez; car votre adversaire, le diable, comme un lion rugissant, rôde autour de vous, cherchant quelqu'un à dévorer » (Iº Pierre V, 8).

Nous ne savons pas si saint Pierre a réellement pleuré à chaque chant du coq.

Mais nous savons une chose, une chose tout-à-fait sûre.

Nous savons que le 29 juin 67, sur la hauteur du Vatican, se dressait une grande croix et que saint Pierre y était crucifié, la tête en bas. C'était le même Pierre qui, dans un instant de faiblesse, avait renié son Maître, mais ensuite, par une vie pénitente et une mort sanglante, avait expié cet unique péché...

Fils de Dieu crucifié, faites que nous aussi nous expions nos tristes chutes, que nous aussi nous revenions ensuite vers Vous, dans l'éternelle patrie. Amen.

XXIII

PILATE.

MES FRÈRES.

Tout ce que le cœur humain peut contenir de haine et de méchanceté, tout ce qui peut exister en lui de corruption et d'ingratitude est apparu au grand jour dans la Passion du Christ. Après Judas le traître et Pierre le poltron, nous allons jeter nos regards sur la faiblesse de Pilate. Sur Pilate qui, à l'époque de Notre Seigneur, représentait en Judée la puissance romaine suprême, qui aurait donc eu non seulement le devoir, mais aussi le pouvoir d'arracher Jésus à la rage criminelle des Juifs, qui, après un long interrogatoire, s'était pleinement convaincu de l'innocence du Christ et néanmoins ratifia l'injuste sentence de mort portée contre Lui, parce qu'il était lâche, sans caractère et ne voulait faire aucun sacrifice pour la vérité qu'il avait reconnue.

Dans le sermon d'aujourd'hui, je me propose de retracer à grands traits I *ce qu'était Pilate*, afin que nous puissions comprendre II *ce qui s'est passé avec le Christ devant Pilate* et III *la tragédie de Pilate*.

I

QU'ÉTAIT-CE QUE PILATE ?

A l'époque de Notre Seigneur, la Judée était un pays occupé, les Romains s'en étaient emparé et Pilate y fut le plus haut représentant de la puissance romaine victorieuse de l'an 26 à l'an 36.

A) Qu'il n'appartînt pas à la première classe des vieux et fermes « caractères romains », nous pouvons nous en douter. Assurément la petite Judée était un point si insignifiant dans l'immense territoire romain que l'empereur n'y aurait certainement pas envoyé l'homme le plus éminent. Les amis et les confidents de l'empereur ne se disputaient guère le gouvernement de la Judée. D'abord parce qu'il ne leur promettait pas autant d'avantages que dans d'autres pays, ensuite parce qu'il n'était pas facile de maintenir tranquille sous le joug de Rome le peuple juif continuellement en révolte.

Pilate, dès son arrivée, s'efforça d'une part d'organiser sa vie le plus commodément possible, dans ce lointain Orient, et d'autre part de passer la durée de son gouvernement avec le moins possible de conflits. *Bien vivre et ne pas se tracasser* telle était sa devise.

La réalisation de la première partie n'était pas difficile pour un représentant de la puissance romaine. Sur la côte de la Méditerranée, il avait à sa disposition le palais des gouverneurs qui, pour la richesse et la splendeur, ne laissait rien à désirer.

Il avait donc largement ses aises, cependant il n'était pas tranquille.

Pilate était marié et précisément ce qu'il apprit un jour par son épouse commença à l'inquiéter. Il semble que celle-ci ait déjà beaucoup entendu parler de Jésus et elle raconta à son mari, ce qui du reste faisait l'objet des conversations dans tout le pays, que de Nazareth un nouveau prophète était arrivé parmi les Juifs, mais un prophète extraordinaire, plus grand que tous ses prédécesseurs, et que le peuple était plein d'enthousiasme pour lui à cause de ses miracles.

Pour Pilate cette nouvelle était bien ennuyeuse. Il pressentait en quelque sorte que, soit avec ce prophète soit avec le Sanhédrin, il aurait des difficultés, parce que les princes des prêtres regardaient d'un œil jaloux la manière d'agir du nouveau prophète. Pilate aimait sa tranquillité et ne voulait à aucun prix s'immiscer dans cette affaire.

B) Pourtant ce qu'il redoutait arriva plus tôt qu'il ne l'avait pensé.

En l'année 33, il se rendit à Jérusalem pour la fête de Pâque. Pâque attirait toujours les Juifs par centaines de mille dans la capitale. Il était donc tout indiqué que le gouverneur romain fût aussi présent pour étouffer immédiatement les troubles possibles. Mais les fêtes paraissaient devoir être cette fois particulièrement agitées, car on répandait au sujet du prophète de Nazareth les bruits les plus étranges : qu'il ressuscitait les morts et que l'enthousiasme du peuple était arrivé à un tel point qu'on voulait le proclamer roi.

Et c'était ce dernier point qui faisait pâlir Pilate. En effet, s'il s'était agi seulement de questions religieuses et de problèmes métaphysiques, il n'aurait pas du tout été inquiet. Mais proclamer quelqu'un roi? Cela équivalait à se révolter contre le pouvoir romain. Et lui, le représentant suprême de la puissance romaine, lui qui, de plus, portait le titre d' « amicus Caesaris », d' « ami de César », il ne pouvait plus rester simple spectateur.

Dans ces circonstances, Pilate fut certainement heureux d'apprendre que, dans la nuit du jeudi, les Juifs avaient fait prisonnier le grand prophète. Si les Juifs se débarrassaient eux-mêmes du prophète, il n'aurait pas eu grand mal avec lui. Il serait condamné, sans avoir eu besoin d'intervenir. Qu'il fut innocent ou non, cela n'avait pas d'importance; l'essentiel était que sa tranquillité ne fût pas troublée par cet homme.

La joie de Pilate était prématurée. Les Juifs condamnèrent en effet le Christ, mais à mort; or pour pouvoir exécuter la sentence capitale, il était nécessaire d'obtenir la ratification du gouverneur romain. Ainsi arriva-t-il qu'après le procès tout le sanhédrin et la foule abusée et en effervescence amenèrent Jésus enchaîné devant la maison du gouverneur demandant la ratification de la sentence de mort.

Et c'est ainsi que Notre Seigneur Jésus-Christ comparut devant Pilate.

II

Le Christ devant Pilate.

Le Christ devant Pilate! Quelle rencontre! Un magnifique tableau de Munkacsy nous suggère bien des pensées sur l'émouvante sublimité de cette scène, mais comme elle reste encore loin en arrière de la réalité!

D'un côté, on voit Pilate, le jouisseur, le sceptique, l'homme sans caractère, l'ambitieux, et derrière lui la force oppressive de l'immense empire romain. De l'autre côté, le prophète de Nazareth, abandonné, torturé, garotté, derrière Lui la foule en fureur et réclamant sa mort.

Voici le moment que Pilate avait toujours évité et qu'il avait toujours redouté. Le moment où *Pilate est obligé de choisir le parti qu'il veut prendre, avec le prophète ou avec ses accusateurs.*

A) Au début, il sembla qu'il choisissait le Christ, qu'il prenait parti pour Lui. Au début, il parut que *le sentiment romain du droit parlait en lui.* Malgré les clameurs de la foule, Pilate voulut d'abord entendre pour quels motifs le Christ méritait la mort. « Quelle accusation portez-vous contre cet homme? » (S. Jean XVIII, 29).

Mais la foule ne fait que crier davantage et exiger la condamnation.

Alors la fierté romaine s'insurge en Pilate et il

déclare : Je vais l'interroger moi-même pour voir ce qu'il mérite. Je voudrais savoir si c'est vrai ce que vous lui reprochez : « qu'il soulève le peuple », « qu'il défend de payer le tribut à César », mais surtout « qu'il se dit lui-même roi » (S. Luc XXIII, 2). En effet, s'il est vrai qu'il soulève le peuple contre les Romains ou contre le tribut ou bien qu'il veut se faire roi, et affranchir les Juifs de la domination étrangère, alors il le paiera de sa vie.

Maintenant Pilate fait comparaître Jésus. Pilate et Notre Seigneur se trouvent pour la première fois face à face. Pouvez-vous vous figurer Pilate jetant ses regards sur le Sauveur : le puissant gouverneur et le Christ enchaîné, au doux regard.

Est-ce donc là le prophète révolutionnaire? Celui qui veut devenir roi? Moi, j'avais une toute autre idée d'un roi. Oui, mon maître, l'empereur romain, à la tête de ses innombrables légions, est roi. Moi aussi je suis roi, un petit roi, mais le représentant de l'immense puissance romaine dans ce petit pays perdu de Judée. Mais ce Christ? Cet homme désarmé, garotté, qui souffre en silence? Il veut être roi?

Avec une certaine hésitation il lui demande : « Es-tu le roi des Juifs? » (S. Jean XV, 33). Et au ton de sa voix on peut connaître sa pensée : Un pareil roi inoffensif, illuminé, on peut le laisser tranquillement aux Juifs.

B) Notre Seigneur lui répond et ses paroles calmes et douces entrent profondément dans l'âme de Pilate et la remuent. « Mon royaume n'est pas de ce monde; je suis né et je suis venu dans le monde, pour rendre

témoignage à la vérité. Quiconque est de la vérité écoute ma voix » (S. Jean XVIII, 36-37).

Comme le Seigneur parle doucement, tranquillement et cependant quel trouble dans l'âme de Pilate!

La vérité! Ce fut ce mot qui bouleversa complètement Pilate. Peut-être lui rappela-t-il sa jeunesse, alors qu'il croyait encore à la vérité, alors qu'il savait encore distinguer entre le bien et le mal, entre le beau et le laid, entre le noble et le vil, alors qu'il dirigeait sa vie en conséquence, alors qu'il avait un but dans l'existence. Mais qu'était-il advenu de tout cela dans le dur combat de la vie? Il avait vu l'arrivisme sans âme, le désir d'arriver à tout prix, il avait vu fouler aux pieds l'honneur, la moralité, les convenances pour de l'argent, il avait vu la lutte inégale entre le juste et l'injuste... S'il n'avait fait que les voir! Mais ensuite il s'y était plongé jusqu'au cou. Il avait dévoré les philosophes qui exaltaient cette absence de caractère en la submergeant sous un déluge de subtilités, comme un idéal à atteindre... et tandis que tout cela passait comme un éclair dans sa mémoire, de ses lèvres incrédules sortit cette question cynique : « *Qu'est-ce que la vérité?* » (S. Jean XVIII, 38).

Qu'est-ce que la vérité? La vérité, c'est la puissance des légions romaines. La vérité c'est la richesse de Rome. La vérité, c'est tout ce que l'on peut toucher palper, mesurer, enregistrer, aligner en colonnes. La vérité c'est le succès, la gloire, le faste, le bien-être, le boire et le manger, le triomphe. Mais l'âme, la morale, la vertu, l'honnêteté et surtout ton royaume?... Ah! qu'est-ce que la vérité?

C'est ainsi que parla Pilate. Et c'est ainsi que parlent aussi depuis dix-neuf siècles les correligionnaires de Pilate. Qu'est-ce que la vérité? demandent-ils avec une moue dédaigneuse et un regard cynique et ils ne s'aperçoivent pas qu'ils prononcent eux-mêmes contre leur âme une sentence de mort.

C) En fait, pour Pilate la vérité n'était rien, la vérité n'avait pas la moindre valeur, seuls comptaient l'intérêt et l'art de se faire valoir. Comme il le montre ouvertement, quelques minutes plus tard! *Il n'a trouvé aucune faute dans le Christ, et c'est pourquoi il Le fait flageller.*

« Je n'ai trouvé en lui aucun des crimes dont vous l'accusez... Je vais donc le faire châtier » (S. Luc XXIII, 14-16).

A-t-on déjà entendu pareil raisonnement? Je ne trouve aucune faute en lui, donc... Donc, je le mets en liberté! Voilà ce que l'on attend. S'il n'y a pas de faute en lui, alors on l'a accusé faussement, je termine le procès et je le remets en liberté.

C'eût été une parole virile. Et si Pilate avait agi ainsi, son nom n'aurait jamais été inscrit pour sa honte dans le Credo.

Mais Pilate n'était pas un caractère. Il aurait voulu à la fois obéir à la vérité et plaire aux Juifs. Il jetait ses regards des deux côtés et c'est ainsi qu'il arriva à cette fausse conclusion : Je ne trouve aucune faute en lui, donc je vais le faire châtier.

Conclusion incroyable! et pourtant combien l'ont imitée! Je sais, je sens que le Christ a raison. Sa religion est si belle, sa doctrine si élevée, son imitation si

apaisante, donc... donc je ne Le suivrai pas, car il faudrait faire des sacrifices, car il faudrait du renoncement, car le monde se moquerait de moi. Oui, il raisonne comme Pilate, celui qui porte le nom de chrétien, mais dont la vie, l'attitude morale, les distractions, les plaisirs contredisent ce nom.

« Je n'ai jamais péché contre la lumière », disait à sa grande consolation le cardinal Newman, l'illustre converti anglais. Quelle joie pour l'âme de celui qui peut dire aussi de lui-même : je n'ai jamais agi contre ma conscience, contre ma conviction et mes principes moraux.

D) Pilate ne peut justement pas dire cela de lui-même, mais *regardons avec pitié l'embarras et la peine par lesquels il a passé.* Avec la conviction très nette de l'innocence du Christ et la force de ses soldats, il avait donc en mains la vérité et le pouvoir et pourtant il tomba, parce qu'il était un lâche et un faible dont le peuple découvrit aussitôt et exploita la faiblesse.

Que d'expédients pour éviter de rendre la sentence!

Il envoie le Sauveur à Hérode, pour être jugé par ce dernier. Mais Hérode Le lui retourne.

Alors il propose de faire participer le Christ à l'amnistie accordée habituellement à l'occasion des fêtes. Mais la foule exige l'amnistie en faveur du meurtrier Barabbas.

Ensuite il fait flageller Jésus, dans l'espoir que le peuple sera satisfait. Mais à la vue du sang, son appétit s'accroît. Il voit à présent qu'on peut marchander, qu'on peut discuter, que l'air sévère de Pilate cache une grande faiblesse.

Et maintenant le peuple frappe un grand coup : « Si tu le délivres, tu n'es point l'ami de César; quiconque se fait roi se déclare contre César » (S. Jean XIX, 12).

Le coup porta. Il avait frappé juste.

« Tu n'es pas l'ami de César ». Ah! Ces gens-là veulent me dénoncer à César. Qu'en dira César? Je voudrais bien me ranger du côté de ce malheureux, mais que dirait l'empereur? Que deviendrait mon avenir? Et mon avancement? Après tout, cet homme ne sera pas le dernier pour souffrir quoique innocent... Et puis il lui faudra bien mourir une fois ou l'autre. A quoi bon en faire une question de conscience? « Ibis ad crucem », prononce-t-il, « tu iras à la croix », « Alors il Le leur livra pour être crucifié » (S. Jean XI.X 16).

III

La tragédie de Pilate.

A) La tragédie de Pilate est pour nous tous un grave avertissement. Pilate aurait pu sauver le Christ, *s'il avait eu un caractère bien trempé et une volonté indomptable.* Si on avait pu dire de lui : c'est un homme de parole et un cœur de bronze, s'il n'avait pas marchandé, s'il n'avait pas discuté, mais frappé du poing sur la table en disant : « Je remets cet homme en liberté, car je ne trouve aucune faute en lui ».

Mais Pilate manquait précisément de cela. Il manquait de courage pour agir raisonnablement. Il était lâche.

Il n'était qu'une girouette. Il souriait à droite et à gauche. Comme un acrobate, il cherchait à garder l'équilibre. Il hurlait avec les loups. Il était du parti de la majorité, prêt à tout, mais pas à assurer le succès de la vérité.

Ne remarquons-nous pas constamment que le plus dangereux adversaire de la vérité, c'est la peur de l'opinion générale à laquelle peut seul s'opposer un caractère viril, ferme comme le roc, prêt à soutenir la vérité établie.

« Ah! de moi-même je ne le ferais pas, c'est l'excuse que l'on entend souvent. Je n'irais pas à cette soirée avec une robe aussi décolletée, je n'aurais pas peur que Dieu nous donne un troisième et un quatrième enfant, je ne tirerais pas ce journal illustré indécent, je ne ferais pas des plaisanteries aussi légères, si... s'il n'y avait pas la mode, l'opinion, le bon ton, le goût du public »... Certainement, Pilate n'aurait pas condamné Jésus à mort, s'il n'y avait pas eu les exigences des Juifs.

« Monsieur seul et indépendant demande chambre », lisons-nous fréquemment dans les annonces des journaux. Avons-nous jamais pensé à la rareté de ceux qui sont véritablement indépendants, de ceux qui osent rester fidèles à leurs convictions et prendre parti, même s'ils doivent rester isolés, pour la vérité. La vérité n'est jamais populaire. C'est pourquoi le sort de la vérité est si souvent l'exil et la solitude.

Cependant l'humanité marche à sa perte avec des hommes dans le genre de Pilate. Oui, elle irait à sa ruine, si le flot vagabond et capricieux des passions des masses ne se heurtaient pas à une digue, à ces âmes, fermes

comme le roc, qui ne sont pas soumises aux vicissitudes du temps et se rangent courageusement aux côtés de la vérité. La boussole des navires est soigneusement isolée, afin qu'elle ne subisse aucune autre influence que l'attraction du pôle magnétique, car ce n'est qu'ainsi qu'on peut donner au vaisseau la bonne direction. De même seuls peuvent mettre sur la bonne route l'humanité, ceux dont les âmes se tournent avec persévérance vers le pôle magnétique de la vérité.

B) De la tragédie de Pilate se dégage pour nous un grave avertissement.

S'il s'est rangé du côté des adversaires du Christ, on peut encore lui trouver quelque excuse, *mais quelle culpabilité pour nous, lorsque nous abandonnons le Christ!* Pilate a pu être étourdi par les clameurs de la foule; son accusé ne fut pas défendu par dix-neuf siècles d'histoire. Pilate comptait les années « ab urbe condita », de la fondation de Rome; comment aurait-il pu savoir que l'axe du monde était à présent changé et que les dates de l'histoire partiraient de la naissance de cet homme couvert de sang, en haillons et à bout de forces, qui était là enchaîné devant lui ?

Mais nos Pilates d'aujourd'hui devraient le savoir.

Comment ? Pilate vit encore aujourd'hui ?

Oui, Pilate vit encore actuellement. Il vit en tous ceux qui ont aujourd'hui encore pour devise : « En fermant un peu les yeux, on va plus loin qu'un honnête homme ». Pilate vit en ceux qui disent : « Ne soyons pas si bêtes et profitons de l'occasion, qu'importe si l'âme et la main sont un peu salies ». Pilate vit en ceux qui haussent les épaules devant les

âmes généreuses prêtes à se sacrifier pour la vérité de leurs convictions religieuses et morales et qui affirment avec cynisme : « La vérité ? Qu'est-ce que la vérité ? Bien boire et bien manger, s'amuser et faire de bonnes affaires, voilà la vérité ». Pilate vit en ceux qui, pour un avancement, pour leur carrière, pour un bon parti, renient leurs convictions et abandonnent la foi. Pilate vit en tous ceux qui nagent avec le courant, hurlent avec les loups, car « le caractère, la conviction, la fidélité, l'honnêteté, ce n'est pas une politique réaliste ». Pilate vit en tous ceux qui foulent aux pieds les innocents et se lavent les mains hypocritement.

C) *Pilate se lava les mains*. C'est en vain qu'il les a lavées. Et quand bien même il les aurait lavées, non pas dans l'eau d'un bassin, mais dans les flots du Jourdain ! Non pas dans le Jourdain, mais dans la mer de Galilée ! Y aurait-il eu assez d'eau dans tous les océans pour laver cette effroyable tache ? Laquelle ? Celle d'*avoir agi contre sa conscience.*

Mes frères, avant chacune de nos actions, écoutons-nous la voix de notre conscience ? Est-ce que nous demandons ce que Dieu en dit ou bien demandons-nous, comme a fait Pilate : Qu'est-ce qu'en disent les Pharisiens, qu'est-ce qu'en dit la foule, qu'est-ce qu'en dit l'empereur ? Combien il y en a pour demander : Qu'en disent mes voisins, mes connaissances, mes relations, mon estomac, mon porte-monnaie, ma carrière, mon avancement... ? Mais comme il y en a peu pour demander : Qu'est-ce qu'en dit ma conscience !

« Voyons, comment pouvez-vous en faire une question de conscience ? » tel est le langage frivole que l'on

entend à chaque instant. C'est assurément le malheur du monde actuel que les gens ne veuillent plus faire de quoi que ce soit une question de conscience. Ni de la fidélité au devoir. Ni de l'honnêteté. Ni de l'intégrité. Ni de la fidélité conjugale. Ni d'aucune autre chose.

D) On peut étouffer un certain temps la voix de sa conscience, on peut la mettre de côté, la trahir, la renier, agir en sens contraire, mais c'est en vain, *elle parlera cependant un jour et cette voix sera terrible.* Le sort ultérieur de Pilate a proclamé au monde ce grand avertissement qu'il faut souvent un sacrifice pour se ranger ouvertement du côté de la vérité et demeurer fidèle au Christ, mais c'est un sacrifice qui élève l'âme; par contre piétiner cyniquement la vérité n'est qu'une tactique passagère et infructueuse qui sera inévitablement suivie du châtiment.

On ne sait pas exactement ce qu'il advint de Pilate après la mort du Christ. Mais nous savons une chose : cette carrière, cet avancement, cette chance qu'il poursuivait à tout prix, même en sacrifiant l'innocent Jésus, il ne les trouva pas.

« Si tu Le délivres, tu n'es pas ami de César » (S. Jean XIX, 12) criait la foule en le menaçant. Eh bien ! il ne Le délivra pas. Il Le livra aux mains des meurtriers. Et ainsi il demeura ami de César ? Pas le moins du monde ! Comme le raconte l'historien Flavius Josèphe, (Antiquités XVIII, 3 1; 4, 2), dès l'année 36, Tibère l'appelait à Rome pour rendre ses comptes. Mais à son arrivée, Tibère venait de mourir. L'historien Eusèbe (Hist. ecclés. II, 7) rapporte qu'il mit fin à ses jours sous le règne de Caligula.

* * *

Nous ne possédons que ces rares données historiques sur la destinée de Pilate. Mais la légende en sait davantage et ce qu'elle raconte est émouvant et instructif.

Quand on traverse le lac des Quatre-Cantons, on aperçoit une montagne d'une forme très caractéristique. Quand on demande le nom de cette montagne, on reçoit cette curieuse réponse : « Le Pilate ».

Le Pilate ? Comment a-t-il reçu ce nom ? On raconte que Pilate, après la mort de Notre Seigneur, fut tourmenté par de terribles visions. Ce fut en vain qu'il se réfugia dans son palais de marbre, ce fut en vain qu'il se cacha la figure dans ses mains, toujours il avait devant lui le visage ensanglanté du Christ qui semblait dire : « Pourquoi m'as-tu condamné à mort, malgré mon innocence ? »

Pilate n'y tint plus; il s'enfuit à l'étranger, mais la face sanglante du Christ le poursuivit partout. A moitié fou, il erra à l'aventure, et arriva un jour sur les bords du lac des Quatre-Cantons, il se jeta dans l'eau et s'y noya, mais l'eau le rejeta sur la rive et des esprits invisibles roulèrent sur lui une énorme pierre tombale, comme un éternel avertissement : c'est aujourd'hui le mont Pilate.

Mes frères, ce n'est qu'une légende.

Mais ce qui n'est pas une légende, ce qui est une réalité, c'est que le souvenir du manque de caractère de Pilate est plus fortement gravé dans notre Credo que dans cette montagne. Dans cette prière que récitent

journellement des millions et des centaines de millions de chrétiens à travers le monde, lorsqu'arrive le nom de Pilate, nous nous souvenons que de cet homme l'histoire ne peut rapporter autre chose sinon que c'est lui qui, par son attitude lâche, basse et inhumaine, a rendu possible le meurtre le plus épouvantable de l'histoire du monde.

Mais nous, mes frères, lorsque nous sortirons de cette église pour rentrer à la maison, et vous tous qui venez d'entendre ce sermon et allez maintenant fermer votre appareil de radio, tous nous réfléchirons quelques minutes, l'âme émue, sur les paroles de Jésus si lâchement abandonné par Pilate : « *Celui qui m'aura confessé devant les hommes, moi aussi je le confesserai devant mon Père qui est dans les cieux; mais celui qui m'aura renié devant les hommes, moi aussi je le renierai devant mon Père* ». (S. Mathieu X, 32-33).

XXIV

HÉRODE.

MES FRÈRES.

Dans l'histoire de la Passion, les événements les plus émouvants se succèdent. Les uns nous arrachent des larmes à la vue des souffrances du Christ; d'autres nous remplissent de colère et d'amertume devant la méchanceté humaine; enfin il y a des scènes dont nous ne pouvons suivre les douloureux détails que dans un silence recueilli.

C'est ce dernier effet qui résulte du sujet que j'ai choisi pour mon sermon d'aujourd'hui : *le rôle d'Hérode dans la Passion de Jésus.*

Comme il est douloureux de voir le Sauveur poussé ici et là et traîné d'une autorité à l'autre! Il lui faut pour ainsi dire aller de porte en porte mendier sa condamnation à mort. Après son arrestation, on Le conduit chez Anne, puis chez Caïphe. Caïphe prononce la sentence de mort, mais pour faire confirmer le jugement, il L'envoie à Pilate. Pilate trouve que Jésus est innocent, mais il n'ose pas Le libérer par crainte des Juifs. Or voici qu'arrive à point la nouvelle que Jésus

est originaire de Galilée, qui est sous la domination d'Hérode. A cause des fêtes de Pâque, Hérode se trouve justement à Jérusalem, Pilate lui envoie donc Jésus pour être jugé par lui. Car la pensée lui est venue qu'il va pouvoir ainsi se décharger de cette affaire épineuse et qu'il ne sera pas obligé de prononcer une sentence. C'est à Hérode de décider si le Christ est coupable ou innocent.

On a peine à en croire ses yeux, lorsqu'on lit cela dans l'Évangile. C'est Hérode qui va décider si le Christ a raison ou non!

Hérode! Ce petit prince oriental, honoré de la faveur de l'empereur romain, qui s'était fait bâtir sur la rive du lac de Génézareth, à Tibériade, un palais luxueux et y menait, au milieu d'une cour de flatteurs, une vie de débauches avec la femme séparée de son frère, Hérodiade! Quels miasmes délétères, quelle atmosphère d'immoralité dans ce magnifique palais, où ce prince pouvait offrir en récompense de la danse lascive de sa nièce Salomé la tête du plus grand des prophètes, saint Jean-Baptiste! Et maintenant on traîne le Christ devant lui. Devant cet Hérode, pour qu'il juge s'Il est coupable. Interrogez un aveugle sur la beauté du ciel. Demandez à un sourd si le son du violon lui plaît. Demandez à un Hérode si le Christ est coupable ou non.

Mes frères, accompagnons Notre Seigneur à cette nouvelle station sur le chemin de ses humiliations. Tenons-nous près de Lui avec la prière d'une âme pénitente, tandis qu'Il endure cette ignominie, mais prenons bien en considération la haute leçon que le Seigneur nous donne par son attitude.

I

Le passé d'Hérode.

A) *Notre Seigneur comparaît devant Hérode.* C'était la première occasion pour Hérode de voir Jésus, bien que, suivant la Sainte Écriture, « il fût depuis longtemps désireux de Le voir, car il avait entendu beaucoup parler de Lui » (S. Luc XXIII, 8).

a) *Maintenant il pouvait enfin Le voir et L'interroger.* Le voilà devant lui, garotté, complètement en son pouvoir. Maintenant il va pouvoir L'examiner à fond et Lui poser toutes sortes de questions curieuses. Maintenant il va pouvoir Le payer de retour, pour l'avoir appelé un rusé renard.

De fait, c'est ainsi que l'avait nommé Notre Seigneur. Un jour Il lui avait adressé un message commençant ainsi : « Allez et dites à ce renard » (S. Luc XIII, 32).

Eh bien! le rusé renard va Lui montrer à présent ce qu'il peut. Toute sa cour et sa garde du corps sont réunies dans la salle ruisselante d'or, afin que tous puissent se réjouir du spectacle des prodiges du rabbin miraculeux tombé aux mains d'Hérode. Certains même croyaient savoir qu'Hérode voulait faire guérir par Jésus la belle Salomé qui souffrait de la goutte et avait été amenée pour ce motif dans la salle.

b) Notre Seigneur est donc là devant Hérode. Hérode « Lui adressa beaucoup de questions » (S. Luc XXIII, 9), *mais le Christ ne lui répondit pas un seul mot.*

Pas un traître mot.

Pourtant comme Il aurait eu facile de s'assurer la faveur de ce prince vaniteux! Et s'Il l'avait obtenue et qu'Hérode eût rendu le même jugement que Pilate : « Je ne trouve rien de mal en lui », alors toutes les machinations des Juifs et leur indignation seraient demeurées sans résultat devant la sentence unanime d'acquittement d'Hérode et de Pilate.

Le Sauveur le savait bien. Il savait qu'il ne Lui fallait que fermer un peu les yeux, être un peu moins sévère, oublier pour le moment les vices d'Hérode, et sa vie était sauvée.

Mais Notre Seigneur ne montra aucune complaisance envers lui. Hérode « Lui adressa beaucoup de questions, mais Jésus ne lui répondit rien » (S. Luc XXIII, 9).

Celui qui ne connaît pas le passé d'Hérode ne s'explique pas le silence du Christ. On sent dans cet interrogatoire que le silence du Seigneur proclame dans le monde une condamnation accablante contre Hérode. Mais pour comprendre pleinement l'attitude du Sauveur, il nous faut connaître la vie et l'état d'esprit d'Hérode.

B) *Qu'était-ce qu'Hérode?*

a) L'Hérode dont il est ici question n'était pas le meurtrier des enfants de Bethléhem, celui qu'on nomme Hérode le Grand, mais son successeur *Hérode Antipas* qui avait répudié sa première femme et épousé Hérodiade, femme de son beau-frère Philippe, encore vivant. Cet Hérode devant qui se trouvait Notre Seigneur et à qui Il n'adressa pas un seul mot n'avait pas fait massacrer les enfants de Bethléhem, mais

saint Jean-Baptiste et, en dehors de sa vie cynique, c'était précisément pour ce crime inouï que le Sauveur se conduisait ainsi avec lui.

Saint Jean-Baptiste ! Le précurseur immédiat de Notre Seigneur Jésus-Christ. Un homme, mais si austère, si loyal, si actif, si mortifié, si dévoué, qu'il avait reçu du Sauveur le plus grand éloge qu'un homme ait jamais obtenu : « En vérité, je vous le dis, parmi les enfants des femmes, il n'en est pas né de plus grand que Jean-Baptiste » (S. Mathieu XI, 11).

Un si grand caractère, un lutteur aussi intrépide pour les intérêts de Dieu ne pouvait pas trembler devant cet Hérode altéré de sang. Et lorsque ce prince eut l'impudence de prendre pour femme sa propre belle-sœur, Hérodiade, épouse de son beau-frère Philippe, Jean, sans hésiter, prit la parole pour défendre le commandement divin : « Il ne t'est pas permis d'avoir la femme de ton frère » (Marc VI, 18).

C'en était trop pour la femme adultère.

Il est vrai que le prophète était en grande réputation parmi le peuple. Il est vrai que des foules immenses s'étaient attachées à lui. Mais elle ne pouvait pas lui pardonner; qu'on le mette en prison, glissa à l'oreille d'Hérode la pécheresse Hérodiade.

C'est ainsi que saint Jean fut jeté dans la prison d'Hérode.

Nous ne savons pas si Hérode, importuné dans sa vie de désordres, se serait contenté de cette incarcération ou si plus tard il aurait ordonné l'exécution. Mais il semble que de lui-même il n'en serait pas venu à cette sanglante vengeance, si... si on pouvait s'arrêter

sur la pente où l'on s'est engagé. Mais il est difficile de s'arrêter pour celui qui marche vers sa perte.

b) *Les choses se passèrent ainsi.* Hérode fêtait l'anniversaire de sa naissance. Les fumées de l'alcool durent monter fortement à la tête des convives, car autrement cette femme assoiffée de vengeance, Hérodiade, n'aurait jamais osé faire danser sa fille Salomé, qui après tout était la fille d'un prince, devant des barbares et des demi-barbares. Mais les paroles de saint Jean brûlaient et déchiraient Hérodiade : « Il ne t'est pas permis de conserver cette femme ». Eh! bien, attends! on verra qui gagnera la partie.

A présent le moment favorable est arrivé pour cette femme qui attendait sa vengeance. Les hommes ont les regards voilés par l'ivresse, la tête leur tourne, ils parlent haut... lorsque tout-à-coup apparaît Salomé, à l'éblouissante beauté, et elle se met à danser. Elle danse et se balance, se baisse et s'élance, comme un jeune tigre, pendant que de son coin la vieille tigresse la fascine de son regard enflammé : Plus vite, plus vite! Continue!

Et ce spectacle enivre encore davantage Hérode. Devant tous les assistants, il jure à haute voix qu'il donnera à Salomé ce qu'elle demandera, même si c'était la moitié de son royaume.

La moitié du royaume! c'est beaucoup, mais ce n'est pas ce qu'il faut à la mère. « Il ne t'est pas permis de garder la femme de ton frère ». Eh bien! maintenant... maintenant le moment est venu. Et comme un serpent qui se dresse pour mordre, elle siffle à l'oreille de la jeune fille : Demande la tête de Jean. Tu as saisi? Rien d'autre que la tête de Jean.

Alors Salomé s'arrête devant Hérode, sous l'empire de l'ivresse, et d'un ton triomphant et impérieux, elle demande de manière à être entendue par tous les assistants : « Je veux que tu me donnes à l'instant, sur un plat, la tête de Jean-Baptiste » (S. Marc VI, 25).

Hérode prend peur. Hérode, si enivré, si aveuglé qu'il soit, est plongé dans la consternation. Il ne s'y attendait pas. Peut-être, sur le premier instant, eut-il la pensée que la tête sanglante du saint prophète ne le laisserait jamais plus en repos... Peut-être soupçonna-t-il que pendant toute sa vie il serait tourmenté et poursuivi par ces deux mots : Adultère... assassin! Qui sait ce qu'il ressentit à cette minute : la Sainte Écriture se contente de dire qu' « il fut contristé ». Il aurait voulu sauver Jean, mais il a du mal à s'arrêter celui qui glisse sur une pente.

Et Hérode fait signe que oui.

Hérodiade avait calculé juste. Elle avait compté sur la perversité de convives enivrés. Une tête sanglante dans la blanche main d'une jolie danseuse : oui, ce n'était pas un spectacle de tous les jours.

C'est ainsi que tomba la tête de Saint Jean sous le glaive du bourreau. Et la haine d'Hérodiade fut apaisée, lorsqu'elle eut la joie de voir devant elle la tête fraîchement coupée et ensanglantée.

Mes frères, Hérodiade et Salomé sont mortes depuis longtemps... mais dans l'histoire de l'humanité, elles réapparaissent toujours de nouveau sous un autre nom. Hérodiade réapparaît dans la pécheresse qui jette feu et flamme contre l'Église qui, au nom du Christ, se dresse sur le chemin du péché et ose lui dire : Il ne

t'est pas permis de contracter un nouveau mariage, car ton premier mari, ta première épouse, vivent encore. « Mais c'est intolérable, j'aime mieux renoncer à la religion catholique ».

Salomé aussi réapparaît. Elle danse toujours... elle continue à danser à travers l'histoire... Elle grise les hommes raisonnables, elle enivre davantage ceux qui sont ivres, et sa danse provoque toujours le même serment de la part des Hérodes modernes : Tout ce que tu me demanderas... argent, honneur, la moitié de mon royaume... je te le donnerai... Et les Salomés d'aujourd'hui ne demandent pas la tête de Saint Jean-Baptiste, elles ne demandent pas la moitié du royaume... non... mais... simplement le bonheur éternel des Hérodes plongés dans l'ivresse.

II

Le silence du Christ.

A) C'est devant cet Hérode que comparaît le Sauveur, *c'est à cet Hérode qu'Il ne daigne pas adresser une seule parole. Mais ce noble silence fut pour lui une peine plus sévère que de longs reproches.* Car si la parole est une puissance, il y a des circonstances où le silence est une puissance encore plus grande.

a) Pauvre Seigneur Jésus! où êtes-vous tombé? Vous avez souffert de votre couronne d'épines, Vous avez souffert de la flagellation et des soufflets, mais

jamais autant que lorsqu'on Vous conduisit dans cette salle magnifique où Vous attendaient le spectacle d'une existence luxueuse et raffinée, le regard lubrique d'Hérode, de ses compagnons de péché et de ses courtisans courbés jusqu'à terre.

Nous comprenons que *Notre Seigneur n'ait pas voulu parler en un tel endroit et dans un tel milieu.* Cette salle souillée par la danse et l'orgie, où flottaient les vapeurs de l'ivresse, remplie de débauchés et de flatteurs n'était pas le lieu qui convenait pour rendre un jugement. Dans la maison où vivaient le voluptueux Hérode et son adultère épouse, dans une maison où vivait Salomé, la séductrice, dans une maison dont les murailles avaient été témoin de l'inceste et étaient encore humides du sang du prophète, Notre Seigneur ne voulait pas parler.

Pourtant le Sauveur avait toujours aimé prendre la parole. C'était avec joie qu'Il apaisait les doutes. avec un zèle inlassable qu'Il instruisait ceux qui étaient dans l'erreur. Comme Il se réjouissait, lorsque le peuple avide de ses paroles se pressait en foule autour de Lui, même si ces gens étaient illettrés et ignorants... Et maintenant, Il est devant l'homme le plus puissant de la Galilée et Il n'a pas un mot à lui dire.

Le Christ avait eu pitié de la femme adultère, Il avait conversé avec la femme de Samarie qui avait pourtant quitté cinq maris, mais c'étaient des pécheresses repentantes. Il avait été indulgent pour Madeleine, mais c'était aussi une pécheresse pénitente. Hérode a été le seul être au monde à qui Notre Seigneur n'a pas voulu parler.

Il avait répondu à Pilate, répondu à Anne et à Caïphe.

Il a parlé au larron crucifié avec Lui, Il n'a pas eu un mot pour Hérode. « Aucun homme n'a jamais parlé comme cet homme » (S. Jean VII, 46). avait-on dit un jour du Christ. Mais jamais homme non plus ne s'est tu pareillement, par un geste aussi écrasant, aussi foudroyant, aussi inimitable, dans sa supériorité. Il n'a pas adressé la parole à Hérode, parce que c'était un homme endurci et cynique, qui buvait le péché comme l'eau, ne distinguait plus le mal et n'avait plus de conscience.

b) Quel terrible malheur, quand la parole du Christ, la voix de la conscience, se tait dans l'homme! Tant qu'elle fait souffrir, tant qu'elle brûle, tant qu'elle mord, tout n'est pas définitivement perdu. Mais si elle se tait un jour!

Mes frères, si Jésus apparaissait actuellement devant vous, vous adresserait-Il la parole?

La plus grande punition que puisse nous infliger Dieu, c'est de nous abandonner. Tant qu'Il nous châtie, nous punit, nous purifie, nous frappe, nous ne sommes pas encore perdus. Tant que notre conscience nous accuse, nous blâme, nous inquiète, nous fait mal, nous ne sommes pas encore perdus. Mais malheur à nous, si Dieu se tait en nous!

Maintenant nous comprenons la prière du Psalmiste : « Seigneur... ne gardez pas le silence; Seigneur; ne Vous éloignez pas de moi » (Ps. XXXIV, 22). « Mon Dieu, ne gardez pas le silence à mon égard, de peur que, si Vous ne me répondez pas, je ne sois semblable à ceux qui descendent au tombeau » (Ps. XXVII, 1).

Bien souvent on entend cette question amère :

Je mène une vie honnête, pieuse et pure et rien ne me réussit. Mon voisin est la méchanceté même, le péché en personne et il a toutes les chances, il est si heureux, si tranquille, la vie est pour lui un plaisir.

Mes frères : « Ne portez pas envie aux méchants et ne soyez point jaloux de ceux qui commettent l'iniquité » (Ps. XXXVI, 1). Ayez plutôt peur de leur heureux sort et de leur tranquillité. Savez-vous à qui on permet de vivre à sa fantaisie et de faire ce qu'il veut ? Au condamné à mort dans sa cellule. Malheur à celui chez qui la voix divine devient muette ! Ce silence est le prélude d'un jugement de condamnation au tribunal de Dieu.

B) Mais le silence du Christ commença à peser pour Hérode. Sur le moment il est déconcerté et même inquiet... mais son visage cynique s'illumine tout-à-coup, car une idée lui est venue pour se tirer d'embarras : *je vais tourner cet homme en dérision.*

a) « Hérode avec ses gardes Le traita avec mépris, après s'être moqué de Lui, et L'avoir revêtu d'une robe blanche, Il Le renvoya à Pilate » (S. Luc XXIII, 11) Il se moqua du Christ qu'il était incapable d'égaler et même de comprendre.

Comment cette ignoble pensée lui vint-elle à l'esprit : *traiter Jésus en fou.* Les princes des prêtres avaient formulé aussi leurs accusations, entre autres certainement celle qu'Il se faisait roi et ce fut justement celle-ci qui vint à point pour tirer Hérode d'embarras. Assurément c'est un faible d'esprit, un fou qu'il ne faut pas prendre au sérieux, mais dont il faut s'amuser. Moquons-nous bien de lui, ensuite renvoyons-le à Pilate : il en fera ce qu'il voudra.

Hérode s'est vengé du Christ. Il s'en est vengé, comme ont coutume de le faire les lâches, les voluptueux, les pervers et les pécheurs : il a tourné le Christ en dérision.

b) Comme le monde actuel est plein de ces Hérodes! De ces Hérodes dont la vie pécheresse et cynique ne peut supporter à côté d'elle les âmes pures et qui, pour se tirer d'embarras, les méprisent, les tournent en dérision, les regardent comme folles. Le monde est rempli d'hommes devant lesquels il n'y a rien d'assez grand, d'assez saint, d'assez noble, pour empêcher leurs langues venimeuses et leur étroitesse d'idée de descendre au niveau de leurs âmes perdues.

Que de fois le monde pécheur et voluptueux s'est moqué du Christ et de ses fidèles ! et, hélas ! — que de fois les faibles ont manqué de fidélité au Christ, précisément à cause des méchants et des pécheurs ! Car l'homme supporte tout, plus facilement que la raillerie et pourtant il nous faut aussi la supporter à cause du Christ.

Le Christ fut affublé d'un manteau blanc et c'est ainsi que le ridiculisa l'adultère Hérode; aujourd'hui encore les fidèles du Christ sont toujours plaisantés et raillés, à cause de la blancheur de leurs âmes, à cause de la pureté de leurs principes moraux, à cause de la réserve et de la délicatesse morale de leur vie, par les gens légers et frivoles.

Le Seigneur garde un silence majestueux devant Hérode sous le feu croisé de ses questions, sous les regards haineux des courtisans, devant les accusations calomnieuses des Juifs. Comme nous avons du mal

à supporter sans broncher avec une foi ferme un instant de raillerie mordante! Comme nous avons du mal de demeurer fidèles à notre idéal devant les sourires railleurs ou grimaçants de nos Hérodes modernes! Que de fois les Hérodes de nos jours disent à ceux qui conservent, au prix de renoncements et de sacrifices, leur foi chrétienne et leur obéissance aux commandements de Dieu, que de fois ils leur disent, avec une moue de supériorité : « bigots, obscurantistes, individus insociables » ou bien, pour parler comme Hérode : « vous êtes des fous ».

Vous êtes fou, jeune homme de vingt ans qui combattez héroïquement pour rester pur.

Vous êtes folle, jeune fille, qui n'arrachez pas de vos deux mains les fleurs de vos jeunes années.

Vous êtes folle, jeune femme qui vous contentez de votre mari et savez vous distraire avec vos enfants.

Vous êtes fou, père de famille qui ne voulez pas prendre l'argent, là où on ne s'en apercevrait pas.

Voilà ce que disent les Hérodes modernes.

Mais grâce à Dieu, ils sont obligés de le dire bien fréquemment. Grâce à Dieu, ils sont de plus en plus nombreux ces « fous », « ces fous du Christ », jeunes gens, jeunes filles, grandes personnes, hommes et femmes, qui, avec l'intrépidité d'une âme supérieure et la persévérance au service du Christ, bravent victorieusement et sans faiblir les railleries des Hérodes et les questions cyniques des Pilates actuels.

Car aujourd'hui encore se renouvelle ce que la Sainte Ecriture remarque à la suite de ces circonstances : c'est qu'à partir du moment où Pilate eut envoyé le

Christ devant Hérode, Pilate et Hérode devinrent amis, alors qu'auparavant ils étaient ennemis. Que de fois nous voyons cette scène se renouveler! Les hommes, les partis, les tendances, les organisations combattent, de leurs forces réunies, l'Eglise du Christ et sa doctrine; quelle que soit la divergence de leur pensée ou de leur but, ils sont unis dans la haine du Christ. Mais si Hérode et Pilate, ces grands ennemis, ont pu se réconcilier, ont pu devenir amis dans leur haine contre le Christ, ne conviendrait-il pas qu'ils se prêtassent aussi un concours amical et fraternel, qu'ils s'entr'aidassent et se rendissent mutuellement heureux tous ceux, individus, sociétés, institutions et peuples, qui sont liés entre eux par l'amour commun du Christ.

* * *

Mes frères, une vieille légende raconte que, peu après la mort du Christ, la nièce d'Hérode, Salomé, voulut un jour traverser un étang glacé, mais que la glace se rompit et qu'elle tomba dans l'eau jusqu'au cou. Mais seulement jusqu'au cou. Or des morceaux de glace gigantesques se heurtèrent et lui coupèrent la tête... cette jolie tête pécheresse et séductrice qui avait fait tomber sous la hache du bourreau la tête de Saint Jean-Baptiste.

Toute cette histoire n'est qu'une légende tardive. Sous cette forme, elle n'a aucune base.

Mais c'est la vérité, une vérité certaine, que Salomé, la séductrice, Hérodiade, la cruelle et Hérode, le voluptueux, ont paru tous les trois devant le tribunal

du Souverain Juge. Et il est également sûr qu'à ce tribunal ce n'était pas Hérode qui siégeait, mais le Christ qu'Hérode avait traité comme un fou, qui était resté devant Hérode sans mot dire et avait enduré en silence ses railleries.

Et alors le Christ n'a pas gardé le silence, Il ne s'est pas tu.

Seigneur Jésus, je veux vivre de manière que, quand un jour, moi aussi, je comparaîtrai devant Votre tribunal, le puisse dire qu'il n'y a pas eu en moi un seul trait, la plus petite image de l'âme d'Hérode... Amen.

XXV

LES FEMMES DANS LA PASSION DE JÉSUS.

MES FRÈRES.

Dans nos dernières instructions, nous avons vu défiler devant nous de tristes échantillons de l'humanité. Le traître Judas, le pusillanime Pierre, le faible Pilate, le voluptueux Hérode... Quelle tristesse pour Notre Seigneur ! Quelle profondeur tragique de l'âme humaine !

Et c'étaient pourtant des hommes, de vrais hommes.

Et les femmes ? Quel rôle ont-elles joué dans la Passion du Christ ?

De nos jours, le prédicateur est très souvent obligé de remplir la tâche désagréable de condamner du haut de la chaire les folies de la mode, les faiblesses morales, l'esprit superficiel des femmes. Il n'aime pas de le faire, mais pourtant il y est obligé. Aussi est-il très heureux, lorsqu'au lieu de blâmes et de reproches il peut adresser des éloges, des éloges réels et mérités.

Ce sera une gloire éternelle pour le sexe féminin que de ne pas avoir coopéré aux souffrances terrestres du Sauveur. Ce sont des hommes qui ont renié le Christ,

des hommes qui L'ont arrêté et condamné, des hommes qui L'ont flagellé et attaché à la croix. Nous rencontrons aussi des femmes à plusieurs reprises au cours de la Passion, mais leur rôle est toujours noble, toujours édifiant. Nous consacrerons donc notre sermon d'aujourd'hui à cette question : *Comment les femmes se sont-elles comportées à l'égard du Christ dans sa Passion?* Cependant cette instruction ne sera pas seulement un éloge chaleureux de l'âme compatissante des femmes mais aussi un encouragement à puiser dans leurs exemples une sérieuse leçon pour chacun de nous.

I

L'Épouse de Pilate.

La première femme qui joua un rôle dans la Passion du Christ fut l'épouse de Pilate.

Notre Seigneur est là devant Pilate. Autour de Lui, comme une mer en furie, la foule de ses accusateurs. Tous sont contre Lui, tous Le déclarent coupable.

Mais voici qu'arrive tout à coup un serviteur apportant un message à Pilate. Le message vient de la femme de celui-ci et est ainsi conçu : « Qu'il n'y ait rien entre toi et ce juste; car j'ai été aujourd'hui fort tourmentée en songe à cause de Lui » (S. Mathieu XXVII, 19).

A) Enfin quelqu'un qui appelle le Christ « un juste » au milieu de cette foule remplie de haine. *Enfin quelqu'un qui ose dire un mot en faveur du Christ.*

Quelle était cette femme ?

Nous n'en savons absolument rien. Nous ne connaissons même son nom que par ouï dire; on croit qu'elle s'appelait Claudia Procula. Peu importe, Ce n'est pas le nom qui est important, mais le fait. Le fait que sa conscience ne supporta pas tranquillement de voir ce qui se passait, le fait qu'elle eut pitié du Christ et voulut Le sauver, dans toute la mesure de ses moyens. L'important fut qu'elle osa prendre la parole en faveur du Sauveur, alors que tous étaient *contre* Lui. Je crois que cette femme aurait aussi osé parler, si, même dans la société la plus distinguée, elle avait entendu des plaisanteries inconvenantes. Je crois que cette femme aurait eu le courage d'élever la voix, si, à un thé, elle avait entendu des gens superficiels critiquer les prescriptions ou les dogmes de notre sainte religion.

Et cette femme n'était même pas chrétienne.

B) L'épouse de Pilate ne lui envoya pas ce message uniquement par compassion pour le Christ. *Certainement elle a agi aussi par souci pour son mari.* Elle avait vu devant quelle désagréable et dangereuse responsabilité il était placé, elle se hâta donc, comme il convient à une fidèle épouse, de venir en aide à son mari en ce moment difficile et décisif. Il est vrai qu'elle n'a pas pu sauver son époux, mais c'est parce qu'il ne l'a pas écoutée. Du moins a-t-elle fait tout ce qu'elle pouvait : or Dieu ne juge pas d'après le succès, mais d'après l'intention.

Cette femme courageuse mérite que sa conduite soit citée en exemple à tous les fidèles. L'épouse de Pilate comprit et exécuta la grande tâche que Dieu a confiée

aux femmes : être la conscience vivante de la famille, l'ange gardien du mari, se tenir, comme un chérubin à l'épée flamboyante, sur le seuil du foyer familial pour la défense de la pureté et de l'honnêteté. Cette femme a, depuis, servi de modèle à toutes les femmes éprises d'idéal qui, avec un amour généreux et ingénieux, s'efforcent de gagner au Christ les âmes de leurs époux dont la foi est éteinte.

En effet, n'est-ce pas, je suis obligé de dire que ce sont là les véritables et saints devoirs des femmes. Ces « devoirs » que le monde moderne leur impose : la politique, la représentation, l'agitation, les réunions, tout cela abaisse la femme. Par contre les devoirs qui leur sont imposés par Dieu les élèvent jusqu'à des hauteurs inaccessibles.

C) « J'ai été fort tourmentée à cause de lui », disait le message de l'épouse de Pilate. Heureux l'homme qui peut dire de lui-même, en faisant le soir son examen de conscience : Aujourd'hui j'ai été tourmenté à cause du Seigneur! Lorsque je n'ai pas cédé à tel ou tel désir, lorsque, dans une société frivole et légère, j'ai pris courageusement la parole pour la religion, lorsqu'avec une généreuse et ingénieuse charité, j'ai ramené au confessionnal des hommes qui, durant des années, avaient vécu à l'aventure loin du Christ, lorsque je me suis efforcé de devenir partout et toujours une petite lampe qui répand la douce lumière de l'amour du Christ, « j'ai été fort tourmenté à cause de Lui ». Je suis heureux d'avoir pu faire moi aussi quelque chose pour Celui qui a donné sa vie pour moi.

Voilà la sainte vocation de la femme dans l'Église.

Parfois on se plaint que Notre Seigneur ne lui ait pas permis d'être prêtre. Mesdames, Mesdemoiselles, ne vous plaignez pas. Un travail sacerdotal vous attend sous une autre forme : dans la famille et dans la société, dans la vie publique et privée, vous devez être les gardiennes des droits de Dieu.

Femmes, réjouissez-vous, si vous pouvez ressembler à l'épouse de Pilate.

II

Sainte Véronique.

La seconde femme qui s'approcha du Christ avec un amour compatissant, fut sainte Véronique.

La Sainte Écriture n'en fait même pas mention. Mais une vénérable tradition a conservé le souvenir de cette pieuse femme qui n'a pu supporter, sans mot dire, la vue de Jésus couvert de sang et chancelant sous le poids de sa croix, et Le secourut autant qu'elle put : elle lui tendit son voile pour essuyer son visage défiguré et lorsque le Sauveur le lui rendit, voilà que l'image de sa face ensanglantée y demeura fixée.

En pleine tempête de l'impiété triomphante, quel moment sublime que celui de l'intervention charitable de sainte Véronique! Lorsque cette noble femme *fut saisie de pitié devant la face ensanglantée du Christ.*

Savez-vous, mes frères, que *le visage du Christ est gravé dans toute âme humaine*, mais dans combien il est couvert de poussière, sali, déformé et déchiré!

Savez-vous que celui qui a pitié de la face défigurée du Christ dans l'âme de son prochain et travaille à faire briller cette image dans les cœurs, rend au Seigneur le même service que sainte Véronique. Car s'il y a des millions de visages du Christ défigurés, d'âmes souillées, d'hommes qui chancellent : *Y a-t-il seulement autant de Véroniques?*

C'est par milliers que traînent sur le pavé de Budapest des enfants qui volent du bois sur les voitures et vont le revendre dans d'autres rues. Leurs pères et mères sont à l'usine et il n'y a personne pour s'occuper d'eux. Ah! Seigneur à la face ensanglantée, où sont les mains de Véronique pour essuyer dans ces âmes l'image du Christ recouverte de poussière?

C'est par milliers que dans la grande ville dépérissent les pauvres honteux. Combien de milliers? Je l'ignore. Mais vous savez, vous, que dans la maison où vous habitez, au sous-sol, se trouve alitée depuis des mois une mère de famille usée par le chagrin et qu'il n'y a personne pour faire la cuisine de ses enfants, Vous savez que dans votre voisinage végètent quatre orphelins qui ont perdu leur mère. Ah! Seigneur, où sont les Véroniques qui essuieront votre face ensanglantée? La vôtre? Oui, la vôtre, car c'est Vous qui avez dit : « En vérité, je vous le dis, toutes les fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait » (S. Mathieu XXV, 40).

Entendez-vous, Mesdames, chaque larme que vous essuyez sur des yeux en pleurs, chaque offense que vous laissez sans vengeance, et que vous pardonnez d'une âme noble pour le Christ, tout cela est un sourire

que vous déposez sur le front de votre prochain, ravagé par les soucis; chaque parole que vous prononcez avec douceur, en domptant votre colère naissante, chaque bon conseil que vous donnez à une âme qui vacille, tout cela est comme un voile de soie ou de velours que vous passez sur le visage sanglant du Sauveur. Mesdames, vous êtes des Véroniques; ne tardez pas partout où vous pouvez essuyer le visage de Jésus qui, ici, parmi nous, parmi des millions d'hommes, suit son éternel chemin de la croix.

Toutefois nous ne devons pas seulement nous préoccuper des autres, mais *aussi et avant tout de nous-mêmes.*

Que le saint et béni visage du Christ ne se ternisse pas dans notre âme! Tant que nous luttons contre la tentation, tant que nous restons debout au combat, si sanglant et si terrible qu'il soit, la face du Christ resplendira en nous comme un rayon de soleil. Seul le péché la couvre d'un nuage, seul le penchant au péché arrache de l'âme le saint visage du Sauveur. Ah! face bénie et sanglante de Jésus, gravez-vous dans mon âme, avec un amour ineffaçable.

Femmes, réjouissez-vous, si vous pouvez ressembler à sainte Véronique.

III

Les filles de Jérusalem.

Tandis que le Seigneur se traîne en chancelant sur le chemin de la croix, il rencontre un groupe de femmes qui, d'un cœur compatissant, versent sur Lui des larmes.

Le Sauveur les regarde et leur dit : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais plutôt sur vous-mêmes et sur vos enfants » (S. Luc XXIII, 28).

A) Dans l'attitude des filles de Jérusalem nous distinguons deux choses : leur compassion et leur courage.

a) Elles furent saisies de compassion. Il y a bien des femmes pour pleurer dans le monde. Les femmes pleurent plus facilement que les hommes; elles pleurent souvent pour des riens, par dépit, par entêtement. Mais vous, filles de Jérusalem, vous avez raison de pleurer maintenant. Vos yeux n'ont pas encore laissé tomber des larmes aussi précieuses que celles-ci. Quel émouvant spectacle devait présenter Jésus marchant à la mort, inondé de son sang!

Filles de Jérusalem, apprenez-nous à bien pleurer.

Il y a des hommes à qui les larmes viennent facilement, sans raison, mais qui peuvent rester le cœur sec, alors qu'ils devraient pleurer. Il y en a qui versent des larmes sur l'infortuné héros d'un roman sentimental, mais peuvent en même temps regarder froidement le Sauveur crucifié et sa croix ensanglantée ne les touche pas. On habille, on nourrit son petit chien, mais si, dans une mansarde, une famille nombreuse souffre de la faim, « cela ne regarde personne ». Si le petit chien périt, on est inconsolable, l'enfant du concierge voisin meurt de la tuberculose et personne n'en fait de cas. Un cheval tombe sur le pavé, des centaines de gens en ont pitié, notre prochain tombe dans le péché, qui a pitié du Christ tué en cette âme? Car le Christ souffre dans l'âme pécheresse. Le Christ souffre dans l'homme qui a faim. Le Christ souffre

dans l'incroyant égaré. Le Christ souffre dans celui qui est séduit par le péché. Le Christ souffre partout où une âme pure se salit.

« Mais aujourd'hui il y a tant de misères dans le monde! On ne peut pas secourir tout le monde ». C'est vrai. Mais du moins venons en aide autant que nous le pouvons. Et si nous ne pouvons pas apporter une aide matérielle, tout comme les filles de Jérusalem ne pouvaient pas sauver le Christ du supplice, ayons du moins une larme pour notre prochain qui souffre ou une parole compatissante ou un regard d'encouragement, de consolation, de sympathie.

b) Les filles de Jérusalem ne furent pas seulement saisies de compassion, *mais elles eurent encore le courage de manifester leur sympathie.*

Il n'est pas si naturel pour de faibles femmes de faire face aux soldats, aux valets, à la foule en fureur. Où sont les apôtres? Ils ont pris la fuite. Où est Pierre, le rocher de l'Église? Il s'est affaissé. Où sont ceux que le Christ a guéris? On n'en voit pas un; rien que de faibles femmes. Elles seules osent prendre parti pour le Christ.

Je me souviens des simples ouvrières qui, aux jours sanglants du communisme en Hongrie, au printemps de 1919, s'étaient massées devant le couvent des Dames Anglaises à Pest; elles aussi avaient osé prendre le parti du Christ contre les bourreaux rouges. Elles étaient les dignes continuatrices des femmes qui pleuraient sur le Sauveur. Elles sont aussi leurs dignes continuatrices, toutes celles qui osent élever la voix en faveur du Christ, lorsqu'en société, on en vient à bavarder

sur l'Église, la fiancée du Christ. Toutes celles qui ont le courage de tenir pour le Sauveur, lorsqu'après le thé de cinq heures on évoque les esprits et que les âmes glissent dans le marais du spiritisme, lorsqu'on plaisante sur les vérités religieuses, lorsqu'on offense Dieu et corrompt les âmes.

Il y a toujours eu et il y aura toujours dans le monde beaucoup de femmes pour pleurer, car la divine Providence a voulu que parmi les créatures les femmes eussent la plus grosse part de souffrances et le cœur le plus sensible. Aujourd'hui encore il y a beaucoup de femmes pour pleurer sur cette terre, mais pourquoi pleurent-elles ? Les unes pleurent à cause de leur détresse matérielle; d'autres à cause d'une situation perdue, d'autres à cause de la mort de leur enfant, à cause de leur bonheur familial détruit, mais qui pleure à cause du Christ, à cause des méchants ?

B) Écoutez *avec quelle reconnaissance le Sauveur reçoit les marques de sympathie des filles de Jérusalem.* Il leur jette un de ces regards profonds qui pénètrent les âmes et quelque chose de sublime et de solennel marque sa voix, quand Il leur dit : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants; car voici que viennent des jours où l'on dira : Heureuses les stériles et les entrailles qui n'ont point enfanté... Alors les hommes se mettront à dire aux montagnes : Tombez sur nous, et aux collines : Couvrez-nous. Car si l'on traite ainsi le bois vert, que fera-t-on du bois sec ? » (S. Luc XXIII, 28-31).

a) *Ne pleurez pas sur moi, mais sur vous-mêmes.* Voilà la grande leçon du Seigneur : Dieu nous estime

davantage, quand nous pleurons sur nos péchés que quand nous pleurons sur ses souffrances. Que votre compassion ne soit pas un vain soupir! Mais si vous avez pitié de moi, ne m'offensez pas davantage. Vous versez des pleurs ? Bien! je les accepte avec amour. Mais pleurez avec un amour qui rende votre âme meilleure, plus noble et plus pure.

Pleurez sur vous-mêmes, dit Notre Seigneur. Pleurez sur ces femmes décolletées et peintes, pleurez sur ces femmes qui adorent leur chien et leur chat. Pleurez sur les victimes et les épaves des prix de beauté. Pleurez sur les « mariages à l'essai » qui durent un an, sur les « mariages d'amitié » qui durent un mois et les « mariages de weekend » qui durent un jour. Pleurez sur ces malheureuses femmes qui, méconnaissant leur dignité reçue de Dieu, dégradent la nature, la race humaine, au lieu de la relever. Pleurez sur les femmes qui se livrent à la boxe, sur les esclaves de la mode, sur celles qui ont rejeté leur rôle de femme.

Et que personne ne cherche à s'excuser sous prétexte que l'on rencontre déjà cette masculinisation et cet abaissement de la femme dans l'ancien empire romain.

Oui, on les rencontre, mais elles sont en dehors de leur sexe et de la vie familiale, Oui, il y eut des femmes romaines qui se présentèrent sur l'arène dans le cirque, combattirent les animaux féroces, provoquèrent les hommes au pugilat, mais ce fut à une époque où, suivant la remarque des historiens, ces femmes émancipées comptaient leurs maris d'après les années des consuls. Juvénal se moque âprement d'une dame romaine qui, en cinq ans, s'était mariée huit fois; mais

que dirait-il aujourd'hui de cette américaine de l'état de Massachusetts, qui à l'âge de 43 ans, a déjà divorcé vingt-huit fois? (Das Neue Reich 30 juillet 1932 p. 875).

Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais sur vous-mêmes.

b) *Et pleurez sur vos enfants*. Mettons-nous seulement les mains devant les yeux et regardons dans l'avenir : quand les enfants de maintenant seront des hommes, le Christ, l'Église, la patrie y trouveront-ils leur joie? Quoi qu'il arrive, les mères ont une grande responsabilité. Ne pleurons pas sur les souffrances du Christ; ne nous contentons pas de soutenir que nous aimons le Christ, *mais donnons-Lui notre plus beau trésor : l'âme de nos enfants*. Qu'adviendra-t-il de ces enfants? mères, cela dépend d'abord de vous. Le Christ s'est arrêté sur son chemin de la croix et vous a adressé sa dernière prédication. Voyez seulement comment Il vous a prêché : une couronne d'épines sur la tête, une croix sur l'épaule. N'oubliez pas ce qu'Il a dit du bois sec. Faites souvent asseoir vos enfants à côté de vous, regardez-les profondément dans les yeux, comprenez votre responsabilité : « le Christ me les a confiés », ensuite éduquez-les, éduquez-les dans l'amour du Sauveur, afin qu'ils ne deviennent pas des branches sèches, mais les agneaux du Christ sur la terre et les bénits de Dieu le Père dans le ciel.

Femmes, réjouissez-vous, si vous pouvez ressembler aux mères qui ont pleuré sur le Christ.

IV

La Mère des douleurs.

Mais me voici déjà arrivé à la fin de mon sermon et je n'ai pas encore accompli ma tâche la plus chère. Car si le Christ souffrant a trouvé consolation et sympathie auprès de la femme de Pilate, de Sainte Véronique et des filles de Jérusalem, qui pourrait mettre en doute que la plus grande consolation du Christ ait été l'amour fidèle jusqu'à la mort de sa Très Sainte Mère.

La Mère des douleurs. Permettez-moi d'en parler quelques instants.

En Andalousie, parmi les gens du peuple circule une ravissante légende. D'après celle-ci, lorsque Jésus agonisait sur le calvaire et que Marie pleurait au pied de la croix, Dieu envoya des anges qui recueillirent sans être vus toutes les larmes versées par la Sainte Vierge et les accrochèrent comme de brillantes étoiles au firmament. Le peuple andalou appelle en effet les innombrables étoiles, que nous nommons « la voie lactée », « lagrimas de la Virgen », « les larmes de la Sainte Vierge ».

Ah! que de larmes la Bienheureuse Vierge a-t-elle versées!

Quand elle avait vu son Fils pour la dernière fois, Il était encore libre et tout le peuple Lui faisait fête. Mais quelle rencontre à présent : au milieu d'une populace furieuse, s'avance, avec une croix sur les épaules, son Fils condamné à mort. Il n'est pas possible

de décrire les sentiments tumultueux qui envahirent à cet instant ces deux cœurs. Il n'y a pas de mer assez profonde, de tempête assez furieuse, d'éclair assez foudroyant, pour nous donner une idée de la douleur, du déchirement de ces deux âmes.

Et pourtant la Sainte Vierge a résisté. « Stabat mater dolorosa ». La Mère des douleurs était debout.

Chacune des souffrances de son Fils lui perçait le cœur, les clous la traversaient, la couronne d'épines faisait saigner son front, mais elle restait debout : « Stabat mater ».

On fait boire à son Fils du fiel et du vinaigre, Il est bafoué et insulté même sur la croix, mais elle reste debout : « Stabat mater ».

Le soleil s'obscurcit, la terre tremble, les rochers s'ouvrent, le peuple s'enfuit épouvanté, en se frappant la poitrine, mais elle reste debout : « Stabat mater ».

Toutes ses espérances paraissaient détruites, toutes les étoiles paraissaient éteintes, tout rayon de lumière semblait effacé, et elle ne s'effondre pas, elle ne perd pas confiance, elle ne profère pas de malédictions, elle ne fait pas de menaces, elle ne se plaint même pas, mais elle reste debout au pied de la croix, avec son cœur de mère et sa foi inébranlable : « Stabat mater ».

Ainsi est arrivée à son apogée l'attitude des femmes à l'égard de la Passion du Sauveur. En effet l'intervention de l'épouse de Pilate était belle, la délicatesse de Sainte Véronique fut douce à Jésus, la sympathie des filles de Jérusalem Lui fut chère, *mais plus précieux encore furent l'amour fort jusqu'à la mort, la fidélité et la persévérance de la Mère des douleurs.*

* * *

Mes frères, le sermon de ce jour a été un grand éloge des femmes. Plaise à Dieu, que de même qu'il n'y eut aucune femme pour offenser le Christ souffrant, de même il n'y en ait pas une seule aujourd'hui pour L'offenser par sa vie et sa conduite.

Le christianisme a relevé la condition de la femme. Ce fut une chose inouïe à une époque où la femme n'occupait dans l'humanité qu'une place de second ordre.

Maintenant est venue l'heure de la reconnaissance : *la femme doit relever la condition du christianisme.* Les femmes ont en mains une puissance gigantesque, par laquelle elles peuvent traîner dans la boue l'âme des hommes et empoisonner les idées de toute la race humaine, mais elles peuvent aussi les élever dans l'atmosphère purifiante des conceptions chrétiennes.

Or c'est de telles femmes qu'a besoin le monde moderne.

De femmes qui sachent « être fort tourmentées à cause du Christ » comme l'épouse de Pilate.

De femmes qui sachent adoucir les douleurs du Christ, comme Sainte Véronique.

De femmes qui suivent le Christ dans son éternel chemin de la croix, non seulement en versant des larmes, mais aussi avec un amour généreux et fidèle, comme les filles de Jérusalem.

Des femmes qui sachent rester debout au pied de la croix, comme la Mère des douleurs. Amen.

XXVI

IL A ÉTÉ CRUCIFIÉ.

MES FRÈRES.

Elle est profondément émouvante cette année jubilaire dont le monde chrétien célèbre en ce moment la première journée. Au centre de la chrétienté, à Rome, le représentant de Notre Seigneur Jésus-Christ sur la terre, le pape, a ouvert hier dans la basilique Saint Pierre la porte symbolique du jubilé. Du jubilé qui rappelle le dix-neuvième centenaire de la mort rédemptrice de Jésus et que le monde chrétien tout entier se dispose à célébrer d'une âme fervente en souvenir de l'année où le Christ est mort pour nous sur la croix.

L'œuvre entière de notre espérance, de notre confiance et de notre rédemption, la mission du Christ, l'essence du christianisme peuvent se résumer en ces quelques mots : *le Christ est mort sur la croix pour nous.*

Un écrivain eut un jour une pensée bizarre qui le poursuivit sans cesse et ne lui laissa plus de repos : il aurait voulu écrire un livre, composé d'une seule

page; sur cette page il n'y aurait eu qu'une ligne et cette ligne n'aurait comporté qu'un seul mot, toutefois ce mot unique aurait renfermé toute la pensée de l'écrivain... il se creusa longtemps la tête sur ce problème insoluble, jusqu'à ce qu'il eut enfin compris que la langue humaine en était incapable.

Ce qui était impossible à cet écrivain, a trouvé sa solution dans notre Credo. Il s'y trouve un mot qui contient tout en lui-même : une révélation et un mystère, le plan divin et la destinée humaine, la joie, la force, une philosophie et une foi, ce mot est celui-ci: « Crucifixus », « crucifié ».

Il a été crucifié. voilà le contenu de tout le christianisme, de toute la rédemption.

C'est sur la croix qu'est arrivée l'heure dont le Sauveur Lui-même avait parlé : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis » (S. Jean XV, 13).

C'est sur la croix qu'est arrivée l'heure dont l'apôtre Saint Paul a dit : « Le Christ nous a aimés et s'est livré Lui-même à Dieu pour nous, comme un sacrifice d'agréable odeur » (Ephésiens V, 2).

C'est sur la croix qu'est arrivée l'heure qui a fait dire à Saint Jean : « Nous avons connu l'amour de Dieu au fait qu'Il a donné sa vie pour nous » (Iº S. Jean III, 16)

Mais maintenant elle est venue pour nous aussi l'heure où il nous faut prendre à cœur ces paroles enflammées de Saint Jean : « Nous donc aimons Dieu, puisque Dieu nous a aimés le premier » (Iº S. Jean IV, 19).

Mes frères, aujourd'hui, en cette première journée

du jubilé, nous nous placerons au pied de la croix, l'âme attentive : 1) *afin de comprendre ce qu'est pour nous la croix de Jésus* et 2) *afin d'apprendre ce que nous devons faire pour avoir part à la bénédiction de la croix.*

I

Qu'est-ce que la croix de Jésus pour nous ?

La croix de Jésus est pour nous : *A)* une indication; *B*) un rachat; *C*) une miséricorde et *D*) une consolation.

A) *La croix du Christ est une indication pour nous.*

a) Notre Seigneur a certes beaucoup prêché, mais *jamais aussi éloquemment et aussi efficacement que sur la croix.* Ce qui, en ce monde, a une valeur véritable et ce qui a une vaine apparence, ce qui est totalement mauvais et ce qui est véritablement bon, ce que je dois redouter et ce que je dois imiter, la monstruosité du péché devant Dieu, la réparation qu'elle exige, le chemin que je dois suivre, si je veux arriver à la vie éternelle, tout cela est enseigné de façon très sûre par la croix.

La provision d'eau d'une caravane cheminant dans le désert touchait à sa fin; la chaleur semblait insupportable, les hommes devenaient de plus en plus impatients, de plus en plus nerveux. Mais voilà que devant leurs yeux surgissent des palmiers et une oasis verdoyante leur fait signe. Ils veulent s'y précipiter, mais le guide les retient : « Restez tranquilles. Ce n'est que le mirage ».

Torturés par la soif, ils continuent leur route. Leurs yeux brûlant de fièvre aperçoivent de nouveau les palmiers et un vert gazon, et si près qu'ils croient entendre le murmure d'une source. Mais le guide leur répète que tout cela n'est qu'illusion et de nouveau il ne veut pas les laisser aller dans cette direction. Alors un voyageur saisit son revolver et abat le guide. Et tandis qu'il s'écroule frappé à mort, il rassemble ses dernières forces pour indiquer le bon chemin en disant : « Suivez cette direction, sinon vous êtes perdus ».

Le Christ, notre guide, indique aussi en mourant le chemin de la Vie à la caravane humaine qui chemine dans le désert de cette terre. En étendant ses deux bras, Il lui crie : « Suivez la direction que vous donne la croix, sinon vous êtes perdus ». Écoutons seulement ces paroles de Saint Pierre : « Le Christ a souffert pour nous, nous laissant un modèle, afin que nous suivions ses traces » (I° S. Pierre II, 21).

b) Mais la croix du Christ est une indication pour nous, encore à un autre point de vue.

La croix du Golgotha a donné à l'humanité la réponse vainement attendue pendant des siècles au *problème angoissant de la souffrance.*

Quelle mélancolie, quel impuissant pessimisme sur les lèvres de ceux qui, avant le Christ, ont cherché la solution de ce problème! Quel désespoir dans ces paroles d'un des plus grands philosophes grecs : Mieux vaut pour l'homme de n'être point né; et s'il est né, le mieux est qu'il meure bientôt! Quelle mélancolique aspect du problème de la souffrance nous offrent les traits du groupe de Laocoon ou les tragédies de Sophocle et d'Euripide! La vue de la méchanceté du monde a

fait dire avec amertume à un des auteurs de la Sainte Écriture, à l'auteur de l'Ecclésiaste : « J'ai trouvé les morts plus heureux que les vivants et plus heureux que les uns et les autres celui qui n'est pas encore arrivé à l'existence et qui n'a pas vu les mauvaises actions qui se commettent sous le soleil » (Ecclésiaste IV, 2-3).

Et à toutes ces questions angoissantes le Christ nous a répondu du haut de la croix. Du haut de cette croix où fut atteint le maximum de souffrances imméritées. Et le Christ, qui sur terre avait le moins mérité la souffrance, la prit cependant sur ses épaules dans une mesure supérieure à tout ce que l'on avait jamais souffert sur cette terre. Et de plus Il la prit volontairement, afin de satisfaire ainsi pour les péchés des autres. C'est pourquoi tout homme qui souffre se sent soulagé, s'il jette ses regards sur la croix où souffre le Christ. Dès lors toute souffrance humaine se transfigure, si nous l'unissons aux souffrances du Sauveur.

C'est ainsi que la croix de Jésus est une indication pour nous.

B) Mais la croix du Christ est aussi devenue notre rachat. Sans les mérites rédempteurs du Sauveur, aujourd'hui encore nous ne serions pas rachetés.

L'orgueilleuse humanité avait souvent voulu se racheter elle-même; elle croyait qu'elle pouvait se suffire à elle-même, que suffisaient à son bonheur le laboratoire, l'usine, la machine, la mine, la technique, le chemin de fer, le dirigeable... Mais aux époques de grandes déceptions, comme celles que nous vivons actuellement, il lui fallut reconnaître de plus en plus,

que, sans le concours de la main de Dieu, la vie ne pourrait lui offrir que l'amertume des problèmes insolubles. Du reste, nos plus grands esprits l'ont toujours compris et proclamé, pour citer seulement le « Prométhée enchaîné « d'Eschyle, le « Parsifal » de Wolfram von Eschenbach, la « Divine Comédie » de Dante, « La Tempête » de Shakespeare, le « Faust » de Goethe et « La tragédie Humaine » de Madach.

Mais depuis que le sang du Christ a coulé sur l'âme humaine, nous sommes véritablement rachetés et la forteresse divine de la vie éternelle peut être élevée dans nos âmes.

Connaissez-vous la légende de Clément Kömives? Cette légende d'après laquelle les maçons mélangent du sang humain au mortier qui servira à construire la forteresse, afin qu'elle puisse braver tous les assauts? Eh bien! depuis que le sang de Jésus a coulé sur nos âmes et circule dans nos veines, le royaume imprenable de la vie éternelle peut être édifié en nous, dans notre âme rachetée. C'est ainsi que la croix du Christ est devenue notre salut.

C) La croix du Christ est encore le signe de la miséricorde. Que notre Père céleste soit véritablement et infiniment miséricordieux pour ceux qui se convertissent, que notre soif du pardon de nos péchés ne soit pas le rêve fiévreux d'un pécheur aux abois, mais une sainte réalité, c'est ce que montre avec une parfaite clarté Notre Seigneur Jésus-Christ sur la croix, le miséricordieux Sauveur en accueillant le bon larron.

Que se passa-t-il dans l'âme du bon larron, lorsque sur la croix, il balbutia ses paroles de repentir, l'évangile

n'en parle pas, mais il n'est pas difficile de se l'imaginer. Il entendait les clameurs du peuple aveuglé contre le Christ, il entendait les blasphèmes de l'autre brigand crucifié avec lui et alors, à sa dernière heure, il ne put résister davantage à la grâce divine, qui jusqu'à ce moment avait en vain frappé à la porte de son âme. Tous les forfaits de sa vie passée défilèrent devant lui et de ses yeux vitreux jetant un regard sur le Christ dont le sang coulait à côté de lui, il exhala ces paroles de repentir : « Seigneur, souvenez-Vous de moi, quand Vous serez dans votre royaume » (S. Luc XXIII, 42). Et le Fils de Dieu agonisant lui donna aussitôt l'absolution : « En vérité, je te le dis, aujourd'hui même tu seras avec moi dans le paradis » (S. Luc XXIII, 43).

Arrêtons-nous un instant, mes frères. On ne veut pas en croire ses oreilles. Pourquoi ? Dieu n'est-il pas miséricordieux ? N'est-ce pas assez pour Lui qu'une parole sortie d'un cœur contrit ? Ne suffit-il pas de prononcer avec repentir le nom de Jésus ? Oui, nous devons croire que cela suffit : le Dieu des miséricordes a pardonné.

Il est vrai que le larron converti dut encore expier avant d'entrer dans le paradis, mais après l'expiation l'attendait la miséricorde divine. Il est vrai qu'il lui fallut encore souffrir horriblement : les soldats romains lui brisèrent les jambes sur la croix. A celui qui s'est déjà cassé une jambe, ai-je besoin de dire quelle peine signifiait cette expiation ? Mais après cette peine l'attendait la miséricorde divine.

Mes frères, vous qui êtes si effrayés par les déficiences

de votre vie passée, vous qui n'osez pas compter sur un pardon miséricordieux, regardez donc, voici le chemin du salut : ayez confiance, ayez confiance, dans le pardon divin, disons tout bas, avec contrition, nos péchés dans le confessionnal, faisons pénitence et ne péchons plus.

« Qui Mariam absolvisti et latronem exaudisti, mihi quoque spem dedisti » récite l'Église dans cette magnifique séquence du « Dies irae ». « Vous qui avez absout Marie-Madeleine la pécheresse et exaucé le larron, à moi aussi Vous avez donné l'espérance ». C'est ainsi que la croix de Jésus est devenue le signe de la miséricorde.

D) Et enfin la croix du Christ est également pour nous une marque de grande consolation. Depuis que le Christ est mort sur la croix, ce signe d'infamie est devenu un signe de consolation pour toute âme qui aime Dieu. Une croix se dresse sur les tombes chrétiennes et ce signe sacré est pour nos sépultures l'unique consolation qui ne soit pas muette et qui ne demeure pas comme un mot impuissant devant la sévère majesté de la mort : *elle nous parle de la vie éternelle par delà la tombe.*

Près de l'île d'Helgoland, au milieu des flots sauvages de la Mer du Nord, se trouve un petit banc de sable : personne n'y habite, il y a là seulement un cimetière enseveli dans le calme. On peut à peine imaginer plus triste abandon, on peut difficilement ressentir une plus pénible impression que dans ce petit cimetière où sont enterrés ces morts inconnus dont les flots rejettent les cadavres sur le rivage d'Helgoland. Le nom de ce cimetière est évocateur de bien des douleurs : « Le cime-

tière des sans pays ». On ne sait pas qui ils étaient, on ne sait pas d'où ils venaient, on ne sait pas qui les pleure à la maison, ici ils reposent dans le calme et le silence. Il n'y a pas sur la terre plus grand abandon... et pourtant, mes frères, en quelqu'endroit de la terre que soit creusée notre tombe, quand ce serait sur un banc de sable inconnu de l'immense océan, nous ne sommes pas abandonnés, nous ne sommes pas seuls et, ce qui est le plus important, nous ne retournerons pas sans espoir en poussière, si... *si sur notre tombe brille la croix consolante du Christ, la croix bénie de Notre Seigneur Jésus-Christ.*

L'art a élevé sur les tombes de magnifiques monuments, mais moi je n'en ai pas besoin. Que sur ma tombe ne se dresse pas d'autre signe que la croix, la croix bénie sur laquelle Notre Seigneur a versé son sang pour moi! Car je dis avec *Saint Jean Damascène :* La croix est un bouclier, une arme et un signe de victoire contre le démon, elle est la résurrection pour les morts, un appui pour ceux qui sont debout, un soutien pour les faibles, un bâton pour les pasteurs, un guide pour les convertis, un gage de succès pour ceux qui progressent dans le bien, un signe de salut pour le corps et l'âme, un protecteur contre tous les maux, la source de tout bien, l'arbre de la vie éternelle.

Et je reconnais avec Saint Paul : « Pour moi, Dieu me garde de me glorifier, si ce n'est dans la croix de Notre Seigneur Jésus-Christ, par qui le monde est crucifié pour moi, comme je le suis pour le monde » (Galates VI, 14).

Strindberg, le grand poète suédois, lorsqu'il sentit,

après de nombreux errements spirituels, que la mort approchait, prononça ces quelques mots : « Placez une croix sur ma tombe avec cette inscription : *Ave crux, spes unica* ».

Salut, croix sainte, notre unique espérance! Salut, ô Christ qui avez été condamné à la mort de la croix et Vous êtes imposé ce sublime sacrifice à cause de moi! Salut, ô Christ qui, aujourd'hui encore, êtes condamné par tant d'hommes au supplice de la croix! Je Vous en prie, donnez-moi la main et dirigez ma vie, afin que moi, je ne Vous condamne pas à la mort de la croix par ma vie, mes paroles, et mes actes, mais si Vous, *Vous êtes mort* pour moi, moi aussi je peux *vivre* pour Vous, vivre conformément à vos saints commandements.... Salut, croix sainte, croix bénie du Christ!

II

« J'ai été crucifié avec le Christ ».

Non seulement l'apôtre Saint Paul pense à la croix du Seigneur avec un amour enthousiaste, non seulement « il s'en glorifie », mais encore il indique la grande condition dont la réalisation assure les bénédictions de la croix.

Voulons-nous que toutes les bénédictions méritées par la croix de Jésus se réalisent aussi en nous? Alors considérons et observons l'avertissement de Saint Paul : « Christo confixus sum cruci », « J'ai été crucifié avec le Christ » (Galates II, 19).

Voyons donc la portée de l'avertissement de Saint Paul.

A) Si réellement je veux participer aux bénédictions de la croix, alors tout d'abord *il me faut vénérer la croix du Christ et le sacrifice de la croix.* Je les vénére, si j'apprécie mon âme, si j'apprécie sa pureté sans tache, si j'apprécie la vie surnaturelle, qui a jailli du pied de la croix, si je ne recule devant aucun sacrifice pour sauvegarder mon âme. Mais il vous faut encore autrement vénérer la croix du Christ et le sacrifice de la croix. Y a-t-il au mur de votre chambre un crucifix, pour que votre regard et celui de votre famille tombent fréquemment sur le Sauveur qui souffre pour vous? Avez-vous l'habitude de faire pieusement, sérieusement, consciencieusement le signe de la croix? Pensez-vous avec reconnaissance à la mort du Sauveur sur la croix, lorsque vous récitez les mystères douloureux du rosaire, lorsque vous faites le chemin de la croix ou que vous assistez à la sainte messe?

Maintenant je peux apprécier la messe. Maintenant je comprends pourquoi notre sainte religion nous fait un devoir de l'entendre. Elle ne nous impose pas l'obligation de réciter les litanies, de participer à une procession, à un pélerinage, de réciter le rosaire ou de faire le chemin de la croix. Mais elle prescrit à tous les fidèles, dès l'âge de sept ans, d'assister à la messe les dimanches et les fêtes.

Pourquoi? Parce que la sainte messe est la répétition quotidienne de la mort du Christ sur la croix et que, chaque fois que j'assiste à la messe, je vénère la mort du Sauveur sur la croix.

B) Mais les paroles de Saint Paul nous avertissent

encore d'une autre chose : *Il nous faut choisir entre les fidèles de la croix et les adversaires de la croix.*

Qui pourrait énumérer la foule de tableaux que durant dix-neuf siècles des artistes inspirés ont consacrés aux souffrances de Jésus? Des milliers et des milliers de pinceaux d'artistes ont rappelé le devoir de la reconnaissance envers le Christ souffrant. Sur la toile de l'un d'entre eux (Jean Bérand) on voit le Christ, le front ensanglanté et inondé de sang, portant péniblement sa croix et gravissant la pente du Calvaire, tandis qu'une foule immense fait la haie de chaque côté de la route : *le groupe de l'humanité compatissante et celui de l'humanité pécheresse, le camp de l'amour et celui de la haine.*

Sur un des côtés, un vieillard est à l'agonie, sa tête repose sur la poitrine d'un prêtre et le bras étendu de celui-ci lui montre le Christ. Puis nous voyons un soldat blessé sur un champ de bataille, levant vers le ciel ses mains jointes pour la prière. Ensuite c'est un ouvrier agenouillé devant Jésus. Plus loin une jeune fille avec un voile blanc incline son front devant Lui. Une religieuse porte deux petits orphelins qui, les mains étendues font leur prière à Notre Seigneur... Et ainsi de suite. Voilà ce que l'on voit sur un côté. Tous aiment le Christ.

Mais sur l'autre côté du chemin s'offre à nous un tout autre spectacle. Un bourreau donne des coups de bâton sur la tête du Sauveur. Une femme, avec un voile noir, « la Haine » excite un ouvrier à jeter des pierres contre Jésus. Des hommes aux figures bestiales se pressent contre la croix... et dans un coin du tableau (juste en face du groupe des orphelins en prières)

on voit un jeune homme en tenue de soirée donnant le bras à une dame de mauvais genre : le jeune homme plaisante, la femme éclate d'un rire provoquant... Tous ceux-là haïssent le Christ.

« Tableau curieux! Imagination bizarre! » dira-t-on peut-être. Oh non! Ce n'est pas de l'imagination, mais une triste réalité. Depuis que le Christ a suivi jusqu'au bout, pour la première fois, le chemin de la croix, Il est accompagné par ces deux groupes de l'amour et de la haine. Tandis que l'un crie : Hosanna! l'autre vocifère : Crucifiez-le!

Et vous, mes frères, dans quel groupe vous rangez-vous?

Car, vous le voyez, les hommes aujourd'hui encore se divisent sous la croix, tout comme au premier Vendredi-Saint. Il y en a qui, avec la Sainte Vierge, les Saintes Femmes et Saint Jean, se tiennent fidèlement, remplis de douleur, au pied de la croix et compatissent aux douleurs du Christ à l'agonie. Il y en a d'autres qui passent devant la croix, sans comprendre et avec un cœur froid comme la glace, comme les soldats romains qui jouaient aux dés, avec insouciance, au pied de la croix. Enfin il y en a qui, comme la foule trompée, couvrent aujourd'hui encore le Christ d'insultes et de malédictions.

Il y en a qui haïssent le Christ et Le combattent.

Il y en a qui écartent le Christ de leur vie et ne se soucient pas de Lui.

Il y en a qui s'agenouillent devant le Christ et L'adorent.

Et vous, parmi lesquels vous rangez-vous?

Dans les tableaux du moyen-âge où est représentée la crucifixion de Notre Seigneur, on aperçoit souvent une figure intéressante. A côté des figures grossières, indifférentes, orgueilleuses des pharisiens, des bourreaux et des soldats, on voit à genoux dans un angle du tableau un personnage en prière : c'est l'artiste qui a peint le tableau ou bien le riche propriétaire qui a fait bâtir l'église. Sur l'image tous haïssent le Sauveur, seul ce personnage Le prie, seul il se place à son côté.

Quand nous voyons Notre Seigneur sur un de ces tableaux, pouvons-nous affirmer que ce compatissant adorateur nous représente?

Pouvons-nous dire ce que disait *Sainte Thérèse de Lisieux*, cette jeune fille consumée d'amour pour Jésus? Lorsqu'elle agonisait et que ses lèvres souriaient sans mot dire, son entourage lui demanda : « Que dites-vous à Jésus? » Et la sainte moribonde répondit : « Je ne Lui dis rien; je L'aime ».

Seigneur Jésus, Seigneur Jésus, qui mourez pour nous sur la croix, nous aussi nous Vous disons ce que nous ne pouvons pas exprimer par des paroles : nous nous agenouillons devant votre croix sanglante, nous Vous aimons, nous Vous aimons avec l'amour généreux de notre âme qui veut triompher de toutes les tentations.

* * *

Mes frères, lorsque le Christ fut attaché à la croix, la croix était encore le bois de la plus grande infamie.

Et qu'est-il advenu de la croix, de ce signe d'ignominie, depuis dix-neuf siècles? Regardez les couronnes

des rois, elles sont surmontées d'une croix. Regardez les villes et les villages : la croix du clocher les domine et leur montre le ciel. Regardez les routes et les champs : la croix se dresse partout. Regardez comme les hommes se découvrent en passant devant la croix. Regardez comme le petit enfant se met à genoux et fait le signe de croix avant sa prière du soir. Regardez la croix qui pend au mur dans les familles chrétiennes, regardez comme le mourant serre la croix dans ses mains. Regardez, comme toutes les parcelles de la vraie croix sont enchassées dans l'or et les pierreries et comme des millions d'hommes baisent la croix bénie du Christ!

A Jérusalem, c'était l'habitude, pour le supplice de la croix, d'attacher le condamné à mort, le dos tourné vers la ville, afin que le malheureux ne maudit pas la cité sainte; à ses derniers moments. Jésus Lui aussi fut crucifié le dos tourné à la ville. Les regards du Sauveur se détournèrent donc de ce peuple infidèle et de cette cité traîtresse et de là, du haut du Golgotha, Il dirigea ses yeux mourants vers l'Occident... par delà les mers... par delà les siècles... Il regarda bien loin vers l'ouest et de son œil divin qui voit tout, Il embrassa tous les peuples qui un jour entreraient dans son bercail, Il nous aperçut tous, Il m'aperçut moi aussi... Maintenant voilà que se posent sur moi les yeux du Christ à l'agonie et que coule sur moi le sang divin.

« Que son sang retombe sur nous » hurlait la populace déchaînée qui blasphémait au pied de la croix ». Que votre sang retombe sur moi » demanderai-je avec une profonde humilité. *Que votre croix soit pour moi un guide! Que votre croix soit mon salut! Que votre croix soit la miséricorde qui efface les péchés! Que votre croix soit la consolation qui me parle de la vie éternelle!*

Seigneur Jésus, écoutez l'humble prière de vos fidèles reconnaissants, qui, depuis dix-neuf siècles, retentit et retentira encore dans le monde, tant que battra sur la terre un cœur humain : *Nous Vous adorons, ô Jésus, et nous Vous bénissons, parce que Vous avez racheté le monde par Votre sainte Croix.* Amen.

XXVII

« TOUT EST CONSOMMÉ ».

(St Jean XIX, 30)

Mes Frères.

Ce que nous célébrons aujourd'hui n'est pas une défaite, mais une victoire.

Les larmes que nous versons aujourd'hui ne sont pas des larmes de deuil, mais des larmes de reconnaissance.

Celui qui est mort aujourd'hui n'est pas disparu, mais Il continue encore à régner.

Celui qui a été attaché à la croix, il y a dix-neuf siècles, mais dont la croix se retrouve par millions et par milliards sur les clochers des églises, sur les couronnes des rois, dans les mains des mourants, au bord des chemins, aux murs des appartements et sur les tombeaux, n'a pas eu l'œuvre de sa vie brisée au Golgotha, au contraire c'est de là qu'est partison cortège triomphal.

Celui qui a pu s'écrier, à son dernier instant : « Tout est consommé », ne s'est pas éloigné de nous en vaincu, mais en vainqueur.

Tout est consommé, a proclamé au monde, au milieu des ténèbres du Vendredi-Saint, le Christ expirant. Et nous, ses fidèles reconnaissants qui vivons dix-neuf siècles plus tard, efforçons-nous, en ces instants solennels, de pénétrer le sens de ces mots merveilleux : « Tout est consommé ». Demandons-nous ce qui a été consommé, précisément à cette minute émouvante.

La parole du Christ est accomplie : Le Fils de l'homme est venu pour « donner sa vie pour la rédemption d'un grand nombre » (S. Mathieu XX, 28). Elle s'est accomplie aussi cette autre parole du Sauveur : « Dieu a tellement aimé le monde qu'Il a donné son Fils unique » (S. Jean III, 16).

Cela veut dire : I *la mission du Christ est achevée et consommée* et II *l'amour de Dieu est achevé et consommé.*

I

La mission du Christ est consommée.

Qu'y a-t-il eu de consommé au jour du Vendredi-Saint ?

A) Avant tout ont été accomplis la mission terrestre du Sauveur, le souhait le plus intime de son cœur, le but final de sa vie terrestre, la preuve de son incomparable amour : *la vie et la mort du Christ sont accomplies.*

Que le Sauveur ait aimé les hommes, nous en avons la preuve la plus claire dans l'empressement, l'amour et l'ardeur avec lesquels Il a souffert pour eux.

Car, n'est-il pas vrai, on aime beaucoup ce dont on parle fréquemment et volontiers, ce qui touche le plus au cœur. Or qui pourrait énumérer la quantité et la variété des expressions employées par Jésus pour parler de ses futures souffrances? « Il commença dès lors à découvrir à ses disciples qu'il fallait qu'Il allât à Jérusalem et qu'Il y souffrît beaucoup » (S. Mathieu XVI, 21). « Voici que nous montons à Jérusalem et le Fils de l'homme sera livré aux princes des prêtres et aux scribes. Ils Le condamneront à mort et Le livreront aux Gentils pour être bafoué, flagellé et crucifié (S. Mathieu XX, 18-19). « Le Fils de l'homme doit être livré entre les mains des hommes » (S. Luc IX, 44). « Comme Moïse a élevé le serpent dans le désert, il faut de même que le Fils de l'homme soit élevé... » (S. Jean III, 14). Telles étaient les pensées de Notre Seigneur.

Mais elles sont encore plus émouvantes les magnifiques paroles par lesquelles Il fait allusion à son attente pénible de la souffrance : « Je dois encore être baptisé d'un baptême et quelle angoisse en moi jusqu'à ce qu'il soit accompli » (S. Luc XII, 50).

Eh bien! aujourd'hui il est accompli. Aujourd'hui s'est accompli ce que le Seigneur avait dit de Lui-même dans Ezéchiel : « Prendrai-je plaisir à la mort du méchant? N'est-ce pas plutôt à ce qu'il se détourne de ses voies et qu'il vive? » (Ezéchiel XVIII, 23). Aujourd'hui est consommée l'œuvre de souffrance que le Christ avait commencée en descendant sur la terre et qu'Il a achevée en quittant maintenant la terre.

De combien de sacrifices et d'amour désintéressé

avait été remplie cette vie de trente-trois ans en ce monde! Du ciel sur la terre, de Bethléhem en Égypte, d'Égypte à Nazareth, de Nazareth à Jérusalem, que de démarches faites pour nous, que de fatigues endurées pour nous, que de gouttes de sang versées pour nous, jusqu'à ce qu'Il ait pu enfin faire cette prière : « Mon Père, j'ai achevé l'œuvre que Vous m'avez donné à faire... J'ai manifesté Votre nom aux hommes... J'ai gardé ceux que Vous m'avez donnés » (S. Jean XVII, 4, 6, 12).

« A moi la vengeance et les représailles » (Deutéronome XXXII, 35), a dit de Lui-même le Seigneur. Et maintenant voici qu'est arrivé le jour de la vengeance : Il étend ses bras sur la croix, afin que nous puissions nous réfugier sous elle, Il ouvre son cœur, afin que nous puissions nous y cacher. *Sainte et bénie vengeance de Jésus crucifié!*

B) Et c'est aujourd'hui le dix-neuvième centenaire de cet événement.

a) Aussi le Vendredi-Saint de cette année doit-il être particulièrement un jour d'action de grâces. Il y a dix-neuf cents ans que le Christ est mort pour nous, il y a dix-neuf cents ans qu'ont débuté les conséquences de la mort de Jésus et c'est pourquoi, aujourd'hui encore, tout chrétien pense avec reconnaissance à cet anniversaire. C'est aujourd'hui l'anniversaire de notre précieux joyau, le saint sacrifice de la messe, qui est le renouvellement perpétuel du sacrifice de la croix du Vendredi-Saint; aujourd'hui je rends grâces à Dieu pour toutes les messes que j'ai célébrées jusqu'ici. C'est aujourd'hui l'anniversaire du sacrement de pénitence qui prend sa

source purificatrice dans le bois de la croix : je rends grâces aujourd'hui pour toutes les confessions où j'ai lavé mon âme. Depuis dix-neuf siècles, combien d'enfants prodigues, combien de publicains, combien de Madeleines pénitentes, combien de femmes adultères, combien d'âmes naufragées ont été purifiés, soulagés au confessionnal et ont recommencé avec joie une nouvelle vie!

Toutes les grâces de la messe et des sacrements jaillissent de la Passion de Jésus. Cette Passion s'est aujourd'hui terminée, aussi ce jour est-il pour nous la fête de la reconnaissance.

b) Mais cette année, le Vendredi-Saint est *encore un jour de grande leçon.*

A dix-neuf siècles de distance, la croix du Christ continue à briller au-dessus de nous comme un grand point d'interrogation et elle trace en lettres de feu au firmament de la vie humaine ce grave avertissement : *Hommes, depuis que le Christ est mort pour vous, on ne peut plus vivre sans le Christ.*

Toute société qui veut vivre sans le Christ va à sa ruine. Une société qui d'un côté bâtit des palais comme ceux de Babylone, mais d'autre part laisse le peuple périr dans la misère; une société qui, nuit et jour, dissipe des fortunes dans l'orgie; une société dans laquelle l'indifférence de l'opinion publique sanctionne toutes les abominations morales; une société où la fidélité conjugale et l'indissolubilité du mariage, l'amour et l'acceptation de l'enfant sont tournés en dérision; une société où les mains nettes, la pureté de conscience et la fidélité au devoir sont regardées comme des articles

de musée et des curiosités à conserver sous globe, une telle société va à la ruine.

Voilà l'émouvant avertissement que nous donne la croix aprés dix-neuf siècles.

Nous ne comprendrons les souffrances du Christ dans leur profondeur que si nous pensons en même temps au péché. Celui qui ne voit que les côtés extérieurs de la Passion, les fouets, les clous, la couronne d'épines, le vinaigre, le fiel, la croix... est peut-être touché, est peut-être saisi de pitié pour le Christ; mais il ne comprend pas la véritable signification de la Passion. On ne peut regarder dans les profondeurs du Golgotha que si l'on connait ces paroles du Sauveur : « Le Fils de l'homme est venu sauver ce qui était perdu » (S. Mathieu XVIII, 11). « Le Fils de l'homme est venu non pour être servi, mais pour servir et donner sa vie pour la rédemption d'un grand nombre (S. Mathieu XX, 28). Et ces paroles sorties d'une âme émue : « Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et tu n'as pas voulu! » (S. Mathieu XXIII, 37).

Quelle douleur pour Jésus, lorsque, du haut de la croix, Il jeta les yeux sur la ville infidèle et sut que sa ruine approchait! *Mais mon âme également est une Jérusalem. Toute âme humaine est une Jérusalem, la ville sainte de Dieu; ah! quelle souffrance pour le Christ. s'il Lui faut prévoir la ruine de cette ville!* Parce qu'elle est pleine d'immondices. Parce que ses rues fourmillent d'insectes hideux et que toute une armée de rats y circule.

Celui donc qui aime ce Christ si aimant et celui qui a pitié du Christ souffrant, celui-là s'efforcera de conserver son âme sans péché, de la garder pure et fidèle au pied de la croix; mais si le péché a blessé son âme, avec une âme pénitente, il s'agenouillera devant la croix et récitera avec repentir la prière de l'Église :

Les étendards du Roi s'avancent;
Voici que brille le mystère de la Croix
Où le Créateur de la vie
Fut suspendu dans sa chair au gibet.

Arbre précieux et éclatant de gloire,
Paré de la pourpre du Roi,
Tu fus appelé, en ton noble tronc,
A toucher des membres si saints

Salut, ô Croix, notre unique espérance,
En ce temps de la Passion
Accorde aux justes un accroissement de grâce
Et le pardon aux pécheurs.

La reviviscence de cet amour réconciliateur, expiateur, repentant dans le cœur humain serait le meilleur et le plus saint souvenir de cette année jubilaire. Mais il est impossible que cet amour expiateur ne s'éveille pas en nous, si nous étudions la seconde signification de ce cri : « Tout est consommé ».

II

L'amour de Dieu pour nous est accompli.

Les dernières paroles du Sauveur ne nous apprennent pas seulement que notre rédemption est accomplie, arrivée à son terme. Ces paroles nous rappellent aussi les sentiments d'un cœur humain à l'agonie, car maintenant, au moment de la mort du Sauveur, brille devant nos yeux l'amour de Dieu pour nous, maintenant s'accomplissent ces paroles de la Sainte Écriture que dans l'Ancien Testament Dieu a prononcées au sujet du peuple élu : « *Je t'ai aimé d'un amour éternel; c'est pourquoi j'ai prolongé pour toi la miséricorde* » (Jérémie XXXI, 3).

A) Quelle bienfaisante et réchauffante expression que ce passage de nos Saints Livres où nous trouvons résumé tout l'amour qui remplissait les profondeurs du Cœur divin du Christ! « *Je t'ai aimé d'un amour éternel* ».

On ne peut jamais assez méditer ces paroles . « Je t'ai aimé d'un amour éternel ». Y a-t-il dans le monde un amour éternel? Les hommes, les amis, les fiancés se promettent mutuellement une fidélité éternelle, un amour éternel, mais le temps, n'est-il pas vrai, recouvre bientôt de poussière ces promesses et la mort déchire impitoyablement ces liens d'amour éternel?

Y a-t-il réellement dans le monde un amour *éternel*? Qui m'aimait il y a cent ans? Il y avait alors déjà des

hommes pour circuler dans les rues de Budapest. Ils allaient et venaient, ils faisaient des projets, ils vivaient, ils parlaient entre eux, mais qui pensait alors à moi, qui alors m'aimait ? Mais Dieu m'aimait « d'un amour éternel ».

Qui était sur la terre il y a mille ans ? Quel autre monde ! D'autres costumes, d'autres usages, d'autres maisons, d'autres langues... Qui pensait alors à moi, qui m'aimait alors ? Dieu, qui m'aimait « d'un amour éternel ».

Et quand il n'y avait pas encore un seul homme, mais la terre toute seule... et quand la terre n'existait pas encore, mais seulement les anges... Et quand les anges n'existaient pas encore... quand rien n'existait encore en dehors de Dieu éternel... qui pensait alors à moi, qui m'aimait déjà alors ? Dieu qui m'a aimé « d'un amour éternel ».

B) « Mais c'est la foi du charbonnier » direz-vous peut-être, c'est un mystère incompréhensible. Pourtant cette phrase se trouve dans la Sainte Écriture. Mais c'est peut-être à tort que nous nous appliquons à nous-mêmes ce passage de nos Saints Livres ? Avons-nous une certitude relativement à cette pensée inouïe ? »

Oui, mes frères. C'est le dix-neuvième centenaire de *la croix du Vendredi-Saint*. Nous en avons la certitude dans les derniers mots du Fils de Dieu faisant le sacrifice de sa vie pour nous : « Tout est consommé ».

Et l'évocation de cet amour infini saisit l'âme humaine en ce jour. Quiconque a encore une étincelle de sensibilité, de foi et d'amour regarde aujourd'hui avec émotion le Christ ensanglanté. Aujourd'hui toute la

chrétienté se rend en esprit vers le Golgotha : il y en a dont la foi est refroidie, il y en a que la précipitation et la dureté de l'existence quotidienne ont écarté de la pratique religieuse, mais en ce jour ils sentent que se réalisent pour eux-mêmes les paroles du Sauveur : « Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tous les hommes à moi » (St Jean XII, 32).

Et c'est seulement maintenant que nous comprenons vraiment quel jubilé nous célébrons en ce jour. Tous les ans ont lieu divers jubilés. On célèbre les vingt-cinquième et cinquantième anniversaires de la mort des grands hommes et des soi-disant grands hommes, le cinquantenaire ou le centenaire de la fondation d'institutions et d'associations... mais qu'est-ce que cela à côté du dix-neuvième centenaire de la mort du Christ !

Oh ! sang sacré qui depuis dix-neuf siècles battez dans les âmes des fidèles, et nous vivifiez avec une force qui ne faiblit jamais !

Oh ! sang béni qui depuis dix-neuf siècles avez coulé sur la terre pécheresse et avez produit les fleurs magnifiques de toute grandeur, du courage, de la beauté et de la force d'âme !

Oh ! sang vermeil du Christ qui pendant dix-neuf siècles avez coulé en ruisselets intarissables et avez apaisé la soif des âmes altérées sur la terre désséchée et qui demeurez encore après deux mille ans l'unique espérance, le dernier refuge du genre humain qui soupire après son rachat du péché.

* * *

Mes frères, nous venons de terminer les cérémonies millénaires du Vendredi-Saint, dont chaque partie est vraiment émouvante, mais peut-être aucune ne l'est autant que « le découvrement de la croix ».

Le signe béni de la croix est tous les jours suspendu devant nous, mais le Vendredi-Saint l'Église le place d'une façon particulière devant nous, afin de nous avertir de la malice du péché qui est cause de la Passion du Sauveur, afin de nous rappeler le devoir de la reconnaissance pour cet amour infini qui a eu pour conséquence les souffrances du Christ pour nous.

Le prêtre qui célèbre l'office se place sur le dernier degré de l'autel, puis prenant en main la croix recouverte d'un voile noir, il en découvre une extrémité en chantant : « Ecce lignum crucis... » Voilà le bois de la croix où a été attaché le salut du monde ». Le chœur répond en faisant une génuflexion : « Venez, adorons-le ». Le prêtre monte ensuite sur une marche plus élevée et découvre la croix jusqu'à la moitié en chantant une seconde fois, sur un ton plus haut, les mêmes paroles. Puis il s'avance au milieu de l'autel, enlève complètement le voile, élève la croix et annonce aux fidèles une troisième fois : « Voilà le bois de la croix, où a été attaché le salut du monde » et pour la troisième fois nous répondons « Venez, adorons-le ».

Comme il est émouvant ce rite millénaire!

Qui ne sentirait pas au pied de la croix que nous sommes les débiteurs du Christ qui a versé son sang

pour nous? Nous sommes redevables de la confession faite par le centurion romain : « En vérité celui-ci était le Fils de Dieu ». Nous Lui devons de la reconnaissance, parce qu'Il est mort pour nous. Mais avant tout nous Lui devons notre cœur et notre vie : le Christ mort pour nous a un droit sur notre vie, sur tous les désirs de notre cœur, sur toutes les pensées, toutes les paroles, tous les actes de notre âme.

Et maintenant je m'agenouille devant cette croix vieille de dix-neuf siècles et pressant mon front contre son bois rugueux, j'embrasse la croix avec un amour ardent et au pied de la croix du Christ qui a versé son sang pour moi je ferai... quoi?... une profession de foi chrétienne? Oui, cela aussi. Mais quoi encore? Je donnerai des preuves de mon amour reconnaissant? Cela aussi.

Mais que devons-nous faire avant tout?

Un vœu sacré : le vœu sacré de fidélité, de renoncement, d'attachement et de persévérance envers le Christ qui m'a aimé « d'un amour éternel ».

Nous Vous rendons grâces, ô Jésus, parce que Vous nous avez ainsi aimés.

Nous Vous rendons grâces, ô Jésus, parce que Vous nous avez rachetés.

Nous Vous supplions, ô Jésus, de nous conduire par la vertu du sang que Vous avez répandu pour nous, au royaume de Votre Père du ciel. Amen.

TABLE DES MATIÈRES

I. Pourquoi Dieu s'est-Il fait homme? 5
II. La Tragédie Humaine 20
III. Le Christ a-t-Il été un pessimiste ou un optimiste 35
IV. Quels avertissements nous donne le péché originel? 48
V. La Personne du Sauveur 62
VI. L'Œuvre de la Rédemption 77
VII. Le Serpent et l'Agneau 91
VIII. Nous avons été rachetés 106
IX. Je suis un enfant de Dieu 120
X. L'Enfant Prodigue 133
XI. Le Christ et la souffrance (I) 148
XII. Le Christ et la souffrance (II) 165
XIII. Le Christ et la souffrance (III) 182
XIV. Le Christ et la souffrance (IV) 197
XV. Le Christ et la souffrance (V) 212
XVI. Le Christ et la souffrance (VI) 228
XVII. Le fruit des souffrances du Christ 242
XVIII. Le Christ au Mont des Oliviers..... 258
XIX. Jésus est condamné à mort 274

XX. « Il m'a aimé et s'est livré Lui-même pour moi » 290
XXI. Judas 305
XXII. Saint Pierre 320
XXIII. Pilate 336
XXIV. Hérode 352
XXV. Les femmes dans la Passion de Jésus 367
XXVI. Il a été crucifié 382
XXVII. « Tout est consommé » 398

Imprimé par les Etabl. Casterman, Tournai (Belgique).
Printed in Belgium.

Jésus, le Christ, par Karl Adam, traduit par E. Ricard, directeur du Séminaire Saint-Sulpice d'Issy. — 3e édition (10e mille), in-8° écu de 374 pages. — Prix : 20 fr.; 21 fr. 50 *franco.*

Pusillum, courtes méditations sacerdotales pour tous les jours, par le P. A. Bierbaum, traduit par l'abbé L. Olivie. — In-8° écu, en deux volumes. Tome Ier, 400 pages. — Prix : 15 fr.; 16 fr. 50 *franco.* Tome II, 500 pages. — Prix : 18 fr.; 19 fr. 50 *franco.*

L'Année dorée, lectures spirituelles pour tous les jours de l'année, par l'abbé M. Dudle, traduit par l'abbé M. Gautier. — In-8° carré de 387 pages. — Prix : 20 fr.; 22 fr. *franco.*

Psychologie pédagogique et doctrine chrétienne de l'éducation, par le docteur A. Decœne, inspecteur diocésain principal et A. Staelens. — In-8° carré de 448 pages. — Prix : 38 fr.; 40 fr. *franco.*

Le Cérémonial de la prêtrise, par Mgr P. Stiegele, traduit par l'abbé L. Brevet. — In-8° écu de 48 pages. — Prix : 3 fr.; 3 fr. 50 *franco.*

Fumeras-tu? Lettres à la jeunesse, par Mgr Tihamer Toth, traduit du hongrois par l'abbé M. Grandclaudon. — In-8° couronne de 56 pages. — Prix : 3 fr.; 3 fr. 30 *franco.*

Sois sobre! Lettres à la jeunesse, par Mgr Tihamer Toth, traduit du hongrois par l'abbé M. Grandclaudon. — In-8° couronne de 86 pages. — Prix : 4 fr. 50 ; 5 fr. *franco.*

Jeûne et abstinence, par l'abbé van Agt. — 2e édition (5e mille) in-8° couronne de 56 pages. — Prix 2 fr.; 2 fr. 25 *franco.*

La Vie surnaturelle, *ses éléments, son exercice*, par Dom André Malet, abbé de Sainte-Marie du Désert. — Nouvelle édition (5e mille), un volume in-12 de 238 pages. — Prix : 8 fr.; 8 fr. 85 *franco.* Relié, prix 12 fr. ; 13 fr. *franco.*

Précis de Théologie morale catholique, adapté aux règles du nouveau code de droit canon et aux prescriptions du code civil. par le R. P. Héribert Jone, O. M. Cap. — 6e édition (22e mille), revue et augmentée, traduit de l'allemand par l'abbé M. Gautier. — In-8° carré de 444 pages. — Prix : 25 fr. ; 26 fr. 50 *franco.* Relié, prix : 35 fr. ; 37 fr. *franco.*

Prudence et réserve, simples réflexions sur la méthode Ogino-Knauss-Smulders relative à la continence périodique dans la vie conjugale, par le chanoine H.-J. de Radermacher, traduit de l'allemand par Lector, 2e édition (5e mille). — In-8° couronne de 64 pages. — Prix : 3 fr.; 3 fr. 50 *franco.*

Comes confessarii, recueil d'avis aux pénitents par les RR. PP. Franciscains, traduit de l'allemand par l'abbé M. Grandclaudon, 2e édition (5e mille). — In-16 écu de 156 pages. — Prix: broché, 6 fr.; 6 fr. 50 *franco.* Relié, prix : 9 fr.; 10 fr. *franco.*

La vente des bonnes lectures. dans les églises, les hôpitaux et les maisons d'œuvres, par A. Coppenrath, traduit par A. Joignez — In-8° couronne de 72 pages, — Prix : 3 fr.; 3 fr. 50 *franco.*

Mon idéal, *Jésus, Fils de Marie*, d'après l'esprit du P. Chaminade, par le R. P. E. Neubert marianiste, in-16 écu de 160 pages (22e mille). — Prix : 4 fr. ; 4 fr. 50 *franco.* — Relié 6 fr. ; 6 fr. 75 *franco*

Vie de Marie, par E. Neubert, marianiste, docteur en théologie. — In 8° couronne de 224 pages. — Prix : 12 fr.; 13 fr. *franco.*

Le Christ et la jeunesse, par Mgr Tihamer Toth, traduit du hongrois, par V. Leh. — In-8° écu de 300 pages. — Prix : 15 fr.; 16 fr. *franco.*

NOUVEAUTÉS :

Tom 3
Dupl
8292

Nouveau recueil d'exemples, *emp*
l'usage des prédicateurs, conféren
Dr Clément Oberhammer, traduit
claudon (2e édition 6e mille). Un vo
— Prix : 15 fr.; 16 fr. 50 *franco.*

Le Symbole des Apôtres, par Mgr
hongrois par l'abbé M. Grandclau
Tome Ier : DIEU — LA PF
340 pages. 2e édition (6e mille). —

Tome II : JÉSUS-CHRIST—LE FILS DE DIEU—LE DIVIN MAITRE, in-8° écu de 360 pages. — Prix 15 fr.; 16 fr. 50 *franco.*

Tome III : LE RÉDEMPTEUR — LES SOUFFRANCES DU CHRIST — LA PASSION DE JÉSUS, in-8° écu de 412 pages. 2e édition (6e mille). — Prix : 18 fr.; 19 fr. 50 *franco.*

Le Prédicateur des enfants, 1re série : *Sinite Parvulos*, 66 sermons pour la messe des enfants, par le chanoine T. Burger, traduit par l'abbé M. Grandclaudon, licencié ès lettres. — In-8° couronne de 276 pages. — Prix 12 fr.; 13 fr. *franco.*

Le Prédicateur des enfants, 2e série : *Audite Pueri*, 77 sermons aux enfants sur le Symbole des Apôtres, par M. l'abbé J. Pelz, traduit par l'abbé M. Grandclaudon. — In-8° couronne de 264 pages. — Prix : 12 fr.; 13 fr. *franco.*

Hæc loquere et exhortare (1er volume de la collection « La Prédication nouvelle »). *Sermons pour tous les dimanches de l'année*, par le P. Athanase Bierbaum, franciscain, traduit de l'allemand par l'abbé M. Grandclaudon, licencié ès lettres. — In-8° couronne de 346 pages. — Prix : 15 frs ; 16 fr. 50 *franco.*

Diem festum celebrantes (2e volume de la collection « La Prédication nouvelle »). *Sermons pour toutes les fêtes de l'année*, par le chanoine Engel, traduit par l'abbé M. Grandclaudon. — In-8° couronne de 336 pages. — Prix : 15 fr. ; 16 fr. 50 *franco.*

La couronne aux douze étoiles, douze lectures sur le petit office de la Sainte Vierge, par Dom Ildefons Munding, O. S. B. — In-16 raisin de 180 pages. — Prix : 8 fr. ; 8 fr. 75 *franco.*

Précis de théologie dogmatique, par Mgr Bernard Bartmann, professeur de théologie à l'Académie de Paderborn. Traduit de l'allemand sur la 8e édition par l'abbé M. Gautier.

Tome Ier : PRINCIPES FORMELS — DIEU — LA TRINITÉ — LA CRÉATION — LA RÉDEMPTION — LA VIERGE MARIE. — In-8° carré de 488 pages. 2e édition revue et augmentée (7e mille). — Prix du volume : 30 fr. ; 32 fr. *franco.* Relié, prix : 40 fr. ; 42 fr. *franco.*

Tome II : LA GRACE — LA JUSTIFICATION — L'ÉGLISE — LES SACREMENTS — L'ESCHATOLOGIE. — In-8° carré de 548 pages. — 2e édition revue et augmentée (7e mille). — Prix du volume : 30 fr.; 32 fr. *franco.* Relié, prix : 40 fr.; 42 fr. *franco.*

Le Guide dans l'Année liturgique, — par le R. P. Pius Parsch, en cinq volumes. Traduit de l'allemand sur la 11e édition, par l'abbé M. Gautier.

Tome 1er : LE CYCLE DE NOËL. — In-8° écu de 556 pages. — Prix : 20 fr. ; 22 fr *franco.*

Tome II : LE CYCLE PASCAL, 1re partie, in-8° écu de 400 pages. Prix : 18 fr. ; 19 fr. 50 *franco.*

Tome III : LE CYCLE PASCAL, 2e partie, in 8° écu de 408 pages. — Prix : 18 fr.; 19 fr. 50 *franco.*

Le Prêtre d'aujourd'hui (Manuel d'ascétisme pastoral), par le R. P. Schulte O. Cap. In 8° écu de 350 pages. — Prix : 15 fr.; 16 fr. 50 *franco.*